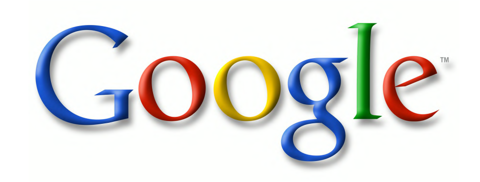


NKE
Prevost

ŒUVRES

CHOISIES

DE L'ABBÉ PRÉVOST,

AVEC FIGURES.

TOME QUATRIÈME.

LE PHILOSOPHE ANGLOIS;

HISTOIRE DE CLEVELAND,

FILS NATUREL DE CROMWEL,

ÉCRITE PAR LUI-MÊME,

ET TRADUITE DE L'ANGLOIS.

AVEC FIGURES.

TOME PREMIER.



A AMSTERDAM;

& se trouve à PARIS,

RUE ET HÔTEL SERPENTE.

M. DCC. LXXXIII.



PRÉFACE.

JE n'imiterai point l'affectation de quantité d'auteurs modernes, qui semblent craindre d'offenser le public, ou du moins de l'importuner par une préface, & qui font paroître autant de répugnance & d'embarras lorsqu'ils en ont une à composer, que s'ils avoient à redouter effectivement le chagrin, & le dégoût de leurs lecteurs. J'ai peine à concevoir ce qui peut causer leurs alarmes & leurs difficultés. Car si leurs ouvrages ne demandent point les éclaircissemens préliminaires d'une préface, qui les oblige de prendre le soin inutile d'en composer ? Et s'ils croyent au contraire que leurs lecteurs ayent besoin de quelque explication pour l'intelligence de ce qui leur est présenté, pourquoi craindre de leur déplaire, en leur offrant un secours, qu'ils ne sauroient manquer de trouver agréable dès qu'ils auront reconnu qu'il est néces-

ſaire? On ſent, par exemple, qu'il manqueroit quelque choſe à un livre tel que celui que je donne au public, s'il n'étoit pas précédé d'une introduction qui puiſſe répandre quelque lumière ſur des événemens obſcurs ou inconnus juſqu'aujourd'hui. Un ouvrage de cette nature peut être regardé comme un pays nouvellement découvert; & le deſſein de le lire comme une eſpèce de voyage que le lecteur entreprend. Il ne ſuffit pas de lui en annoncer le nom, par un titre; il faut qu'il en connoiſſe la ſituation & le chemin, pour y entrer avec aſſurance. Il faut même qu'il ſoit informé de ce qu'il y doit rencontrer de curieux & d'agréable, pour éviter l'embarras des recherches & des incertitudes, qui diminueroient la ſatisfaction qu'il ſe promet ſur la route. Tel eſt le ſervice que je vais rendre à mes lecteurs.

L'hiſtoire de *Cleveland* m'eſt venue d'une bonne ſource. Je la tiens de ſon

fils, qui porte ſon nom, & qui vit actuellement à Londres, dans une heureuſe vieilleſſe, après avoir paſſé la plus grande partie de ſa vie au ſervice de différens princes étrangers. Le haſard me procura ſa connoiſſance. Il avoit lu mes *mémoires*, & ce fut la plus forte raiſon qui le porta à me parler de ceux de ſon père. Je veux vous faire connoître, me dit-il un jour en me les préſentant, un homme qui avoit le cœur fait à peu près comme le vôtre, & qui a fait le même uſage que vous des aventures d'une vie fort malheureuſe. Il me confia le manuſcrit, que je lus avec avidité. Je trouvai en effet tant de rapport entre les inclinations de Cleveland & les miennes, tant de reſſemblance dans notre manière de penſer & dans nos ſentimens, que je confeſſai au fils que je m'étois reconnu dans les traits de ſon père, & que nos cœurs, ſi l'on me permet cette expreſſion, étoient de la même trempe & ſortis du même moule. Je lui demandai quelle raiſon il avoit de con-

damner aux ténèbres, un ouvrage qui plairoit vraiſemblablement au public? Il me répondit, que la ſeule raiſon qui l'empêchoit de le publier, étoit la difficulté de mettre le manuſcrit en ordre, & de donner un air d'hiſtoire & de narration ſuivie à des événemens dont le fil étoit interrompu en quantité d'endroits. Je me ſerois chargé de ce ſoin ſans balancer, ſi j'euſſe ſu la langue angloiſe aſſez parfaitement pour me flatter de pouvoir atteindre aux agrémens du ſtyle; mais comme il y a bien loin, de la ſimple intelligence d'une langue, au talent de l'écrire avec politeſſe, je me bornai au deſſein d'entreprendre en françois ce que je ne me ſentois point capable d'exécuter en anglois. Cleveland ne marqua point d'éloignement pour cette propoſition. Il me permit de prendre une copie de ſon manuſcrit; & l'ayant apporté en France à mon retour, j'ai employé ce que des occupations plus importantes m'ont laiſſé de

liberté, pour lui donner la forme ſous laquelle il paroît aujourd'hui.

Le tems où vivoit Cleveland n'eſt pas ſi éloigné du nôtre qu'il ne puiſſe ſe trouver encore quantité de perſonnes qui l'ayent connu. La plus grande partie de ſon hiſtoire roule auſſi ſur des faits dont la mémoire eſt récente ; de ſorte qu'un lecteur ne doit pas craindre qu'on le tranſporte ici dans la région des fables. Cependant, il faut convenir qu'il s'y rencontre des aventures extraordinaires, & qui ſemblent demander d'être atteſtées. C'eſt ce que j'ai reconnu moi-même en les traduiſant ; & je me ſuis trouvé engagé par cette réflexion, à faire ici quelques remarques, qui pourront arrêter le penchant que la plupart des lecteurs ont à l'incrédulité.

Je n'aurai point recours aux raiſons générales, dont il n'y a point d'auteur qui ne puiſſe ſe ſervir pour accréditer éga-

lement la vérité & le menſonge. Car quoiqu'il ſoit certain, par exemple, que la vraiſemblance n'eſt pas un caractère néceſſaire de la vérité, & que nous voyons arriver tous les jours mille choſes que nous traiterions d'abſurdes & d'impoſſibles ſous tout autre rapport que celui de nos yeux, une preuve ſi vague n'entraîne preſque rien après elle, parce qu'elle établit tout au plus, qu'un fait obſcur & difficile peut être vrai, ſans montrer qu'il le ſoit effectivement. Les preuves de raiſonnement ne concluent rien en faveur d'un point purement hiſtorique, il en faut de la même nature que ce qui eſt à prouver; c'eſt-à-dire, qu'un fait douteux doit être prouvé par un fait certain. Un de vos arbres a produit des feuilles au milieu de l'hiver : j'en doute, malgré vos aſſurances. Croyez-vous me convaincre, en m'expliquant par quelle voie la nature a pu ſe développer avant le retour de la belle ſaiſon? Vous me forcerez peut-être à conveni

que la chofe eſt poſſible. Mais faites-moi confirmer cette merveille par des témoins ſages, qui l'ayent vue comme vous, & qui n'ayent pu s'accorder pour ſurprendre ma crédulité ; faites-moi voir quelques-unes de ces feuilles, avec la verdure & la fraîcheur qu'elles doivent avoir en naiſſant : j'ajoute foi à votre récit, ſans m'embarraſſer un moment de l'examen. Dans le fond, je ne ſais ſi cette lenteur délicate à croire la vérité des faits eſt fort glorieuſe pour les hommes, & s'ils ont raiſon de s'en faire une eſpèce d'honneur. Il eſt clair qu'elle ſuppoſe la mauvaiſe opinion qu'ils ont les uns des autres, & la défiance mutuelle où ils ſont de leur droiture & de leur bonne foi.

Quoique ce que j'ai à dire pour appuyer la vérité des aventures extraordinaires de Cleveland, n'ait point la force d'une preuve déciſive de faits, on ne la trouvera pas non plus auſſi vague & auſſi foible qu'une preuve de ſimple raiſonne-

ment. C'eſt un mêlange de ces deux ſortes de preuves. 1°. Dans toutes les choſes que Cleveland nous raconte ſans autre témoignage que le ſien, je remarque qu'il n'a rien avancé qui ne puiſſe ſe concilier parfaitement avec nos hiſtoires les plus fidelles & les plus approuvées. 2°. Il rapporte un grand nombre de faits, dont on trouve réellement des traces & ſouvent même d'amples témoignages dans les hiſtoriens contemporains.

Le caractère de *Cromwel* eſt ſi connu, qu'on n'accuſera point notre auteur de l'avoir noirci par un reſſentiment de vengeance & de haine. Il n'y a qu'à conſulter les plus célèbres hiſtoriens d'Angleterre; on verra qu'ils s'accordent avec Cleveland, juſques dans les expreſſions. « Perſonne (dit le comte de *Clarendon* en » parlant du protecteur) n'a jamais rien » entrepris avec plus de méchanceté, & » avec tant de mépris de la religion & » de l'honnêteté morale. Cependant

» une méchanceté aussi grande que la » sienne, n'auroit jamais fait réussir ses » desseins, sans le secours d'un esprit » sublime, d'une prudence & d'une » adresse admirables, & sans la résolu- » tion d'un cœur magnanime ». Le même auteur ajoute un peu plus bas : « En un mot, comme il étoit coupable » de plusieurs crimes pour lesquels la » damnation est dénoncée, & le feu de » l'enfer préparé, aussi avoit-il de ces » bonnes qualités qui ont rendu la mé- » moire de quelques-uns célèbre dans » tous les siècles, & il sera regardé par » la postérité, comme un brave & un » méchant homme ». M. *Burnet* assure que son principe favori, & celui dont il faisoit le plus souvent usage étoit « que » les loix morales ne lient les hommes » que dans la conduite ordinaire de la » vie, & qu'on peut s'en éloigner dans » le cas & dans les occasions extraor- » dinaires ». Il est aisé de voir qu'il n'y a point de crimes dont on ne soit

capable avec un ſi déteſtable principe.

J'avoue qu'il s'eſt trouvé peu de perſonnes qui ayent reproché à Cromwel les excès de l'incontinence. Mais tout le monde convient qu'il étoit ſouverainement hypocrite, & c'en eſt aſſez pour comprendre qu'il ne faut pas juger du ſecret de ſes mœurs, par l'apparence extérieure de ſa conduite. Il laiſſa fix enfans de ſon mariage, deux fils & quatre filles. La quatrième, qui ſe nommoit *Eliſabeth*, & dont Cleveland parle avec eſtime dans les dernières parties de ſon ouvrage, a vécu juſqu'au tems du roi *Guillaume*. J'ai parlé en Angleterre à quantité de perſonnes qui l'ont connue, & qui m'ont confirmé une partie des aventures qu'on lui attribue dans notre hiſtoire.

Il y a deux choſes à obſerver ici ſur Cromwel : l'une, que Cleveland lui donne la qualité d'orateur du parlement,

quoiqu'il ne paroiſſe par aucun hiſtorien qu'il ait occupé cet emploi. On trouve ſeulement, qu'il étoit député pour Cambridge en 1640, & qu'il le fut juſqu'à ce que, de concert avec la chambre des communes, il trouva le moyen de s'élever aux emplois militaires. J'ai conſulté à Londres ſur cette difficulté quelques perſonnes de conſidération, & leur réponſe m'a ſervi d'éclairciſſement. Cromwel fut effectivement nommé orateur par les intrigues de pluſieurs membres du parlement, qui le croyoient propre à faire réuſſir leurs vues. Mais il ſe rendit juſtice en refuſant cet emploi. Quelque verſé qu'il fût dans les affaires, il avoit peu de talent pour parler en public; & il entendoit trop bien les intérêts de ſon ambition, pour accepter une place qu'il ne ſe ſentoit pas capable de remplir avec honneur.

Ma ſeconde information regarde le tems de la mort de Cromwel. Il eſt cer-

tain qu'elle arriva avant le voyage du roi *Charles* à Bayonne & à Fontarabie. Il faut par conséquent que Cleveland ait demeuré à Rouen avec milord *Axminster* beaucoup plus long-tems que je ne le marque; ou du moins, que *Richard Cromwel* eût alors succédé à son père. Sans l'une ou l'autre de ces deux suppositions, il se trouvera dans le tems une erreur de quelques mois. Je confesse qu'elle vient uniquement de ma négligence. Cet endroit des mémoires de Cleveland étoit interrompu; & je n'ai pensé qu'à joindre ma narration, sans faire attention à remplir, ou du moins à faire appercevoir le vide qui se trouvoit entre le départ d'Angleterre & le séjour de Rouen. On voit que je me suis apperçu de ma faute; mais j'ai mieux aimé qu'elle subsistât que de mettre une interruption désagréable dans mon ouvrage, ou de la remplir par quelque aventure de mon imagination.

Je

Je ne m'étendrai point ſur la caverne de *Rumneyhole*, que j'ai vue dans mon voyage d'Angleterre. La deſcription de Cleveland ſuffit pour ſatisfaire la curioſité du lecteur. J'ajouterai ſeulement, qu'on trouve dans pluſieurs autres provinces de cette île, de pareils jeux de la nature. Darbyshire en eſt remplie. *Hoeckeyhole* près de *Wells*, *Schedercliffs*, ſont des raretés en ce genre, qui méritent l'attention des voyageurs.

La *colonie Rochelloiſe* m'a cauſé de l'embarras. Il ne me paroiſſoit pas vraiſemblable qu'un établiſſement ſi extraordinaire eût été ſi entièrement ignoré, qu'il ne s'en trouvât nulle trace dans les relations de nos voyageurs, & je ne pus m'empêcher d'en témoigner quelque choſe au fils de Cleveland. Il me ſatisfit auſſi-tôt, en me faiſant voir quelques endroits d'une relation de la mer d'Ethiopie, compoſée par *William Rallow*, *anglois*. Si je n'y trouvai point l'hiſtoire

de *Bridge* & de ses compagnons, je fus assuré du moins de l'existence de la colonie, & de la manière déplorable dont elle fut détruite. J'y remarquai même quelques singularités de sa situation, que Cleveland avoit omises, & que j'ai jointes à son récit dans le troisième tome.

L'histoire de *Blud*, toute extraordinaire qu'elle est, ne peut-être révoquée en doute par ceux qui ont quelque connoissance du règne de *Charles II*. Je dis la même chose de la *conspiration protestante de la Rye*, & de la malheureuse fin de *Walcot*, de milord *Russel*, du colonel *Sidney*, mais particulièrement de l'aimable & infortuné comte d'*Essex*.

L'aventure de sir *Georges Aiskew* aux *Barbades*, & l'expédition de *Vénable* à la *Jamaïque*, sont attestées par les écrivains anglois, du moins pour le fond, si elles ne le sont pas pour les circons-

tances. Les malheurs de milord *Axminſter* ne ſont pas moins connus. Pour ceux de Cleveland, ils ſont expoſés ſi naturellement, qu'ils ſemblent n'avoir pas beſoin d'autre preuve que la franchiſe de ſon cœur & l'honnêteté invariable de ſes ſentimens. Ses liaiſons avec milord *Hyde*, comte de *Clarendon*, ſur-tout à Rouen où ce ſeigneur paſſa les dernières années de ſa vie, leurs conférences, leurs incertitudes ſur la religion, & la manière dont elles ſe terminent, ſont des traits ſi ſinguliers & en même-tems ſi naturels, qu'on ſe perſuadera aiſément qu'ils n'ont pu être inventés à plaiſir, ni contrefaits.

La fin tragique du ſecond fils de Cleveland, quoique racontée avec des circonſtances propres à exciter la foi, n'avoit pas laiſſé de révolter la mienne, parce qu'il ne me ſembloit pas croyable qu'un accident qui touchoit de ſi près le roi Charles, eût pu échapper aux re-

cherches des hiſtoriens anglois. J'en ai feuilleté un très-grand nombre, pour y découvrir quelque trait, du moins, qui pût ſervir de garant à mon auteur. Voici ce que j'ai trouvé dans le docteur *Welwood* : le fond de l'aventure eſt manifeſtement le même; il n'y manque que les cauſes & les circonſtances que le docteur a ignorées. « On fit auſſi quelque » attention (dit-il) à un accident arrivé » à Windſor quelques années avant la » mort du roi. Ce prince ayant lu plus » que de coutume, au retour de la chaſſe, » ſe retira dans la chambre prochaine; & » s'étant enveloppé de ſon manteau, il » s'endormit ſur un lit de repos. Peu de » tems après qu'il fut retourné joindre » ſa Cour, un de ſes domeſtiques, » du nombre de ceux qui l'avoient » accompagné, s'endormit ſur le même » lit de repos, étant enveloppé du man- » teau du roi, & en cet état il fut trouvé » mort, d'un coup de poignard, ſans » qu'on ait jamais ſu comment cela étoit

» arrivé, & ſans qu'on en ait fait la » moindre enquête ». Mais la choſe fut étouffée. On n'a qu'à comparer ce récit, avec l'aventure du jeune Cleveland; & l'on ne demandera point d'autre clef.

On pourroit reprocher à Cleveland de n'avoir point aſſez ménagé la mémoire du roi Charles, à qui il étoit redevable de quantité de faveurs, comme il le confeſſe lui-même, & de la meilleure partie de ſon bien. Mais un lecteur judicieux, qui connoîtra le caractère de ce prince, & qui fera attention à celui de notre philoſophe, ne donnera point le nom d'ingratitude à cette conduite. Il l'admirera, au contraire, comme un effet de cette ſincérité généreuſe qui abhorre la flaterie, & ſans laquelle on ne voit jamais marcher la vertu & la ſageſſe. Cleveland connoiſſoit les grandes qualités de Charles II. Mais il avoit remarqué auſſi, mieux que perſonne, qu'elles étoient comme étouffées & rendues inutiles par

ſes défauts. Sa molleſſe ſur-tout, & ſa haine pour tout ce qui ſentoit l'application, ne pouvoit manquer de bleſſer un eſprit naturellement ferme & attentif, à qui de continuels malheurs avoient fait contracter encore quelque choſe de plus auſtère & de plus ſérieux. L'évêque de *Salisbury* raſſemble en deux mots tout le caractère de Charles : « il étoit, » dit cet écrivain, ſi naturellement en- » nemi de toute contrainte, que quoi- » qu'il eût autant d'eſprit qu'homme du » monde, & un air majeſtueux, il ne » pouvoit, non pas même après l'avoir » prémédité, jouer le rôle de roi pour un » moment, ſoit au parlement, ſoit au » conſeil, ni par ſes paroles, ni par ſes » geſtes ». Ajoutez, qu'il avoit des idées de religion & des principes de morale aſſez ſinguliers, qu'un homme d'un caractère auſſi droit que Cleveland ne pouvoit s'empêcher de condamner hautement, même dans un prince qu'il aimoit. Auſſi nous laiſſe-t-il entendre, que la liberté

avec laquelle il expliqua là-dessus ses sentimens au roi, eut plus de part à sa disgrace que la conspiration de la Rye, dans laquelle on le soupçonna d'avoir trempé. Ce fut à peu près la même raison qui lui fit perdre l'affection du duc de *Monmouth*, & qui lui attira de ce seigneur l'outrage cruel, dont il est surprenant qu'il nous ait fait lui-même un récit si naturel & si sincère dans son histoire.

Je m'apperçois que mes remarques s'allongent insensiblement sous ma plume. Un excès de longueur dans une préface seroit un défaut, comme c'en est un d'affecter ridiculement de commencer un ouvrage sans préface & sans introduction. Je ne serois pas pardonnable de tomber dans la première de ces extrémités, après avoir commencé rigoureusement par condamner l'autre. S'il me reste quelque chose à demander au public, c'est de faire attention qu'il

y aura toujours une extrême différence entre une traduction simple & un ouvrage qu'on a tiré de son propre fond. Je le prie de régler là-dessus son indulgence.



LE



LE PHILOSOPHE ANGLOIS; HISTOIRE DE CLEVELAND.

LIVRE PREMIER.

La réputation de mon père me dispense du soin de m'étendre sur mon origine. Personne n'ignore quel fut le caractère de cet homme célèbre, qui tint pendant plusieurs années toute l'Europe dans l'admiration de ses vertus & de ses crimes. L'histoire balance encore dans quel rang elle doit placer son nom, & s'il faut le compter parmi

les héros, ou parmi les scélérats. Mais de quelque côté que son jugement se déclare, elle ne sauroit lui ôter l'immortalité qu'il mérite sous l'un ou l'autre titre. La qualité de fils ne m'empêchera pas de lui rendre impartialement justice dans toutes les occasions que je vais avoir de parler de sa conduite.

Son zèle affecté pour la religion, ne l'avoit pas rendu insensible aux plaisirs de l'amour. Il laissa plusieurs enfans de son épouse légitime, & de diverses maîtresses. C'est une chose incroyable, que les descendans d'un homme si puissant, si riche, & si redouté, aient pu devenir le jouet de la fortune, & se voir réduits presque tous à périr dans l'obscurité & la misère. Cependant à la réserve d'un seul qui a conservé son nom, avec une petite partie de ses biens, & qui les a transmis à son fils, qui occupe actuellement à Londres un emploi médiocre dans la justice civile, tous les autres ont été expatriés diversement, & n'ont rien recueilli de l'héritage de leur père. Mon mauvais sort m'a rendu le plus malheureux. J'expose l'histoire de mes malheurs au public.

Ne me demandera-t-on pas quelle sorte de plaisir peut trouver un misérable à rappeler le souvenir de ses peines, par un récit qui ne sauroit manquer d'en renouveler le sentiment? Ce ne peut être qu'une personne heureuse qui me fasse

cette question; car tous les infortunés savent trop bien que la plus douce consolation d'une grande douleur, est d'avoir la liberté de se plaindre & de paroître affligé. Le cœur d'un malheureux est idolâtre de sa tristesse, autant qu'un cœur heureux & satisfait, l'est de ses plaisirs. Si le silence & la solitude sont agréables dans l'affliction, c'est qu'on s'y recueille en quelque sorte au milieu de ses peines, & qu'on y a la douceur de gémir sans être interrompu. Mais c'est une consolation plus douce encore de pouvoir exprimer ses sentimens par écrit. Le papier n'est point un confident insensible, comme il le semble; il s'anime en recevant les expressions d'un cœur triste & passionné; il les conserve fidellement au défaut de la mémoire; il est toujours prêt à les représenter; & non-seulement cette image sert à nourrir une chère & délicieuse tristesse, elle sert encore à la justifier. Je commence donc mon récit.

Ma mère s'appeloit *Elisabeth Cleveland*. Elle étoit fille d'un des principaux officiers du palais royal d'Hamptoncourt. Sa beauté lui attira les regards, & presque aussi-tôt l'amour de *Charles premier*. Il y a peu de femmes qui s'arment de fierté contre les soupirs d'un grand roi. Ma mère se fit un honneur de les avoir mérités. Elle étoit adroite & intrigante. Elle comprit fort bien que

dans ces engagemens inégaux, où l'amo
besoin de tout son pouvoir pour racourcir l.
tance des conditions, les mêmes traits qu
su faire la conquête d'un amant, ne suffiser
toujours pour fixer sa constance & sa fid
Elle joignit à ses charmes tous les secours qu
put tirer de son esprit. Elle se soutint assez l
tems dans la faveur, si l'on considère l'in
tance naturelle du roi, mais trop peu pour
faire son ambition, qui étoit la passion d
nante de son ame; de sorte que l'ardeu
monarque ayant commencé à se refroidir,
ressentit peut-être plus de chagrin de sa ch
qu'elle n'avoit trouvé de plaisir dans son él
tion. Elle n'eut point la force de dissimuler
mécontentement. Ses plaintes indiscrètes, 8
liaisons qu'elle prit hautement avec le parti
posé à la maison royale, la firent bientôt rega
comme une ennemie déclarée du roi. Elle pe
ses pensions, & quelque reste de grandeur qu
avoit eu l'adresse de garder jusqu'alors. M. (
veland, qui étoit un zèlé royaliste, lui a
refusé l'asyle qu'elle s'attendoit de trouver c
la maison paternelle, elle se vit contrainte,
la nécessité, de suivre le premier choix d
haine, c'est-à-dire, d'entrer sans ménagem
dans le parti des ennemis de la Cour.

Mon père commençoit dès-lors à tenir pa

tux un des premiers rangs. Son eſprit, ſes talens extraordinaires, ſon reſpect pour la religion, la régularité de ſes mœurs, & ſur-tout le zèle incomparable dont il paroiſſoit animé pour la patrie, l'avoient mis dans une haute eſtime à Londres, & le faiſoient regarder de tous les anglois comme le défenſeur de leurs loix, & le ſoutien de leur liberté. J'ignore s'il avoit déjà formé les vues ambitieuſes qui ont éclaté depuis, mais dans la profeſſion ouverte qu'il faiſoit d'être oppoſé au gouvernement, il étoit trop habile homme pour ne pas reconnoître l'utilité qu'il pouvoit tirer de mademoiſelle Cleveland. Il connoiſſoit le caractère de ſon eſprit, & la part qu'elle avoit eue pendant ſa faveur aux plus ſecrettes délibérations de la cour. C'étoit à lui-même qu'elle s'étoit adreſſée. Il la reçut avec une diſtinction qui flatta ſa vanité. Il prévint l'expoſition de ſes beſoins, en lui offrant ſa bourſe & celle de ſes amis. Il la pria de ſe repoſer ſur lui du ſoin de ſa fortune. Il s'attira ſi parfaitement ſon eſtime & ſa confiance dans cette première entrevue, qu'elle ne tarda point à le regarder comme ſon meilleur ami. L'amitié entre deux perſonnes d'un ſexe différent, tient preſque toujours à l'amour. Leurs entretiens politiques ſe changèrent bientôt en converſations tendres. Il s'aimèrent; & mademoiſelle Cle-

veland ne crut point s'avilir en devenant la maîtresse d'un homme tel que mon père, elle qui l'avoit été de son roi.

Cependant son amour produisit un effet qu'elle n'attendoit point. Il fut funeste à son ambition. Le monde pardonne à une femme certaines foiblesses qui paroissent annoblies par leur cause. L'honneur d'être aimée d'un grand roi balance en quelque sorte la perte de la vertu. Mais hors de cette extrême élévation, qui flatte l'orgueil jusqu'au point de changer ainsi nos idées, on s'accorde à regarder d'un certain œil toutes les femmes qui oublient leur devoir par le transport d'une passion aveugle. Je ne le pardonne pas même à ma mère, quoique ce soit à sa mauvaise conduite que je dois le jour. Elle ne trouva pas plus d'indulgence à Londres. Toutes les personnes de distinction, dont elle s'étoit conservé l'estime, la lui ôtèrent, avec leur familiarité & leur amitié. Mon père lui-même cessa de la considérer lorsqu'elle se fut rendue à ses desirs; & ne la croyant plus propre à servir à ses desseins, il ne la traita plus que sur le pied d'une maîtresse ordinaire. Ce changement parut dur à ma mère; il servit à la guérir de sa passion. Elle eut assez de fierté pour quitter son amant sans se plaindre; & elle se retira à Hammersmith, où elle me porta dans son sein. Je ne sais pas quelles

étoient ses vues, ni sur quel fond elle comptoit pour vivre; mais mon père ne l'oublia pas si entièrement, qu'il ne prît soin de lui assurer une honnête subsistance. Son malheur lui fit perdre le goût de tout ce qu'elle avoit aimé jusqu'alors. Elle renonça non-seulement à l'ambition & à l'amour, mais aux amusemens même les plus innocens qui occupent le commun des femmes. Elle se renferma dans une vie sérieuse & appliquée. La lecture devint sa plus chère occupation; & lorsqu'elle m'eut mis au monde, elle y ajouta le soin de mon enfance, & ensuite celui de mon éducation.

Je crains de réussir mal à donner une idée de la sagesse & de la vertu de cette excellente mère. Ce n'étoit plus cette femme mondaine & dissipée, qui avoit été tour-à-tour l'esclave de l'amour & de l'ambition. Ses idées & ses sentimens étoient devenus aussi réglés que sa conduite extérieure. Je ne fus pas plutôt sorti des ténèbres de l'enfance, qu'elle entreprit de me former elle-même l'esprit & les mœurs, sans avoir recours aux leçons des maîtres ordinaires. Elle avoit recueilli tous les bons auteurs des derniers siecles, & elle y avoit ajouté les meilleures traductions des ouvrages des anciens. Elle s'étoit nourrie si assidûment de cette lecture pendant plusieurs années, que sans le secours de la langue

latine, elle étoit parvenue à une connoissance extraordinaire de l'histoire. Elle s'étoit formé le goût avec le même succès pour les ouvrages d'esprit. Il ne sortoit rien de la presse qu'elle ne lût, en y joignant son jugement & sa censure. C'étoit le seul endroit par lequel elle conservoit encore quelque commerce avec le monde. Mais le principal objet de son étude avoit été la philosophie morale. Elle y rapporta toutes ses lumieres. Les autres sciences lui servoient comme de degrés pour arriver à ce but, & elle ne les estimoit utiles & solides, qu'à proportion qu'elles pouvoient servir à l'en approcher. Elle avoit lu dans les traductions tous les philosophes anciens & modernes. Elle en avoit tiré avec un discernement admirable, tout ce qu'ils ont pensé de plus raisonnable par rapport au bonheur & à la vérité. Elle en avoit composé, à force de soins, un système complet, dont toutes les parties étoient enchaînées merveilleusement à un petit nombre de principes clairs & bien établis. C'étoit son ouvrage favori; elle ne se lassoit point de le relire. Elle y trouvoit, disoit-elle, comme dans une source toujours féconde, sa force, ses motifs, ses consolations, en un mot, le fondement de la paix de son cœur, & de la constante égalité de son esprit.

Je n'avois guères plus de sept ou huit ans,

lorſqu'elle commença à m'inſpirer le goût de ce qu'elle aimoit ſi cherement. Elle me trouva d'heureuſes diſpoſitions ; ou plutôt elle m'en communiqua par l'aſſiduité de ſes ſoins, & la répétition continuelle de ſes maximes. Je n'avois vu qu'elle juſqu'alors ; car dans le deſſein où elle étoit de me donner, pour ainſi dire, un cœur & un eſprit de ſa façon, elle m'avoit retranché tous les amuſemens de l'enfance. J'étois continuellement ſous ſes yeux : mes mains avoient à peine la force de ſoutenir un livre, que j'étois déjà accoutumé à le feuilleter. Je ſavois lire, lorſque le commun des enfans commence à parler ; & la ſolitude perpétuelle dans laquelle j'étois retenu, me fit prendre l'habitude de penſer & de réfléchir, dans un âge où l'on ignore encore de quelle nature on eſt, dans quelle claſſe d'animaux l'homme doit être rangé. Je n'appris point le latin ; c'eſt une langue, diſoit ma mère, qui n'eſt néceſſaire à préſent qu'aux critiques ou aux maîtres d'école : toutes ſes beautés ont été tranſmiſes dans les langues vivantes par le moyen des traductions. Le tems qu'un enfant perd à l'apprendre peut être employé plus utilement à l'acquiſition des connoiſſances ſolides. En général, elle étoit fort prévenue contre l'étude des langues. Elle les appeloit la peſte de la raiſon, & la ruine du jugement. Cette multitude de traces que forment

tant de mots barbares & étrangers dans le cerveau d'un enfant, y produit une confusion irréparable. Ce feroit un grand mal, difoit-elle, qu'on ne pût faire des progrès dans les fciences qu'après avoir donné une partie de fa vie à l'étude des langues ; mais puifqu'on peut fe paffer de ce fecours, c'eft une folie extrême de fe charger la tête d'un fardeau inutile. Cinq ou fix années qu'on emploie dans la jeuneffe à tourner un peu de latin, ne contribuent que d'une manière bien foible & bien éloignée à conduire les hommes à leur principal but, qui doit être de fe rendre fages & heureux. Ce n'eft point la mémoire, ajoutoit-elle, c'eft le cœur & l'efprit qu'il faut cultiver à cet âge ; de-là dépend tout l'édifice du bonheur & de la vertu. Elle fe contenta de me faire apprendre ma langue naturelle dans la dernière exactitude, parce qu'il eft néceffaire à un homme de quelque naiffance de s'exprimer poliment, & de favoir écrire de même. Elle fit ajouter à cette étude celle de la langue françoife, comme fi elle eût prévu que mon étoile ne me deftinoit point à une vie tranquille. Peut-être vous trouverez-vous expofé, me dit-elle, à quitter un jour votre patrie ; vous aurez befoin d'un langage qui puiffe vous faire entendre des étrangers ; & vous ne fauriez en apprendre de plus univerfel que le françois.

L'occupation de mes premières années fut donc une ſimple imitation des études de ma mère. J'appris les élémens des ſciences comme elle, & dans les mêmes vues. Je m'appliquai particulièrement à l'hiſtoire, qui eſt la partie pratique de la philoſophie morale: je n'en négligeai pas non plus les ſources; je n'avois qu'à jeter les yeux ſur le ſyſtême abrégé de ma mère; ce livre d'or étoit toujours ouvert ſur ma table. Je l'avois copié de ma propre main. Je comparois mes lectures hiſtoriques à ſes principes; je jugeois des vertus & des vices ſuivant ſes idées; & ſoit qu'elle n'eût ſuivi que les ſentimens droits de la nature, qui ſe trouvent les mêmes dans tous les hommes, lorſqu'ils veulent les obſerver & les ſuivre, ſoit que l'habitude de vivre avec elle, & de recevoir inceſſamment ſes leçons, m'eût accoutumé à penſer comme elle, je ſentois la vérité de ſes maximes, & je trouvois au fond de mon cœur tous ces mêmes ſentimens qui étoient ſortis du ſien, & qu'elle avoit mis en ordre ſur le papier.

Pendant que nous menions ainſi une vie ſolitaire & appliquée, notre malheureuſe patrie s'étoit vue déchirer intérieurement par les diviſions civiles. Mon père, que j'appelle toujours de ce nom, (quoique j'ignoraſſe alors de qui j'avois reçu la vie) mon père, à la tête d'une

troupe de citoyens furieux, avoit allumé le feu de la discorde dans toutes les parties de l'île. Ils y avoient répandu les horreurs de la guerre pendant plusieurs années : elle n'avoit fini que par un attentat qui surpassoit tous les autres, & auquel on n'a point encore donné de nom particulier dans aucun langage, par cette raison, sans doute, qu'il n'y en a point d'assez horrible pour le bien exprimer. Je parle de la mort infortunée du roi Charles, notre légitime souverain. Quoique notre retraite fût si profonde, que le bruit de la guerre n'étoit point venu jusqu'à nous, il nous fut impossible d'en ignorer la détestable catastrophe. Le cri du sang de ce bon roi s'éleva jusqu'au ciel, & les gémissemens de tous les véritables Anglois pénétrèrent jusqu'au fond de notre solitude. Ma mère se fit informer de tout le détail de cette funeste aventure. Elle vint me l'apprendre aussi-tôt, & sa philosophie ne put l'empêcher de verser une abondance de larmes en commençant ce récit. Ecoutez, mon fils, me dit-elle, écoutez un malheur qui n'eût jamais d'exemple; le roi est mort sur un échafaut, & c'est votre père qui l'y a fait monter. O dieu! ajouta-t-elle, ne proportionnez point vos châtimens à cet horrible crime, & ne les étendez pas du moins jusqu'à nous. Comme il ne m'étoit jamais rien arrivé qui m'eût causé le

moindre trouble, & que j'avois toujours vu ma mère aussi tranquille que moi, ses larmes, le désordre avec lequel elle avoit commencé à parler, & le nom de père, que je n'avois jamais entendu prononcer, firent sur moi une si forte impression, que je tombai sans connoissance. Etant revenu à moi, je demeurai les yeux ouverts à la regarder, comme si j'eusse attendu d'elle la suite d'un exorde si extraordinaire. Elle me satisfit, en m'apprenant ses aventures, ma naissance, le rang auquel mon père s'étoit élevé, & tout ce qu'elle venoit d'entendre elle-même de ceux qui lui avoient raconté les troubles d'Angleterre, & la fin tragique de notre malheureux roi.

J'étois jeune encore, mais j'avois l'esprit avancé. Le récit de ma mère avoit été vif & animé. Je me trouvai, lorsqu'elle eut fini, dans une espèce de transport qui m'empêcha durant quelque tems d'être attentif à ce qui se passoit auprès de moi. J'étois comme effrayé de tant d'images nouvelles, qui agissoient tout à la fois sur mon esprit. Ce n'est pas que je n'eusse lu dans l'histoire des renversemens d'états, des troubles & des guerres sanglantes; mais on n'est guère ému d'un événement passé qu'un historien raconte froidement. Il me sembloit que j'eusse part à la révolution présente dans la personne de mon père: les mouvemens de la nature se trou-

voient comme en oppoſition avec mes idées. Je me ſentois porté à l'aimer, & à deſirer de le voir; & dans le même tems, je le déteſtois comme un monſtre qui s'étoit rendu coupable du plus noir de tous les crimes. La conduite d'ailleurs qu'il avoit tenue à l'égard de ma mère, achevoit de me révolter contre lui. Tous mes ſentimens étoient encore droits & naturels. Je n'avois de goût & d'admiration que pour la ſageſſe & la vertu; je ne pouvois concevoir qu'on pût s'écarter volontairement de l'une & de l'autre. Ainſi je m'accoutumai à mépriſer l'auteur de ma naiſſance en commençant à le connoître; le doux nom de père ſe lia tout d'un coup dans mon eſprit à des idées d'averſion & de haine.

Je dois rendre néanmoins cette juſtice à ma mère, qu'auſſi-tôt qu'elle s'apperçut de mes diſpoſitions, elle n'épargna rien pour les détruire: mais les premières impreſſions s'effacent difficilement dans le cœur d'un jeune homme. Elle employa en vain ces mêmes maximes qu'elle m'avoit fait goûter par ſes inſtructions. Il faut haïr le crime, me diſoit-elle, mais dans la ſociété humaine on eſt obligé quelquefois de le ſupporter. Cela eſt vrai, ſur-tout à l'égard des perſonnes à qui l'on doit de la tendreſſe & du reſpect: il n'eſt permis alors que de s'affliger, & de faire des vœux pour leur changement. Leurs

désordres ne nous autorisent jamais à leur refuser ce que la nature, ou d'autres devoirs, nous obligent à leur rendre. Elle me fit même connoître que mon intérêt demandoit nécessairement que je prisse ces sentimens pour mon père; que je n'avois rien à espérer que de lui; qu'elle tenoit de sa libéralité le bien médiocre qui nous faisoit vivre; que la pension dont elle jouissoit n'étant attachée qu'à elle, je me trouverois dans une indigence absolue après sa mort; & qu'il falloit par conséquent que j'eusse recours à lui pour l'intéresser à mon établissement, & pour l'engager à me reconnoître en qualité de fils. Quoique je comprisse fort bien l'importance de toutes ces raisons, elles ne purent changer le fond de mes sentimens. Plusieurs années se passèrent sans que rien fût capable de me faire sortir de ma solitude, pour aller solliciter des avantages que je n'estimois point, & que je ne voulois pas tenir de la main d'un homme que j'avois de la répugnance à regarder comme mon père. Je m'étois persuadé par mes lectures & par mes réflexions, que l'abondance n'est point nécessaire à la félicité. La vertu, disois-je, ne dépend point des biens de la fortune; & c'est la vertu seule qui rend un honnête homme heureux.

Ma mère avoit là-dessus, sans doute, les mêmes sentimens que moi, puisque c'étoit,

pour ainſi dire, avec ſon lait que j'avois ſucé les miens; mais elle y joignoit l'expérience du monde, qui lui faiſoit conſidérer les choſes dans un point de vue plus juſte. Elle ſavoit que la foibleſſe & les beſoins du corps s'oppoſent continuellement à la tranquillité qui fait le bonheur de l'ame, que la philoſophie, en calmant les paſſions, ne rend point inſenſible aux néceſſités de la nature; qu'il y a des extrémités dans la mauvaiſe fortune qui déconcertent le ſage, & qui lui font oublier ſes principes; enfin, que s'il n'eſt point à ſouhaiter pour un homme vertueux de ſe voir dans une abondance capable d'amolir, il doit éviter, s'il le peut, une indigence exceſſive qui abbat & qui décourage. Elle me répéta tant de fois ce raiſonnement, & elle renouvela ſi efficacement ſes inſtances, qu'elle me fit conſentir à prendre le chemin de Londres, pour me préſenter à mon père.

Il étoit alors au ſommet de la fortune. Tous ſes ennemis avoient péri ou diſparu. Le Parlement n'étoit compoſé que de ſes partiſans, & les emplois militaires remplis par ſes créatures. Jamais roi n'avoit vu ſon autorité mieux établie. Le titre modeſte de *Protecteur de la république anglicane*, ſembloit aſſurer la durée de ſon pouvoir, parce que le peuple, qui eſt toujours la dupe des apparences, s'étoit laiſſé perſuader

qu'un

qu'un homme si modéré n'avoit point d'autres motifs que l'amour de la patrie, ni d'autre vue que l'utilité publique. Il étoit affable, populaire, aimé de la plupart des Anglois, & respecté ou craint des étrangers. Nous apprîmes à Londres tous ces changemens. Ma mère, qui connoissoit de longue main son caractère, découvrit aisément l'artifice de cette conduite; mais renfermant dans son cœur tous ses sentimens, elle s'imagina que son hypocrisie même nous pourroit être de quelque utilité : il n'étoit pas croyable qu'il pût traiter ses enfans avec dureté, tandis qu'il affectoit tant d'indulgence & d'affection à l'égard du public. Elle lui fit demander une audience secrette, qu'elle n'eut pas de peine à obtenir. Nous fûmes introduits dans son palais, & il parut seul, un moment après, dans le cabinet où nous étions à l'attendre.

Il reconnut ma mère, malgré l'intervalle d'une absence de plusieurs années. Il l'aborda honnêtement, & lui demanda quels services il étoit capable de lui rendre. La vue d'un homme qu'elle avoit aimé autrefois jusqu'à lui sacrifier toutes ses espérances, la toucha tellement, qu'elle ne put retenir ses larmes. Il en parut attendri, & il lui renouvela l'offre de ses services. Elle lui dit naturellement que le ciel avoit permis qu'elle eût mis heureusement au monde un fruit de leurs

amours; qu'elle avoit pris ſoin de l'élever juſqu'alors dans la retraite; qu'elle croyoit l'avoir rendu digne de n'être pas déſavoué d'un tel père; & qu'elle prenoit la liberté de le lui préſenter ce jour-là, pour le faire entrer dans les avantages qu'il pouvoit tirer de l'honneur de lui appartenir. Ce diſcours le rendit rêveur pendant quelques momens: ſon viſage parut enſuite ſe changer tout d'un coup. Il nous regarda d'un œil fier & mépriſant. Non, dit-il à ma mère, l'artifice eſt groſſier: rendez grace à ma bonté, qui m'empêche de punir votre effronterie; & gardez-vous de répéter votre impoſture à perſonne, ſi vous ne voulez être traitée avec toute la rigueur que vous méritez. Il nous tourna le dos en finiſſant cette cruelle réponſe, & nous laiſſa dans le trouble & la confuſion qu'il eſt aiſé de s'imaginer.

C'eſt vous qui l'avez voulu, dis-je à ma mère; vous voyez ſi j'avois raiſon de réſiſter à vos inſtances, & de refuſer de vous ſuivre. Elle étoit demeurée dans un ſi profond accablement, qu'elle n'eut point la force de me répondre. Elle s'appuya ſur mon épaule pour ſortir de l'appartement, & nous gagnâmes la rue ſans qu'elle eût pu prononcer une parole. Le haſard, ou ſon propre choix, nous fit paſſer devant le palais de White-hall, qui étoit la place où le malheureux roi Charles

avoit perdu la tête sur un échaffaut. Nous nous y arrêtâmes : sa douleur s'y renouvela si amèrement, que ne pouvant se soutenir davantage, elle fut obligée de s'asseoir sur un banc de pierre qui étoit au long de la muraille. Elle y demeura longtems à gémir de l'horrible injustice des hommes, & de la rigueur de son sort. J'entrois dans ses plaintes. Ma haine se fortifioit contre l'auteur de nos peines ; & quelque dénaturé que fût ce sentiment, je ne sentois point que ma raison le condamnât. Pendant que nous étions dans cette triste occupation, *Fairfax*, l'intime confident de mon père, passa vis-à-vis de nous pour entrer à White-hall. Il avoit vu si souvent ma mère avant qu'elle eût quitté Londres, qu'il n'eut point de peine à la remettre. Il parut surpris de la trouver dans une telle situation, & il eut l'honnêteté de s'arrêter pour lui faire un compliment civil. Sa tristesse étoit si visible, qu'il s'en apperçut : il la pressa de lui en apprendre la cause ; & comme on n'est guère capable de dissimulation dans une grande douleur, elle lui ouvrit son cœur sans réserve. Il l'écouta attentivement ; &, soit par compassion, soit par quelque vue politique qui regardât l'intérêt de son maître, il lui promit de s'employer avec tant de zèle, que nos affaires pourroient recevoir un heureux changement. Attendez-moi, nous dit-il, je retourne exprès chez milord Pro-

tecteur, & je vous prie d'eſpérer quelque choſe de mes ſoins. Il nous quitta. Je preſſai ma mère de ſe retirer. Pourquoi, lui dis-je, nous expoſer une ſeconde fois à la dureté d'un barbare qui ne connoît pas même les tendreſſes du ſang & de la nature? Il me fait grâce, en refuſant de me reconnoître pour ſon fils; il m'épargne la honte d'avoir un père ſi criminel & ſi mépriſable. Elle ne ſe rendit point à mes deſirs. Nous attendîmes le retour de Fairfax: il parut avec un air ſatisfait qui nous fit bien augurer. Effectivement, il nous dit qu'il avoit eu aſſez de pouvoir ſur l'eſprit de ſon maître, pour lui faire comprendre qu'il ſe déshonoreroit en refuſant de me reconnoître. Perſonne n'avoit ignoré le commerce qu'il avoit eu avec ma mère; & ſa groſſeſſe n'avoit pas été moins connue de tout le monde avant ſa retraite. La vie qu'elle avoit menée depuis, la mettoit à couvert de toute eſpece de ſoupçons. De ſorte que Fairfax, qui étoit l'homme du monde le plus adroit, avoit pris mon père par ſon foible, en lui faiſant faire attention que ſa dureté pour moi alloit ruiner l'opinion qu'il s'étoit efforcé de donner juſqu'alors au public de ſa droiture & de ſa bonté. Il nous pria donc de ſa part de retourner à ſon hôtel. En y allant il nous apprit que ce qui avoit diſpoſé ſi mal le Protecteur à notre égard, étoit une viſite qu'il avoit reçue le ma-

tin, toute ſemblable à la nôtre. Une de ſes maîtreſſes, qui ſe nommoit *Mally Bridge*, l'étoit venu voir avec un fils à-peu-près de mon âge qu'elle avoit eu de lui. Il l'avoit vue à regret, par la crainte où il étoit de donner une mauvaiſe idée de ſes mœurs, & ſon embarras s'étoit augmenté au renouvelement du même péril.

Fairfax nous fit entrer dans un appartement plus ſecret que celui où nous avions été introduits la première fois. Nous n'y fûmes pas long tems ſans voir paroître mon père. Son viſage étoit ſerein, & ſon accueil fut doux & honnête. Après avoir fait de courtes excuſes à ma mère ſur ce qui s'étoit paſſé une heure auparavant, il l'aſſura que ſon eſtime pour elle s'étoit conſervée toute entière, & qu'il étoit diſpoſé à lui en donner des marques. Il ſe tourna enſuite vers moi, & m'appelant ſon cher fils, il me promit de penſer à ma fortune, & de m'accorder ſon amitié. Je tenois pendant ce tems-là les yeux baiſſés, & je demeurois dans le ſilence. Mon cœur ne s'ouvroit point aux tendres ſentimens de la nature. Je me rappelois la mort du roi Charles, & je m'imaginois voir le bourreau qui s'étoit couvert de ce ſang innocent. Je me remettois dans l'eſprit toutes les peines que ma mère avoit ſouffertes, & je ſongeois que je parlois à ſon perſécuteur. Je me ſouvenois de l'air inſultant & dédaigneux avec lequel

il nous avoit rejetés la première fois; enfin sa figure sembloit répondre à l'idée que je m'étois formée de lui, je lui trouvois un air qui m'épouvantoit. Ma mère me dit : embrassez les genoux de votre père, mon fils, & tâchez de vous rendre digne de sa bonté. Je ne fis pas le moindre mouvement pour l'embrasser. Ma mère l'assura que j'étois timide; il ne fit rien pour exciter ma hardiesse. Notre conversation ayant duré pendant quelques minutes, quoiqu'avec beaucoup de langueur, il prit la parole pour proposer à ma mère un établissement fort avantageux, nous dit-il, pour elle & pour moi. J'ai fort à cœur, continua-t-il, les colonies de la Jamaïque & de la nouvelle Angleterre; je vous laisse le choix de votre établissement dans l'une ou dans l'autre. Je vous y procurerai des biens & des honneurs qui surpasseront votre attente. J'ai besoin d'avoir dans ces lieux une personne de confiance qui fasse ses intérêts des miens; vous êtes propres tous deux à me rendre service, puisque vous me touchez de si près, & vous en recueillerez des avantages si certains, que vous pouvez déjà compter sur une fortune assurée. Fairfax entreprit de persuader à ma mère, que cette proposition étoit une faveur extrême de milord Protecteur, & que la préférence qu'il nous accordoit sur tant d'autres qui sollicitoient une telle commission, marquoit bien

Tom. I. Pag. 22. liv. I.



…rassez les genoux de vôtre Père, mon Fils, et tâchez …ous rendre digne de sa bonté.

R. Delvaux, fecit

ſa confiance & ſon affection pour nous. Vous ſerez honorés, ajouta-t-il, & vous deviendrez riches en peu d'années, au bout deſquelles vous reviendrez jouir paiſiblement de vos richeſſes en Angleterre.

Ma mère pénétra tout d'un coup le deſſein artificieux de ces offres ; mais, quelque éloignée qu'elle fût de les accepter, elle comprit qu'il y auroit du danger à les refuſer ouvertement. Il lui étoit aiſé de voir, en effet, après ce qui étoit arrivé le même jour, que mon père étoit gêné par notre préſence, & que ſon unique vue étoit de nous éloigner : elle n'avoit point de goût, ſans doute, pour le voyage de la Jamaïque : quelle ſatisfaction une femme eût-elle pu ſe promettre à s'exiler ainſi volontairement avec un enfant de mon âge ? Mais il étoit à craindre de nous expoſer à quelque choſe de plus fâcheux par un refus. Elle témoigna donc de la reconnoiſſance pour cette bonté, qui le faiſoit penſer ſi efficacement à nous. Il demeura perſuadé par ſa réponſe, qu'elle donnoit dans toutes ſes vues ; &, ne pouvant diſſimuler ſon contentement, il lui fit des careſſes qui étoient peut-être ſincères, parce qu'elles étoient un effet de la joie qu'il avoit de nous avoir trompés. On ne parla plus que des préparatifs & du tems de notre départ. Il nous parut qu'il étoit dans le deſſein de ne rien épargner pour nous faire

faire commodément le voyage. Le ciel connoît de quelle manière il eût exécuté ses promesses, mais celles de ma mère étoient équivoques, & lorsqu'elle le remercioit de sa bonté, c'étoit en supposant qu'il nous en donneroit des marques plus conformes à notre inclination.

Nous le quittâmes, après lui avoir laissé notre adresse. Je n'avois pas ouvert la bouche dans cette conversation; ma mère m'en fit des reproches : je lui découvris naturellement tout ce qui s'étoit passé dans mon cœur, & je lui marquai à mon tour la surprise où j'étois de l'avoir vue consentir si facilement à quitter l'Angleterre, pour courir après des richesses incertaines dans un pays inconnu. Elle m'expliqua les motifs qui l'avoient fait agir; & comme je n'en avois point d'autre pour condamner ce projet, que le mépris infini que je faisois des biens de la fortune, elle me fit appercevoir dans la proposition de mon père, tout ce qu'elle y avoit découvert elle même, c'est-à-dire, son indifférence pour nous, & le dessein qu'il avoit de se défaire d'elle & de moi. Ma simplicité & mon défaut d'expérience ne m'avoient pas permis de pénétrer si loin : je sentis croître mon aversion. Voilà donc, lui dis-je, à quoi se réduit le nom & la qualité de père! Partons pour l'Amérique, ajoutai-je, si c'est un lieu désert & inhabité, nous y vivrons loin des

hommes : je les abhorre, s'ils sont tous semblables à celui qui vient de me reconnoître pour son fils. Ma mere s'efforçoit toujours de modérer ces mouvemens. Je me les reprochois quelquefois moi-même, comme un excès du moins qui sembloit blesser la nature, mais je n'en étois pas le maître, & la suite des événemens ne fit que les augmenter.

Avant que de retourner à Hammersmith, & de prendre une dernière résolution sur notre conduite, ma mère jugea à propos de faire une visite à une dame de Londres, dont sa mauvaise fortune n'avoit pas refroidi l'amitié. Ce n'est pas qu'elle eût entretenu le moindre commerce avec elle depuis qu'elle s'étoit retirée à la campagne; mais connoissant son caractère, elle faisoit toujours le même fonds sur sa fidélité. Cette bonne amie se nommoit madame *Riding*. Elle nous reçut avec beaucoup de joie; mais lorsque ma mère lui eut fait la confidence de nos peines, & des desseins que mon père avoit sur nous, elle pâlit, comme il arrive en apprenant les plus fâcheuses nouvelles. Je vous ai cru morte, dit-elle à ma mère, & la satisfaction que j'ai eue de vous revoir, ne m'a pas permis de mêler rien d'abord de funeste à notre entretien. Mais ce que vous m'apprenez, m'oblige de changer de ton pour vous donner de tristes lumières sur le sort qui vous attend. Vous êtes per-

dus, vous & votre fils, si vous prenez la moindre confiance aux promesses du Protecteur. Je vais vous apprendre une aventure si terrible, qu'elle suffit pour faire foi du péril où vous êtes, & pour vous servir d'exemple. Elle lui demanda ensuite, si elle n'avoit jamais connu *Mally Bridge*, qui avoit été aussi une des maîtresses de mon père. Non, répondit ma mère, mais Fairfax m'a parlé d'elle; il m'a dit qu'elle avoit été aujourd'hui même chez milord protecteur, avec le fils qu'elle a eu de lui. Fairfax vous a trompée, reprit madame Riding; je ne sais quelles ont été ses vues en vous parlant de cette fille infortunée, mais il y a quinze ans qu'elle n'est plus au monde; je ne crois pas son fils non plus parmi les vivans. Ecoutez leur triste histoire.

Mally Bridge étoit une créature toute charmante, & du caractère du monde le plus aimable: elle s'étoit laissée séduire par l'hypocrisie de Cromwel, dans le tems qu'il n'étoit encore que simple orateur de la chambre basse du parlement. Sa passion pour elle ne dura pas plus longtems que celle qu'il a eue depuis pour vous. Elle fut abandonnée comme vous pendant sa grossesse, & elle traîna ensuite une vie obscure & languissante avec le fruit de son malheureux amour. Le hasard me fit lier connoissance avec elle trois ou quatre ans après qu'il l'eut quittée. Il vous avoit déjà trai-

tée avec la même perfidie ; &, comme vous disparûtes presqu'aussi-tôt, on s'imagina que vous étiez morte du regret de vous voir méprisée, ou que vous aviez passé la mer pour vous retirer chez nos voisins. J'estimai Mally Bridge aussi-tôt que je la connus, & je vécus avec elle sur le pied d'une intime amie. Je la consolois dans le chagrin qu'elle conservoit encore de sa disgrace : je lui faisois espérer un meilleur sort lorsque son fils seroit en état de paroître aux yeux de Cromwel, & de réveiller par sa présence les sentimens qu'il avoit eus pour elle. Le jeune Bridge (car elle n'avoit osé lui faire prendre le nom de son père) étoit un enfant rempli de bonnes qualités. Elle l'aimoit avec la dernière tendresse. Elle goûta le projet de le présenter à son père, qui ne pouvoit, sans être le plus barbare de tous les hommes, refuser son affection à un fils si aimable. Nous concertâmes ensemble de quels moyens elle pourroit se servir pour l'amener à une particulière entrevue. Le plus court & le plus commode étoit de l'engager à venir chez elle même, & je crus avec raison qu'il ne refuseroit pas une faveur si mince à une personne qu'il avoit cru pendant quelque tems digne de son affection. Le jour fut marqué ; elle lui demanda cette grace par un billet qu'elle lui envoya dans un moment où elle s'étoit fait assurer qu'il n'étoit point occupé. Il ne tarda point

à venir. Je m'étois rendue chez elle ; nous avions relevé les agrémens du petit Bridge par une innocente parure : je le vis arriver, je me retirai dans le cabinet, d'où je pouvois prêter l'oreille à cette intéressante conversation. Elle le salua en silence avec beaucoup de modestie, & faisant approcher son fils, qu'elle lui présenta avec une grace capable d'attendrir le cœur d'un barbare : voilà le fruit de votre amour, lui dit-elle ; puisse-t-il être assez heureux pour plaire à son père, après tant de larmes & de soins qu'il a coûté à sa malheureuse mère ! Je jugeai par sa lenteur à répondre, qu'une scène à laquelle il s'attendoit si peu, lui causoit quelqu'embarras. Il ignoroit entièrement que Mally Bridge eût un fils de lui, & la régularité des mœurs qu'il commençoit à affecter, lui faisoit craindre tout ce qui pourroit donner la moindre atteinte à sa réputation. Il prit son parti en homme consommé dans la politique. Il assura Mally qu'il étoit au désespoir d'avoir ignoré si longtems qu'elle eût ce cher gage de son amour ; il embrassa mille fois le fils & la mère ; il les entretint de la manière la plus tendre, leur protestant qu'il ne se lassoit point de les voir. Après une conversation de plus d'une heure, il proposa de se charger de la dépense & du soin de l'éducation d'un enfant qu'il alloit aimer autant que ceux qu'il avoit eus de son épouse, & pour

l'établissement duquel il n'auroit pas moins de zèle & d'attention. Pour vous, dit-il à la mère avec une tendresse contrefaite ; je crains que vous n'ayez manqué de bien des choses depuis que j'ai eu le malheur de vous perdre de vue ; je veux, s'il est possible, vous faire oublier le passé, & je vous assure aujourd'hui, pour toute votre vie, de deux cens livres sterling de pension. Quelque facile à persuader que Mally Bridge eût toujours été, elle sentoit de la répugnauce à se séparer de son fils ; elle tâcha de s'en défendre, en répondant que cet enfant étoit accoutumé à vivre avec elle ; qu'elle n'avoit rien de plus cher que lui ; qu'il seroit élevé avec plus de soin sous ses yeux que dans une école parmi des étrangers ; qu'il étoit d'une délicatesse extrême, & qu'il avoit encore besoin de l'attention d'une mère. Cromwel fut si pressant, & la flatta par tant d'espérances, qu'elle se rendit à la fin à ses trompeuses raisons. Ils convinrent qu'il enverroit prendre le jeune Bridge deux jours après, & qu'il commenceroit aussi de ce jour-là à payer les deux cens livres de pension à la mère. Il la quitta après avoir encore embrassé elle & son fils.

J'avoue qu'il s'étoit contrefait avec tant d'art, que je fus embarrassée sur la réponse que je devois faire à Mally, lorsqu'elle me demanda ce que je pensois de tout ce que j'avois entendu. Il peut

être ſincère, lui dis-je, & ce ſeroit ſans doute un avantage infini pour vous qu'il le fût; mais s'il ne l'eſt pas, vous êtes à plaindre de vous être engagée ſi inconſidérément, & le petit Bridge l'eſt beaucoup auſſi. Elle me demanda ce que je croyois donc qu'elle dût faire, & s'il y avoit apparence que Cromwel fût aſſez dénaturé pour avoir conçu quelque deſſein cruel contre ſon fils. Je n'oſe former ce ſoupçon, repris-je, mais je vous conſeille du moins de vous informer ſoigneuſement du lieu où l'on ſe propoſe de le mettre, & de ne pas vous repoſer tout-à-fait ſur le zèle d'autrui. Les deux jours ſe paſſèrent. Un homme de fort bonne mine vint le matin du troiſieme, dans un carroſſe, avec un billet de Cromwel; il apportoit à Mally Bridge une partie de la penſion. J'étois chez elle, je ne la quittai preſque pas un ſeul moment pendant ce tems d'alarme. Le billet ne contenoit que quelques mots de civilités, avec une prière de remettre le petit Bridge entre les mains de l'envoyé. Ce fut alors que les inquiétudes de la triſte Mally redoublèrent. Falloit-il livrer ſon fils à un inconnu? Devoit-elle appréhender quelque choſe de la main d'un père? Sa ſituation étoit en effet ſi embarraſſante, que j'aurois voulu pouvoir me diſpenſer honnêtement de prendre part à ſes réſolutions par mon conſeil. Elle me preſſa de lui en donner un bon. Ne ſuivez, lui dis-je, que vos propres

idées, pour vous épargner le chagrin d'avoir peut-être à accuser quelqu'un de vos peines. Cependant, si vous me consultez, je vous répondrai qu'il est trop tard pour rompre l'engagement que vous avez pris avec Cromwel. C'est un homme à craindre ; qui sait s'il n'en viendroit point à la violence? Seriez-vous en état de vous y opposer? Le sort de votre fils & le vôtre même en deviendroient peut-être plus tristes, & le mal moins capable de remède. Non, mais en remettant votre fils à l'inconnu qui le demande, faisons-le suivre à vue d'œil par un domestique fidelle, nous serons informées par ce moyen de la demeure que son père lui destine, & nous ne tarderons guères après cela à l'être de sa situation. Elle goûta cet avis; nous l'exécutâmes aussi-tôt. L'envoyé de Cromwel reçut le petit Bridge; nous l'accompagnâmes de nos larmes jusqu'à la portière du carrosse. Cet aimable enfant qui n'étoit point encore en état de craindre le péril pour lui-même, ne paroissoit sensible qu'aux pleurs de sa mère.

Ce fut un de mes propres domestiques que j'envoyai à la suite du carrosse. J'avois un garçon fidelle & entendu, à qui il suffisoit de dire deux mots pour le mettre au fait d'une telle commission. Nous attendîmes impatiemment son retour. Il revint deux heures après, & comme je

ne lui avois rien caché du fond de cette affaire, pour l'intéresser davantage au succès par ma confiance, il leva les yeux au ciel en entrant dans la chambre où nous étions, pour nous faire comprendre qu'il nous apportoit de fâcheuses nouvelles. Hâtez-vous de parler, lui dis-je, & ne nous effrayez point, si vous n'en avez de fortes raisons. O madame, s'écria-t-il, si je n'ai rien à vous apprendre qui doive vous effrayer, je suis sûr de vous causer du moins beaucoup de douleur & de compassion, n'en dussiez-vous avoir qu'autant que j'en ai senti. Il nous raconta, les larmes aux yeux, qu'ayant suivi long-tems le carrosse, il l'avoit vu enfin s'arrêter dans une rue détournée; que le conducteur du petit Bridge étoit descendu avec cet enfant, & qu'ayant renvoyé le cocher, il étoit entré plus loin dans une maison; qu'il y avoit passé environ une demi-heure; qu'il avoit fait appeler ensuite un carrosse de louage, & qu'il y étoit monté avec son innocente proie; qu'il ne paroissoit pas qu'on lui eût fait aucun mal, mais qu'au lieu des habits propres & galans dont il étoit revêtu en nous quittant, on l'avoit couvert de misérables haillons, tels qu'on les porte dans la dernière pauvreté; que le carrosse étoit allé de-là à l'autre extrêmité de la ville, du côté de White-Chapel; que le conducteur s'étoit encore défait de son

cocher

cocher à quelques pas d'un hôpital où l'on élève des enfans orphelins par le secours des charités publiques ; qu'il y étoit entré, & qu'étant sorti seul, il n'y avoit point lieu de douter qu'il n'y eût laissé le jeune Bridge, pour y être élevé avec quantité d'autres petits malheureux de son âge ; qu'il n'avoit osé parler au directeur de l'hôpital, ni prendre les moindres informations sans nos ordres, de peur de se rendre coupable de quelqu'indiscrétion.

Mally Bridge étoit à demi-morte en écoutant ce récit. Quoique j'en fusse presque aussi touchée qu'elle, je la consolai en lui représentant qu'il n'y avoit rien à désespérer, puisque nous savions du moins ce que son fils étoit devenu ; qu'à la vérité la barbarie de Cromwel alloit au-delà de ce que je m'étois imaginé, mais que c'étoit un bonheur pour elle, d'avoir eu cette occasion de le reconnoître, parce qu'il ne lui arriveroit plus d'être la dupe de ses artifices ; que n'ayant aucun sujet de s'imaginer que nous les eussions découverts, il nous seroit aisé sans doute d'en prévenir les suites, en retirant secrètement le petit Bridge de l'hôpital ; qu'il n'étoit point à craindre qu'on refusât de le rendre, lorsqu'il seroit redemandé par sa propre mère, qu'il falloit néanmoins qu'elle remît à l'extrémité à le redemander sous ce titre, afin d'empêcher, s'il étoit possible, que

Cromwel apprît jamais qu'il étoit retourné entre ses mains; que je me chargeois de cette entreprise, & que j'en croyois le succès assuré; que je lui promettois de le faire élever moi-même avec tant de secret & de soin, dans une terre que j'ai en Devonshire, qu'il seroit moralement impossible à Cromwel d'en avoir jamais la moindre connoissance; que si ce perfide avoit encore l'impudence de la venir voir, il falloit recevoir sa visite sans affectation, soit qu'il ignorât qu'elle eût retrouvé son fils, soit qu'il parût l'avoir appris; mais qu'il n'y avoit pas d'apparence qu'il eût l'effronterie de reparoître à ses yeux, s'il apprenoit en effet qu'elle eût découvert une si lâche & si infame tromperie.

Après m'être ainsi efforcée de la rassurer, je me préparai à partir effectivement pour exécuter mon projet. Je voulois finir son inquiétude avant la nuit, & épargner au petit Bridge le désagrément de la passer à l'hôpital. Mais au moment que j'allois sortir, j'apperçus le carrosse de Cromwel qui s'avançoit vers la maison de Mally. Je ne doutai point que ce ne fût une visite qu'il venoit lui rendre. Il avoit eu le tems d'être informé par son agent du succès de ses desseins; & il venoit sans doute pour observer les dispositions de la mère, & pour obvier à tous ses soupçons. Je rentrai aussi-tôt, & l'ayant prévenu

ſur cette fâcheuſe ſcène qu'elle ne pouvoit éviter, je lui recommandai de ſe rendre maîtreſſe de toutes ſes paroles & de tous ſes ſentimens. Je jugeai même à propos de ne pas m'éloigner d'elle pour la fortifier par ma préſence. Il entra d'un air auſſi tranquille que s'il n'eût eu à s'applaudir que de ſes vertus : je remarquai néanmoins qu'il parut ſurpris de me trouver là. Il me connoiſſoit; comme ſon unique but étoit d'enſevelir ſes déſordres, il ſe garda bien de s'expliquer devant moi. Il me pria, après quelques momens d'une converſation indifférente, de trouver bon qu'il entretînt Mally en particulier. Je fus obligée de me retirer dans le cabinet. La crainte où j'étois qu'il ne lui arrachât ſon ſecret, & qu'il ne réuſsît de nouveau à la ſéduire, me fit prêter l'oreille avec une extrême attention. Il lui parla d'abord de ſon fils comme d'un enfant admirable, pour lequel il avoit pris par inclination tous les ſentimens paternels : il lui fit un plan fabuleux de la ſituation avantageuſe où il l'avoit placé, & lorſqu'il crut en avoir dit aſſez pour ſatisfaire la tendreſſe d'une mère, il prit un ton radouci, pour lui faire comprendre que tout réſolu qu'il étoit de ne rien épargner dans la ſuite pour la fortune d'un fils ſi cher, l'état préſent de ſes affaires ne lui permettoit pas ſi-tôt de ſe reconnoître hautement pour ſon père; qu'il

falloit garder des ménagemens avec le public; que son affection n'en seroit que plus vive, étant renfermée dans les bornes du secret; qu'il n'étoit pas même nécessaire qu'elle vît souvent son fils; qu'il pourroit lui donner quelquefois cette satisfaction, & qu'elle devoit se reposer pendant ce tems-là sur la tendresse infinie qu'il avoit pour elle & pour lui. Mally se fit assez de violence pour le remercier de sa bonté, & pour approuver toutes ses propositions. Il crut s'être ainsi assuré d'elle à peu de frais, & il la quitta en riant sans doute de sa simplicité.

Est-il possible, dis-je à cette excellente fille en la rejoignant, que vous ayez eu la force de soutenir cet horrible tissu de malice & d'imposture! Je n'en aurois pas été capable, moi, qui vous en ai donné le conseil. J'aurois dévisagé un hypocrite qui se joue impunément de la patience du ciel & de la droiture des hommes. Comment s'est-il pu faire, ajoutai-je, que vous ayez jamais eu quelque liaison de tendresse avec un homme d'un caractère si différent du vôtre? Hélas! les cœurs vertueux ne se rencontrent pas: un honnête homme se trompera vingt fois dans le choix d'une femme, tandis que ce qu'il y a de plus aimable & de plus parfait dans notre sexe, est la proie d'un hypocrite & d'un scélérat. Je fis faire réflexion à Mally, que puisque Cromwel étoit

capable de pouſſer ſi loin l'artifice dans une affaire de cette nature, il ne falloit pas douter qu'il l'eût infiniment à cœur, & que ſa fureur par conſéquent ne fût extrême s'il venoit à découvrir que j'euſſe aidé à faire manquer ſon deſſein. Ce n'eſt pas, lui dis-je, que je veuille relever le ſervice que je ſuis prête à vous rendre, mais vous trouverez bon que, ſans relâcher rien de mon zèle, je prenne toutes les précautions que la ſageſſe demande. Si je réuſſis à tirer votre fils de l'hôpital, il faut que vous vous priviez du plaiſir de le voir, juſqu'à ce que je l'aye fait tranſporter en Dévonshire. Je paſſerai encore quelque tems à Londres après ſon départ, & j'affecterai de vous éviter, comme ſi j'étois mal avec vous. Je prendrai enſuite le chemin de ma terre, & vous pourrez m'y rejoindre ſecrétement, quand vous le jugerez à propos. Elle ſe remit entièrement ſur moi de toute ſa conduite. Je l'embraſſai tendrement pour lui dire adieu juſqu'au tems de la revoir en province. Son cœur me parut ſi ſerré, que j'augurai mal de la concluſion de cette aventure. Je la quittai les larmes aux yeux, comme ſi j'euſſe preſſenti que c'étoit pour la dernière fois que je lui parlois.

Je me rendis auſſi-tôt à l'hôpital. J'y entrai comme ſi la ſeule curioſité m'y eût conduite. Je demandai la liberté de voir les enfans, & je ca-

reſſai les plus aimables, pour arriver ſans affectation au petit Bridge. Je le découvris enfin dans un état qui me pénétra de pitié. J'allois le demander au directeur ; mais m'étant apperçue que cet homme, qui paroiſſoit fort groſſier, m'avoit laiſſée ſeule au milieu de cette petite troupe, & qu'il n'y avoit que mon valet avec moi dans la ſalle, j'expliquai en deux mots à celui-ci, l'eſpérance que je formai ſur le champ d'enlever le petit Bridge ſans être apperçue. Je lui dis de le conduire vers la porte, & s'il la trouvoit ouverte, de ſortir avec lui pour le mettre dans le caroſſe qui m'attendoit. Je demeurai encore un moment pour m'aſſurer qu'il s'étoit échappé ſans obſtacle, & ne voyant paroître perſonne, je pris auſſi le chemin de la rue, d'où nous nous éloignâmes auſſi-tôt fort heureuſement. Ces ſortes de lieux étoient alors en ſi mauvais ordre, & les enfans y étoient gardés avec ſi peu de ſoin, que la facilité que j'eus à réuſſir n'a rien de ſurprenant. Je retournai directement chez moi ; la fin du jour approchoit. Je ne laiſſai point de faire partir l'enfant avant la nuit, avec le même valet qui l'avoit enlevé, & je donnai avis à ſa mère, par un billet, de l'heureuſe fin de mon entrepriſe.

Je demeurai quelques jours à Londres ſans la voir, comme j'en étois convenue avec elle, & lui ayant marqué par écrit le jour de mon départ,

je me mis en chemin pour me rendre à ma terre, je m'attendois qu'elle ne tarderoit pas à me suivre; mais à peine étois-je depuis trois jours en Dévonshire, que je reçus une lettre d'elle, par laquelle elle m'apprenoit les plus funestes nouvelles. Cromwel avoit été informé de l'enlèvement de son fils, sans qu'elle me pût dire comment; ne doutant point que le coup ne fût venu d'elle, il l'étoit allé trouver dans le premier mouvement de sa colère, & loin de continuer à garder des ménagemens, il l'avoit menacée des derniers effets de sa haine, si elle refusoit de remettre son fils entre ses mains. Elle s'étoit défendue d'abord, en protestant qu'elle ignoroit ce qu'il étoit devenu; mais n'étant point assez ferme pour résister long-tems à de telles instances, il avoit tiré d'elle l'aveu de tout ce qui s'étoit passé. Cette découverte l'avoit rendu furieux. Quoiqu'elle eût refusé constammment de lui dire de quel secours elle s'étoit servie, il m'avoit soupçonnée d'avoir eu part à son entreprise. Il l'avoit quittée en renouvelant ses menaces; & par un attentat inouï dans un pays de liberté, il avoit laissé chez elle deux hommes armés pour la garder à vue, jusqu'à ce qu'il eut mis l'ordre qu'il souhaitoit dans cette affaire. Mally n'étoit point en état de se défendre de la violence; elle demeuroit seule avec une fille qui la servoit; elle

s'étoit ainsi trouvée captive dans sa propre maison, sans pouvoir avertir même les voisins de l'indignité avec laquelle on la traitoit. Mais ce n'étoit que le prélude des horreurs qu'elle alloit essuyer. Les deux hommes, à la garde desquels Cromwel l'avoit confiée, étoient deux scélérats qui ne passèrent point la nuit dans la chambre d'une si jolie femme, sans former sur elle des desseins dignes d'eux & de leur maître. Ils la déshonorèrent, elle & sa servante, & craignant sans doute, après une telle action, le ressentiment de Cromwel même, qu'ils ne croyoient peut-être pas aussi méchant qu'eux, ils disparurent le matin pour éviter la punition. Mally, désespérée d'une si horrible disgrace, prit le parti de se donner la mort. Elle eut encore assez de force d'esprit pour m'écrire le détail de son aventure, avant d'exécuter sa funeste résolution, & saisissant le moment que sa servante étoit allée porter la lettre à la poste, elle finit ses malheurs & sa vie en s'étranglant avec sa ceinture.

Quoiqu'elle me marquât dans sa lettre que son dessein étoit de mourir, je m'imaginai que l'affection qu'elle avoit pour son fils l'attacheroit à la vie malgré son désespoir: elle me le recommandoit d'une manière si tendre, que je ne pouvois me figurer qu'elle se résolût à mourir sans l'embrasser du moins encore une fois. Je

m'attendois tous les jours à la voir arriver; mais je ne vis que sa servante, qui se rendit chez moi peu de tems après, & qui m'apprit les circonstances tragiques & les suites de la mort de sa maîtresse.

Le dessein de Cromwel, en la faisant garder à vue, avoit été d'empêcher qu'elle me fît savoir que notre secret étoit venu à sa connoissance. Il étoit allé chez moi après l'avoir quittée, dans l'espérance apparemment de me gagner par ses promesses, ou de me tromper par ses artifices. Mais ayant appris que j'étois partie depuis quelques jours pour la province, & s'étant assuré par diverses informations que j'avois rompu depuis quelque tems tout commerce avec elle, il cessa de me soupçonner. Comme il étoit tard après ses recherches, & qu'il se reposoit sur ses deux gardes, il remit à la voir au lendemain; de sorte qu'étant allé chez elle le matin, il arriva à sa maison au moment que sa servante y revenoit après avoir porté la lettre de sa maîtresse à la poste. Cette fille qui avoit eu sa part à l'infortune, & qui n'ignoroit pas que Cromwel en étoit la première cause, se mit à pleurer amèrement à sa vue. Ce spectacle le surprit; il apprit d'elle ce qui s'étoit passé; il feignit de l'apprendre avec douleur, & s'étant pressé de monter à l'appartement de Mally pour la consoler, il eut sans doute un véritable étonnement de la trouver

morte. Il empêcha la servante de jeter des cris; il s'efforça de la faire convenir qu'il n'étoit point coupable d'un si malheureux événement; il lui persuada qu'il étoit de leur intérêt à l'un & l'autre de le tenir caché, & pour lui fermer plus efficacement la bouche, il lui fit présent d'une somme assez considérable pour une fille de cette sorte. Mally fut donc enterrée secrètement, & cette triste aventure n'a jamais été connue du public. La servante qui n'ignoroit pas la tendre amitié que j'avois pour sa maîtresse, prit aussitôt le chemin de Devonshire pour venir m'informer de son sort. Elle n'étoit point dans la confidence de ce qui regardoit le petit Bridge. Cependant après avoir reconnu son caractère, qui me parut discret & fidelle, je jugeai qu'elle pourroit m'être utile pour élever cet enfant. Elle fut charmée d'avoir cette occasion de marquer la reconnoissance qu'elle conservoit pour sa chère maîtresse. Je la reçus au nombre de mes domestiques, & je lui remis son élève entre les mains. Dans l'opinion que le péril étoit passé, je l'aurois laissée avec lui dans ma terre, & je serois retournée à Londres; mais une lettre que je reçus de ma famille, par laquelle on m'apprenoit que Cromwel m'étoit venu demander, & qu'il s'étoit informé curieusement du lieu où j'étois, me fit changer de sentiment. Il commençoit à se

rendre si puissant, que je ne doutai point qu'étant en état de tout oser impunément, il ne réussît dans le projet de me perdre, s'il le formoit; & je connoissois si bien son caractère, que j'étois assurée qu'il le formeroit, s'il avoit le moindre soupçon du service que je rendois au petit Bridge, & de la part que j'avois eue à la ruine de ses desseins. Incertaine au dernier point après cette réflexion, j'aurois peut-être eu peine à me déterminer, si je ne me fusse souvenue que j'avois chez moi de quoi finir toutes mes craintes. Ma maison de campagne est dans une situation extraordinaire; elle est à l'extrémité de la province de Dévonshire, qui est séparée de celle de Sommerset par des montagnes d'une extrême hauteur, dont la plupart consistent en un vaste rocher, qui paroît être tout d'une pièce. Il y a néanmoins dans le fond d'une petite vallée qui m'appartient, diverses ouvertures qui donnent un accès souterrein jusqu'au centre de quelques-unes de ces montagnes, de sorte que le lieu étant d'ailleurs inhabité, parce qu'il est stérile, il seroit difficile de trouver un endroit plus propre à servir d'asile contre la violence & la persécution. Je résolus de choisir une de ces cavernes obscures pour y faire élever le petit Bridge. C'étoit un moyen de le mettre à couvert de toutes les recherches, & de prévenir moi-même ce que je pourrois appré-

hender de l'adresse de Cromwel à me faire observer, ou de la trahison de mes domestiques. Je ne me défiois ni de la servante de Mally, ni du valet, qui m'avoit servi fidèlement jusqu'alors. Je ne m'ouvris qu'à eux de mon dessein, & les ayant trouvé disposés à le suivre, j'ordonnai à *James* (c'étoit le nom de mon valet) de porter secrètement dans la partie la plus retirée de cette solitude toutes les commodités qui pouvoient la rendre habitable. Il eut l'industrie d'y former en cinq ou six jours une petite chambre où le nécessaire du moins ne manquoit pas J'eus la curiosité de la voir, & j'en fus si satisfaite, que n'ayant jamais trouvé beaucoup d'agrément dans la société des hommes, il ne tint presque à rien que je ne prisse le parti de m'y renfermer aussi, & de me charger moi-même de l'éducation du petit Bridge. Cependant comme il ne m'eût pas été facile d'y être avec autant de secret que j'en espérois pour cet enfant & sa gouvernante, je les mis tous deux pendant la nuit en possession de leur domicile, & je laissai James dans ma maison pour les visiter de tems en tems, & leur porter les provisions nécessaires à la vie. Je me trouvai l'esprit fort en repos après cet arrangement, & je repris tranquillement le chemin de Londres.

Connoissant, comme je faisois, l'esprit ardent & vindicatif de Cromwel, j'étois bien persua-

dée qu'il auroit les yeux sur mes démarches, du moins par ses agens & ses émissaires. J'aurois cessé de craindre après la mort de Mally Bridge, si j'eusse eû à faire à tout autre qu'à lui. Sa haine devoit être ensevelie avec cette malheureuse fille, & son hypocrisie sembloit n'avoir plus rien de ce côté-là qui dût l'alarmer. Mais je savois trop bien de quoi il étoit capable, pour m'endormir sur de fausses apparences. J'avois pénétré dès ce tems là son caractère. Incapable de retour & de reconciliation, il suffit d'avoir eu une fois le malheur de lui être opposé ou de lui déplaire, pour être éternellement l'objet de sa haine. Tous ses mouvemens sont des passions violentes, dont l'effet est d'autant plus dangereux, que son adresse est extrême à les déguiser. Je vécus donc dans une grande réserve; j'affectai même de paroître ignorer l'infortune de Mally. Il chercha l'occasion de me voir; & l'ayant eue plus d'une fois, je le vis attentif à observer mes yeux & ma contenance, mais il me trouva toujours en garde contre ses regards & ses questions captieuses. Je crus que pour la défense de l'innocence, il m'étoit permis d'employer la dissimulation, c'est-à-dire, les mêmes armes par lesquelles il cherchoit à l'opprimer.

Quelques années se passèrent pendant lesquelles il me parut entiérement revenu de ses soupçons

J'allois de tems en tems à ma terre; je voyois croître avec plaisir le petit Bridge; quoique sa gouvernante ne fût pas capable de lui donner les instructions qui forment l'esprit d'un jeune homme, elle le mit du moins en état de les recevoir d'un autre, en lui apprenant de bonne heure à lire & à écrire. Je lui trouvai beaucoup de génie naturel. Il conçut du goût pour la lecture; la solitude continuelle où il étoit l'ayant rendu sérieux & recueilli, il fit, avec le seul secours de ses livres & de ses réflexions, des progrès surprenans dans quantité de connoissances utiles. Il parut surpris, lorsque sa raison eut commencé à se former, de se voir confiné dans une affreuse caverne, loin du commerce & de la demeure des autres hommes. Il lui restoit un souvenir confus de ce qu'il avoit vu dans sa plus tendre enfance, & connoissant d'ailleurs par ses lectures que le monde étoit peuplé d'habitans qui lui ressembloient, il demandoit souvent à sa gouvernante & à moi, pourquoi nous le retenions dans un genre de vie si étrange. Je lui répondois que nous ne l'y tiendrions pas toujours; qu'il nous sauroit bon gré de l'y avoir retenu, lorsque je lui en apprendrois un jour les raisons; & qu'elles étoient si fortes, qu'il falloit encore s'y soumettre pendant quelque tems. Sa douceur naturelle, & l'habitude qu'il avoit formée de vivre solitaire-

ment, lui faiſoient ſouffrir cette contrainte avec patience. Cependant lorſque je le crus aſſez fort pour ſe paſſer du ſecours de ſa gouvernante, & aſſez raiſonnable pour cacher la manière dont il avoit été élevé, je réſolus de le mettre dans un college, & de lui faire prendre les inſtructions regulières. Je l'euvoyai au célèbre college d'Eaton, après lui avoir fait entendre qu'il avoit des ennemis redoutables, & que s'il s'aimoit lui-même, il ne devoit parler à perſonne de ſon ſéjour dans la caverne, parce que ſa vie dépendoit de ce ſecret. Effectivement une aventure ſi extraordinaire ne pouvoit être connue ſans donner lieu à des réflexions qui ſerviroient à la faire divulguer. Cromwel devenoit plus puiſſant de jour en jour. Ses ambitieux deſſeins commençoient à éclorre. Son hypocriſie étoit plus affectée que jamais, & quoique je ne fuſſe point abſolument certaine qu'il en voulût à la vie du jeune Bridge, s'il venoit à le découvrir, c'étoit aſſez de connoître ce caractère inflexible, pour être aſſurée qu'il n'auroit jamais des ſentimens de père pour un enfant qu'il avoit voulu perdre.

Nos troubles domeſtiques & le renverſement du roi Charles ayant ſuivi de près, Cromwel parvint en peu de tems au faîte de la grandeur. Ce pouvoir abſolu dont il ſe mit en poſſeſſion, ne lui fit rien changer à ſon extérieur compoſé. Il

entreprit de se faire passer pour le réformateur de la religion, des mœurs & de l'état. J'avois espéré d'abord de voir arriver le contraire, c'est-à-dire, que n'ayant plus rien à ménager après le succès de tous ses desseins, il leveroit le masque pour suivre ouvertement ses inclinations déréglées. J'avois même formé sur ce changement quelques espérances favorables pour le jeune Bridge; mais je compris qu'une si odieuse & si constante hypocrisie nous fermoit toute ressource. Je ne pensai plus qu'à procurer par mes propres soins un honnête établissement à ce malheureux jeune homme, pour m'acquitter en amie fidelle de ce que je croyois devoir à la mémoire de sa mère. Je le rappelai du college d'Eaton après qu'il y eut passé quelques années, & le trouvant assez formé pour ne lui plus faire un mystère de sa naissance & de l'état de sa fortune, je lui découvris tous ses malheurs qu'il avoit ignorés jusqu'alors. L'effet que cette connoissance produisit sur lui fut extrêmement contraire à mon attente. Il me demanda d'abord quelque tems pour réfléchir sur ce qu'il avoit entendu, & m'étant revenu trouver après deux jours de réflexions, il me pria de lui raconter de nouveau toutes les circonstances de la mort de sa mère. Dans le fond, me dit-il lorsque je l'eus satisfait, je ne vois rien dans votre récit qui puisse être une

preuve

preuve que mon père ait souhaité ma mort, & qu'il ait contribué à celle de ma mère ; il vouloit ménager sa réputation en me faisant élever à l'hôpital. Peut-être se proposoit-il de m'en tirer dans la suite, & de faire quelque chose pour ma fortune. Pour ce qui regarde ma mère, il n'est pas croyable qu'il ait eu part au crime des deux scélérats à la garde desquels il l'avoit laissée, ni qu'il les eût employés, s'il les eût crus capables de cette infamie. Je ne puis donc m'imaginer, ajouta-t-il, que mon père me haïsse, ni qu'il ait des desseins contre ma vie. Je veux le voir, & lui déclarer que je suis son fils. Je lui promettrai de tenir ma naissance cachée, si ses affaires ne lui permettent point de me reconnoître, mais je ne me persuaderai jamais qu'il puisse se croire offensé des respects d'un fils, ni qu'il refuse de m'accorder de quoi vivre, & de quoi m'employer d'une manière convenable à l'honneur que j'ai de lui appartenir. En un mot, Bridge avoit de l'ambition ; la qualité de fils d'un homme tel que Cromwel l'avoit aveuglé, & son peu d'expérience ne lui permettant point d'appercevoir le danger, il résolut d'aller à Londres, malgré tous mes avertissemens & mes conseils. Je fis mille efforts pendant huit jours, pour lui faire perdre cette pensée ; mais son obstination lui fit compter pour rien toutes mes craintes.

Je plaignis son sort, car je prévis tous les malheurs qui le menaçoient. Je ne le vis partir qu'avec larmes. Je lui donnai James pour l'accompagner, & je le fis souvenir en le quittant que c'étoit contre mes désirs & mes sentimens qu'il alloit s'exposer au péril. Je lui avois offert de lui tenir moi-même compagnie. Je lui aurois procuré du moins quelque protecteur puissant qui lui auroit rendu les accès plus faciles, & Cromwel auroit peut-être eu honte de se porter à la violence contre son fils, s'il eût eu quelque témoin de ses démarches: mais c'étoit en cela même que Bridge s'écartoit de mes idées. Le principal fonds de ses espérances étoit le secret avec lequel il prétendoit se présenter à son père. Ma présence le touchera infailliblement, disoit-il, & il ne fera point difficulté de se rendre aux mouvemens de la nature, lorsque je l'assurerai de ma discrétion, & qu'il verra qu'il ne sauroit courir de risque à les suivre. Enfin, Bridge partit, & me laissa dans une inquiétude, dont je ne sortis huit jours après, que pour passer à des sentimens beaucoup plus tristes. Ce fut James qui m'apporta la nouvelle de son mauvais sort. Malgré l'obscurité de sa relation, il m'en apprit assez pour me rendre presque certaine que Bridge n'a point eu une plus heureuse fin que sa mère. A peine fut-il arrivé à Londres, que son impa-

tience le fit aller chez ſon père. Il demande d'être introduit ſans ménagement ; James l'avoit ſuivi juſqu'à la porte, il l'en vit ſortir au milieu de cinq ou ſix gardes qui le conduiſirent dans une des plus étroites priſons de la ville. Perſonne n'a ſu de quelle manière il a été traité, tant la crainte qu'on a de Cromwel inſpire de fidélité & de diſcrétion à ſes ſatellites. James ſe préſenta pluſieurs fois à la porte de ſa priſon, mais il n'obtint ni la liberté de lui parler, ni même aucun éclairciſſement poſitif ſur ſon ſort. Il ſe hâta de m'en informer. Je ſus ſaiſie mortellement de cette nouvelle, & je volai à Londres, pour y être de quelque ſecours au malheureux fils de ma pauvre amie. Je me tranſportai auſſi-tôt à ſa priſon : je parlai aux concierges, que je tâchai de fléchir par mes prières, & par l'offre de mes préſens, non pour obtenir ſa liberté, ou la ſatisfaction de le voir, mais pour être inſtruite au moins du lieu & de l'état où il étoit. Je perdis abſolument mes peines ; je tirai pour unique réponſe des barbares, qu'il ne leur étoit point permis de révéler les ordres de leur maître, ni la ſentence des priſonniers. Je ſuis perſuadée que celle de l'infortuné Bridge a été cruelle ; j'en ai des preuves trop certaines, dans la connoiſſance que j'ai du cœur impitoyable de ſon père. Voilà les chemins par leſquels ce tyran va à la gloire.

Après avoir versé le sang de son roi, pour satisfaire son ambition, il pouvoit bien répandre celui de son fils pour assurer l'opinion de sa continence & de la sainteté de ses mœurs.

Craignez donc sa cruauté & ses artifices, reprit madame Riding après avoir achevé son récit. Je ne vous ai raconté cette histoire, que pour vous faire appercevoir dans le malheur d'autrui le péril où vous êtes. Je conçois, ajouta-t-elle, quel a été le dessein de Fairfax en vous parlant de Mally Bridge & de son fils comme de deux personnes vivantes, & en vous disant que Cromwel a reçu ce matin leur visite. C'étoit, sans doute, pour s'assurer que vous n'aviez nulle connoissance de leur sort, & qu'il en auroit par conséquent plus de facilité à vous tromper. Je pénètre de même pourquoi Cromwel, en refusant de reconnoître votre fils dans la première audience, s'est contenté de vous défendre sous de rigoureuses peines, de vous vanter de l'avoir eu de lui. Comptez que vous ne seriez point sortie de son hôtel, s'il eût cru pouvoir vous faire arrêter sans éclat : mais craignant apparemment que le bruit d'une femme & d'un jeune homme arrêtés de cette sorte, ne servît à faire découvrir ce qu'il a tant à cœur de cacher, il a pris le parti de se défaire de vous par des voies plus propres à ses desseins. Croyez-vous que ce soit le hasard qui ait conduit Fair-

fax un moment après sur vos pas? Il est visible qu'il vous suivoit par ordre de Cromwel, après avoir concerté avec lui le discours qu'il vous a tenu. C'est un mouvement du ciel qui vous a conduite chez moi pour recevoir les importantes lumières que je viens de vous donner. Profitez-en aussi heureusement que je le souhaite, & tâchez, s'il est possible, de ne point me compromettre.

Un service de cette importance valoit bien les vifs remercimens que ma mère en fit à madame Riding. Vous êtes notre génie tutelaire, lui répondit-elle. Je vois toute la profondeur du précipice; nous étions sur le bord, & j'avoue que c'est par mon imprudence que nous y allions tomber. Mais après nous avoir fait connoître le péril, il faut encore que votre amitié nous le fasse éviter; notre salut sera votre ouvrage. Mon dieu! ajouta-t-elle dans le saisissement que tant de craintes lui causoient, est-ce là le fruit de l'innocence avec laquelle j'ai vécu depuis quinze ans? Et si mes anciennes fautes méritent encore d'être punies avec cette rigueur, que vous a fait du moins mon malheureux fils? Pour moi, qui ne trouvois en effet rien que de vertueux dans mes idées & mes sentimens, je ne pouvois comprendre qu'un homme pût être aussi méchant qu'on me représentoit mon père. Je repassois

avec attention ce que je venois d'entendre ; je le joignois à tout ce que j'avois appris auparavant ; & je me demandois pourquoi l'on nous recommande si instamment l'amour & la pratique de la vertu, puisqu'il y a si peu à gagner avec elle, & que toutes les faveurs de la fortune sont réservées pour le crime ? Enfin, ma mère ayant prié madame Riding de nous ouvrir quelque voie de salut, cette amie zélée nous dit naturellement qu'elle ne voyoit nulle sûreté pour nous à refuser la proposition de mon père, & qu'elle en voyoit encore moins à l'accepter ; qu'il lui paroissoit que le seul moyen de conservation qui nous restât étoit de quitter le royaume, ou de nous procurer une retraite si impénétrable qu'elle pût nous dérober à nos persécuteurs ; que l'un & l'autre de ces deux voyages avoient encore leurs difficultés, parce qu'il ne falloit point douter que nous ne fussions observés, mais qu'il falloit attendre quelque chose du secours du ciel, qui n'abandonne jamais entièrement l'innocence. Je repris la parole : quelle retraite plus sûre pouvons-nous chercher, dis-je à madame Riding, que cette grotte écartée où vous avez eu la générosité de faire élever mon frère ? Je me sens de l'inclination pour une telle demeure ; j'y passerai toute ma vie, car si tous les hommes sont faits comme mon père, il n'y a point de soli-

tude si obscure, que je ne préfére au commerce de cette misérable race. Ma mère goûta tout d'un coup cette pensée; c'étoit un moyen court d'éviter le plus pressant de tous les périls. Elle en fit sérieusement la proposition à madame Riding: l'accord fut conclu en un instant, & de peur de nous exposer par le moindre délai, nous prîmes la résolution de ne pas différer un moment à l'exécuter. Madame Riding nous conseilla elle-même de ne point retourner à Hammersmith. Elle nous promit de prendre soin de nos meubles, & de les faire mettre en sûreté par des personnes fidelles. Elle nous donna James, qui nous fit trouver sur le champ une voiture, & qui prit avec nous le chemin de Devonshire. Nous y arrivâmes heureusement; James nous conduisit droit à la caverne sans nous être laissés voir de personne. Nous y entrâmes avec une espèce d'horreur, car la disposition naturelle du lieu ne pouvoit manquer de nous en inspirer, mais je sentois encore plus de joie de me voir à couvert non-seulement de tous les traits de la haine de mon père, mais des regards même du reste des hommes. Je commençai à les regarder comme autant de persécuteurs & d'ennemis. Nous réglâmes avec James le tems qu'il prendroit pour nous rendre ses services, & pour nous apporter notre nourriture. Il employa les premiers

jours à meubler assez proprement notre chambre, & à nous procurer toutes les commodités que la maison de madame Riding pouvoit nous fournir. Il les transportoit pendant la nuit. La plus abondante de nos provisions fut celle de bougies & de livres. Le soleil ne pénétroit jamais dans notre demeure; nous avions besoin d'être éclairés continuellement par la lumière d'une bougie.

Graces à un reste de bonne fortune, dis-je à ma mère, la terre nous ouvre son sein pour nous dérober à la malignité des hommes. Son affliction étoit plus vive que la mienne. Elle me répondit: hélas! quand me l'ouvrira-t elle pour me recevoir dans mon dernier asyle? Il manque quelque chose à la faveur qu'elle nous fait; elle nous a ouvert son sein; que ne le fermoit-elle au même moment pour nous servir de tombeau! J'entrepris de la consoler. Ce n'est pas la vie, lui dis-je, qu'il faut haïr, je l'ai appris de vous-même, ce ne sont que les misères auxquelles elle nous expose. La condition des hommes ne seroit point à plaindre s'ils savoient tirer parti de tout ce qui peut être utile à leur félicité. Ils se rendent malheureux volontairement par leurs injustices mutuelles, leurs jalousies, leurs haines, & tous les autres mouvemens déréglés de leur ame. Supposez des hommes sans passions sur la terre, vous aurez une société de personnes heureuses.

A quoi tient-il donc que nous ne puiſſions l'être ici, nous qui n'y trouverons nul obſtacle, & qui pourrons employer ſans ceſſe les moyens ſimples & innocens que la nature nous offre pour le devenir ? La conſidération des principes éternels de la vérité & de la vertu, nos réflexions, le plaiſir de les écrire ou de nous les communiquer, n'eſt-ce pas là une ſource de bonheur que nous portons en nous-mêmes, & qui ne dépend ni des hommes que nous avons quittés, ni de la fortune dont nous n'appréhendons point ici les caprices ? L'obſcurité même de notre demeure peut aider à la tranquillité de notre ame. Notre imagination n'aura rien de tumultueux à ſe repréſenter. Nous n'aurons point à craindre les mouvemens involontaires qu'excite la préſence des objets, puiſque nous n'appercevrons rien dans nos épaiſſes ténèbres, & nous ſaurons nous rendre aſſez maîtres de nous-mêmes pour ne pas former volontairement d'inutiles deſirs. Ces ſeules idées me font goûter déjà par avance une partie du bonheur que j'eſpère. Je ſuis perſuadé, ajoutai-je, que ma tendre mère trouvera bien d'autres reſſources dans ſa ſageſſe & dans ſa vertu, elle de qui je tiens cette légère portion de l'une & de l'autre, qui va me faire trouver tant de douceur dans la ſolitude.

Ma mère parut écouter ce diſcours avec plaiſir.

Elle me répondit qu'elle sentoit une vive joie de me voir entrer ainsi dans ses idées, & répondre si fidèlement à ses espérances. Je n'avois fait que répéter effectivement ce que je lui avois entendu dire mille fois à Hammersmith. Mais elle me fit considérer que sa situation & la mienne étoient tout-à-fait différentes. Je pense comme vous, me dit-elle, j'ai les mêmes notions de bonheur & de sagesse; je regarde d'un même œil les foles agitations des hommes, & les obstacles qu'ils mettent volontairement à leur repos. Le trouble continuel de leur cœur est leur propre ouvrage; la nature ne les a pas faits pour être malheureux, ils se plaignent d'elle injustement. Que ne suivent-ils son innocente direction! elle les mettroit dans une voie simple qu'il leur seroit doux & aisé de suivre toujours, & qu'ils suivroient sans s'égarer. Cependant il faut confesser que s'il est facile de mener une vie tranquille & heureuse en suivant la nature, c'est lorsqu'elle n'a point encore été altérée par les passions. Cette réflexion, ajouta-t-elle, me regarde, & elle vous fera appercevoir la différence qui est réellement entre vous & moi. Vous êtes jeune, vous avez été élevé dans le repos d'une profonde solitude; votre cœur n'a jamais senti de violente passion, & votre cerveau n'a jamais reçu de traces qui aient pu faire une impression trop forte sur

votre ame. Ainsi les principes de l'innocence naturelle subsistant encore chez vous dans leur intégrité, tous vos desirs sont droits, & vous ne sentez rien dans vous-même qui s'oppose à leur exécution. Ajoutez le soin que j'ai pris de vous inspirer de bonne heure les plus saines idées de la vertu, & de fortifier ainsi la nature par le secours de l'éducation. Si le bonheur & la paix étoient difficiles à acquérir à un cœur comme le vôtre, ce seroit alors qu'il faudroit les regarder comme des êtres chimériques & des impossibilités.

Voyez maintenant combien je suis éloignée de trouver dans moi-même de si favorables dispositions ; j'ai été pendant long-tems la proie de mille passions animées, j'ai suivi le torrent du monde & de ses maximes les plus corrompues : ce fut un coup de désespoir plutôt qu'une résolution délibérée, qui me conduisit à Hammersmith, & si j'y formai presqu'aussi-tôt le plan d'une vie plus réglée, ce fut moins par un penchant naturel que par l'effet d'une heureuse nécessité. Je fis réflexion que n'ayant plus rien à attendre du monde, il falloit me former de nouveaux goûts, & chercher ailleurs les plaisirs qu'il me refusoit. Le ciel me fit luire un rayon de sa lumière, je vis clair au fond de mon cœur; j'y découvris quelques vestiges de ces mêmes

biens que vous possédez, des restes de droiture & de goût pour la vertu & la vérité, mais des restes si foibles & si défigurés, qu'en comparant ce qu'ils étoient avec ce qu'il avoient dû être, je m'affligeai vivement d'avoir laissé corrompre de si riches présens de la nature. Je reconnus donc mes pertes, & je résolus de les réparer: mais quelle entreprise! & combien de peines ne sentis-je pas qu'elle m'alloit coûter! que de combats contre une multitude de vicieuses inclinations qu'un long oubli de moi-même avoit laissé naître, & qui avoient répandu dans toutes les parties de mon ame leur pernicieuse sémence! Que de lectures! Que de réflexions! Que d'assiduités! Et après tant d'efforts renouvelés sans cesse, & soutenus constamment, que de difficultés à obtenir une si imparfaite victoire! Cependant je me flattois de l'avoir obtenue; j'avois acquis assez de philosophie, non-seulement pour y trouver le remede de mes misères passées, mais assez, comme je m'imaginois, pour fournir à tous les besoins de l'avenir. Mes jours se passoient à Hammersmith, vous savez avec quelle tranquillité. Hélas! j'étois heureuse si elle eût duré toujours; mais je confesse que nos derniers malheurs m'ont fait perdre quelque chose de ma constance. Je ne trouve point dans mon cœur cette paix que je vois régner dans le vôtre; le

souvenir du passé se renouvelle à chaque instant dans ma mémoire, & si j'ai peut-être assez de force pour le supporter encore, comme j'ai fait depuis quinze ans, je crains d'en manquer lorsqu'il se joint au sentiment de mes nouvelles peines. Ainsi je souhaite la mort avec raison, non que je haïsse la vie, qui est un présent du ciel, mais parce que j'appréhende que tant de douleurs qui vont y être attachées ne me la rendent insupportable.

Elles diminueront, repris-je, & vous les verrez s'évanouir peu-à-peu. Au contraire la sagesse & la vertu croissent incessamment. Il me semble par cette raison, ajoutai-je, qu'une ame sage & vertueuse ne sauroit être long-tems malheureuse. Elle a deux ressources infaillibles, la nature des peines, qui est de s'affoiblir insensiblement d'elles-mêmes, & celle des remedes de la sagesse, dont la force & l'efficacité s'augmentent à tout moment. D'ailleurs si la tendresse & la compassion d'un fils ont quelque douceur pour le cœur d'une mère, je ne serai pas tout-à-fait inutile à votre consolation. J'ai un père; mais c'est un cruel: toute l'affection que je lui devois se réunit à celle que j'ai pour vous. Quelles peines pourrez-vous sentir que je ne partage avec toute l'ardeur & la tendresse de mon ame?

Malgré la force de fon efprit & mes confolations continuelles, ma bonne mère ne fit que traîner pendant quelques années une vie trifte & languiffante. Madame Riding vint exprès dans fa terre pour nous voir, & trouvant fon amie extrêmement changée, elle la pria de fortir de notre caverne pour fe remettre en prenant l'air au-dehors : elle ne put l'y faire confentir. Il n'y a pas d'apparence, répondit-elle, que je couruffe beaucoup de rifque à paroître, j'en conviens; car il n'eft pas croyable que Cromwel penfe encore à me faire chercher : mais quelle raifon aurois-je de retourner au jour? je n'y ai nulle douceur à efpérer. Il faudra faire de nouvelles connoiffances, & mener une vie pour laquelle je n'ai point d'inclination, ou fi j'y vais pour fuir encore le commerce des hommes, je n'y réuffirai jamais auffi facilement que dans cette grotte obfcure. Je trouve ici les feules chofes que j'aime, continua-t-elle en s'adreffant à madame Riding ; la préfence de mon fils, des livres, mes réflexions, & le plaifir de vous entretenir quelquefois. Si j'ai quelque chofe de plus à defirer, je fuis trop mal avec la fortune pour l'obtenir. Laiffez-moi donc finir ici ma vie : je fuis déjà à demi-enfevelie, j'en aurai moins de chemin à faire jufqu'à mon tombeau. Madame Riding combattit inutilement fa réfolution. Pour

moi, qui connoissois ses principes, je n'entrepris point de lui faire rien changer à ses idées. Je me contentai de lui rendre jusqu'à la fin de sa vie tous les devoirs d'un fils tendre & respectueux. Sa mort arriva deux ans après. Elle me renouvela ses instructions en mourant. C'est le seul bien, me dit-elle un moment avant que d'expirer, qu'il m'est permis de vous laisser pour héritage, mais vous êtes assez riche si vous ne perdez jamais l'amour que j'ai tâché de vous inspirer pour la vertu: ne regrettez point la fortune que votre naissance sembloit vous promettre; plaignez seulement la dureté de votre père, qui vous en prive injustement. Ce qui fait son crime a causé votre bonheur & le mien, car je vois à votre tranquillité que vous êtes heureux, & malgré l'abattement où vous m'avez vue depuis notre dernière infortune, je vous assure qu'il n'y a point de lieu au monde où j'eusse pu trouver plus de satisfaction que dans cette caverne. Adieu, ajouta-t-elle d'une voix mourante; je veux être enterrée ici: n'en sortez qu'après la mort de votre père. Elle expira. Je n'avois que James avec moi, il me prêta ses mains pour l'ensevelir: je lui fis ouvrir une fosse dans la chambre même où nous faisions notre demeure pour continuer à vivre auprès d'elle, & à l'avoir en quelque sorte pour témoin de toutes mes

actions & de tous mes sentimens. Je renvoyai James avec ordre de marquer cette triste nouvelle à madame Riding, qui étoit retournée à Londres quinze jours auparavant.

Quelque fermeté que j'eusse fait paroître en perdant cette incomparable mère, la nature eut ses droits. Je ne fus pas plutôt seul que je versai une abondance de larmes. Je ne me les reprochai point comme une foiblesse. Tous les sentimens qui se divisent dans une famille nombreuse, parce qu'on en est redevable d'une partie à tous ses proches, je les réunissois dans la personne de cette chère mère, qui me tenoit seule lieu de famille. Notre affection n'étoit pas moins cimentée par la force du sang que par la conformité de nos goûts & de nos inclinations, & de la manière dont elle m'avoit accoutumé à considérer les choses, la vie que j'avois reçue d'elle n'étoit pas le plus précieux de ses bienfaits. Je trouvai donc dans ma philosophie même des raisons de la pleurer. Mais lorsqu'après ces premières réflexions, qui tomboient toutes sur elle, je vins à tourner les yeux sur l'état où elle me laissoit par sa mort, si je ne continuai point à verser des pleurs de compassion sur moi-même, je me trouvai du moins dans un embarras qui ne me fut pas facile à terminer. Quelques douceurs que j'eusse goûtées jusqu'alors dans ma retraite,

traite, une eſpèce de tremblement que j'éprouvai en réfléchiſſant que j'y étois ſeul, me fit ſentir que j'en avois dû la meilleure partie à la compagnie de ma mère. J'étois obligé d'y demeurer, ne fût-ce que pour obéir à ſes dernières volontés. Où ſerois-je allé d'ailleurs, moi qui étoit deſtitué de parens, d'amis & même de connoiſſances, car je n'en avois point d'autre au monde que madame Riding. Il ne m'étoit pas arrivé dans toute ma vie de parler à une autre perſonne qu'à cette dame, je dois ajouter néanmoins James, & une fille qui nous ſervoit à Hammerſmith. Je ne me laſſois point de la ſolitude; je ne deſirois pas non plus de la quitter; mais il m'auroit fallu pour continuer à la trouver douce, une perſonne de mon humeur qui eût pris la place de ma mère, & qui fût entrée dans mes idées & mes inclinations, comme j'avois fait dans les ſiennes. Je ſentis qu'il me ſeroit impoſſible de vivre ſans cette conſolation. En ſondant ainſi mon cœur, j'eus lieu d'obſerver que je haïſſois moins les hommes que je ne l'avois cru juſqu'alors, ou du moins que ma haine ne tomboit que ſur leurs défauts, puiſque j'étois diſpoſé à en chérir un qui eût aimé autant que moi la vertu. J'en eus meilleure opinion de mon caractère, car je dois confeſſer qu'il m'étoit arrivé plus d'une fois en réfléchiſſant ſur mes ſentimens, d'être affligé moi-

même de m'en trouver quelques-uns qui ne s'accordoient pas avec cette douceur & cette humanité qui doit être le fruit de la véritable philosophie, & dont j'admirois divers traits dans mes lectures. J'avois été effrayé, par exemple, de me trouver une haine si endurcie contre mon pere, que je n'eusse pas consenti même à recevoir de lui des faveurs. Je commençai à me persuader que si je le haïssois, c'étoit sa faute plus que la mienne, & je trouvai en démêlant encore mieux mes mouvemens, que je fusse revenu sans peine à l'aimer, s'il eût pu revenir lui-même aux régles de la probité & de la vertu. Je ne saurois exprimer combien cette découverte me causa de satisfaction. Non, non, m'écriai je, je ne suis point un monstre qui déteste les créatures de mon espèce; j'aime les hommes, je suis sensible comme eux aux douceurs de la société; j'y veux seulement de la droiture & de la vertu, & je promets toute mon estime, & ma tendresse même, à ceux dans lesquels j'appercevrai ces qualités. O ciel! ajoutai-je, ne me feras-tu pas rencontrer quelques amis vertueux & fidelles qui puissent être les dépositaires des sentimens de mon cœur: je ne t'en demande qu'un, mais un tel qu'il me semble que tu m'as fait, tendre, sincère, généreux, avec un peu de discernement & de goût pour les belles & utiles

connoissances; en quelqu'endroit du monde qu'il se trouve, je vole vers lui au moment que tu me le fais découvrir.

Je m'entretins de ces pensées pendant plusieurs jours, & je ne tardai pas à m'appercevoir que je n'étois point né absolument pour vivre seul. Je ne me sentois pas de goût néanmoins pour la multitude, l'idée au contraire m'en paroissoit effrayante, & je suis persuadé que si dans ce tems où je n'avois encore vu qu'un si petit nombre d'hommes, il m'étoit arrivé de me trouver transporté tout d'un coup au milieu d'une foule nombreuse, je me serois évanoui de frayeur & de saisissement. C'est ce qui avoit failli de m'arriver dans les rues de Londres l'unique fois que j'y étois allé avec ma mère. On verra pourtant dans la suite que la timidité n'a jamais été un de mes défauts; c'en étoit bien une preuve, que d'oser demeurer solitairement comme je faisois dans une des plus affreuses cavernes qu'on puisse s'imaginer. Ma mère étoit si peu curieuse, & son indifférence m'en inspiroit tant aussi, que nous n'avions jamais eu la pensée d'examiner les détours & les cavités immenses de notre demeure; j'en formai le dessein lorsque je me trouvai seul. Ce lieu ténébreux est appelé *Rumneyhole* par les habitans du pays; les environs sont déserts: on en trouve l'ouver-

ture dans le fond d'une vallée si étroite, qu'elle est remplie presqu'entièrement par un ruisseau qui sort du pied de la montagne à côté de l'entrée de la caverne. On n'en a point encore découvert la source, quoiqu'on puisse suivre son lit assez loin dans le sein de la montagne. Le roc qui sert de voûte naturelle s'abaisse quelquefois si proche de la terre, & les bords du ruisseau sont si escarpés dans ces endroits, qu'on ne sauroit pénétrer plus avant sans s'exposer à un péril manifeste. Mais le souterrain est si vaste & si exhaussé à droite & à gauche, qu'on ne cesse point d'admirer la nature, qui a formé, l'on ne sait pour quel usage, des salles immenses qu'on se lasse de parcourir. La caverne se rétrécit néanmoins en certains lieux. On y trouve des espèces de salons & de cabinets, les uns servent de communication à d'autres salles de la grandeur des premières, d'autres n'ont point de seconde ouverture après leur entrée. C'en étoit un de la derniere espèce que James avoit rendu propre à être habité. Il étoit dans une des parties les plus reculées de ce lieu souterrain, de sorte que l'air extérieur ne pouvant s'y communiquer facilement, nous y étions comme dans un printems perpétuel. Un jour, en visitant quelques endroits profonds qui m'avoient frappé plus que les autres, j'apperçus à la clarté d'une bougie que je tenois

à la main, quelques caractères gravés sur le roc. La curiosité me fit approcher pour les lire ; ils composoient ces mots.

Si la fortune amène après moi dans ces lieux quelque malheureux pour y chercher un asyle, qu'il se console en apprenant que ses maux ne sauroient égaler ceux que j'y souffre, ni ses larmes, celles que je verse incessamment. Ainsi l'a voulu le Ciel qui règle nos destinées par des jugemens d'une profondeur infinie.

Cette inscription mélancolique me fit faire quantité de réflexions. Je ne doutai d'abord nullement qu'elle ne fût de la main de Bridge, qui avoit passé tant d'années dans ce lieu obscur, & qui avoit eu d'assez fortes raisons de se plaindre de la fortune, pour s'imaginer qu'elle n'avoit jamais traité personne avec plus de rigueur que lui. Cependant m'étant souvenu que suivant le récit de madame Riding, il n'avoit commencé à connoître ses malheurs qu'après son retour du collége d'Eaton, je ne trouvai nulle apparence qu'il eût pu s'affliger à cet excès dans un tems où il ignoroit entièrement son sort, & dans l'âge d'ailleurs le plus voisin de l'enfance. Il n'y avoit point de contradiction à penser qu'elle étoit d'un autre que lui. La caverne de Rumneyhole n'est pas un lieu inconnu, quoiqu'elle soit dans un endroit désert ; il pouvoit être arrivé à quel-

qu'un de s'y retirer avant nous, car les personnes malheureuses se rencontrent assez ordinairement dans leurs idées. Je n'y trouvois qu'une difficulté, c'est que les caractères paroissoient tracés nouvellement, & supputant, comme je faisois, le tems qu'avoit duré la solitude de Bridge & la mienne, je ne pouvois accorder une empreinte si fraîche avec un si grand nombre d'années. En raisonnant ainsi, je continuai de marcher, & j'observois de tous côtés si je n'appercevrois point quelqu'autre inscription qui pût m'éclaircir davantage. L'attention que j'y apportois me fit perdre celle que j'avois eue jusqu'alors à reconnoître exactement les lieux par où je passois, dans la crainte de m'égarer à mon retour; de sorte que, pensant reprendre le chemin de ma demeure, après une longue & inutile recherche, je me trouvai dans le dernier embarras pour démêler celui par lequel j'étois venu. J'invoquai le secours du ciel, qui pouvoit seul me tirer de ce labyrinthe; je pris successivement plusieurs routes; les unes n'aboutissoient à rien, & ne trouvant nul passage, j'étois obligé de retourner sur mes pas; les autres ne faisoient qu'augmenter ma peine, parce que se partageant en diverses branches, j'étois à tout moment dans la nécessité de tenir un nouveau conseil pour délibérer sur celle qu'il falloit suivre. Pour comble

de malheur, la bougie que j'avois apportée approchoit de sa fin ; elle m'étoit néanmoins si nécessaire dans ces épaisses ténèbres, que j'étois perdu sans ressource si elle venoit à me manquer tout-à-fait. Je sentois la grandeur du péril, & j'avoue que quelque peu d'attachement que j'eusse pour la vie, je ne pouvois me consoler d'être réduit à la finir d'une manière si triste. Enfin j'eus le malheur de voir expirer la lumière de ma bougie. Je perdis aussi-tôt l'espérance ; je m'arrêtai autant par la foiblesse qu'une excessive frayeur me causa tout d'un coup, que par l'impuissance de me conduire dans une telle obscurité. Je m'assis à terre ; tous mes sentimens sans doute étoient tristes & douloureux, mais je n'en eus pas de violens, comme il arrive dans le désespoir. Je me remis même peu à peu de l'effroi où j'avois été d'abord, & rappelant tous les principes de constance que la philosophie peut fournir, je me disposai à la mort avec une résignation parfaite. Je ne passai guères moins de vingt-quatre heures dans cette situation, & ce qu'il y a de plus surprenant, j'en employai une partie à dormir d'un sommeil tranquille.

Un pouvoir plus réel que la fortune veilloit pendant ce tems-là à ma conservation ; ce fut lui sans doute qui me fit tomber ainsi dans l'assoupissement du sommeil, pour prévenir les

funestes idées dont je n'aurois peut-être pas été capable de me défendre jusqu'à la fin. Je m'éveillai ; j'éprouvai à mon réveil quelque chose de semblable aux sentimens que j'avois eus avant que de m'endormir ; c'est-à-dire, d'abord une vive frayeur, & peu à peu un renouvellement de constance & de forces contre les approches de la mort. Je suis, disois-je, un véritable enfant de la terre ; je suis sorti de son sein, j'y ai vécu, & je m'y trouve en mourant. Qu'elle m'y retienne donc & que je n'en sorte jamais ! un bruit confus que j'entendis tout d'un coup, me fit sortir de ces réflexions. Je prêtai l'oreille ; ce n'étoit d'abord qu'un retentissement de la caverne ; je ne savois à quoi l'attribuer, mais le son étant devenu plus distinct, je crus entendre les pas d'une personne qui marchoit : je me levai, & sans me donner le tems de faire plus d'attention, je courus avec une vîtesse incroyable, & comme par le mouvement qui fait tendre la nature à sa conservation, vers l'endroit d'où le bruit sembloit partir. Heureusement le terrein étoit uni, & mes pieds ne trouvoient point d'obstacle. Je tenois les mains levées devant moi en courant, pour éviter la rencontre du roc. Après m'être ainsi avancé environ cent pas, je m'imaginai découvrir un peu de lumière. La caverne alloit en tournant, je suivis ce rayon

d'eſpérance, qui me ſembloit croître de plus en plus. La clarté devint enfin aſſez grande pour me faire appercevoir les environs. Je n'entendis plus marcher, mais continuant toujours à voir clair autour de moi, je ne doutai point qu'en avançant encore quelques pas, je ne découvriſſe enfin la ſource de mon ſalut. Je ne me trompois point, je vis un homme, une créature ſemblable à moi. Quelle joie pour un malheureux qui n'envisageoit plus que la mort, & une mort ſi terrible & ſi funeſte!

Cependant je n'étois pas tout-à-fait à la fin de mes peines; cet homme, qui s'étoit arrêté au bruit de mon approche, étoit tremblant de frayeur autant que je l'étois de joie. Il tenoit un flambeau allumé; mais à peine m'eut-il découvert, qu'il l'éteignit, & me prenant apparemment pour un voleur, ou pour quelque habitant monſtrueux du ſein de la terre, il demeura en ſilence & ſans mouvement dans l'obſcurité, pour éviter le danger dont il ſe croyoit menacé. Je retombai alors moi-même dans toutes mes craintes : un accident ſi cruel au moment que je me croyois aſſuré de mon ſalut, me jeta dans une conſternation inexprimable. Il faut donc périr, m'écriai-je; ô ciel! vous m'abandonnez, car je vois bien qu'il ne me reſte plus de reſſource. Je me perſuadai que tout ce que je venois de voir

n'étoit qu'une illuſion, un ſonge, le jeu de quelque génie qui avoit voulu inſulter à ma perte en me donnant de fauſſes eſpérances de ſalut. J'avançai néanmoins encore quelques pas, & me croyant à peu près vers le lieu où j'avois apperçu le fantôme qui m'avoit trompé, j'élevai ma voix d'un ton pitoyable : qui que vous ſoyez, homme charitable, ou démon ennemi, ſi vous me refuſez votre vue, accordez-moi du moins de vous entendre. Hélas! je ne vous demande qu'un mot de conſolation. J'eus peine à prononcer ces paroles, tant la courſe & ma crainte avoient altéré ma reſpiration. J'attendis pendant quelques momens une réponſe, on ne m'en fit point. Je repris encore triſtement : ſi vous êtes un homme, pourquoi refuſez-vous de me répondre? auriez-vous la dureté de me laiſſer périr dans ce lieu d'horreur, ſi vous pouvez m'aider à en trouver la ſortie? qu'appréhendez-vous d'un malheureux dont la vie dépend de vous, & qui vous la demande ici comme une faveur? On me répondit alors d'un ton fort doux, que ſi je n'avois point de mauvais deſſein, on me rendroit volontiers tous les ſervices que je ſouhaiterois. Je diſtinguai aiſément que je n'étois qu'à dix pas de la perſonne qui parloit. Je m'approchai davantage, & pour l'exciter encore à ne point m'abandonner, je lui racon-

tai en peu de mots de quelle manière je m'étois égaré dans ce vaste souterrain. Donnez-moi la main, me répondit-on, nous ne sommes point éloignés de l'ouverture de la caverne, vous allez vous trouver au jour dans un instant. Je suivis ce charitable libérateur, qui me fit revoir en effet, plus promptement que je ne l'espérois, la lumière que je croyois avoir perdue pour toujours.

Je partageai d'abord mes actions de graces entre le ciel, qui étoit sans doute le premier auteur de ma délivrance, & l'instrument qu'il lui avoit plu d'employer pour ma conservation. Je le fis avec un air de naïveté dont l'inconnu parut être surpris; il me regarda attentivement. Si vous n'avez point de raison, me dit-il, qui vous empêche de m'apprendre qui vous êtes, & ce qui vous a porté à vouloir pénétrer dans cette horrible caverne, vous me ferez plaisir de satisfaire ma curiosité; je balançai sur ma réponse. Je savois en général que la plupart des hommes sont perfides; mon secret étoit de la dernière importance; je ne concevois pas ce que ce pouvoit être qu'un homme que j'avois trouvé seul, & le flambeau à la main dans le lieu de ma demeure, ni quel dessein pouvoit l'y avoir amené. Ma surprise d'ailleurs avoit été extrême, en appercevant, tandis qu'il parloit, que les

dehors de la caverne ne ressembloient point à ceux par lesquels j'avois été introduit la première fois. Au lieu d'une vallée étroite & profonde, c'étoit le côté d'une montagne couverte de bois. Me voyant donc dans un endroit inconnu avec une personne que je ne connoissois pas mieux, le peu d'usage que j'avois du monde, m'inspira de la crainte & de la défiance. Je répondis simplement que j'étois un malheureux jeune homme dont les actions & la naissance ne méritoient la curiosité de personne. Je vous remercie du fond du cœur, continuai-je, du service que vous m'avez rendu, & je vous souhaite pour récompense une fortune meilleure que la mienne. Je ne sais si ces paroles, ou la simplicité de ma physionomie & de mes manières, lui firent prendre de moi une idée que je ne cherchois point à lui donner; mais m'ayant retenu par la main, il me demanda en grace de lui apprendre du moins où je demeurois, & ce que j'allois devenir. Cette obstination m'embarrassa. Je le regardai fixement à mon tour : il étoit grossièrement vêtu, son visage me parut pâle & abattu, mais la douceur de ses yeux me rassura : je sentis même que mon cœur inclinoit naturellement à lui vouloir du bien. Vous me demandez qui je suis, lui dis-je, & vous desirez de connoître ma demeure & ma condition : dites-moi donc vous même qui vous

tres, & quel nom je dois donner à la curiosité que vous me témoignez; est-ce haine ou affection? Etes-vous de ces hommes droits & sincères dont on dit que le nombre est si petit sur la terre, ou de ces perfides qui ne cherchent qu'à tromper l'innocence, & dont je tâche d'éviter ici la malignité? Expliquez-vous. Si vous êtes tel que je le souhaite, je regarderai notre connoissance comme une faveur du ciel, & je vous ouvrirai mon cœur sans réserve. Je vous apprends déjà que cette caverne est mon unique séjour. Il demeura dans le silence pendant quelques momens, comme s'il eût réfléchi sur ma réponse : mes termes & le ton dont je les avois prononcés, ne lui paroissoient point conformes à l'usage ordinaire; il continuoit de me regarder, & ne sachant quel jugement il devoit porter de moi, il étoit embarrassé à s'expliquer. J'appris de lui, dans la suite, que son irrésolution avoit été si grande, qu'il avoit été sur le point de me quitter sans ajouter une seule parole. Cependant le même sentiment qui m'avoit prévenu en sa faveur agissoit aussi sur son cœur. Il m'embrassa. Vous n'êtes point capable de tromper, me dit-il, puisque vous avez tant d'aversion pour l'artifice & la perfidie. Venez, vous allez connoître aussi ma demeure. Il me fit entrer avec lui dans la caverne; je le suivis par des détours obscurs, qui abou-

à la main. Je le suivis quinze ou vingt pás
l'intérieur de la caverne; il s'arrêta dans un
foncement étroit, où j'apperçus une petite p
de bois qu'il ouvrit avec une clef. Nous entrâ
dans une chambre taillée comme la mienne
le roc, mais beaucoup plus régulière; de
qu'étant tendue d'une tapisserie, & orné
meubles très-propres, elle auroit pu passer
toute sorte de maisons pour un magnifique ap
tement. La surprise que ce spectacle imp
me causa, fut augmentée par la vue d'une je
fille de neuf ou dix ans qui vint embrasser
conducteur, & d'une espèce de femme
chambre ou de gouvernante qui la conduisoi
ferma la porte avec soin, & me prenant pa
main, il me conduisit vers un lit qui étoi
fond de la chambre. Ma chère, dit-il en ouv
le rideau, je vous amène un jeune homme
partagera vos peines lorsqu'il les connoîtra
qui aidera à vous consoler par le récit des sien
C'est un fils de Cromwel. Il ne faut pas qu
nom vous effraye, ajouta-t-il, il a reçu de
père les mêmes faveurs que nous, & il est ré
depuis quelques années à vivre comme
dans cette caverne, où j'ai eu le bonheur d
rencontrer aujourd'hui.

Je jugeai qu'il parloit à son épouse, elle
répondit que par un profond soupir. Nous
assîn

abîmes ; il me fit servir par la femme de chambre quelques rafraîchissemens dont il jugeoit avec raison que j'avois besoin après un jeûne de plus de vingt-quatre heures. Il me pria ensuite de raconter à son épouse les malheurs de ma mère & les miens. Cette dame parut m'écouter attentivement, mais j'eus lieu de connoître par la violence de ses soupirs, qu'il regnoit une étrange agitation dans son ame.

L'époux me fit signe de le suivre ; nous sortîmes de la chambre, & ensuite de la caverne. Nous nous promenâmes quelque tems en silence dans un endroit découvert de cette montagne déserte. Il est juste, me dit-il enfin, que je vous apprenne avec qui vous êtes, & que je reconnoisse par une égale confiance l'ouverture que vous m'avez faite de votre malheureuse condition. Vous êtes né dans l'infortune, & l'habitude que vous avez d'y être depuis votre enfance, vous empêche de la sentir. Vous prononcez le nom de *malheur* presque sans connoître ce qu'il signifie, & je vois à l'égalité de vos sentimens, que cette caverne même & l'affreuse vie que vous y menez, altèrent moins votre repos qu'ils ne l'établissent. Il en est de moi tout autrement. J'étois le plus fortuné de tous les hommes ; c'est par une avènture sans exemple que je suis réduit à vivre dans ces ténèbres, & chaque moment

que j'y passe me semble un martyre cruel, parce qu'elles redoublent l'horreur qui règne continuellement au fond de mon ame. Préparez-vous à la compassion que méritent mes peines, mon histoire est courte, mais il n'y en eut jamais de si funeste. Ces paroles prononcées du ton le plus triste, & l'estime que je sentois déjà pour cet inconnu, me mirent dans la situation qu'il desiroit pour l'entendre. Il commença ainsi son récit :

Mon nom est le vicomte d'*Axminster*. Je suis né en Angleterre, mais mon père ayant été fait gouverneur de la Floride & de la nouvelle Angleterre par la reine *Elisabeth*, je passai la mer dès mon enfance, & j'ai vécu depuis dans cette partie de l'Amérique : j'y ai été élevé comme j'aurois pu l'être en Europe. La douceur du gouvernement de mon père le fit aimer universellement de la Colonie & des sauvages même, sur lesquels sa bonté s'étendoit aussi. J'en recueillois le fruit, par le zèle & la tendresse qu'on s'empressoit de me marquer. Je regnois en quelque sorte dans cette contrée, tant je trouvois d'obéissance & d'attachement dans tous les peuples qui étoient soumis à l'autorité de mon père. J'en reçus mille témoignages en diverses occasions, mais sur-tout dans une entreprise d'où je faisois dépendre tout le bonheur de ma vie. J'avois

fait un voyage dans l'île de Cuba, pour l'intérêt du commerce que nous entretenions avec les espagnols. J'y avois vu la fille du gouverneur, qui se nommoit *Theresa d'Arpez*; & si sa beauté m'avoit inspiré une passion violente, mon bonheur m'avoit fait réussir aussi à lui plaire. J'étois revenu plein d'amour, & dans la résolution de solliciter mon père à consentir que je retournasse promptement à Cuba pour demander cette charmante personne au gouverneur, & pour en faire mon épouse. Je l'eusse sans doute obtenue; mais la guerre s'étant déclarée entre les Anglois & les espagnols, cet accident fit avorter malheureusement mes espérances. Cependant rien n'étant capable de diminuer ma passion, je résolus en jeune homme ardent, de faire servir la guerre même au succès de mes desirs. Je faisois beaucoup de fonds sur la tendresse de dona Theresa. Je ne doutois point que je pusse l'engager à quitter son père, pour être à moi. La difficulté ne consistoit qu'à trouver le moyen d'aller jusqu'à elle, & de l'enlever des mains des espagnols. Je confiai mon amour & mes desseins à quelques jeunes gens des principales familles de la Colonie; ils parurent recevoir indifféremment cette ouverture; je ne savois d'où pouvoit venir le refroidissement de leur zèle, & j'en fus même affligé jusqu'à leur en faire de vifs reproches : ils les

essuyèrent sans répondre. Quelques jours après on s'apperçut dans nos principales habitations, que la plus grande partie de la jeunesse, & toutes les personnes qu'on estimoit capables d'une entreprise hardie, avoient disparu comme de concert, sans qu'on pût conjecturer quelle route ils avoient prise. Ils n'étoient guère moins de deux cens. L'on apprit ensuite que s'étant associé un pareil nombre de sauvages résolus, ils avoient gagné le port voisin, qu'ils s'étoient emparés de deux vaisseaux Anglois qui y étoient arrivés depuis quelques jours, & qu'ils s'étoient éloignés de la côte. Mon père fut extrêmement alarmé de cette nouvelle. Les espagnols avoient déjà commencé les hostilités. Nous demeurions presque sans défense, après le départ de tant de fugitifs, & nous ne doutâmes point qu'ils n'eussent abandonné la colonie pour n'y revenir jamais. Nous passâmes environ deux mois dans cet effroi; heureusement nous fûmes tranquilles du côté des espagnols. Mon père s'employoit à donner les meilleurs ordres qu'il lui fût possible pour notre sûreté; il fit élever un petit fort à l'entrée de la rivière. J'étois avec lui à presser l'ouvrage, lorsque nous apperçûmes deux vaisseaux qui venoient vers nous à pleines voiles, avec le vent le plus favorable : leur éloignement ne nous permettant point d'appercevoir la couleur du pavillon, notre

crainte fut extrême, c'est-à-dire, égale au péril. Nous prîmes les armes, avec tous ceux qui étoient en état de défense, résolus de nous opposer vigoureusement à la descente. Les deux capitaines des vaisseaux que notre jeunesse avoit enlevés étoient avec nous; ils furent les premiers à reconnoître que c'étoient leurs propres vaisseaux qui s'avançoient. La joie que nous eûmes de cette assurance étoit toujours mêlée d'une juste frayeur, car nous ignorions absolument à quoi nous devions nous attendre. Enfin lorsqu'ils furent assez proches pour être apperçus distinctement, nous découvrîmes sur les ponts nos amis & nos concitoyens qui tendoient les mains vers nous en signe de paix & d'amitié Ils furent en un moment au rivage; mon père les reçut d'un air sévère & mécontent. Les principaux s'approchèrent avec soumission; ils lui demandèrent pardon, en reconnoissant la témérité de leur conduite, qui ne pouvoit être justifiée que par le succès & par le dessein qu'ils avoient eu de rendre service au fils de leur gouverneur. En un mot, ils avoient entrepris d'enlever dona Theresa sur l'ouverture que je leur avois faite de ma passion, & ma bonne fortune les avoit fait réussir : ils amenoient avec eux la plus charmante de toutes les proies. Je fus si transporté de joie en les entendant, que je me jetai aux pieds de mon père pour le conjurer

d'oublier leur faute, & de me laiſſer courir à ma félicité. Où eſt-elle? m'écriai-je. Ah! fidelles amis, comment pourrai-je reconnoître un tel ſervice! Ils me dirent qu'elle étoit ſeule dans les cabanes du vaiſſeau, & qu'elle y étoit aſſez triſte, parce qu'ils lui avoient caché juſqu'alors dans quel lieu ils la conduiſoient, pour la ſurprendre agréablement lorſqu'elle ſe verroit entre mes bras. Quelque ſujet que j'euſſe de compter ſur ſon affection, je craignois qu'elle ne fût offenſée d'un enlevement ſi bruſque, qui pouvoit lui faire craindre un défaut de reſpect dans mon amour. J'appréhendois de paroître à ſes yeux, & je me fis expliquer auparavant de quelle manière ils s'étoient ſaiſis d'elle, pour m'aſſurer qu'il ne leur étoit rien échappé dont elle eût lieu de ſe plaindre. Ils l'avoient enlevée ſans violence, dans une promenade qu'elle faiſoit avec ſon père & quelques-unes de ſes amies. Je la ſurpris infiniment en me préſentant à elle; ſa crainte ſe diſſipa ſans doute, en voyant à ſes pieds un amant dont elle connoiſſoit la tendreſſe & la fidélité. Mais trouvant quelque choſe de dur & de biſarre dans le moyen dont elle s'imaginoit que je m'étois ſervi pour me procurer ſa poſſeſſion, elle reçut mes premières careſſes avec quelque froideur. Il lui ſembloit du moins que je n'aurois pas dû me remettre du ſoin de ſon

enlevement sur des étrangers. Je me justifiai facilement en lui expliquant le nœud de cette aventure; & nous nous accordâmes bientôt à remercier le ciel, qui avoit amené notre bonheur par une voie si étrange & si inespérée. Je la conduisis au rivage. Mon père, qui étoit peut-être incertain pendant ce tems-là de la manière dont il devoit se conduire avec elle & avec moi, se détermina tout d'un coup en la voyant à me la donner pour épouse. Il pardonna en ma faveur aux jeunes gens qui m'avoient rendu service avec tant de zèle, & tout le monde prenant part à ma joie, je devins heureux peu de jours après par la célébration de mon mariage.

Ma satisfaction ne fit ensuite qu'augmenter; j'adorois mon aimable épouse. J'eus d'elle une fille, que vous venez de voir dans la caverne. Nous passâmes quelques années tranquilles à la Floride, jusqu'à la mort de mon père, & peut-être aurois-je pu lui succéder dans son emploi, si j'eusse eu de l'inclination à faire un plus long séjour en Amérique. Mais j'étois résolu depuis long tems de repasser en Europe aussi-tôt que je me trouverois libre. Mon épouse ne le souhaitoit pas moins que moi. Je chargeai un vaisseau de mes richesses, & je pris avec ma famille la route de ma chère patrie. Les hommes savent-ils ce qu'ils desirent lorsqu'ils se pro-

posent des contentemens de leur choix? Ce qui leur paroît le plus propre à faire leur bonheur, se change pour eux en une source d'infortunes & de misères. Ils abandonnent un repos assuré dont ils se lassent par inconstance, & l'ombre après laquelle ils courent les conduit à leur perte. C'est ainsi que j'ai contribué moi-même à ma ruine, en croyant travailler à augmenter mes plaisirs. Je vivois paisiblement à la Floride; j'y étois estimé de mes amis, chéri de mon épouse, & favorisé de la fortune; quel besoin avois-je de retourner en Angleterre pour y tomber dans un abîme de misère & de honte, dont il n'y a plus de main assez forte pour me retirer!

J'arrivai à Londres il y a environ deux ans. Je trouvai la forme du gouvernement changée, & l'autorité de Cromwel bien établie. Quelque compassion que m'inspirât le sort de notre malheureux roi, & le récit de toutes les violences de son bourreau, je crus devoir suivre le torrent, & me soumettre comme les autres à la tyrannie. J'employai d'abord une partie de mes biens à acheter plusieurs terres considérables dans ce comté. J'établis ensuite ma demeure à Londres, où, sans prendre part aux affaires publiques, je me bornai à la connoissance de quelques anciens amis de mon père, & à la compagnie de ma chère épouse. Nous fûmes tranquilles durant

quinze mois. Le crime & la fureur préparoient pendant ce tems-là tous leurs traits contre moi. Aberdeen, le favori & le digne confident de Cromwel, vit mon épouse aux spectacles; il conçut une furieuse passion pour elle; il chercha les moyens de l'entretenir, & il employa tout ce que l'artifice peut inventer pour la séduire. Elle m'en avertit; je n'avois pas besoin d'autre garant de sa conduite que son amour pour moi & sa sagesse. Cependant les emportemens d'Aberdeen ayant passé toutes mesures, je jugeai à propos d'en informer particulièrement Cromwel, & de le prier d'arrêter l'insolence de son favori. Il m'écouta avec un étonnement affecté. Il me répondit que connoissant Aberdeen pour un homme fort retenu, il avoit peine à le croire capable des excès dont je l'accusois; que la délicatesse conjugale me rendoit peut-être trop facile à alarmer; qu'il ne falloit pas s'en rapporter toujours à des apparences, ni se livrer trop légèrement à des soupçons? qu'il m'osoit presque répondre qu'on m'avoit trompé par de faux rapports, ou que je m'en laissois imposer par ma propre jalousie. Je ne vous répete point ce que j'ai appris d'un autre, lui dis-je avec assez de feu, je vous apprends ce que j'ai vu de mes propres yeux; Aberdeen a eu l'audace de venir chez moi; il y est venu même la nuit, j'y étois,

quoiqu'il me crût absent, & sans le respect que j'eus alors pour vous qui le considérez, je l'aurois mis hors d'état de renouveler jamais ses insolences. Je vous conjure, ajoutai-je, de les réprimer s'il les réitére une autre fois, ou de trouver bon que je les punisse.

Nous fûmes interrompus, & cette conversation n'eût point d'autre suite. Le soir du même jour Aberdeen me joignit dans un lieu de promenade publique. Milord, me dit-il, je sais que vous vous plaignez de moi, peut-être vous en ai-je donné sujet; mais il ne m'arrivera plus de rien faire qui vous offense. Je respecte les liens du mariage, & je prie le ciel de me punir si j'ai eu la pensée d'y donner la moindre atteinte. J'aime votre épouse, je vous l'avoue; c'est fureur ou maladie: mais je consens à être puni de votre main, si vous vous appercevez jamais que je prétende à quelque chose de plus que le plaisir innocent de la voir: ne me le refusez pas, & accordez-moi votre amitié. Un compliment si extraordinaire m'obligea de méditer quelque tems ma réponse. Je concevois bien qu'un homme peut être atteint d'une passion violente, & conserver assez de vertu pour y résister; mais pouvois-je attendre raisonnablement cette grandeur de courage d'un Aberdeen, c'est-à-dire, de l'esclave & du satellite d'un tyran? La vertu

n'est pas l'effort d'un moment, il faut qu'elle ait jeté de profondes racines dans un cœur pour y produire des effets sur lesquels on puisse infailliblement compter. Par quels liens Aberdeen eût-il été si attaché à Cromwel, si ce n'eût été par la ressemblance de leurs inclinations? Je ne pouvois prendre confiance à l'un plus qu'à l'autre. Cependant ne voulant point passer pour un mari bisarre & jaloux, je lui répondis honnêtement que je ne pouvois pas m'offenser qu'on aimât mon épouse, mais que je le croyois assez raisonnable pour voir à quelles bornes cette sorte d'amour devoit s'arrêter. Il parut satisfait; je fus étonné le lendemain de recevoir sa visite. Je l'entretins encore fort civilement; il me demanda après quelques momens de conversation, s'il n'auroit pas l'honneur de saluer mon épouse. Je ne m'y opposai point; mais comme je l'avois avertie la veille de ce qui m'étoit arrivé avec lui, elle refusa de paroître sous quelque prétexte d'indisposition. Il sortit mécontent; ce qui ne l'empêcha pas de revenir quelques jours après, & de continuer plusieurs fois la même chose, quoiqu'il essuyât toujours les mêmes refus. Enfin ce scélérat n'ayant plus la force de se contrefaire, prit une horrible résolution qui a causé justement sa mort, & qui m'a précipité dans des malheurs irréparables.

Mon épouse aimoit les spectacles, & y assistoit souvent; elle y étoit allée un jour avec quelques amies, & j'attendois son retour à l'heure ordinaire, lorsqu'un de mes domestiques, hors d'haleine, vint m'avertir que mon carrosse avoit été arrêté dans les rues, les traits des chevaux coupés, & sa maîtresse enlevée par plusieurs personnes masquées, qui l'avoient renfermée aussi-tôt dans un autre carrosse, & qui s'étoient enfuis avec elle. Le transport où cette nouvelle me jeta, m'alloit faire sortir comme un furieux sans délibérer; mais au moment que je quittois ma maison pour courir dans toutes les rues de Londres, je vis arriver les dames qui avoient accompagné ma malheureuse épouse à la comédie. Elles étoient dans un carrosse de louage, n'ayant pu revenir avec le mien. Le visage éploré avec lequel elles m'abordèrent, me confirma le triste rapport de mon valet. Cruelles amies! leur dis-je d'un air éperdu, oh! rendez-moi mon épouse! c'est à vous que je l'avois confiée. Je voulus les quitter sur le champ. Elles m'arrêtèrent pour me dire que j'aurois bientôt de ses nouvelles, & qu'en quelqu'endroit que ses ravisseurs la pussent conduire, ils seroient infailliblement découverts. En effet, elles avoient eu assez de présence d'esprit pour ordonner à mon cocher de suivre le carrosse qui enlevoit sa maî-

nesse; ce qu'il avoit fait aisément sur ses chevaux même, dont j'ai déjà dit que les traits avoient été coupés; de sorte que cette précaution, que mes ennemis avoient cru devoir prendre pour leur sûreté, servit à hâter la découverte & le châtiment de leur crime. Mais foible consolation, puisqu'ils eurent tout le tems de l'exécuter!

Je rentrai dans ma maison pour attendre le retour de mon cocher. J'étois déchiré de mille passions cruelles, & je n'avois pas la force de prononcer un seul mot. Il revint environ une heure après: il n'avoit pu savoir le nom des ravisseurs, mais les ayant suivis à un mille de Londres jusqu'à une maison écartée où ils étoient descendus, il avoit remarqué exactement le lieu & les environs. Je repris quelqu'espérance; il m'étoit aisé de juger que l'auteur du crime ne pouvoit être un autre qu'Aberdeen. Je le dévouai à toutes les furies, & je fis serment de le massacrer jusques dans les bras de Cromwel même. J'assemblai aussi-tôt mes amis. Nous partîmes au nombre de douze, sans compter nos valets, tous gens de la plus haute naissance, & ennemis secrets de Cromwel & de ses partisans. Il étoit environ dix heures, lorsque nous arrivâmes à la maison où mon cocher nous conduisit. Je priai huit de mes amis de l'environner, de sorte que rien ne

pût nous échapper. Nous enfonçâmes la porte avec violence, & j'entrai moi quatrième l'épée au poing, résolu de ne faire quartier à personne. Le premier objet qui se présenta, fut un domestique, qui voulut fuir aussi-tôt qu'il nous apperçut. Je l'arrêtai. Parle, lui dis-je d'un ton furieux, où est Aberdeen, avec Mylady Axminster ? Il contrefit assez adroitement l'étonné, comme si je lui eusse parlé de quelque personne inconnue. Mais mon cocher qui me suivoit, m'ayant assuré qu'il le reconnoissoit, & qu'il étoit du nombre des ravisseurs, je lui appuyai la pointe de l'épée sur l'estomac : parle, repris-je, ou tu es mort. Il me dit en tremblant que son maître étoit dans une chambre haute avec mon épouse. Je lui demandai s'ils étoient seuls ; il me dit qu'ils étoient au lit ensemble. Au lit ensemble ! m'écriai-je, ah! chers amis, vengez-moi. Je tombai sans connoissance en prononçant ces paroles. Mes amis jugeant que ce n'étoit qu'un évanouissement, ordonnèrent à mon cocher de prendre soin de moi, & ils montèrent dans la chambre où étoit le criminel Aberdeen. Il avoit entendu le bruit qui s'étoit fait en bas, & dans la crainte du châtiment qui le menaçoit, il tâchoit en dedans de barricader la porte ; elle fut enfoncée en un instant malgré ses efforts : mes amis ne le tuèrent point, voulant me laisser le choix de ma

vengeance. Je montai un instant après eux, car la connoissance ne tarda point à me revenir, & la fureur ne pouvoit manquer de renouveler tout d'un coup mes forces. Je trouvai Aberdeen nud à genoux, qui faisoit les supplications les plus basses pour obtenir la vie. J'allois le percer de mille coups; un de mes amis me retint le bras, en me disant que puisque nous étions les maîtres, il y avoit quantité de choses sur lesquelles il falloit l'interroger avant que de lui donner la mort. Je m'arrêtai; le trouble où j'étois m'ôtoit l'usage de la voix; je cherchai des yeux mon épouse; elle étoit encore au lit. Ma fureur qui ne s'étoit pas assouvie sur Aberdeen, se tourna tout d'un coup sur elle : je trompai mes amis qui ne s'en défioient point, & je la perçai de plusieurs coups d'épée. Elle eut assez de vigueur, malgré ses blessures, pour me retenir le bras au quatrième coup que je lui portai. Elle me fit tomber sur le bord du lit, & d'une voix tremblante elle m'appela son cher & cruel époux. Mes amis s'approchèrent & m'ôtèrent mes armes; elle continuoit à retenir ma main & à me reprocher tendrement ma dureté. L'égarement de raison où j'étois m'empêcha d'abord de l'entendre, mais diverses plaintes qu'elle proféra sur son innocence & sur cette mort cruelle qu'elle souffroit, disoit-elle, volontiers,

quoiqu'injustement, ses soupirs languissans, le tendre nom d'époux qu'elle répétoit mille fois, frappèrent enfin mes oreilles, & de là ils trouvèrent bientôt le chemin de mon cœur. J'ouvris les yeux, comme il arrive en sortant d'un songe, je vis la malheureuse moitié de moi-même baignée dans son sang qui ruisseloit de toutes parts; je la vis pâle & mourante, les yeux déjà presque éteints, & toutes ces horreurs étoient mon ouvrage! Il ne m'échappa ni parole ni soupir; il étoit impossible que parmi tant de sentimens mortels qui m'assaillirent tout à la fois, il y en eût un qui pût trouver place à s'exprimer. Je me tournai vers mes amis : venez à elle, leur dis je avec une apparence de froideur qui les surprit, voyez si l'on peut lui donner quelques secours, & hâtez-vous, s'il se peut avant que je meure, de faire voir clair dans ce chaos de choses horribles qui m'épouvantent. Dites-moi, mes chers amis, ajoutai-je d'une voix basse, & les regardant d'un œil égaré, ne l'avez-vous pas trouvée au lit avec ce scélérat? ah! s'écria ma triste épouse, il m'y a forcée le poignard sur la gorge. Un de mes amis dit à Aberdeen : ouvre la bouche, perfide, fais-nous la confession de tous tes crimes. Ce malheureux, que la vue de tant d'armes & sa mort prochaine épouvantoient, répondit en tremblant qu'il demandoit

mandoit pardon de ſon crime au ciel, à moi & à mon épouſe, qu'il avoit employé effectivement les dernières violences pour la faire conſentir à ſes criminels deſirs, mais qu'il méritoit peut-être ma compaſſion, ſi je voulois conſidérer qu'il étoit jeune, qu'il avoit été entraîné par une paſſion ſans bornes, & qu'il avoit ſuivi le deſſein de Cromwel. Toute l'aſſemblée frémit à ce nom; mes amis que j'avois priés de demeurer dehors étoient entrés lorſqu'ils avoient vu que nous ne trouvions point de réſiſtance, & s'étant contentés d'arrêter quelques domeſtiques d'Aberdeen, qu'ils firent garder par les nôtres, ils étoient montés avec nous; de ſorte qu'étant tous préſens lorſqu'il prononça le nom de Cromwel, il n'y en eut pas un qui ne témoignât beaucoup d'envie de le faire expliquer davantage ſur les relations qu'il avoit avec lui. Il nous découvrit des injuſtices, des violences, des iniquités ſans nombre : j'en laiſſe le récit qui n'a point de rapport à mon hiſtoire. Pour ce qui regarde mon épouſe, il nous repéta qu'il n'eût jamais penſé à ſe procurer ſes faveurs par la violence, s'il n'y eût été ſollicité par Cromwel, que ce tyran, en lui donnant ce conſeil, l'avoit aſſuré qu'il s'en étoit bien trouvé plus d'une fois pour lui-même, mais qu'outre la corruption de ſon cœur, il avoit eu deux raiſons de lui inſpirer

un dessein si funeste à mon honneur ; qu'il a été choqué à mon retour de la Floride de voir fuir sa présence, & refuser de grossi nombre de ses flatteurs ; qu'il ne l'avoit moins été depuis de la fermeté avec laquell lui avois apporté mes plaintes au sujet de i épouse ; que me soupçonnant de le mépriser avoit saisi cette occasion d'humilier ce « nommoit ma fierté & mon orgueil.

Après que mes amis eurent tiré d'Aberd une ample confession des crimes de son ma & des siens, ils me demandèrent de qu manière je jugeois à propos qu'ils disposassent lui. Hélas! leur dis-je, je vous laisse le soin ma vengeance. Mais qui de vous prendra ce de me punir? suis-je moins coupable que lui a déshonoré mon épouse, moi je l'ai massac cruellement : nous méritons tous deux la mo je vous la demande comme une grace. Ils ent prirent de me consoler, en me représent qu'après le funeste accident que mon épo avoit essuyé, je ne devois peut-être pas regar sa mort comme le plus grand malheur qui m'arriver ; que je devois remercier le ciel m'avoir fait connoître son innocence, & trou moins dure une séparation à laquelle il fall désormais me résoudre en quelque cas q je pusse me supposer, mais qui me ser

infiniment plus difficile à supporter, si ce cher objet de ma douleur & de mon amour, ne m'étoit point enlevé par la mort. Oui, leur répondis-je, vous m'apprenez de quelle manière je dois considérer mon malheur, mais il faudroit auparavant me donner la force d'y résister. Le plus utile de vos secours seroit de m'ôter promptement la vie. Rendez-moi du moins mes armes, j'aurai bientôt trouvé le seul remède qui peut finir mes peines. Ils eurent la cruelle attention d'éloigner de moi tout ce qui pouvoit favoriser mon désespoir, & s'appercevant que la vue d'Aberdeen ne faisoit que l'entretenir, ils conférèrent ensemble de quelle manière ils se déferoient de lui. Nul d'entr'eux ne voulut se charger de la commission de le tuer ainsi de sang froid. Ils agitèrent s'il n'étoit pas mieux de le réserver à périr publiquement par la main du bourreau, mais craignant que la faveur de Cromwel ne le dérobât au châtiment, ils prirent enfin le parti de le faire descendre dans la cour, nud comme il étoit, & de le faire égorger en leur présence par nos domestiques.

On avoit bandé pendant ce tems-là les plaies de mon épouse; mais la connoissance qu'elle avoit perdue avec la meilleure partie de son sang, ne lui étoit pas encore revenue. Je la croyois morte. J'étois résolu de mourir aussi, &

je songeois au moyen de tromper la vigilance de quelques-uns de mes amis, qui étoient demeurés à m'observer pendant que les autres punissoient Aberdeen. Cependant en rappelant toutes les circonstances de mon malheur, il me vint à l'esprit que je n'étois vengé qu'à demi par la mort d'Aberdeen, puisque Cromwel n'avoit pas eu moins de part que lui à son crime. Je m'attachai avidement à cette pensée, & je formai aussi-tôt le dessein d'employer ma vie, que je ne voulois plus conserver, à la punition de ce tyran. Je rendrai service à ma patrie, disois-je, en la délivrant d'un monstre qui l'opprime; je vengerai mon honneur, la mort de mon roi & celle de mon épouse. Ma querelle va devenir celle de toute l'Angleterre. Je suis sûr de l'applaudissement de tous les gens de bien, & si je péris dans mon entreprise, j'y trouverai la fin des maux, que je ne me propose aujourd'hui de prolonger que dans cette espérance. Cette résolution, que je m'engageai à exécuter par mille sermens, produisit en un moment dans mon esprit une tranquillité qui surprit mes amis. Ils me demandèrent envain la cause de ce changement. Je ne voulois point leur confier mon dessein, non-seulement parce que j'appréhendois qu'ils ne le combatissent, mais par une espèce de jalousie qui me faisoit souhaiter de ne parta-

ger avec perſonne la gloire & le péril d'une ſi grande entrepriſe.

L'exécution d'Aberdeen étant finie, nous penſâmes à quitter le lieu impur où nous étions, & à faire tranſporter le corps de mon épouſe. Tous mes amis étoient perſuadés, comme moi, qu'elle étoit ſans vie. Cependant en continuant à lui donner quelques ſoins ſur un reſte de chaleur qu'elle conſervoit encore, on s'apperçut qu'elle reſpiroit foiblement. On redoubla les ſecours, & peu-à-peu elle reprit aſſez de force pour ouvrir les yeux, & pour jeter ſes regards autour d'elle. Je voulus m'approcher de ſon lit, on m'en empêcha, non qu'on craignît de moi quelque nouvelle violence; la fureur ne m'avoit pas plus ému que ne faiſoient alors l'amour, la douleur & la pitié. Chère & malheureuſe épouſe, m'écriai-je, tu reſpires donc encore! tu retournes à la vie pour ſentir toute l'horreur de ton miſérable ſort! ô ciel, qui me la rends, quel nom dois-je donner au préſent que tu me fais? mes amis tinrent conſeil ſur ce nouvel évènement, qui rendoit notre départ plus difficile. Elle n'étoit point en état d'être tranſportée à Londres, & de ſouffrir le mouvement d'un carroſſe. Heureuſement nous n'étions qu'à deux pas de la rivière. Il vint en penſée à milord Terwill, qui étoit un de nos aſſociés, de la mener par eau

à Kingſton, où il avoit une maiſon. On trouve facilement des bateaux ſur le bord de la Tamiſe. Il envoya ſur le champ deux de nos domeſtiques en préparer un, & ne voulant point s'expoſer à l'indiſcrétion d'un batelier, il entreprit de ſervir lui-même de rameur avec ceux de notre bande qui voudroient l'accompagner. Ces généreux amis tranſportèrent mon épouſe dans leurs bras jusqu'à la rivière. Trois d'entr'eux ſe joignirent à milord Terwill, pour la conduire à Kingſton. Je les laiſſai partir, étant dans le deſſein de retourner à Londres pour en faire ſortir ma fille avant la fin de la nuit. Je rentrai néanmoins dans la maiſon d'Aberdeen avec le reſte de mes amis, & nous examinâmes enſemble quelles pourroient être les ſuites de cette funeſte aventure Il eſt certain que ſous un gouvernement juſte nous n'aurions rien eu à appréhender; l'action d'Aberdeen étoit un de ces crimes dont la punition appartient de droit naturel à la perſonne offenſée. Mais ce n'étoit point ſur les principes de l'équité, qu'il falloit juger de la conduite de Cromwel. Il aimoit paſſionnément Aberdeen; il avoit eu part au deſſein de ſon entrepriſe, c'en étoit trop pour nous laiſſer lieu de douter qu'il ne cherchât à venger ſa mort, & que ſon hypocriſie n'eût encore l'adreſſe de donner une couleur de juſtice à ſon reſſenti-

ment. J'aurois été au désespoir que les onze seigneurs qui m'avoient prêté leur secours, eussent couru le moindre danger pour m'avoir rendu cet important service. Seroit-il impossible, leur dis-je, de tenir l'aventure cachée! cette maison est écartée. Il est aisé de voir qu'Aberdeen l'avoit louée exprès pour accomplir son damnable dessein. Nous n'avons été apperçus de personne; on apprendra sa mort à la vérité, mais qui saura de quelle manière & par les mains de qui elle est arrivée? Je serai le seul du moins que Cromwel aura lieu de soupçonner, & ce n'est pas pour moi que j'appréhende sa haine & sa vengeance, ma seule inquiétude est pour vous, mes chers amis, qui vous êtes exposés si généreusement pour mes intérêts. Ils me remercièrent de cette attention, & quoiqu'ils fussent disposés à me continuer leurs services avec le même zèle, ils approuvèrent les mesures que je voulois prendre pour leur sûreté. La difficulté du secret n'étoit pas insurmontable; ils étoient assez assurés de leurs valets; le seul embarras venoit de ceux d'Aberdeen, que rien ne seroit sans doute capable d'engager au silence. Nous les tenions renfermés dans une même chambre; ils étoient quatre, les mêmes qui avoient servi à l'enlèvement de mon épouse, & au crime de leur maître. Ils sont coupables,

dit un de mes amis, il n'y a pas de pays au monde où leur crime ne mérite la mort; quelle injuſtice commettrions-nous en les puniſſant nous-mêmes? c'eſt rendre ſervice au genre humain que de purger la terre de quatre ſcélérats. Quelque cruelle que cette réſolution me parut d'abord, je l'approuvai, parce qu'elle me sembla néceſſaire à la ſûreté de mes amis. Ces quatre malheureux eurent le même ſort que leur maître. Nous fîmes ouvrir par nos valets une large foſſe, où les cinq corps furent renfermés, & ayant fait laver juſqu'aux moindres traces de leur ſang, nous fermâmes ſoigneuſement toutes les portes de la maiſon, & nous reprîmes le chemin de Londres.

Je fis partir auſſi-tôt ma fille pour ſe rendre à Kingſton, ſous la conduite d'un domeſtique fidelle. J'y envoyai avec elle mon argent, & tout ce que j'avois de plus précieux. Pour moi, qui roulois dans ma tête des deſſeins d'une haute importance, je demeurai à Londres, & feignant d'en partir le matin pour la campagne, je me contentai de changer de maiſon, pour être à couvert de toutes les pourſuites auxquelles je m'attendois. Je paſſai les premiers jours à m'informer de l'effet que la diſparition d'Aberdeen avoit produit. Cromwell fut peut-être le ſeul qui ſoupçonna la vérité de ſon aventure, mais

par une politique que je n'avois pas prévue, il déguisa ses soupçons & ses sentimens. Il feignit d'être persuadé avec le public que son favori étoit sorti secrettement du royaume, ou qu'il avoit été assassiné par quelque ennemi caché. Je sus néanmoins qu'il avoit fait interroger sous main mes domestiques, & qu'il n'avoit rien épargné pour découvrir ce que mon épouse étoit devenue. Huit jours s'écoulèrent, pendant lesquels je ne vis personne de connoissance. La mort du tyran étoit résolue dans mon cœur; je ne m'occupois que des moyens d'assurer mes coups. L'accès de sa maison n'étoit pas facile; il avoit changé entièrement de conduite depuis quelque tems. Au lieu de cet air populaire qu'il avoit affecté pendant les premières années de sa domination, il étoit dévenu sombre, farouche & presque inaccessible; il se défioit de ses propres gardes. Sa lâche timidité alloit si loin, qu'il se faisoit raser le visage par ses enfans, n'osant confier sa tête entre les mains d'un barbier. Je me souvenois de la peine que j'avois eue à obtenir de lui une audience secrette, lorsque je lui avois porté mes plaintes contre Aberdeen, & j'étois persuadé que me soupçonnant d'être l'auteur de sa mort, il ne me permettroit jamais de l'approcher. Ce n'étoit donc point par les moyens ordinaires que je pouvois m'ouvrir une

voie jusqu'à lui. J'appris qu'il devoit aller passer une partie de la belle saison à Windsor, je m'y rendis aussi-tôt, dans l'espérance d'y trouver, plus facilement qu'à Londres, l'occasion de lui percer le cœur. Il y arriva peu de tems après moi.

Je ne me laissai voir de personne. Je n'avois qu'un valet fidelle & résolu, à qui j'avois confié mon dessein, & qui étoit capable pour me servir, de s'exposer à toutes sortes de dangers. Je me servis de lui pour être informé de toutes les démarches de mon ennemi. Je formai divers projets, que je ne pus exécuter, parce que ce tyran soupçonneux étoit l'inconstance même dans ses résolutions. La crainte perpétuelle où il vivoit, lui faisoit faire le soir tout le contraire de ce qu'il avoit projeté le matin, dans la vue apparemment de rompre les mesures qu'il s'imaginoit avec raison qu'on prenoit contre sa vie. Cependant j'appris un jour qu'il étoit à la chasse dans le parc du château. Je montai à cheval aussi-tôt, armé de deux pistolets, & je me mis sur ses traces. J'évitai le gros des chasseurs, & voltigeant continuellement sur les côtés, j'observai le moment qu'il enfila seul une longue route d'arbres pour couper un cerf que les piqueurs poursuivoient. Je le joignis en traversant sa route; il montoit un excellent coureur, sur une selle nue & sans arçons,

telle que l'usage est d'en avoir dans notre Angleterre. Il étoit sans armes, de sorte que rien ne m'étoit plus facile que de mettre fin d'un seul coup à ses crimes & à sa vie. Mais dans ce moment que j'avois tant souhaité, je n'avois pas prévu que ma générosité trahiroit ma haine. J'eus honte de tuer de sang-froid un ennemi qui étoit hors d'état de se défendre, & de me faire partager le péril. Je l'arrêtai pourtant le pistolet à la main. Il comprit que j'en voulois à sa vie, & sa lâcheté le rendit tout d'un coup pâle & tremblant. Tyran, lui dis-je d'un ton furieux, où sont tes armes? A peine eut-il la force de me répondre qu'il n'en avoit point, & qu'il me croyoit trop généreux pour tuer un homme sans défense. Tiens donc, repris-je en lui présentant un de mes pistolets, défens-toi maintenant, & ôte-moi la vie, si tu le peux, comme tu m'as ôté l'honneur & le repos. Je piquai mon cheval pour m'éloigner de quelques pas, mais ayant piqué le sien au même instant, il s'éloigna avec une rapidité extrême, & laissa tomber en courant le pistolet qu'il avoit reçu de moi. Sa lâche tromperie alluma toute ma fureur, je lui lâchai mon coup en le poursuivant Il dût son salut à mon transport, qui m'empêcha de tirer juste. Le bruit du coup attira quelques-uns de ses chasseurs. Je fus obligé de prendre la fuite au travers de la forêt, & j'eus assez de bon-

heur pour m'éloigner considérablement avant que ses gardes eussent reçu ordre de me poursuivre.

Le désespoir que me causa ce malheureux succès, m'auroit peut-être fait tourner mes armes contre moi-même, si le souvenir de mon épouse & de ma fille ne m'eût attaché à la vie malgré moi. Depuis que je les avois quittées; j'avois reçu plusieurs fois de leurs nouvelles par le soin de milord Terwill. Il m'avoit marqué que les blessures de mon épouse n'avoient point été jugées mortelles, mais que la grande quantité de sang qu'elle avoit perdu, faisoit désespérer au chirurgien qu'elle pût jamais se remettre; que l'excès de tristesse arrêtoit d'ailleurs l'effet des remèdes, & qu'elle me prioit de venir recevoir du moins ses derniers soupirs, puisque mon absence longue & affectée lui faisoit trop croire que je la chargeois du crime de sa mauvaise fortune, & que je n'avois plus pour elle que les sentimens qu'on a pour une femme coupable. Ce reproche m'avoit touché vivement, car le ciel m'est témoin que loin que ma tendresse pour elle eût souffert quelque diminution, jamais cette vertueuse épouse ne m'avoit été plus chère que depuis le cruel outrage qu'elle avoit reçu. Le crime d'Aberdeen étoit à mes yeux comme un mistère d'horreur, sur lequel je n'osois arrêter ma vue, mais je l'avois

incessamment sur l'innocence de cette chère moitié de moi-même. Je me représentois ses cris, ses pleurs, toutes ses résistances contre un ravisseur infâme, qui ne lui laissoit que la mort à choisir. Et moi, dans un transport barbare, j'avois puni sur elle le crime d'un autre. Qu'elle récompense pour ses combats & pour sa vertu! Non, disois-je, je ne l'en aimerai pas moins. Ses charmes innocens ont été la proie d'un perfide adultère; mais il n'a pu ni les diminuer, ni les corrompre. Quel seroit le malheur d'une femme vertueuse, si l'opinion de son honneur dépendoit de la violence d'un brutal qui pourroit à tous momens la couvrir de honte & d'infamie? Il faut mettre une juste distinction entre les malheurs & les crimes. Un mari raisonnable ne punira jamais dans une femme que les foiblesses qu'une conduite sage auroit pu lui faire éviter.

J'étois donc si peu refroidi à l'égard de mon épouse, qu'il falloit que ma haine pour Cromwel fût au dernier excès, pour avoir pu balancer si long-tems l'impatience que j'avois de la revoir, ou plutôt la haine même que je portois à ce tyran, n'étoit qu'un effet violent de mon amour pour elle, puisque je n'avois pas de plus pressant motif que l'ardeur de la venger. Je pris le chemin de Kingston en quittant le parc de Windsor, & fis toute cette route à bride abattue. Je n'entrai

néanmoins chez milord Terwill qu'avec beaucoup de précaution. La haine de Cromwel ne manquant plus de prétexte, je ne doutois point qu'il ne me fît chercher avec la dernière rigueur, & je m'attendois aux plus cruels effets de sa barbarie, si j'avois le malheur de tomber vif entre ses mains. Milord Terwill apprit effectivement dès le lendemain par des lettres de Londres, que le tyran y étoit retourné un moment après son aventure; que son effroi étoit si visible, que ses amis même rioient de sa lâcheté, qu'il avoit envoyé de tous côtés des ordres pour m'arrêter, & qu'il s'étoit déjà expliqué sur le genre de mon supplice.

Il étoit nuit lorsque j'arrivai à Kingston, de sorte qu'il ne me fut point difficile de traverser la ville & le pont sans courir risque d'être reconnu. J'entrai sans bruit chez Terwill, & l'ayant rencontré heureusement lui-même, je lui appris en deux mots de quelle nécessité il étoit que je demeurasse caché, même à ses domestiques. Il me conduisit à l'appartement de mon épouse. L'effet que ma présence produisit sur elle fut si touchant, que ce souvenir me cause encore de l'émotion. Elle leva les yeux & les mains au ciel. Je le vois donc encore une fois, s'écria-t-elle en mouillant son visage de larmes! Non, il ne me haït pas, puisqu'il m'accorde la douceur de

le revoir. Hélas! pourquoi me haïriez-vous, reprit-elle en s'adressant à moi? J'avois sans doute offensé le ciel, qui m'a traitée si cruellement; mais vous que j'ai toujours aimé plus que moi-même, vous le maître de mon cœur & mon époux, par où ai-je mérité votre haine? la mort s'approche, ajouta-t-elle, & je ne demande point au ciel qu'il la différe; mais s'il faut mourir sans être aimée de vous, il faut donc renoncer à toute espérance de bonheur dans une autre vie, car ce n'est point par un horrible désespoir que la félicité peut commencer. Elle prononça ces paroles d'un ton si triste & d'un air si pénétré, que milord Terwill, qui étoit à côté de moi auprès de son lit, & qui croyoit comme elle que son malheur avoit changé mes sentimens, ne put s'empêcher de me faire des reproches de mon injustice & de ma dureté. Que ne pouvoient-ils pénétrer tous deux au fond de mon cœur! Oh! qu'il s'y passoit d'étranges mouvemens! Je me jetai à genoux en silence auprès de tout ce que j'aimois, & penchant la tête sur ce lit de douleur, je m'enfonçai pendant quelque tems dans l'immense considération de mes peines. Je me relevai, mais ce fut pour gémir à haute voix, avec aussi peu de ménagement que j'aurois fait en secret. Dieu terrible! m'écriai-je, comment conserver du respect pour tes volontés, lorsqu'on

n'en apperçoit pas la justice, & qu'on en éprouve des effets si sanglans & si funestes! J'ajoutai mille choses avec la même violence, mais la tendresse de mon cœur adoucissant peu à peu ce transport, mes yeux se couvrirent de larmes. Je ne fis plus que pleurer & pousser des soupirs. Je passai toute la nuit auprès du lit de mon épouse, tantôt gémissant de son sort & du mien, tantôt la consolant par des protestations d'un amour éternel, mais dans le fond aussi agité & aussi inconsolable qu'elle.

La situation de mes affaires ne me permettoit pas de demeurer long-tems à Kingston, où je courois risque à tous momens d'être reconnu. Ce fut envain que milord Terwill m'en pressa, par la crainte que je ne m'exposasse encore davantage en quittant sa maison. Mon dessein étoit de me retirer dans cette province. Quoique je ne pensasse point encore à choisir ma retraite dans cette caverne, je savois que la situation de mes propres terres, qui renferment quantité de montagnes désertes, pourroit m'offrir plus d'un asile. Je m'y rendis pour reconnoître le plus assuré. Je fis le voyage pendant la nuit, & j'évitai ici la vue de tout le monde. Je ne m'ouvris qu'au Curé d'une paroisse qui m'appartient, homme d'honneur & de bon sens, dont les conseils m'ont été depuis fort utiles. Ce fut lui qui me parla de cette vaste

obſcure ſolitude, & qui m'inſpira l'envie d'en
e mon ſéjour ; il la connoiſſoit, moins pour
voir pénétré lui-même, que par tradition.
us vînmes enſemble examiner tous les détours.
trouvai tant d'endroits commodes & faits
nme il ſemble exprès par la nature pour ſervir
dernière reſſource à un miſérable, que je me
erminai tout d'un coup à en prendre un pour
meure. Le curé ſe chargea du ſoin de le faire
parer ſecrètement, tandis que je retourne-
s à Kingſton pour aller prendre mon épouſe
ma fille, que je voulois avoir avec moi dans
ſolitude. Je priai le curé de rendre habitables
ux de ces grottes l'une où je vous ai conduit
bord, & l'autre plus enfoncée où vous avez
mon épouſe & ma fille. C'eſt une double ſûreté
ntre tous les accidens qui peuvent nous arriver.
abite la première comme une eſpèce d'avant-
rde, d'où je veille à la conſervation de ce que
i de plus cher. Le zèle du curé fit achever
uvrage en peu de jours ; de ſorte qu'étant ar-
ré avec ma petite famille, que je fis tranſporter
ns une litière, en obſervant toujours de ne
archer que pendant la nuit, je trouvai notre
meure prête à nous recevoir. Nous y vivons
puis plus de cinq mois. Je n'y ai vu juſqu'au-
urd'hui que deux ou trois de mes plus fidelles
mis, qui ſont venus exprès de Londres avec

milord Terwill pour m'apporter quelques rafraîchissemens, & me rendre les doux offices de l'amitié. Nous sommes servis par deux domestiques affectionnés, une femme qui est sans cesse auprès de mon épouse & de ma fille, & un valet qui habite la même grotte que moi, & qui en sort chaque nuit pour aller prendre chez le curé les provisions qui nous sont nécessaires. Nos occupations sont telles que vous pouvez vous imaginer, tristes & conformes à notre fortune & à notre habitation. Vous avez vu mon épouse, elle ne sauroit recouvrer ses forces ; les principes de sa vie ont été altérés par ses blessures & par l'épuisement de son sang ; elle est sans cesse pâle & languissante, sa tristesse achève de la consumer; je n'espère plus de la conserver longtems ; ma fille croît parmi les larmes & les soupirs continuels de sa mère. Cette chere enfant, à qui sa naissance, & s'il est permis à un père de le dire, mille qualités aimables promettoient une condition si heureuse, se trouve réduite, presqu'en commençant de vivre, à souffrir toutes les rigueurs d'une infortune consommée. Pour moi, qui réunis sans cesse à mes propres douleurs, celles de deux personnes si chères, je n'entreprends point de vous expliquer la nature de mes sentimens, ni la violence de mes peines : le ciel les connoît, il sait quelle en

ſera la durée, & il a pris ſoin ſans doute d'y proportionner ſon ſecours & mes forces, puiſque j'ai été capable de les ſupporter ſi long-tems. Je vous avouerai néanmoins que je ne ſuis pas toujours auſſi ferme que j'affecte ici de le paroître. J'ai ſenti mille fois des mouvemens qui approchoient du dernier déſeſpoir, & auxquels il n'y a qu'un pouvoir ſupérieur qui m'ait fait réſiſter. Je lis beaucoup; la lecture adoucit ce qu'il y a ſouvent de trop furieux dans mes agitations, elle les change en une mélancolie douce qui me fait aimer ma ſolitude. Dans ces momens ſi je mets le pied hors de la caverne, tous les objets que je découvre me paroiſſent ſombres & obſcurs. Il ſemble que ma triſteſſe ſe répande ſur la nature entière, & que tout ce qui m'environne s'afflige & s'attendrit en ma faveur. Cette vue me jette dans des réflexions qui renouvellent mes peines; je rentre dans mon tombeau, j'en parcours toutes les vaſtes retraites, je trace mes malheurs ſur les plus durs rochers, & j'arroſe les caractères de mes larmes. Il eſt ſurprenant qu'ayant demeuré ſi long-tems dans le même lieu, vous n'ayez point encore apperçu quelques-uns de ces triſtes monumens. Cet exercice a des charmes pour moi, ma douleur ſemble ſe décharger en s'exprimant. Je retourne à la chambre de mon épouſe, je la

console; j'instruis ma fille, je lui souhaite toutes les vertus de sa mère avec un meilleur sort. Tel a été l'emploi d'une demi année que j'ai passé dans ce désert. Si votre rencontre, ajouta milord Axminster, m'a causé de la surprise, & même quelque frayeur, je la regarde à présent comme un nouvel effet de la protection du ciel, qui ne veut point que je périsse ici de douleur, puisqu'il m'accorde la consolation d'y trouver un honnête homme.

Je remerciai ce seigneur de l'opinion avantageuse qu'il s'étoit formée de moi, & je l'assurai que je m'efforcerois de la soutenir. De la droiture & de la probité, lui dis-je, vous en trouverez une source inaltérable dans le fond de mon cœur. Mais je crains qu'un homme accoutumé comme vous aux façons d'agir du grand monde, ne se contente point de mes manières simples, & peut-être un peu grossières. Voyez-vous, lui dis-je avec ma naïveté ordinaire, j'ai entendu dire mille fois à ma mère, & j'ai lu dans les meilleurs auteurs, que rien n'est plus dangereux qu'un homme poli qui n'est point honnête-homme, parce qu'il fait prendre toutes les apparences de la bonté, & qu'il n'en a jamais les sentimens. Je suis bien éloigné, ajoutai-je, d'avoir cette idée de vous. Mais, si vous souhaitez que nous devenions amis, il faut que vous

me promettiez de ne me tromper jamais. Il me répondit avec beaucoup de bonté, qu'il me le promettoit, & que je devois juger aisément par le retour de franchise avec lequel il venoit de s'ouvrir à moi, que non-seulement il avoit reconnu la mienne, mais que c'étoit la seule raison qui lui fît desirer mon amitié. Vous êtes donc tel, repris-je, que j'ai prié le ciel de m'accorder un ami; qu'il en soit loué. Mon cœur me l'a bien fait sentir au premier moment que je vous ai vu. Je vous promets à mon tour que vous me trouverez toujours sincère & fidèle à vous aimer, & que j'employerai volontiers ma vie même pour vous rendre service. Il ne put s'empêcher de sourire du ton candide & affectueux avec lequel je prononçai ces paroles, & m'ayant embrassé tendrement, il m'assura que j'étois tel aussi qu'il desiroit, pour me regarder & me chérir comme un frère; que notre captivité devant finir apparemment dans le même tems, puisqu'elle avoit la même cause, il vouloit que j'attachasse ma fortune à la sienne, & qu'il s'engageoit à m'aimer & à me rendre ses services avec le même zèle que je lui avois offert les miens. L'empire du monde m'auroit moins flatté que le bien que je crus avoir acquis par cette assurance. Ma joie fut visible & si naturelle, qu'elle eut le pouvoir d'adoucir les amères

douleurs du vicomte d'Axminſter. Il me témoigna lui-même qu'il ſentoit du changement dans ſon cœur, & qu'il le devoit à cette cauſe. Nous continuâmes à nous entretenir ; notre entretien augmenta cette première ardeur d'eſtime & d'amitié mutuelle, par la ſatisfaction que j'eus de lui trouver du goût pour les ſciences, & par celle qu'il ſentit de ſon côté, en découvrant qu'il n'y avoit point de belles connoiſſances dans leſquelles je ne fuſſe plus verſé qu'on ne peut être communément dans une certaine jeuneſſe. Il me croyoit néanmoins plus âgé que je n'étois ; mes occupations ſérieuſes avoient formé de bonne heure les trais de mon viſage. Il fut ſurpris d'apprendre que je n'avois pas plus de ſeize ans, & il eut la complaiſance de me dire que j'étois peut-être un exemple unique de tant de ſageſſe & de maturité d'eſprit à cet âge.

La nuit approchant, je lui parlai de l'embarras où j'allois être pour retrouver l'entrée de la caverne qui répondoit à ma demeure. Il me propoſa de demeurer avec lui juſqu'au lendemain, mais la crainte de cauſer trop d'inquiétude à James qui devoit être ſurpris d'une abſence de deux jours, me fit inſiſter à retourner le ſoir même. Le vicomte ne ſavoit pas mieux que moi de quel côté il falloit chercher la petite vallée de madame Riding ; cependant comme il

avoit pénétré fort avant dans la caverne, il lui vint à l'esprit de me demander si je ne me souvenois point de quelque endroit remarquable jusqu'où il lui seroit peut-être arrivé d'aller. Je lui parlai de la rivière : il n'avoit jamais pénétré jusques-là. Je me rappelai l'inscription que j'avois vue sur le roc, & dont la peur de l'interrompre m'avoit empêché de lui parler lorsqu'il m'en avoit touché quelque chose dans sa narration ; je lui en répétai même les mots que j'avois retenus. Il connoissoit parfaitement le souterrain jusqu'à ce lieu, & l'ayant assuré que de là je me rendrois facilement à ma chambre, il s'offrit à m'y conduire sur le champ.

Il appela son valet que je n'avois pas encore vu, & lui ayant donné ordre d'allumer un grand flambeau & de marcher devant nous, nous nous enfonçâmes dans les profondeurs de notre ténébreux domicile. Nous gagnâmes en une demi-heure le lieu de l'inscription ; le vicomte m'en fit appercevoir plusieurs autres en allant qui n'étoient pas moins touchantes ; je le pressai de retourner aussi-tôt que je commençai à me reconnoître, il eut l'honnêteté de vouloir m'accompagner jusqu'à ma chambre. Je le priai, lorsque nous en approchâmes, de permettre que je marchasse quelques pas devant lui, pour m'assurer qu'il n'y étoit point arrivé de changement

pendant mon absence. La porte étoit fermé quoique je l'eusse laissée ouverte; je jugeai qu c'étoit James qui avoit eu ce soin. Mais je fi surpris, étant prêt à l'ouvrir, d'entendre la voi de deux personnes qui s'entretenoient avec cha leur. Je prêtai l'oreille, & je reconnus que c'éto madame Riding qui querelloit James de sa ne gligence, à laquelle elle attribuoit ma perte qu'elle croyoit certaine. Cette dame ne faiso que d'arriver de Londres; je ne crus pas devoi lui faire connoître que j'étois si proche d'elle sans avoir prévenu milord Axminster. Je retour nai vers lui; il marqua de l'inquiétude en appre nant qu'il alloit paroître devant des personne qu'il ne connoissoit point. Cependant lorsque j lui eus expliqué le caractère de madame Riding & que c'étoit cette même dame à qui j'étoi redevable de ma vie & de ma sûreté, il conser tit à la voir. Nous frappâmes à la porte; elle fi au comble de la joie en m'appercevant; je lı racontai mon aventure & le bonheur que j'avoi eu de rencontrer le vicomte d'Axminster qu m'avoit sauvé la vie, & qui m'avoit accord quelque chose encore de plus précieux en m promettant son amitié. Elle fut extrêmemen surprise de trouver une personne de ce ran dans un si triste état : elle n'ignoroit point l malheur qui l'obligeoit à se cacher, mais ell

étoit persuadée avec Cromwel & le reste du royaume, qu'il étoit passé dans les pays voisins. Cette généreuse dame lui donna des marques si naturelles de respect & de compassion pour sa mauvaise fortune, qu'elle s'attira tout d'un coup sa confiance. Il m'embrassa la larme à l'œil, en me disant qu'il avoit gagné autant que moi à me sauver la vie, puisqu'avec mon amitié il acquéroit celle d'une dame si aimable & d'un si excellent naturel. Il ne fit pas difficulté de lui apprendre qu'il avoit comme moi son asyle dans la caverne; il lui parla même de son épouse & de sa fille, & il la pria, si elle croyoit le pouvoir secrettement, d'aller quelquefois consoler par sa présence & son entretien, deux infortunées qui n'avoient eu depuis six mois nul commerce avec les vivans.

Madame Riding tomba dans un extrême étonnement, en apprenant que milord Axminster, son épouse & sa fille demeuroient depuis six mois dans cet horrible séjour. Quoique ce seigneur eût des terres considérables à une distance médiocre de la sienne, elle ne l'avoit jamais vu, parce qu'il faisoit sa demeure ordinaire à Londres. Mais sa générosité, qui la rendoit l'amie de tous les malheureux, lui fit bientôt prendre un sensible intérêt à la mauvaise fortune de cette famille affligée. Elle marqua au vicomte une vive impa-

tience de voir ſon épouſe & ſa fille, & elle lui demanda cette ſatisfaction dès le même ſoir. Il la pria de remettre ſa viſite à la nuit ſuivante, ayant deſſein de les prévenir ſur cette entrevue. Pour moi, qui devois vivre déſormais familièrement avec lui, je l'aurois prié de conſentir que j'accompagnaſſe ſon retour, ſi madame Riding n'eût ſouhaité de m'entretenir en particulier, & ne m'eût prié de demeurer cette nuit avec elle. Milord Axminſter nous quitta.

Lorſque je fus ſeul avec cette dame, nous commençâmes un de ces entretiens où l'eſprit a moins de part que le cœur. Je ne l'avois pas vue depuis la mort de ma mère. Des affaires preſſantes l'avoient retenue à Londres. C'étoit la première fois qu'elle venoit au tombeau de ſa chère amie, pour lui rendre les derniers devoirs de l'eſtime & de l'amitié. Il étoit, comme j'ai dit, au milieu de ma chambre; James le lui avoit déjà montré. Elle m'en fit approcher en me prenant par la main : c'eſt donc ici, me dit-elle, que vous avez jugé à propos de renfermer les cendres de votre malheureuſe mère : c'eſt ici que la conſtance, la droiture, la bonté, toutes les perfections du corps & les vertus de l'ame ſont enſevelies avec cette chère perſonne. La terre n'y devroit plus produire que des fleurs, & exhaler des vapeurs agréables. Ciel! continua-t-

elle en y levant les yeux, tes récompenſes doivent être bien magnifiques pour la vertu, puiſque tu prens ſi peu de ſoin d'elle ici bas! Comment pourrions-nous expliquer autrement ta juſtice? Son partage ſans doute eſt dans une vie plus heureuſe; c'eſt dans ton ſein que tu la couronnes; c'eſt dans cette ſource de gloire & de félicité que ma chère amie goûte enfin les douceurs d'un éternel repos, après avoir été ſi long tems l'objet de la malignité des hommes, & le jouet de tes ennemis & des ſiens. Que ſon bonheur ſoit donc à préſent le ſoin de ton amour & l'ouvrage de ta puiſſance! Et vous, ajouta-t-elle en s'adreſſant à moi, vous qui êtes demeuré après elle pour fournir peut-être une carrière d'infortune encore plus longue, quels vœux mon amitié doit-elle faire pour vous? Vous ſouhaiterai-je des proſpérités, que l'exemple & les inſtructions de votre mère vous ont appris à mépriſer? J'entrerois mal dans ſes vues & dans vos ſentimens. Quelque ſort que le ciel vous deſtine, puiſſiez-vous être auſſi vertueux qu'elle; voilà le ſouhait de mon affection.

Après cette effuſion de tendreſſe & de zèle, madame Riding s'aſſit pour m'entretenir d'une manière plus paiſible. Elle me dit que, quoique le principal de ſes ſouhaits fût de me voir ſuivre fidélement les leçons de ma mère, elle n'étoit pas

d'avis que je dusse absolument négliger le soin de ma fortune ; qu'étant devenu le maître de ma conduite, il falloit penser à me faire un plan de desseins sages pour l'avenir, que la prudence, à la vérité, ne me permettoit point de paroître en Angleterre pendant la vie de mon père, quoique le danger, ajouta-t-elle, fût moins grand depuis que j'étois seul, qu'il ne l'étoit lorsque j'avois la compagnie de ma mère, mais qu'il y avoit d'autres voies que celles de la solitude pour me mettre en sûreté, & qu'elle en connoissoit une à laquelle elle me conseilloit de m'arrêter ; que c'étoit de sortir du royaume, pour aller joindre le roi Charles II, notre légitime maître, & pour m'attacher à son service ; qu'en prenant les armes à sa suite, & en employant mon bras pour sa querelle, j'aurois un moyen autorisé par le ciel de me venger des cruautés de mon père ; que les anglois ouvriroient à la fin les yeux pour reconnoître leur devoir ; que l'usurpation finiroit tôt ou tard par le renversement, ou du moins par la mort de Cromwel ; que ce seroit alors pour moi un avantage infini de pouvoir rentrer en Angleterre avec la connoissance de mon roi, & le mérite d'avoir embrassé sa cause ; qu'elle se chargeoit de la dépense de mon équipage, & qu'elle me mettroit en état de paroître à sa suite avec honneur ; qu'il étoit nécessaire de me dé-

terminer promptement, parce qu'on parloit d'une paix génerale entre toutes les puiſſances de l'Europe, & qu'il lui ſembloit à propos que je puſſe faire l'offre de mes ſervices avant la concluſion de la guerre; que ſi j'entrois dans ſes vues, elle hâteroit tellement les préparatifs de mon départ, qu'il dépendroit de moi de quitter le royaume avant la fin de la ſemaine.

J'eus beaucoup de peine à goûter cette propoſition. Je la trouvai même effrayante. Ce paſſage ſi prompt de la ſolitude où j'étois accoutumé de vivre, à la vie d'un homme de guerre & d'un courtiſan, me fit naître des idées ſi nouvelles, qu'elles me causèrent une eſpèce de tremblement. Je ne cachai point mon inquiétude à madame Riding. Je puis, lui dis-je, vous avouer la vérité ſans honte, puiſque vous ſavez de quelle manière j'ai été élevé. A peine ai-je parlé à deux hommes dans toute ma vie. Quel perſonnage ferai-je dans une armée ou à la cour, dont j'ignore les manières & les uſages? Ce n'eſt pas que je croye manquer de courage & de réſolution, mais je ſens que la façon dont j'ai vécu juſqu'aujourd'hui ne me rend point propre au commerce du grand monde. La converſation, ajoutai-je, que j'ai eue aujourd'hui avec milord Axminſter, m'a fait apperçevoir bien du ridicule dans mes manières, par l'extrême différence que

j'ai remarqué dans les ſiennes. Madame Riding ſe mit à rire. Elle me répondit qu'il me manquoit à la vérité quelque choſe du côté de la politeſſe, mais qu'un peu d'uſage ſerviroit à me former plus promptement que je n'eſpérois. Je ne pus néanmoins lui promettre de ſuivre ſon projet, ſans avoir pris quelque tems pour y réfléchir. Je m'occupai de cette penſée pendant toute la nuit. Milord Axminſter revint à ma grotte le lendemain au matin. Je n'avois point encore pris de réſolution. Sa préſence me fit plaiſir; je lui découvris mon embarras, & je le priai naturellement de me dire ce qu'il penſoit de mes qualités perſonnelles, & de mes diſpoſitions pour le monde. Il trouva cette queſtion plaiſante. Cependant après avoir ſouri modeſtement de ma ſimplicité: je vous tromperois, me dit-il, ſi je vous aſſurois qu'il ne vous manque rien pour paroître avec diſtinction dans un certain monde; les vertus dont vous faites votre étude, ſont un foible mérite aux yeux de ceux qui ne les poſsèdent pas. Ceux mêmes qui les eſtiment, ne les aiment point trop farouches & trop auſtères; il faut qu'elles ſachent ſe prêter un peu à la foibleſſe & à la corruption des hommes. Dans le fond vous êtes d'un caractère doux & humain, ajouta-t-il, je vous ai déjà aſſez vu pour le reconnoître, mais votre droiture s'exprime peut-être trop

naturellement. Vous vous êtes formé une juste idée des hommes, en les regardant pour la plupart comme des méchans & des trompeurs ; mais cette opinion doit se tenir renfermée au fond du cœur, pour y servir seulement de règle & de motifs à la prudence des actions. Il me donna pour exemple la manière dont je m'y étois pris la veille pour lui demander son amitié. Vous m'avez marqué d'abord, continua-t-il, une défiance & une crainte qui avoient quelque chose d'offensant, & passant tout d'un coup à l'extrémité opposée, vous vous êtes livré sans réserve sur la simple assurance que je vous ai donnée de ma franchise. Voilà tout à la fois deux excès : le premier auroit pu déplaire à tout autre qu'à moi, & vous attirer une réponse fâcheuse ; le second vous faisoit exposer votre propre vie, en découvrant trop facilement votre secret ; un perfide auroit pu se servir de cette facilité pour vous tromper. Pour moi qui joints quelqu'expérience à ma sincérité, j'ai reconnu tout d'un coup le fond de vos principes, & je n'ai pas fait difficulté à mon tour de m'ouvrir à vous avec beaucoup de confiance, sur-tout après avoir entendu le récit de vos malheurs & de ceux de votre mère. Mais ce que j'ai fait avec discernement, vous l'aviez fait avec un peu d'imprudence & de témérité. J'embrassai ce cher ami avec ardeur, & je le

remerciai d'un conseil dont je sentois l'importance. De combien d'autres avis, lui dis-je, n'aurois-je pas besoin pour devenir propre à la société des hommes ? Cependant madame Riding veut me faire partir pour aller à la cour du roi Charles. Je lui rapportai là-dessus le discours & la proposition de cette dame ; il en fut surpris. La vérité étoit qu'elle en avoit cru trop légèrement son zèle. Elle en convint elle-même le soir, lorsque le vicomte s'en expliqua avec elle à ma prière. En effet, je me suis étonné mille fois depuis, en rappelant quelle étoit alors ma naïveté, & je puis dire la grossièreté de mes manières, que cette dame, qui avoit d'ailleurs autant de politesse & d'esprit que de bonté, eût pu former sur moi des desseins que j'étois si peu capable de remplir. Je n'ai pas moins de peine à comprendre comment il étoit arrivé que ma mère qui avoit été élevée à la cour, & à laquelle il ne manquoit sans doute aucune des qualités qui rendent une femme aimable, puisqu'elle avoit mérité la tendresse d'un grand roi, eût pu négliger jusqu'à un tel point cette partie importante de mon éducation. L'ardeur infinie qu'elle avoit conçue pour l'étude, lui faisoit regarder tout ce qui n'y avoit point de rapport avec indifférence. Elle s'étoit promis apparemment que l'âge & les occasions me feroient acquérir

[g]uérir peu à peu ce qu'elle ne jugeoit pas né[ces]saire à mon enfance. Toute son attention étoit [d]'inspirer de solides principes de vertu, & des [rè]gles constantes de raison & de sagesse. On [ver]ra dans le cours de mon histoire qu'elle ne [per]dit point absolument ses peines, du moins si [o]n s'en rapporte au témoignage d'un puissant [ro]i, qui m'a honoré dans la suite du glorieux [no]m de philosophe.

Milord Axminster m'ayant ainsi confirmé en [vé]ritable ami dans la défiance que j'avois de [m]oi-même, je le conjurai de me continuer ses [bo]ntés, & de prendre occasion de toutes mes [fa]utes pour m'instruire par ses conseils. Je suis [tr]ompé, lui dis-je, si je n'ai le fond des sentimens [te]l qu'il convient à un honnête homme, j'avois [b]esoin seulement d'un ami qui pût les diriger. [P]our ce qui regarde mes manières extérieures, [j']aurai une méthode sûre pour les former, c'est [d]e les régler sur les vôtres. Il me promit tous [se]s soins. Je lui proposai, pour me faciliter le [p]laisir de le voir continuellement, de souffrir [q]ue j'abandonnasse ma grotte, & que je fisse [t]ransporter mon lit dans la sienne. Il parut y consentir avec joie. Le changement s'exécuta l'après-midi du même jour aussi-tôt que James m'eut apporté ma nourriture. Le vicomte s'accommoda d'un repas frugal, que je le priai de

partager avec moi. [illegible] nous attendîmes [illegible] madame [illegible] qui nous avoit promis de [illegible] à la taverne.

Elle vint au milieu de la nuit [illegible]

[illegible]

[illegible] de madame [illegible]. Les [illegible]

courtes; la confiance & l'amitié naissent tout d'un coup entre les cœurs qui se ressemblent par la bonté. Miladi étoit dans sa langueur ordinaire. Si la conversation fut tendre & affectueuse, elle fut triste. Milord n'étoit point capable de conserver la fermeté auprès de sa chère épouse, & nous ne l'étions pas non plus de le voir si affligé, sans prendre une vive part à sa douleur. Il tira madame Riding à l'écart, & comme il lui avoit été facile de remarquer que c'étoit une femme d'esprit & d'expérience, il lui demanda ce qu'elle pensoit de la santé de son épouse. Elle lui répondit avec ingénuité, qu'elle auguroit mal de son extrême affoiblissement, & que sans connoître la cause de sa maladie, elle la jugeoit mortelle. Elle ajouta qu'une demeure plus commode, ou du moins un air plus sain, pourroit contribuer à la rétablir, & elle lui offrit sa maison pour elle, en la pressant avec beaucoup d'instance de l'accepter. Il ne paroissoit point éloigné de cette offre. Ce n'eût point été une chose difficile d'y faire transporter miladi dans un carrosse, & de feindre que c'étoit une amie de madame Riding qui arrivoit de Londres. Il n'étoit question que d'y faire consentir cette dame affligée, qui étoit trop idolâtre de son époux pour l'abandonner un moment. Le vicomte ne l'ignoroit pas; il appréhendoit même de lui causer quelque chagrin

par une telle propoſition. Cependant il la lui fit. Mais qu'il avoit eu raiſon de craindre de l'affliger trop en la lui faiſant! Elle ne lui répondit d'abord que par une abondance de pleurs, dont elle arroſa ſa main, qu'elle prit entre les ſiennes. Il ſembloit que ſa douleur ne pût s'exprimer autrement. Mais ſa bouche s'ouvrit enfin aux plaintes les plus tendres. Hélas! lui dit-elle, vous en voulez à ma vie, je le vois bien, elle vous importune. La nature alloit la reprendre : pourquoi vous laſſez-vous? encore un moment, & vous ſerez délivré de moi pour toujours. Les larmes nous tombèrent des yeux à nous mêmes en voyant les ſiennes qui ne ceſſoient point de couler, & milord Axminſter auſſi touché qu'elle & que nous tous enſemble, demeuroit comme immobile à l'entendre & à la regarder. Madame Riding, qui étoit la cauſe innocente de ce trouble, prit la parole pour en faire des excuſes à miladi, & la prier d'attribuer ſon imprudence à ſon zèle.

Cette viſite néanmoins produiſit plus d'une utilité; elle procura au vicomte un nouveau remède contre l'excès de ſa triſteſſe, dans l'agréable converſation de madame Riding, & à miladi des ſecours qu'elle n'avoit pu recevoir ſi facilement juſqu'alors. Madame Riding laiſſa paſſer peu de nuits ſans les venir voir de la même

manière, ou sans leur envoyer à l'un ou à l'autre tout ce qu'elle s'imaginoit de plus propre à leur santé ou à leur consolation. Pour moi, dont l'amitié ne fit qu'augmenter tous les jours pour milord Axminster, je reçus aussi contiuellement de nouveaux témoignages de la sienne. Nous devînmes inséparables. Son zèle, pour mon instruction, ne se relâcha pas un moment. Il me fit faire en peu de mois des progrès qu'on ne fait pas en une année dans la meilleure académie. J'appercevois moi même sensiblement le changement de mes manières. Quoique l'étude fût toujours mon goût dominant, je quittois volontiers mes livres pour aller à mes nouveaux exercices. J'apprenois à monter à cheval & à me servir de diverses armes; je me formois à la bonne grace du corps; je devenois civil, prévenant, attentif à obliger, & je reconnoissois de plus en plus qu'il manque quelque chose aux sciences les plus solides & même à la vertu, lorsqu'elles ne sont point accompagnées de quelque savoir vivre, & de cet air de politesse qui les rend douces & aimables.

Une nouvelle révolution qui arriva dans mes sentimens, servit beaucoup à hâter le succès des soins de mon illustre maître. C'est une circonstance de ma vie que je veux expliquer avec soin, parce que, quelque légère qu'elle ait été dans son

origine, elle a donné depuis naiſſance à des événemens ſi conſidérables, qu'ils compoſent la partie la plus intéreſſante de mon hiſtoire.

Je vivois ſi familiérement avec milord Axminſter & ſon épouſe, que je me regardois moins comme un étranger, que comme leur propre fils. Mon tems ſe paſſoit à recevoir les inſtructions de milord, ou à déſennuyer miladi par la lecture d'un bon livre, ou à donner moi-même à leur aimable fille quelque teinture des ſciences qui peuvent convenir à ſon ſexe ; elle s'appeloit *Fanny*. Cette jeune perſonne avoit une extrême avidité d'apprendre, ſon âge ne paſſoit point encore dix ans ; mais rien n'ouvre tant l'eſprit que l'infortune. Elle avoit déjà une pénétration qui la faiſoit entrer tout d'un coup dans le ſens de mes diſcours & de ſes lectures : elle ne recevoit rien dans ſa mémoire, qu'elle ne digérât par une attentive réflexion ; elle auroit refuſé d'apprendre ce qu'elle n'auroit point compris parfaitement : de ſorte que toutes ſes idées étant claires & bien liées, elle tiroit de cette méthode une grande juſteſſe d'eſprit, & une facilité ſurprenante à s'exprimer. J'admirois ſes talens naturels, & je n'épargnois rien pour les cultiver; elle étoit avec cela d'une douceur admirable, & d'une ſenſibilité pour les moindres bienfaits, qui lui faiſoit attacher le plus haut prix à mes

ſoins. Sa reconnoiſſance ſe déclaroit à tous momens par ſes careſſes innocentes, & par ſes remercimens tendres & flatteurs. Je lui renouvelois mes leçons pluſieurs fois le jour, & quoiqu'à dix ans une fille ceſſe en quelque ſorte d'être un enfant, je la careſſois moi même ſans précaution; je la prenois ſouvent ſur mes genoux, je l'embraſſois avec cette innocence ingénue qui ne penſe pas même à s'alarmer. Je tins aſſez long-tems la même conduite ſans y avoir fait une ſeule fois réflexion. Cependant il s'allumoit pendant ce tems-là un feu ſecret dans mes veines, que je ſentis avant que d'en connoître la nature. Les premières lumières que j'en eus me vinrent d'une eſpèce de frémiſſement que j'éprouvois à ſon approche, & qui ſe changeoit enſuite en un ſentiment délicieux lorſque je l'avois ſur mes genoux. Je ne pouvois me réſoudre à la quitter lorſque je la tenois dans cette tendre poſture; je l'approchois de mon cœur comme naturellement & ſans réflexion. Il ſembloit qu'il s'ouvrit pour la recevoir; il ſe refermoit enſuite triſtement lorſqu'elle s'éloignoit. S'il m'arrivoit de lui faire lire quelque choſe auprès de moi, je perdois inſenſiblement l'attention que je devois à ſa lecture; je tombois dans une diſtraction profonde, dont je revenois ſans pouvoir me rappeler de quoi j'avois eu

l'eſprit occupé. Je me ſurprenois les yeux attachés languiſſamment ſur elle, & les baiſſois tout d'un coup avec une eſpèce de honte. Je me demandois enſuite avec étonnement ce qui pouvoit la cauſer. Bientôt je ne fis plus un pas ni au dehors ni au dedans de la caverne, ſans avoir ſon image inceſſamment préſente. Je la voyois en ſonge, je me trouvois plein de ſon idée en m'éveillant, & je brûlois d'impatience de retourner auprès d'elle; là j'écoutois attentivement tout ce qu'elle diſoit; j'étois ému du ſon même de ſa voix. Tout ce qu'elle avoit touché me ſembloit avoir acquis une qualité nouvelle. Enfin l'amour n'a point de ſymptôme que je n'euſſe éprouvé avant que de m'appercevoir que j'étois effectivement la proie de cette violente maladie. Ce n'eſt pas que je n'euſſe appris par mes lectures, & par le récit de diverſes hiſtoires, qu'il y avoit une paſſion de ce nom, qu'elle étoit dangereuſe, & que ſouvent l'on s'en trouvoit atteint ſans l'avoir prévue, & ſans pouvoir s'en garantir; mais comme les ſentimens ne ſe repréſentent point par des idées, il me falloit de l'expérience pour les ſavoir connoître. Je l'acquis ainſi dans un tems où rien n'étoit plus contraire aux intérêts de ma fortune & de mon repos.

Je ne prétends point me faire honneur de

mes combats & de ma résistance; j'avoue naturellement que si l'amour est une tache pour la sagesse, c'est injustement qu'on m'a donné le nom de Sage, & qu'on m'a attribué quelque vertu; il s'empara de mon cœur par une espèce de surprise, mais je ne m'effrayai point de l'y appercevoir. J'étois persuadé, suivant les principes de la philosophie de ma mère, que les mouvemens simples de la nature, quand elle n'a point été corrompue par l'habitude du vice, n'ont jamais rien de contraire à l'innocence. Ils ne demandent point d'être réprimés, mais seulement d'être réglés par la raison. Loin donc de me reprocher de la foiblesse, ou de sentir quelque honte de ma défaite, je confesse que je me crus heureux du changement que j'éprouvois. Il n'y a qu'à faire attention de quelle manière j'avois été élevé : toute ma vie s'étoit passée tristement dans la solitude. A peine m'étois-je apperçu que j'eusse un cœur, tant il m'étoit arrivé rarement de le sentir ému. L'étude a des douceurs, mais mélancoliques, & toujours uniformes. Je n'avois même goûté qu'imparfaitement les tendresses de la nature, car ma mère étoit philosophe jusques dans ses caresses & dans son affection; je pouvois me compter au nombre de ces enfans malheureux à qui leurs parens n'ont jamais souri. Rien n'égala donc

l'avidité de mon cœur à recevoir les premiers ſentimens de l'amour. O dieu! m'écriai-je après quelques réflexions qui me firent découvrir la véritable ſituation de mon ame, je ne ſais à quoi vous me deſtinez ; mais ce que j'éprouve ne ſauroit être un effet de votre haine, ni un préſage de mauvaiſe fortune ; c'eſt la félicité même qui ſemble ſe répandre tout d'un coup dans mon cœur. Comment ai-je pu ignorer juſqu'à préſent que j'étois capable d'un tel bonheur, & pourquoi les hommes ſe plaignent-ils donc tant de la nature? Cependant, ajoutai-je en moi-même, allons bride en main ; l'amour eſt une charmante paſſion, je le ſens bien ; c'eſt une paſſion innocente, du moins par rapport à moi qui n'ai point cherché à la faire naître, & qui ai vécu juſqu'à préſent avec aſſez de vertu pour n'avoir rien dans le cœur qui puiſſe venir d'une mauvaiſe ſource. Mais on dit que c'eſt une paſſion dangereuſe qui a beſoin d'un frein continuel ; que ſi elle manque d'être ainſi retenue, elle endort la vertu peu à peu, lors même qu'elle eſt en bonne intelligence avec elle, & qu'elle la trahit & la ruine à la fin. Ne nous livrons donc à elle qu'avec les précautions qu'elle demande. La première ſera de conſerver toujours ce ſoin exact de la régler, puiſqu'il eſt ſi néceſſaire. J'y trouverai peu de difficulté, continuai-je, car

quel feroit le fruit de mes études & des inftructions de ma mère, fi je n'en tirois affez de force pour obtenir quelqu'empire fur moi-même? Je trouverai fans ceffe dans mes livres, dans mes réflexions, & dans la droiture de mon cœur, le contrepoids des dangers de l'amour. L'étude fervira, s'il fe peut, à me rendre fage, & l'amour à me rendre heureux. Une autre précaution que je veux prendre, & qui peut me raffurer feule contre toute forte de défiance, c'eft de découvrir naturellement mes difpofitions à milord Axminfter. Je veux qu'il foit mon juge; il aime fa fille, il m'aime, il a l'expérience du monde & de l'amour; fes confeils ferviront de règle à ma conduite & à mes fentimens.

Telles furent mes premières réfolutions. Je les confidérai de nouveau après les avoir formées; elles me parurent fages & vertueufes; j'étois affuré qu'elles étoient fincères. Je n'eus pas le moindre fcrupule après cela fur ma paffion, & je retournai avec empreffement à la chambre de miladi, pour y goûter la fatisfaction d'être auprès de ce que j'aimois. Il me fembloit qu'après cet examen de mes fentimens, j'allois me trouver moins embarraffé avec elle, & la careffer avec plus de liberté que jamais. J'entrai; mais fi je commençois à connoître par expé-

rience ce que c'étoit qu'un sentiment d'an
j'ignorois encore les bisarres effets de cett
sion. L'air ouvert & familier avec lequel
disposois à aborder l'aimable Fanny, m'
donna lorsque je fus auprès d'elle, & qu'el
jeté ses regards sur moi; je demeurai m
tremblant, sans pouvoir faire un effort
vaincre cet accès de timidité. Mon dessein
été de l'embrasser selon ma coutume; je
que je manquois de hardiesse, & je ne t
point mes bras prêts à m'obéir; elle s'ap
du trouble qui paroissoit dans mes yeux, &
tribuant peut être à quelque chagrin, elle
elle-même à moi pour me divertir par ses
ses. Ses mains n'eurent pas plutôt touch
miennes, que mon visage se couvrit d'une
geur extraordinaire, comme si c'eût été
involontaire de quelque honte. Je me dég
d'elle avec plus de respect & de réserve q
n'avoit accoutumé d'en remarquer dans
manières. Elle me demanda la cause de
apparente froideur, qu'elle prenoit pour tris
& elle fut étonnée de me voir aussi emba
dans ma réponse, que je l'étois dans
action.

Surpris moi-même au dernier point de
venoit de m'arriver, je pris le parti de
presque aussi-tôt, & d'aller me promener

à l'entrée de la caverne, pour m'éclaircir ſur mes propres diſpoſitions, & chercher la raiſon d'un ſi étrange changement. Suis-je déjà guéri de l'amour, diſois-je en moi-même? Eſt ce là cette paſſion que je croyois ſi tendre & ſi ardente, & dont je me promettois tant de douceurs? Loin d'aimer Fanny, ajoutois-je, je la hais aſſurément, car il n'y a que la haine qui puiſſe inſpirer l'émotion & la contrainte où je viens de me trouver en ſa préſence. Je ſuis tout différent des autres hommes, je ſuis un monſtre, comme je l'ai penſé autrefois; car il n'eſt pas naturel qu'on puiſſe paſſer ainſi tout d'un coup de l'amour à la haine. Je retombai là-deſſus dans toutes les idées que j'avois eues autrefois de mon caractère, & je me plaignis long-tems de la nature beaucoup plus que de la fortune. Après toutes mes plaintes, je ne ſentis pas que mon penchant à retourner auprès de Fanny, fût diminué; au contraire mon cœur voloit vers elle. Il murmuroit de ce que je l'avois quittée ſi bruſquement, & de ce que j'avois ſi mal répondu à l'inquiétude obligeante qu'elle m'avoit marquée pour ma ſanté. Une vive impatience me prit de retourner à ſa chambre, & de me jeter à ſes pieds pour les baiſer mille fois. J'y allois ſans me donner le tems d'examiner ces nouveaux ſentimens, & ſans me demander pourquoi je pen-

fois à me jeter à ses pieds plutôt qu'à l'embrasser comme j'y étois accoutumé; mais ayant apperçu le vicomte qui revenoit de prendre l'air aux environs de la caverne, & qui étoit prêt à rentrer comme moi, je fus obligé de le joindre.

Sa rencontre ne me causa point de peine, quoiqu'elle m'empêchât de suivre le mouvement de mon cœur. Je résolus en l'appercevant de lui découvrir ma situation, comme je me l'étois proposé; j'allai vers lui, & le priai de faire encore un tour de promenade avec moi; il y consentit : mais comme j'étois prêt à ouvrir la bouche pour m'expliquer avec confiance, ma voix s'éteignit tout d'un coup, & je me trouvai presque aussi muet que je l'avois été auprès de Fanny. Milord qui avoit cru remarquer à mon air que j'avois quelque chose à lui communiquer, me regarda fixement, comme s'il eût été surpris de mon silence. Il me fut impossible de m'empêcher de rougir, & ne me trouvant point assez de hardiesse pour parler, je laissai échapper malgré moi quelques soupirs qui trahissoient l'inquiéte disposition de mon ame. Il demanda avec empressement à quoi il devoit les attribuer. A rien, lui dis-je tristement. Ce fut envain qu'il me sollicita de lui en apprendre davantage; je recueillis mon esprit & mes forces, mais ce ne fut que pour lui faire perdre la pensée que j'eusse eu

princeſſe du

le change-
me fit ba-
n'étoit pas
au devoir
mes princi-
de faire
n'y pouvoir
indulgence.
men, que
rs de tous
prefcrire
les plus ſa-
ce qui ſub-
ou l'ordre
ire contre
ſans pou-
ce. Je me
ombattre
ma ten-
pour
for-
per
Je

auparavant une plus claire attention. En un mot; je fus frappé en y réfléchiſſant, de la diſproportion qu'il y avoit entre la fortune du vicomte & la mienne. Sa naiſſance & ſon rang l'élevoient infiniment au-deſſus de moi. Je ne l'aurois pas valu quand j'aurois été le fruit du mariage de Cromwel, combien moins n'étant que le fils de ſa maîtreſſe! Il eſt vrai que nous étions compagnons d'infortune, mais le point qui faiſoit notre différence étoit attaché à nos perſonnes. C'étoit ma crédule groſſièreté qui m'avoit fait illuſion en ne me faiſant enviſager que ſa bonté & ſon amitié, tandis qu'elle me cachoit l'inégalité de nos conditions. J'attribuai à la même cauſe la timidité que j'avois eue auprès de ſa fille, c'eſt-à-dire, à un reſpect ſecret & naturel qu'une haute naiſſance s'attire, & dont je n'avois pu me défendre au moment que j'allois y manquer en lui découvrant groſſièrement ma paſſion. Je me trompois peut-être par rapport à elle, ou du moins je n'attribuois mon ſilence qu'à la moitié de ſa cauſe, lorſque je l'attribuois au ſeul reſpect que m'avoit inſpiré la grandeur de ſa naiſſance; ma tendreſſe ſans doute y avoit la meilleure part. Mais ſi j'étois capable alors de raiſonner juſte ſur les idées de l'ordre, j'étois trop novice encore en fait de ſentimens pour ſavoir qu'un véritable amour inſpire plus de reſpect pour une bergère aimée, que la

nobleſſe

noblesse du sang pour la première princesse du monde.

Cette découverte mit beaucoup de changement dans mes premières idées. Elle me fit balancer d'abord si mon amour lui-même n'étoit pas contraire à l'ordre, & par conséquent au devoir & à la vertu. Attaché comme je l'étois à mes principes, j'aurois entrepris infailliblement de faire violence à mon cœur, si j'eusse cru n'y pouvoir souffrir ma passion sans une criminelle indulgence. Mais il me parut, après un sincère examen, que les droits de la nature étant les premiers de tous les droits, rien n'étoit assez fort pour prescrire contre eux; que l'amour en étoit un des plus sacrés, puisqu'il est comme l'ame de tout ce qui subsiste, & qu'ainsi tout ce que la raison ou l'ordre établi parmi les hommes pouvoient faire contre lui, étoit d'en interdire certains effets, sans pouvoir jamais le condamner dans sa source. Je me résolus sur ces fondemens à ne point combattre mon inclination pour Fanny, & à tirer de ma tendresse tout ce que je pouvois en espérer pour mon bonheur. Mais je ne promis pas moins fortement au ciel de ne laisser jamais rien échapper qui pût blesser l'ordre & me rendre criminel. Je m'attachai à ces deux résolutions d'une manière inébranlable. J'avois trop peu de connoissance de la nature du cœur, pour prévoir ce que me coû-

teroit un jour ma conſtance à les obſerver
c'étoit aſſez que j'euſſe reconnu mon devoi
ne pas demeurer un moment indétermin
ſuivre.

Le premier fruit de mes réſolutions fut
faire mettre plus de réſerve & de circonſp
dans mes manières, ſoit à l'égard de m
ſoit avec ſon aimable fille. Selon mon p
il ne devoit jamais s'appercevoir des ſent
que j'avois pour elle, & je ne devois les
connoître à elle-même que par des ſoins
ſervices plus ardens peut-être & plus aſſidu
ceux qui partent d'un cœur indifférent,
moins déclarés que ceux d'un amant à qu
pérance eſt permiſe. Je condamnai ma lar
un éternel ſilence. Ce que j'avois éprouv
faiſoit croire qu'elle n'auroit pas de pein
garder. Je retournai dans la caverne après
affermi dans ces ſpéculations, & j'en con
çai auſſi-tôt la rigoureuſe pratique. J'al
Fanny avec moins d'embarras que je n'avo
une heure auparavant, mais d'un air plus
poſé & plus ſérieux. Je retranchai l'exceſſi
miliarité avec laquelle j'en avois uſé juſqu'
il me ſembloit que mes careſſes avoient cha
nature avec mes ſentimens, & que je ne po
plus les regarder comme innocentes. Mon
pour ſon inſtruction ne fit qu'augmenter,

les soins que j'y apportois ne pouvoient trahir leur cause, parce qu'il étoit naturel que milord les expliquât comme un effet de la reconnoissance que j'avois pour les siens. Cependant comme il étoit clairvoyant, & que de mon côté je n'étois pas assez habile pour prendre cet air aisé sans lequel on ne soutient pas long-tems un personnage contrefait, il découvrit par ma contrainte que j'étois agité de quelque mouvement extraordinaire. Il me pressa de lui ouvrir mon cœur. Ses instances furent si tendres, qu'elles pensèrent plus d'une fois m'arracher mon secret. J'eus la force néanmoins d'y résister. Il se passa presque un an entier, pendant lequel j'observai constamment la même conduite. Je voyois Fanny continuellement, j'admirois ses charmes. Je me livrois en secret au plaisir de l'aimer, & la seule marque que je lui donnai de mon amour, fut de retrancher celles que je l'avois accoutumée à recevoir de mon amitié.

La mort de milady vérifia enfin la prédiction de madame Riding. Le ciel lui fit une faveur en finissant ses langueurs & ses peines. C'en étoit une aussi pour le vicomte, car les continuelles souffrances d'une épouse si chère, rendoient sa vie si triste & si malheureuse, qu'on auroit eu peine à le trouver un seul moment tranquille. Cependant il sentit aussi vivement sa perte que

s'il eût perdu tout son bonheur avec elle. Il en fut long-tems inconsolable. Les bons offices de madame Riding, les soins de sa fille & les miens, adoucirent peu à peu les amers sentimens de son ame. Nous le fîmes consentir à souffrir la vie, & pour achever de le guérir, madame Riding lui proposa de quitter cette sombre demeure, où depuis si long-tems il n'avoit cessé de s'affliger. Il n'étoit pas question de retourner à Londres, ni de penser à demeurer en Angleterre. La haine de Cromwel n'étoit pas éteinte, le vicomte avoit toujours à craindre les mêmes périls. Mais comme il n'étoit demeuré dans le royaume, après l'affaire de Windsor, que pour ne pas abandoner son épouse qui n'étoit point en état de le suivre, madame Riding le pressa de quitter un séjour qui convenoit aussi peu désormais à la situation de son esprit qu'à celle de sa fortune. Je perdrai ce que j'ai de plus cher, lui dit cette bonne amie, en vous voyant partir avec votre fille & Cleveland, mais c'est votre intérêt qui le demande. Je vous conseille de suivre le parti que je proposois à Cleveland il y a un an, c'est-à-dire, de passer en France, où l'on assure que le roi Charles est à présent. Il reverra volontiers d'illustres serviteurs, & vous trouverez du moins auprès de lui un asyle agréable. Milord Axminster ne goûtoit point d'abord cette propo-

sition. La haine qu'il conservoit encore pour sa vie, lui faisoit souhaiter de l'achever dans les ténèbres de notre solitude, & auprès du tombeau de son épouse. Pour moi qui trouvois dans sa présence & dans celle de sa fille de quoi borner tous mes désirs, il m'étoit indifférent de changer de demeure, dès qu'il m'étoit accordé de suivre ces deux chères personnes. Je le laissai raisonner sur cette affaire avec madame Riding. Elle le fit entrer à la fin dans ses sentimens. Mais par un retour auquel elle ne s'étoit point attendue, il la pressa de quitter elle-même l'Angleterre avec nous. Il lui représenta que dans les dispositions où elle étoit à l'égard de Cromwel & de la tyrannie, rien ne devoit l'attacher plus que nous à notre malheureuse patrie. Venez, lui dit-il, attendre en France que le ciel nous accorde un gouvernement plus juste & des jours plus heureux. Quelle qu'y puisse être notre fortune, nous la partagerons avec vous: vous servirez de mère à ma fille; j'aurai toujours pour vous l'amitié & la considération que méritent votre bonté & les services inestimables que vous avez rendus à ma triste famille. Je joignis mes prières à ses sollicitations. Elle se rendit après une délibération de quelques jours. Nous ne fûmes plus occupés que des préparatifs de notre départ. Elle envoya James dans les ports les plus voisins, pour y chercher

la commodité du premier vaisseau qui partiroit pour la France. Il en trouva un à Topsham, qui n'est qu'à deux milles d'Excester. Nous louâmes sa sagesse d'être allé directement dans ce petit port, parce que nous avions moins à craindre d'y être exposés aux recherches des émissaires de Cromwel. Milord Axminster & madame Riding, y firent transporter en secret ce qu'ils avoient de plus précieux. Toutes choses se disposèrent si heureusement, que nous fûmes en état de nous mettre en chemin peu de jours après, & de gagner sans obstacle Topsham & le vaisseau. Ainsi notre résolution fut presque aussi-tôt exécutée que conçue.

Fin du premier Livre.

LIVRE SECOND.

Nous n'abandonnâmes point sans regret notre chère caverne ; le séjour, à la vérité, de notre tristesse, mais en même tems l'asyle de nos malheurs, & la source de notre salut. Nous y laissâmes le vicomte & moi deux monumens précieux, dont nous devions conserver le souvenir plus d'un jour. Il y avoit enseveli le corps de son épouse, comme j'avois fait de celui de ma mère. Ce ne fut pas sans avoir arrosé leurs tombeaux de nos larmes que nous quittâmes ce lieu désert, ni sans recommander aux génies tutélaires qui nous y avoient protégés si long-tems, de veiller à leur défense, & de les garantir de la profanation des méchans.

Je le répéte, malgré la reconnoissance qui m'attachoit inséparablement à la fortune du vicomte, & malgré la passion même que j'avois pour sa fille, qui me faisoit trouver tant de douceur à la suivre, je ne pus me défendre d'un vif sentiment de tristesse le jour que nous quittâmes Rumneyhole. J'aurois pu l'expliquer naturellement, comme un effet de l'impression que faisoit déjà sur moi la pensée du nouveau genre de vie que j'allois commencer, mais en examinant de

plus près la disposition de mon ame, je c
découvrir quelque chose de plus sérieux c
simple jeu de l'imagination. Ce n'étoit point
tristesse superficielle que le même moment
voir naître & dissiper. J'étois pénétré de
leur. Je regardois en soupirant le lieu tranq
d'où j'étois prêt de m'éloigner ; semblable
matelot qui est obligé de quitter le port dar
tems orageux, & qui jette un œil tendre
le rivage avant que de se tourner vers l'es
immense des mers, où il est peut-être atte
par un triste naufrage. Ma vie avoit comm
trop malheureusement pour m'attendre da
suite aux faveurs de la fortune. L'exemple de
mère, & celui du vicomte qui subsistoient de
mes yeux, étoient deux présages sinistres
m'annonçoient ma destinée. Je voyois en gén
& confusément mille raisons de craindre
une seule d'espérer. Où vais-je? dans qu
vues? avec quel espoir? Telles étoient les q
tions que je me fis cent fois à moi-même le
de notre départ, sans qu'il s'offrît rien à
esprit pour y servir de réponse. Je comptois
l'assistance certaine de milord Axminster, r
ses espérances étoient-elles beaucoup mieux
blies que les miennes? Ce n'étoit point l'e
rience, comme on l'a pu voir, qui me suggé
ces difficultés, elles venoient de quelque soli

d'esprit que j'avois reçue de la nature, & qui me faisoit raisonner du moins sur les possibilités dans les choses que je ne connoissois point par elles-mêmes, faute d'usage du monde & de commerce avec les autres hommes. Si c'est vous, dis-je au ciel après ces réflexions, qui me faites pressentir ainsi les peines dont je suis menacé, joignez du moins le secours à vos avertissemens, & ne m'exposez point à des maux qui surpassent la médiocre portion de force que vous m'avez accordée. Je sais que j'ai reçu de vous de la droiture & de la raison, j'espère de vous en rendre un compte fidelle. Si j'ai besoin de quelque chose au-delà, c'est de vous encore qu'il faut que je le tienne, & je vous le demande.

Je fis le chemin jusqu'à Topsham, uniquement occupé de ces pensées. On mit à la voile presque aussi-tôt. Nous étions sur un vaisseau Nantois qui devoit s'arrêter à Brest, où nous avions dessein de débarquer. Nous voguâmes pendant une partie du jour avec un vent favorable. Il changea tout d'un coup vers le soir, & le tems devint si gros, que nos matelots nous firent craindre une furieuse tempête. Telle devoit être la première faveur qui m'étoit préparée par la fortune. Le capitaine nous ayant paru un homme poli, nous n'avions pas fait difficulté de lui apprendre le nom & le rang de milord Ax-

minſter. Il s'étoit ſervi de cette connoiſſance pour faire mille civilités à ce ſeigneur ; de ſorte que commençant à appercevoir quelque danger, il vint le prier, lui, & nous qui avions l'honneur de l'accompagner, de deſcendre dans l'endroit le plus sûr du vaiſſeau, où il nous plaça lui-même. Nous y demeurâmes environ deux heures. L'horrible mugiſſement des vagues, & l'ébranlement du vaiſſeau, nous faiſoit juger de la grandeur du péril. L'amour beaucoup plus que la peur, étoit la paſſion qui règnoit dans mon ame, car je n'avois point d'autre inquiétude que celle que je ſentois pour Fanny. Elle étoit à demi morte de frayeur. Madame Riding n'étoit pas moins alarmée qu'elle. Milord tâchoit de les raſſurer par ſes diſcours, & moi je m'occupois à raiſonner intérieurement ſur le péril, & à chercher par quel moyen je pourrois me rendre utile à l'objet de mes tendres affections. En conſidérant toutes les parties du cabinet où nous étions, j'apperçus une longue corde, qui me fit ſouvenir auſſi-tôt d'un exemple de naufrage que j'avois lu dans mes livres, & de l'adreſſe avec laquelle un heureux époux s'étoit ſervi de cet inſtrument pour ſauver ſa vie & celle de ſon épouſe. Je m'en ſaiſis ſans affectation, & je la mis dans ma poche. Le capitaine entra preſque au même moment. Il dit au vicomte d'un air alarmé, que

c'étoit fait de son vaisseau, qu'il ne pouvoit résister dix minutes à la tempête; qu'il falloit ou se préparer à la mort, ou songer à s'en défendre par quelque résolution hardie. Madame Riding & Fanny tombèrent sans connoissance à cette triste déclaration. Je n'ai qu'un mot à vous dire, ajouta le capitaine; de deux chaloupes que j'ai sur le vaisseau, je vous en offre une pour vous & votre famille: mon lieutenant y entrera avec vous; elle est déjà en mer: hâtez-vous, & ne perdez pas un moment. Le vicomte ordonna à son valet & à James de prendre madame Riding, qui étoit une femme pesante, & de la porter à la chaloupe. Il vouloit se charger lui-même de sa fille; je m'en étois saisi. Au nom de dieu, lui dis-je, laissez-moi périr en la sauvant. Il entreprit en vain de l'ôter de mes bras; je volai sur le pont: jamais fardeau ne parut plus léger. L'extrême agitation du vaisseau ne m'empêcha point de descendre heureusement dans la chaloupe. Milord y fut un moment après moi. Nous y étions onze en comptant le lieutenant, deux rameurs, nos valets, & deux femmes qui servoient Fanny & madame Riding. La violence de la mer nous emporta en un moment loin du vaisseau. Nous n'avions point d'autre lumière que celle d'une mauvaise lanterne. Le vent souffloit avec une fureur inexprimable, & nous étions

couverts à chaque moment par les flots, qui s'élançoient cent pieds au-dessus de nos têtes, & qui retomboient sur nous avec violence. Je ne voulus point me dessaisir de Fanny, quelques instances que m'en fît le vicomte. Je la tenois serrée entre mes bras, comme une mère tient le plus cher de ses enfans. Il n'étoit plus question, ni de respect, ni de bienséance, l'amour seul étoit écouté. Elle n'avoit point recouvré la connoissance, ou si elle lui revenoit pour un moment, la frayeur d'un si horrible danger la lui faisoit perdre aussi-tôt. Comme la tempête ne paroissoit pas diminuer, je résolus d'employer la corde que j'avois apportée à l'usage auquel j'avois eu dessein de m'en servir. Ce fut le ciel même qui m'inspira cette pensée, sans laquelle c'étoit fait absolument de moi & de l'aimable Fanny. Je la liai étroitement par le milieu du corps avec le bout de la corde, je me liai de même, & j'attachai l'autre bout à la chaloupe; de sorte qu'entre le bout de la corde qui tenoit à la chaloupe & la partie qui me lioit, il y avoit la longueur de cinq ou six pieds, & à peu près autant depuis moi jusqu'à Fanny. On voit quelle étoit mon espérance. A peine avois-je fini mes nœuds, & les avois-je serrés avec beaucoup de soin, qu'une vague épouvantable éteignit notre lanterne, en donnant la plus violente secousse à la chaloupe.

femme de chambre de madame Riding s'é-
a vers moi dans un transport de frayeur. Le
ıvement de la chaloupe redoublant sa préci-
tion, elle tomba dans la mer, & nous y
aîna la pauvre Fanny & moi. Notre chûte fut
rompte, & les ténèbres d'ailleurs étoient si
sses, qu'on ne s'apperçut point d'abord de
e malheur. Nous eûmes tout le tems de
e l'onde amère. La femme de chambre périt.
r moi je fus quelque tems sans connoissance,
gré l'agitation continuelle que je recevois
a chaloupe à laquelle je tenois par ma corde,
es sauts mêmes qu'elle me faisoit faire hors de
ı, lorsqu'un coup de vent redoubloit sa vîtesse,
irent enfin à rappeler mes esprits. J'ouvris les
t sans rien appercevoir, & ce qu'on aura
ıe à croire, je sentis que malgré la secousse
na chute, malgré le choc des vagues & la
e de mes sens, j'avois toujours conservé dans
bras ma chère Fanny. Je dis que je le sentis,
e que j'avois peine d'abord à le croire moi-
ne, & que je ne m'en convainquis qu'après
ersses épreuves. Je recueillis toutes les forces
non corps & de mon esprit, pour résister aux
ues, dont les coups redoubloient continuel-
ent. Tantôt je me trouvois à fleur d'eau, &
ıme suspendu par la corde entre la chaloupe
a mer; j'avois alors quelque liberté de respi-

rer, & j'élevois Fanny autant qu'il m'étoit possible pour lui donner la même facilité. Un moment après j'étois comme enseveli sous une montagne d'eau qui s'écrouloit sur moi, & j'avalois malgré mes efforts une abondance d'eau salée. J'essayai de jeter quelques cris pour m'attirer l'attention de la chaloupe, mais le bruit des flots n'auroit pas permis d'entendre celui du tonnerre. Il étoit impossible que ma vigueur ne m'abandonnât pas à la fin, ou que la corde fût assez forte pour nous soutenir, si la tempête eût duré quelques heures de plus avec la même violence. Le vent s'appaisa vers la pointe du jour, & la tranquillité revint peu à peu sur les flots.

On nous croyoit perdus sans ressource. Milord Axminster pleuroit sa fille en père inconsolable, & loin de se réjouir de la fin du danger, il prioit le ciel de lui ouvrir comme à elle un tombeau dans le sein de la mer. A mesure que le jour s'éclaircissoit, il jetoit les yeux de côté & d'autre, avec une foible espérance de voir du moins flotter nos cadavres. Le triste état où j'étois ne m'empêcha point de le remarquer distinctement, tandis qu'il se tenoit debout dans la chaloupe, & qu'il sembloit nous chercher en promenant au loin ses regards. Je m'efforçois de crier; ma voix étoit éteinte. L'eau d'ailleurs étoit si épaisse & si mêlée de sable, que quand il eût pu s'ima-

: que nous étions proche de lui & à portée
:cevoir un prompt secours, il ne lui auroit
!té facile de nous appercevoir avant que les
bres fussent entierement dissipées. Il me vint
sprit de lever plusieurs fois la main. Le lieu-
nt fut le premier qui me découvrit, &
issant promptement dans l'espérance de pou-
atteindre jusqu'à moi avec la sienne, il fut
:is de voir une corde tendue, qui paroissoit
tir à quelque chose. Il la tira aussi-tôt;
ant amené sans peine jusqu'à lui, il n'en
pas beaucoup non-plus à me mettre moi &
cher fardeau dans la chaloupe. Cette action
: si promptement, que milord Axminster,
avoit le dos tourné, & qui considéroit la
d'un autre côté, n'eut point le tems de s'en
rcevoir. Le lieutenant s'écria, milord! le
vous rend votre fille. Sa surprise ne peut
représentée. Il ne savoit s'il en devoit croire
eux, ni de quelle maniére il falloit expli-
: ce miracle. Cependant comme il étoit in-
iin qu'elle fût en vie, il n'osa se livrer tout
coup à la joie. Il voulut d'abord la prendre
e ses bras. Quoiqu'étendu tout de mon long
s la chaloupe, je la tenois encore entre les
ns. Il eut assez de peine à l'en tirer, parce
tous mes esprits ayant coulé dans cette par-
de mon corps qui avoit été employée à la

retenir, les nerfs s'étoient tellement roidis qu'ils furent pendant quelque tems comme inflexibles. Fanny n'avoit pas la moindre connoissance. Pour moi, j'en conservois encore un peu à mon entrée dans la chaloupe, mais je ne tardai point à la perdre. On nous la rappela néanmoins à l'un & à l'autre en moins de tems qu'il n'étoit naturel de l'espérer. J'ouvris les yeux, & ma premiére curiosité fut de savoir si Fanny étoit morte ou vivante.

Milord étoit auprès de moi lorsque je fis cette question, car son amitié lui fit partager également ses soins entre sa fille & moi. Il me dit qu'elle avoit donné quelques signes de vie, & qu'il commençoit à bien espérer d'elle. En effet elle revint peu à peu après qu'on lui eut fait rendre l'eau qu'elle avoit avalée. La mer devint bientôt si paisible, qu'il ne nous restoit à craindre nul danger, & le jour étant arrivé tout à fait, nous découvrîmes les côtes de France, dont le lieutenant ne s'étoit point imaginé que nous fussions si proches. Il fit ramer à toute force vers l'endroit de la terre le plus voisin. La connoissance qu'il avoit de cette mer lui fit appercevoir que nous n'étions pas éloignés d'un petit port de Normandie qu'on appelle Fecamp. Il fit prendre cette route à ses matelots.

Nous fûmes en un moment à la vue des clochers de la ville. Mais il se trouva malheureuse-

it que la marée commençoit à se retirer. La
ère étant étroite, & le reflux par conséquent
rapide, nous courions risque d'être exposés
emeurer encore quatre ou cinq heures en
:, ce qui affligeoit extrêmement le vicomte,
ins par la crainte d'un nouveau péril, que
la peine qu'il ressentoit de se voir dépourvu
tous les secours qui étoient nécessaires au réta-
sement de Fanny. Tandis qu'il se plaignoit
la rigueur du ciel, & qu'il excitoit nos deux
ieurs à redoubler leurs efforts pour surmon-
la rapidité de l'eau, nous découvrîmes
petit vaisseau qui sortoit de la rivière, & qui
nbloit se hâter de venir vers nous. Il s'avança
vîte que nous eûmes peu de mouvement à faire
ur le joindre. En l'abordant nous crûmes recon-
ître notre capitaine. C'étoit lui-même en
et, quoiqu'il fût sur un vaisseau différent. Il
oit vu périr le sien par la tempête; & s'étant
ivé dans sa chaloupe avec huit matelots qui
mposoient son équipage, il avoit été porté à
camp par le même vent que nous. Sa géné-
sité & son attention pour milord Axminster
ivoient engagé aussi-tôt à monter sur le premier
uisseau qu'il avoit trouvé prêt, & à venir voir
nous étions encore en état de recevoir du se-
ours. Nous passâmes sur son bord. Il nous remit
ur le rivage en un moment.

Nous répandîmes des larmes de joie en touchant la terre, que nous avions eu si peu d'espérance de revoir. Fanny & madame Riding n'étoient revenues qu'à demi de leur frayeur & de leur foiblesse. On fut obligé de les transporter sur des chaises jusqu'à l'hôtellerie. J'eus assez de vigueur pour faire ce chemin à pied, mais m'étant mis au lit à mon arrivée, j'y demeurai quinze jours sans être un seul moment en état d'en sortir. Les deux dames n'y demeurèrent pas moins. Enfin le ciel ayant rétabli nos forces, nous commençâmes à nous entretenir de la situation de nos affaires, & du train qu'alloit prendre notre fortune. Nous n'en avions pas été quittes pour la peur. Ce naufrage nous avoit été presque aussi funeste qu'au capitaine, qui avoit perdu la moitié de son bien. De quantité de choses précieuses, le vicomte & madame Riding n'avoient pu sauver que leur argent & quelques bijoux, dont ils avoient eu la précaution de prendre une partie sur eux au commencement de la tempête, & de donner l'autre à leurs valets. Nous étions sans meubles, sans habits & sans linge. Le vicomte jugea à propos que nous nous rendissions d'abord à Rouen pour nous mettre en équipage, & pour y être informés certainement du lieu où étoit alors le roi Charles. Nous prîmes le chemin de cette ville; nous y

âmes quantité d'anglois qui avoient quitté
pays avec le roi, & qui attendoient son
lissement avec impatience. Ils nous don-
ıt tous les éclaircissemens que nous de-
lions sur l'état de sa fortune, & par consé-
.t sur celle que nous avions à espérer auprès
ii. Ce malheureux prince n'étoit rien moins
dans l'abondance. On nous dit que sa suite
à peine celle d'un gentilhomme du com-
; qu'il l'augmentoit lorsqu'il étoit à Paris,
lans les cours voisines, mais que dans les
ges qu'il faisoit d'un lieu à l'autre, pour
ander du secours à divers princes, & les
:esser dans sa cause, il n'étoit accompagné
nairement que de deux ou trois serviteurs;
l étoit réduit à cette simplicité d'équipage
un besoin presque continuel d'argent; que
ous en avions à lui offrir, ou du moins si
s pouvions le suivre à nos frais, il nous ver-
arriver auprès de lui avec joie, mais que
ous le cherchions dans le dessein de tirer no-
subsistance de ses libéralités, on nous conseil-
de renoncer à un voyage aussi long qu'inu-
; qu'on le croyoit parti depuis quelque tems
ır se rendre sur les frontieres de France &
:spagne, où se devoient tenir des conféren-
pour la paix entre le cardinal Mazarin &
n Louis de Haro; que la route étoit pour le

moins de deux cens lieues, & que c'étoit à nous d'examiner si nous étions en état d'entreprendre un chemin si long, avec si peu d'espérance.

Milord Axminster ne s'étoit fait connoître à ceux qui lui donnoient cet avis, que sous la qualité d'un anglois expatrié pour la cause du roi. Il les remercia sans s'expliquer davantage; mais loin d'en être plus refroidi dans son dessein, il jugea au contraire que s'il y eût eu pour un homme tel que lui des momens favorables à chercher pour se faire un chemin à l'amitié de son maître, il ne pouvoit souhaiter de plus heureuses circonstances que celles qu'on lui représentoit. Malgré les pertes qu'il avoit essuyées dans notre naufrage, il lui restoit de grosses sommes en argent comptant, & il attendoit dans la suite des remises encore plus considérables par le moyen de milord Terwill. Il lui avoit écrit avant notre départ, pour le prier de se charger du soin de ses affaires, comme il l'avoit fait jusqu'alors. A quoi ses richesses pouvoient-elles être employées plus glorieusement qu'au secours de son roi? Je m'apperçus même que cette pensée lui donnoit un air de satisfaction que je ne lui avois jamais vu. Il pressa les ordres qu'il avoit déjà donnés pour notre habillement & nos voitures. Son projet étoit de traverser toute la France,

plutôt que de reprendre la route de la mer ; elle eût été plus courte, mais Fanny & madame Riding avoient de la répugnance à s'exposer si-tôt à des périls dont elles ne faisoient que de sortir.

Je ne fus pas oisif à Rouen pendant que le vicomte faisoit travailler à son équipage. C'étoit quelque chose de si nouveau pour moi de marcher dans une grande ville & de me mêler parmi les hommes, que je laissois passer peu de jours sans me procurer ce divertissement. Il ne servit pas moins à mon instruction qu'à satisfaire ma curiosité. Je parlois assez facilement la langue françoise ; je l'avois apprise dès mon enfance. Le premier usage que j'en fis hors de la présence du vicomte, fut chez quelques marchands, où je me fis conduire pour acheter diverses bagatelles dont j'avois besoin. Je savois en général qu'il y avoit dans les villes un grand nombre de ces personnes officieuses qui font des amas considérables de tout ce qui peut servir à l'utilité des autres hommes, & qui sont toujours prêtes à les distribuer pour quelque somme d'argent, dont il est juste qu'on paye leurs peines & la valeur de leurs marchandises. J'admirai en entrant dans une boutique de bijoutier, l'ordre & la variété des bijoux de toute espèce qui y étoient étalés. Comme je rappelois tout à mes

principes de générosité & de justice, je ne pus me défendre d'un mouvement de respect pour le maître de la maison, en considérant de quel zèle il devoit être rempli pour le bien de la société humaine, lui qui s'employoit avec tant de soin à satisfaire aux besoins de tous ceux qui avoient recours à lui. Par quelle reconnoissance, disois-je, peut-on assez payer de tels services? Mon admiration augmenta encore lorsque je remarquai son empressement à m'offrir tout ce qui étoit contenu dans sa boutique, & la civilité obligeante avec laquelle il me présentoit tout ce qui pouvoit être à mon usage. Il sembloit qu'il devinât mes besoins & mes inclinations. Des étuis, des couteaux, des boîtes de toutes sortes, mille jolis colifichets, dont la vue seule étoit pour moi un spectacle des plus agréables. Je les recevois de ses mains à mesure qu'il les offroit. Je lui en demandois l'usage, qu'il m'expliquoit aussi-tôt avec une grande facilité d'expression, & je les mettois auprès de moi pour en recevoir d'autres qu'il me présentoit de la même maniére. Enfin, comme je ne me lassois point de voir & d'entendre, il me demanda si je voulois prendre de lui toutes les marchandises que j'avois auprès de moi. Je jetai les yeux dessus. Il y en avoit une quantité considérable. Je balançai si j'accepterois tant de choses, dont la plupart étoient plus jolies

qu'utiles. Cependant je fis réflexion qu'il y auroit de la grossiéreté à refuser ce qui m'étoit offert de si bonne grace. Sa générosité étoit si visible dans ses yeux & sur ses lèvres, que je craignois même qu'il n'en vînt jusqu'à me faire prendre ses bijoux gratis, & uniquement par bonté d'ame. Je me hâtai de lui dire que j'acceptois tout, mais qu'il étoit juste aussi qu'il reçût de moi quelque retour d'estime & de reconnoissance. En conscience, me répondit-il, & au dernier mot, c'est dix pistoles. Je craindrois la punition du ciel si je trompois un jeune gentilhomme, & sur-tout un étranger. J'admirai de nouveau sa droiture, & lui ayant compté les dix pistoles, je le quittai avec mille témoignages d'une sincère estime. James qui m'accompagnoit, se chargea des bijoux. Je ne sais si ce fut par respect ou par un autre motif, qu'il me dissimula ses sentimens, mais lui ayant dit en retournant au logis qu'il y avoit plus de probité qu'on ne pensoit parmi les hommes, & que je venois d'en avoir un exemple, il se contenta de me répondre qu'il s'en trouvoit quelquefois, même parmi les marchands.

Milord Axminster & madame Riding étoient au logis lorsque j'y arrivai. Je me hâtai de leur faire voir le fardeau que James apportoit, & de leur apprendre ce que je pensois de l'honnête marchand auquel ma bonne fortune m'avoit

adressé. Je leur fis si naturellement l'éloge de sa bonté, qu'ils ne purent s'empêcher de se regarder en riant, aussi surpris de mon discours qu'ils l'étoient déjà de cette multitude de bagatelles que je leur montrois. Le vicomte me demanda ce qu'elles m'avoient coûté ? Dix pistoles, répondis-je. Il eut peine à me croire. Je l'assurai qu'elles pouvoient valoir peut-être davantage, mais qu'il étoit certain qu'elles ne valoient pas moins, puisque le marchand avoit attesté sa foi & sa conscience. Cependant il étoit si manifeste qu'elles ne valoient pas le tiers de cette somme, que milord qui devoit connoître le fond de ma bourse, puisque c'étoit lui-même qui l'avoit remplie, me pria de lui laisser compter ce qui me restoit d'argent. Peut-être avez-vous oublié, me dit-il, la valeur des monnoies, quoique je vous l'aie apprise avant votre départ ; vous croyez avoir payé plus que vous n'avez fait. Il examina ce qui me restoit & il ne trouva mon rapport infidelle qu'en un point ; c'est qu'au lieu de dix pistoles que je croyois avoir données, le marchand en avoit reçu de moi quinze. Il en prit occasion, non de me reprocher cet achat de bagatelles, qu'il étoit bien persuadé que je n'estimois pas plus que lui, mais de m'instruire de mille choses qui ne s'apprennent point par l'étude des livres. J'avois quelque peine à reconnoître que j'eusse

été trompé ſi groſſièrement. N'en rougiſſez pas, me dit-il : votre ignorance à cet égard eſt moins honteuſe pour vous que pour ceux qui peuvent vous tromper, parce que vous ne vous défiez pas d'eux, & que vous n'avez pas encore eu l'occaſion de les connoître. C'eſt le malheur & la honte des hommes, ajouta-t-il avec beaucoup de ſageſſe, qu'on ait beſoin d'une autre étude que celle de la vertu, & d'autres principes que ceux de l'innocence, pour ſavoir vivre & ſe conduire avec eux. Ce n'eſt pas aſſez pour un honnête-homme, de plaindre ou de mépriſer ceux qui ne lui reſſemblent pas, il faut qu'il ſache ſe défendre de leurs artifices. Comme il y a une ſcience qui enſeigne à faire du bien aux autres, il y en a une qui apprend à éviter le mal qu'ils peuvent nous faire. Celle-ci vous manque, mais un peu d'uſage vous en aura bientôt inſtruit. Je lui répondis que mon regret n'étoit pas préciſément d'avoir été trompé, mais de l'avoir été par les apparences de la bonté & de la vertu. Vous le ferez plus d'une fois, reprit-il, ſi vous en jugez toujours à la première vue; cette ſcience dont je vous parle, & qui vous eſt néceſſaire, conſiſte juſtement à diſtinguer les dehors qui ſont ſouvent trompeurs, ou à ſe tenir du moins dans une défiance raiſonnable à l'égard de ceux dont on n'a pas eu le tems de démêler les intentions.

Avec quelque adresse & quelque soin que le vice se déguise, il ne soutient pas long-tems l'examen d'un œil droit & attentif. Il y a très-peu de marques qui lui soient communes avec la vertu, la différence ne coûte guères à appercevoir. Le vicomte ajouta que les règles qu'il me donnoit étoient générales, & regardoient tous les hommes, mais qu'à l'égard des marchands en particulier, il y en avoit d'autres qui étoient plus faciles à suivre; que la fraude & la supercherie étoient comme passées en usage dans cette profession, ce qui les rendoit moins dangereuses; que trompeur & marchand étant deux mots synonymes, dont le sens étoit entendu de tout le monde, on n'entroit point dans une boutique sans être armé de précaution; qu'il n'arrivoit d'être trompé qu'à ceux qui veulent bien l'être, parce qu'il n'y a personne qui ne soit instruit du péril. Cette leçon me fut extrêmement utile, parce qu'il me fut aisé de l'appliquer en mille occasions qui renaissoient tous les jours. Si j'étois assez simple pour être facile à tromper, j'avois reçu du ciel assez de bon sens pour ne l'être qu'une fois, c'est-à dire, que réfléchissant sur tout ce qui m'arrivoit, j'en tirois des lumières dont je me servois utilement dans les mêmes circonstances.

Pour ce qui regardois les cinq pistoles que

j'avois données au-delà du prix dont j'étois convenu, comme ce n'étoit qu'une erreur de compte, milord Axminſter s'imagina que le marchand ne feroit pas difficulté de me les reſtituer. Il me conſeilla de retourner chez lui ſur le champ. J'y allai, mais la ſeule ſatisfaction que je pus tirer, fut de recevoir de nouvelles civilités. Il m'aſſura qu'il n'avoit rien reçu de trop, & que nous étions tous deux trop juſtes dans nos calculs pour avoir commis une erreur ſi conſidérable.

Quoique je reconnuſſe tous les jours qu'il m'étoit utile de fréquenter le monde, & même d'être quelquefois trompé, je ſentois néanmoins une eſpèce de honte lorſqu'il m'arrivoit de l'être de nouveau dans quelque occaſion que je n'avois pas prévue. Le vicomte qui me regardoit comme ſon fils, & qui auroit été bien aiſe de me voir défait de quantité de choſes qui étoient encore à réformer dans mes idées & dans mes manières, me preſſoit de ſortir ſouvent, & de viſiter ce qu'il y avoit de remarquable dans la ville. Il m'exhortoit à m'inſinuer dans les compagnies, & il ſe faiſoit un plaiſir d'entendre les obſervations que je ne manquois pas de faire ſur tout ce qui s'étoit préſenté à mes yeux. Il demeura même à Rouen, dans cette vue, plus longtems qu'il ne s'étoit propoſé. Comme il ignoroit

la langue du pays, il ne pouvoit le connoître, me disoit-il, que sur mes relations; & me priant de lui rapporter jusqu'aux moindres bagatelles que j'avois observées, il feignoit de recevoir de moi comme une faveur ce qu'il ne m'engageoit à faire que pour ma propre utilité. Quoiqu'il n'eût pas le moindre soupçon de la tendresse que j'avois pour son aimable fille, il s'étoit apperçu que mon respect pour elle me rendoit extrêmement soumis à toutes ses volontés; il se servit encore de ce moyen pour hâter le changement qu'il désiroit dans ma personne. Il lui ordonna de me railler agréablement lorsqu'il m'échapperoit quelque simplicité en sa présence, & elle s'en acquitta d'une manière qui réussit au-de là de ses espérances. Je ne conçus pas d'abord aisément quel étoit le dessein de Fanny, & surpris de lui voir prendre avec moi un ton auquel elle n'étoit pas accoutumée, je cherchai pendant quelques jours la cause de cette nouvelle conduite. Je crus l'avoir pénétrée. Je me flattai même qu'à l'envie de suivre les ordres de son père, que je regardois comme sa premiére vue, elle joignoit une secrète reconnoissance pour mes soins, qui lui faisoit souhaiter de me voir bientôt tel que je pouvois devenir. Ce fut un aiguillon qui me donna plus de zèle que jamais à chercher les occasions de m'instruire. Je me fis introduire

dans les meilleures maiſons de la Ville par quelques Anglois qui y avoient des habitudes. J'y trouvai non ſeulement des modèles qui pouvoient ſervir à me perfectionner dans les choſes dont j'avois déjà quelque connoiſſance, mais encore une infinité d'objets qui me parurent nouveaux, & qui ſervirent autant du moins à mon divertiſſement qu'à mon inſtruction.

Les François ſont polis, il faut leur accorder cette gloire. Ils le ſont ſur-tout à l'égard des étrangers : mais je ne ſais de quelle maniére on pourroit définir proprement leur politeſſe. Elle ne conſiſte pas ſeulement dans leur manières extérieures, qui ſont gracieuſes & prévenantes, ils affectent de la répandre juſques dans leurs ſentimens, ou du moins dans une certaine façon de les exprimer qui n'eſt propre qu'à eux. Si toutes les proteſtations d'amitié, ſi les aſſurances d'eſtime, de zèle & d'attachement qu'on reçoit en France, étoient ſincères, il faudroit regarder cette nation comme une ſociété d'hommes choiſis, qui poſsèdent au plus haut degré toutes les belles qualités de l'ame, & qui n'ont pas un ſeul des défauts communs aux autres hommes. A peine fus-je entré dans une des principales maiſons où mon Compatriote m'introduiſit, que ſur cette recommandation d'être anglois & fils naturel de Cromwel, on s'empreſſa de me combler de civi-

lités. On me demanda depuis quel tems j'étois arrivé à Rouen, & l'on n'eut pas plutôt appris que j'y étois depuis quinze jours, qu'on me fit milles reproches de m'être tenu caché si long-tems. Je devois m'être fait annoncer dans toutes les maisons de la ville en arrivant, on auroit prévenu ma visite en me la rendant chez moi. Quelle perte d'avoir connu si tard une personne de mon mérite! On me fit des offres de services qui m'auroient mis pour toujours à couvert de tous les besoins, si l'on eût été fidelle à les exécuter. On admira ma bonne mine, & comme je ne répondois rien dans la premiére surprise que me causoit ce déluge de complimens, trois ou quatre dames, qui paroissoient tenir le premier rang dans la compagnie, formèrent une longue conversation sur mes belles qualités, qu'elles n'avoient point eu assurément le tems de connoître. Confus de cette éffusion de faveurs que je recevois sans les mériter, j'exprimai enfin en assez peu de mots le vif sentiment que j'en avois. On admira aussi-tôt mon esprit, quoique j'eusse dit les choses les plus communes, & les quatre dames recommencèrent mon éloge avec un redoublement d'expressions flatteuses.

J'avoue que les entendant continuer d'un air sérieux, & faisant réflexion que c'étoient des personnes d'un rang distingué qui n'avoient nul

intérêt à me tromper, je me livrai intérieurement au plaisir d'être loué par de si belles bouches. Je me persuadai même que j'avois reçu de la nature des qualités que je n'avois pas reconnues jusqu'alors, & je fus ainsi pendant quelque momens la dupe de mon amour-propre. Mais il arriva heureusement qu'une autre dame de la ville, qui venoit rendre aussi sa visite à la maîtresse du logis, fut introduite dans la salle où nous étions. On se leva pour la recevoir. Pendant le mouvement que cela produisit, j'entendis distinctement une des quatres dames qui disoit secrètement à sa voisine: convenez que voilà un jeune anglois bien sot. Je fus frappé jusqu'à rougir de honte. Elle ne s'en apperçut point; & ce qu'il y a de plus étrange; c'est qu'adressant aussi-tôt la parole à celle qui arrivoit, elle se remit sur mes louanges avec la même rapidité d'expressions. Je trouvai quelque chose de si offensant dans ce double personnage, que je vis le moment où j'allois m'en plaindre en rompant toute mesure, mais un instant de réflexion me remit. Je me reprochai seulement ma crédule simplicité, & je reconnus mieux que jamais qu'il y a peu d'occasions où l'on puisse prendre confiance aux discours & aux actions des hommes, puisqu'ils sont si naturellement perfides qu'ils trompent, sans intérêt & même sans motif.

Je fus vengé néanmoins avant la fin de ma visite. J'étois demeuré muet aussi long-tems que la conversation avoit roulé sur mon mérite, & ensuite sur les modes ou les histoires du tems. Une réflexion sérieuse qu'un honnête homme de la compagnie fit peut-être à dessein, donna ouverture à un entretien plus sensé. Je fis peu à peu violence à ma timidité, & je m'expliquai d'abord assez heureusement pour m'attirer de l'attention. Je m'animai si bien en continuant de parler, que je pris enfin le dessus par mille excellentes choses que le souvenir de mes études ou de mes réflexions me fournissoit. Je m'appercevois que j'étois écouté avec plaisir, & jetant les yeux de tems en tems sur celle qui m'avoit moins loué que raillé, j'avois la satisfaction de voir qu'elle me regardoit avec une apparence de surprise & d'admiration. Je reçus en quittant la compagnie des marques d'estime qui avoient plus de sincérité que les premiéres, mais j'y fus peu sensible. Ma droiture ne me permettoit pas de goûter des louanges que je méritois peut-être, mais qu'on m'avoit accordées avec aussi peu de réserve lorsqu'on étoit persuadé que je ne les méritois pas.

Mon aventure parut réjouissante à milord Axminster. Elle fut infiniment utile pour moi; l'effort que j'avois fait dans cette compagnie pour ouvrir la bouche avec liberté, commença à me

: donner une hardiesse que je n'avois jamais
ntie jusqu'alors. Je fus charmé de ce change-
:nt. J'avois été affligé depuis mon arrivée en
ance, c'est-à-dire, depuis que je commençois
onverser avec les hommes, de me trouver en
ir présence un certain embarras dont je ne
uvois me remettre, même après une longue
nversation. Ma timidité paroissoit sur mon vi-
ge & dans tous mes mouvemens. Ce n'est pas
e j'eusse dans le cœur un sentiment de crainte,
contraire j'étois ferme & résolu, je conservois
ite la liberté de mon esprit & de mon juge-
ent : mais c'étoit-là précisément ce qui causoit
a peine, de penser juste & solidement dans
ites les occasions, & de ne pouvoir accom-
gner l'expression de mes pensées de cet air
ce & assuré qui donne du poids à la sagesse &
la raison. S'il m'arrivoit d'entretenir un sot ou
i ignorant, je découvrois tout d'un coup son
ible, & la supériorité que j'avois sur lui; cepen-
ant j'étois contraint & presque muet en sa pré-
nce. A peine pouvois-je soutenir ses regards.
s moindres mouvemens me déconcertoient, &
: paroissois comme tremblant devant lui, pen-
lant que je lui faisois justice intérieurement, &
ue je le rangeois dans la classe méprisable où il
méritoit d'être. Grâces aux railleries que j'essuyai
à Rouen, je me défis presque tout d'un coup de

cette foiblesse. Ce n'est pas sans raison que j
ici cette remarque, & que j'ai rapporté que
légères circonstances de mon histoire qui
donné occasion. Un lecteur éclairé demand
sans doute où j'ai pu prendre toute la fe
qu'on verra dans la suite de ma vie, si je n'
tissois par quels degrés je perdis les foiblesl
la timidité de mon enfance.

Fanny contribua beaucoup à me guérir d
imperfections puériles ; c'eût été assez q
m'eût paru les appercevoir & les condam
pour m'exciter à les combattre & pour me
réussir à les vaincre. Elle y employa tant
dresse, & son inclination s'accorda si bien là-
avec les ordres de son père, que c'est à ell
je dois attribuer la promptitude de mes pro
Mon ardeur s'accrut extrêmement par une
reuse rencontre qui donna naissance, à
dirai-je ? disons à la félicité de ma vie, car
les tourmens & toutes les agitations dont ell
en même tems l'origine, ne sauroient entr
comparaison avec les torrens de joie & de
heur dont elle m'ouvrit la source.

Mon amour pour Fanny s'étoit conservé
qu'alors dans les bornes que je m'étois pres
à Rumneyhole. Je ne passois pas un moment
sentir que je l'aimois. Son idée m'accompa
continuellement. Je lui rendois mes soins

te l'ardeur d'une parfaite passion. Mais rien
roit encore trahi le secret de mon cœur. J'igno-
: ce qu'elle avoit pensé du changement de mes
nières dans la caverne de Rumneyhole. Elle
oit contentée de mettre aussi plus de réserve
is les siennes, sans qu'il m'eût paru d'ailleurs
: sa bonté pour moi fût diminuée. Elle savoit
bligation qu'elle m'avoit eue sur la mer, &
: reconnoissoit avec joie qu'elle étoit redevable
la vie à mes soins. Son père lui rappeloit sou-
nt ce souvenir; il lui répétoit qu'elle devoit
aimer comme un second père, puisque ce sont
ıx faveurs à peu près égales de donner la vie à
elqu'un, ou de lui faire éviter la mort. Ah!
ois-je intérieurement, lorsqu'il lui tenoit ce dis-
ırs en ma présence, puisse-t elle me regarder
ıtôt comme son tendre amant! Je ne veux point
ıne qualité qui me laisseroit son cœur à partager
ec quelqu'un. Je n'osois pourtant former d'es-
rance, & j'étois encore plus éloigné de lui faire
nnoître mes desirs. Je n'avois, il est vrai, ni
; rigueurs de l'absence à souffrir, (j'étois sans
sse avec elle), ni à craindre ses froideurs & ses
dains, car j'étois assuré du moins de son ami-
é, si je n'osois prétendre à son amour. Ainsi
étois aussi tranquille qu'on peut l'être avec un
eur qui ne sent rien dont il puisse se plaindre,
ais qui n'a point ce qu'il desire.

Tel étoit le fond de mes ſentimens, lorſqu'il m'arriva d'être le jouet des quatre dames françoiſes. Quelque mécontentement que j'en euſſe reſſenti d'abord, il ne m'empêcha point de retourner le lendemain à la même aſſemblée. La compagnie étoit compoſée des mêmes perſonnes, & je n'y fus pas reçu moins civilement que la premiére fois. Le ſuccès que ma hardieſſe avoit eu la veille, m'en inſpira ce jour là une nouvelle: j'eus aſſez de part à tout ce qui ſe dit d'agréable dans la converſation, pour m'aſſurer d'avoir fait prendre aux dames une idée ſavorable de mon eſprit. J'en reçus avant la fin du jour des marques qui n'étoient pas trompeuſes. Le caractère des dames françoiſes, autant que j'ai pu le remarquer dans le peu de ſéjour que j'ai fait en France, eſt un compoſé de tous les extrêmes. Elles ne ſont indifférentes à l'égard de rien. Il faut qu'elles mépriſent, qu'elles raillent, ou qu'elles approuvent; qu'elles aiment ou qu'elles haïſſent. Elles ſont impitoyables pour le ridicule, elles ſont pénétrantes & actives à le découvrir dans les perſonnes pour leſquelles leur cœur n'eſt pas prévenu. Elles ont beſoin de toute la politeſſe qui eſt comme naturelle à leur nation, pour vaincre le penchant qu'elles ont à rire, à railler, & à ſe répandre en bons mots, qui n'en ſont que plus piquans lorſqu'ils ſortent ainſi

d'une bouche pleine de charmes. Tout au contraire, leur cœur se déclare-t-il pour quelqu'un, elles portent l'indulgence & la bonté jusqu'à l'aveuglement. Tout se change en perfections & en vertus dans ce qu'elles aiment. Elles sont tendres & passionnées, elles louent, elles approuvent, elles admirent; enfin leur esprit reçoit toujours la loi de leur cœur, & leur cœur n'est jamais modéré dans ses sentimens. Une des quatre dames qui m'avoient raillé la veille, celle même qui m'avoit traité de sot, entra pour moi tout d'un coup dans cette disposition. J'aurois pu m'en appercevoir avant que de quitter l'assemblée, si j'eusse été capable alors de faire ces sortes d'observations, mais prenant ses regards continuels, & les assurances même d'estime qu'elle trouva le moyen de me donner en secret, pour des civilités ordinaires, je retournai au logis sans lui laisser lieu de croire que j'eusse compris ce qu'il y avoit d'obligeant pour moi dans ses manières. Il se passa quelque tems, pendant lequel je ne manquai point de me trouver assidûment à l'assemblée. Les honnêtetés de cette dame, ses regards & ses éloges, ne firent que redoubler chaque jour. Le seul effet qu'ils produisirent sur moi, fut de me faire oublier entièrement le premier sujet que j'avois eu de me plaindre d'elle. Enfin étant un jour à m'entretenir avec milord, on

vint m'avertir qu'un laquais demandoit à me parler. Il m'apportoit une lettre, je la reçus, & comme il se retira aussi tôt sans marquer qu'il attendît une réponse, je retournai auprès de milord, & j'ouvris la lettre en sa présence. Il avoit autant d'empressement que moi de connoître le mystère de ce message. C'étoit un billet de cinq ou six lignes seulement, par lequel on me prioit de me trouver le soir du même jour dans un lieu qu'on m'assignoit, pour y recevoir les témoignages de l'estime d'une personne que je ne trouverois peut-être pas indigne de la mienne. J'expliquai le sens de ces paroles à milord. Il me félicita sur ma bonne fortune, & ravi de cette aventure qu'il jugeoit propre à me former de plus en plus, il me conseilla de me rendre fidellement à l'assignation. Je lui répondis que mon dessein n'étoit pas d'y manquer. Fanny étoit présente à notre entretien; elle ne parut point y prendre part. Mais le Vicomte étant sorti peu après, & me trouvant seul avec elle, je remarquai qu'elle gardoit un silence qui ne lui étoit pas ordinaire avec moi. Je fus le premier à le rompre pour lui parler, en riant, du bonheur que j'avois de plaire à une dame françoise. Elle me dit d'un air qui me parut timide: Vous êtes donc résolu d'aimer cette dame, & d'aller au lieu qu'elle vous marque? Je fus ému du

tion dont elle avoit parlé. Je la regardai; nos yeux se rencontrèrent, & par un mouvement qui se conçoit mieux qu'il ne s'exprime, nous demeurâmes ainsi quelque tems à nous considérer avec une tendre langueur. Elle baissa enfin la vue en rougissant, comme si elle eût eu quelque honte de ce qui venoit de lui arriver. Pour moi, qui me sentis pénétré jusqu'au fond du cœur, je me levai sans parler, & prenant la lettre qui étoit ouverte sur la table, je la déchirai en mille pièces. Notre silence continua jusqu'au retour de milord qui n'étoit sorti que pour un moment. Il fut surpris de voir la lettre en pièces sur le plancher. Est-ce-là, me dit-il, le cas que vous faites des faveurs de l'amour? Je lui répondis que j'avois changé de sentiment par rapport au rendez-vous, ou plutôt que n'ayant nul goût pour une intrigue amoureuse, je n'avois pas pensé sérieusement à répondre aux avances de cette dame inconnue. Il insista sur son premier conseil, & il m'apporta toutes les raisons qui pouvoient m'engager à le suivre indépendamment de l'amour. Je lui déclarai que ses instances étoient inutiles, & je laissai passer effectivement la journée sans sortir du logis.

J'étois trop attentif à tous les mouvemens de Fanny, pour ne pas reconnoître qu'elle étoit satisfaite de ma conduite, & qu'elle étoit entrée dans le sens de ce sacrifice. Cependant je n'en de-

vins ni plus hardi, ni moins respectueux auprès d'elle. C'étoit assez pour moi que j'eusse pu prendre dans ses yeux un rayon d'espérance, & que j'eusse lieu de croire qu'elle connoissoit une partie de mes sentimens. Elle s'apperçoit de mes soins, disois-je en moi-même, lorsque je lui en rendois de passionnés; elle les explique; peut-être a-t-elle la bonté de les approuver. Qui sait à quoi l'amour me destine? Ces tendres regards qu'elle laissa échapper l'autre jour, n'étoient-ils pas bien au-dessus de mes prétentions! Il ne m'arrivera jamais de lui rien demander, mon devoir m'ordonne un silence éternel; mais si le ciel lui inspire quelque bonté pour moi, pourquoi ne tâcherois-je pas de m'en rendre digne? Milord pourroit-il condamner lui-même des sentimens aussi purs & aussi réglés que les miens? C'est une passion bien parfaite que celle qui ne craint point l'examen d'un père, & qui demeure néanmoins si respectueuse & si timide, qu'elle n'ose même se découvrir à celle qui l'a fait naître. Je résolus de nouveau de conserver à jamais cette innocence dans mes desirs.

Le jour suivant ne se passa point sans que je fusse éclairci sur le billet que j'avois reçu, & sur le carractère de la personne qui me l'avoit envoyé. M'étant trouvé à l'assemblée à l'heure ordinaire, je m'apperçus qu'il y manquoit une des

es que j'y avois toujours vues. On vint m'a-
ir un moment après mon arrivée, qu'une
onne de ma connoissance souhaitoit de me
er à la porte. Je descendis aussi-tôt, & j'y
vai en effet le même gentilhomme anglois
m'avoit introduit dans cette maison. Il me
de le suivre dans un lieu à l'écart, où il vou-
m'entretenir. J'attendis qu'il s'expliquât. Je
chargé, me dit-il, d'une étrange commission.
s souvenez - vous d'une dame que vous
vue quelquefois à l'assemblée, une grande
ne, brune & bien faite, qui vous regarde
tant d'attention que vous avez pu vous ap-
evoir qu'elle vous veut du bien? Elle est de
amies. C'est de sa part que je suis ici, pour
plaindre en son nom d'une injure qu'elle pré-
l avoir reçue de vous. En un mot, ajouta-t-il
'interrompant, je suis persuadé qu'elle vous
e passionnément, & qu'elle veut me faire ser-
à la mettre en liaison avec vous, car sous pré-
e de cette injure prétendue qu'elle ne m'a
it expliquée, elle exige de moi que je vous
duise chez elle, & que je vous engage à lui
e quelque satisfaction.

e n'eus point de peine à juger de quelle injure
se plaignoit. Cependant je cachai à mon
, par discrétion, que j'eusse reçu une lettre
m'étoit sans doute venue d'elle; & n'ayant

point dessein de lier avec elle le moindre commerce, je le priai de se charger lui-même de mes excuses, s'il étoit vrai que j'eusse eu, sans le vouloir, le malheur d'offenser une dame pour laquelle j'avois beaucoup de respect & de considération. Il ne se paya point de cette défaite. J'ai promis, reprit-il, de vous amener; il faut dégager ma parole, & ne pas faire passer les anglois pour des gens grossiers & farouches. Je me laissai entraîner par ses instances. Il m'apprit en allant que cette dame étoit veuve d'un conseiller au parlement, & qu'elle jouissoit d'un revenu considérable. Comme il n'ignoroit point ma naissance & l'état de ma fortune, que je n'avois pas les mêmes raisons de cacher que milord Axminster, il crut me donner un conseil d'ami, en m'exhortant à profiter de la tendresse qu'elle avoit pour moi. Nous entrâmes dans une maison belle & bien meublée. Mon ami qui y alloit tous les jours familièrement, crut pouvoir m'introduire sans s'être fait annoncer. Un bruit confus que nous entendîmes de l'anti-chambre, nous fit arrêter un moment pour prêter l'oreille. C'étoit la voix de deux personnes qui sembloient parler avec chaleur, & qui répétoient sans cesse le nom de mon ami. La curiosité le porta à s'avancer davantage pour recueillir quelque chose d'une conversation qui sembloit l'intéresser. Après avoir écouté

un demi-quart d'heure à la porte, il revint à moi en bénissant le ciel qui l'avoit conduit si à propos pour y apprendre un dessein détestable qui se tramoit contre lui. Sortons promptement, me dit-il, je ne reparoîtrai plus dans cette maison & je suis fâché de vous avoir proposé d'y venir.

Il m'apprit en sortant son véritable nom que je ne connoissois point, il s'appeloit milord *Omerson*. Il étoit à Rouen depuis trois mois, après avoir été obligé de quitter l'Angleterre, pour éviter le ressentiment de mon père qu'il avoit mortellement offensé. Personne n'y connoissoit son nom ni sa qualité, excepté cette dame dont il avoit vu le frère à Londres. Ce frère se nommoit monsieur *Lallin*. Milord Omerson avoit pris de lui des lettres de recommandation auprès de sa sœur, & s'étant sauvé à Rouen, il avoit lié une connoissance si intime avec elle, qu'il n'avoit pas fait difficulté de lui confier le secret de ses affaires. Ce n'étoit point d'elle en effet, qu'il auroit eu raison de se défier; elle étoit généreuse & de bonne foi, mais son frere étoit un perfide, qui fonda l'espérance de sa fortune sur la ruine de milord Omerson. Lorsqu'il fut assuré par les lettres de sa sœur que ce seigneur étoit arrivé à Rouen, il s'insinua tellement à la cour de Londres, qu'il trouva le moyen de pénétrer jusqu'à mon père. Il lui fit

connoître qu'il ſavoit le lieu où s'étoit retiré ſon ennemi, & s'engagea à le livrer. à ſa vengeance pour la ſomme de quatre mille livres ſterling. On n'ignore pas que mon père étoit implacable dans ſon reſſentiment. Il accepta cette offre; mais ayant voulu être informé de la retraite de milord, & des moyens que Lallin ſe propoſoit d'employer, il forma ſur le projet de celui-ci un deſſein d'une plus grande étendue. Lallin méditoit ſimplement de retourner en France, & d'arrêter ſecrètement milord Omerſon, après s'être accordé avec le capitaine de quelque vaiſſeau Anglois, tel qu'il s'en trouve toujours un grand nombre daus le port de Rouen. Il ne lui auroit pas été difficile de conduire ce ſeigneur au vaiſſeau, & de l'y tenir renfermé ſans que perſonne en eût eu connoiſſance. Mon père approuva ce plan, & ſe rapportant de la facilité de l'exécution aux aſſurances de Lallin, il s'imagina qu'il lui ſeroit auſſi aiſé de faire enlever tout à la fois douze ou quinze de ſes mortels ennemis qui avoient choiſi la même ville pour retraite. Il s'ouvrit là-deſſus au perfide Lallin, qui applaudit tout d'un coup à cet horrible projet, dans l'eſpoir ſans doute d'une plus grande récompenſe. Ainſi ce qui n'avoit été d'abord que le deſſein particulier d'un ſcélérat, devint une entrepriſe conſidérable par la part qu'y prenoit le chef d'un des plus

ans états de l'Europe. Lallin pour s'assurer uccès, fit entendre à mon père qu'il auroit que risque à courir en employant un capi- de vaisseau ordinaire, sans compter la dif- de renfermer & de garder tant de personnes n petit vaisseau marchand, qui n'est conduit munément que par cinq ou six matelots. Il ropofa de faire partir exprès de Londres deux lus grands vaisseaux qui puissent remonter eine jusqu'à Rouen, & d'y mettre avec narchandises qui serviroient de prétexte au ge, un certain nombre de soldats braves & rminés sous l'habit de matelots, pour servir seulement à garder les prisonniers lorsqu'on roit saisi d'eux, mais encore à les arrêter l'un s l'autre & les conduire aux vaisseaux. L'ordre e dessein ayant paru plausible à mon père, préparer en secret ce qui étoit nécessaire à cution. Les deux vaisseaux partirent de Lon-, & Lallin prit la route de Dieppe, pour se ver à Rouen avant leur arrivée. Il étoit entré la ville le jour même que milord Omerson conduisit chez sa sœur.

e seigneur avoit raison de regarder comme faveur du ciel le bonheur qu'il avoit eu d'en- re le détail d'une partie de ce complot. Il en t appris assez pour s'alarmer justement, & qu'il eût lieu de juger par les objections

qu'il avoit entendu faire à la sœur de Lallin qu'elle n'approuvoit point le projet de son frère, il ne me parla plus de l'un & de l'autre qu'avec exécration. Après avoir passé une heure chez lui à nous entretenir, nous étions prêts de nous quitter, lui pour prendre des mesures contre la perfidie de ses ennemis, & moi pour aller faire part de cette nouvelle à milord Axminster, lorsqu'un valet de la sœur de Lallin vint le prier de la part de sa maîtresse de se rendre sur le champ chez elle. Il fut incertain de ce qu'il devoit penser de cette prière, & dans le premier mouvement, il se persuada que c'étoit un piége dont Lallin se servoit pour le faire arrêter. Cependant ayant fait réflexion qu'il n'étoit arrivé que du même jour & que les vaisseaux n'étoient point encore arrivés à Rouen, il ne crut point qu'il y eût de risque à courir, & il espéra qu'il pourroit découvrir quelque nouvelle circonstance qui seroit utile à ses affaires. Il me proposa de l'accompagner. Je ne pouvois le refuser avec honneur, ne fût-ce que pour le secourir s'il se trouvoit dans quelque danger. Nous trouvâmes la sœur de Lallin qui l'attendoit avec impatience. Son frère étant sorti un moment auparavant, elle s'étoit hâtée de faire avertir milord Omerson, pour l'informer en bonne amie de tout ce qu'elle venoit d'apprendre. Elle ne s'attendoit point de

me voir arriver avec lui, mais malgré la satisfaction qu'elle parut en avoir, elle me pria de lui laisser la liberté d'entretenir un moment milord en particulier. Il lui dit que n'ayant point de secret qu'il ne fût disposé à me communiquer, elle pouvoit s'expliquer librement en ma présence. Ce fut un embarras pour elle qui savoit que j'étois fils de Cromwel; mais milord Omerson l'ayant assurée en général qu'il n'y avoit rien à craindre de moi, quand il seroit même question de mon père, elle lui raconta avec la plus généreuse franchise le motif du voyage de son frère, & toutes les particularités que milord n'avoit entendues qu'imparfaitement. Je me suis efforcée, ajouta-t-elle, de lui faire perdre ce noir dessein, & je lui ai fait des reproches dont il s'est irrité jusqu'à me menacer de m'ôter la vie de ses propres mains, s'il m'arrivoit de trahir son secret. Mais dût-il exécuter mille fois ses menaces, elles ne sauroient m'empêcher de m'opposer de toute ma force à une si horrible entreprise, & de faire pour vous dans cette occasion, milord, ce que je crois vous devoir par honneur & par amitié.

Une conduite si noble & si généreuse fit perdre à milord Omerson le ressentiment qu'il avoit conçu d'abord légérement contre cette dame. Il la remercia vivement; & faisant semblant de

n'avoir obligation qu'à elle de cette découv
il tira d'elle tous les éclaircissemens qui pouv
servir à sa sûreté. Comme il n'étoit pas le
dont on méditoit la ruine, il lui demanda
avoit appris de son frère le nom de ceu:
étoient compris dans l'ordre de Cromwel
en nomma quelques-uns dont elle se souve
parmi lesquels étoit milord Axminster. Je f
en l'entendant; je ne pouvois comprendre
ment mon père pouvoit être informé que c
gneur étoit à Rouen, sur-tout après le soin
avoit eu de déguiser son nom & de s'y
presque toujours renfermé. Je ne doutai
que ma sentence n'eût été prononcée av
sienne, & j'ai toujours cru que c'étoit
crainte de m'alarmer que la sœur de Lalli
déguisa la part que j'avois au péril. Je lui de
dai si l'on si l'on que Milord Axminste
à Rouen. Personne ne l'ignore, me dit-elle
lord Omerson m'assura la même chose; & co
je lui montrai quelque surprise de ce qu
m'en avoit jamais rien témoigné, il me dit
l'avoit fait par civilité & pour ne pas le dé
per de l'opinion où il étoit qu'on ne le cor
soit point dans la ville. Nous raisonnâmes
tems sur les mesures que nous devions pr
pour notre sûreté commune. La voie la
courte étoit de dénoncer Lallin, dont on

toit pas manqué de punir la trahiſon, mais la conſidération que nous devions à ſa ſœur, nous obligeoit de garder quelques ménagemens. Nous remîmes à délibérer en commun ſur cette affaire avec ceux de nos compatriotes qui étoient enveloppés dans le même danger.

Avant que de quitter cette dame, j'eus un éclairciſſement avec elle ſur le billet qu'elle m'avoit écrit la veille. Milord Omerſon eut la diſcrétion de nous laiſſer ſeuls un moment. Elle ſe plaignit du peu de cas que je paroiſſois faire de ſon eſtime. Je l'aſſurai que perſonne n'en avoit pour elle une plus ſincère que moi; mais ſans m'expliquer ſur la nature de mes engagemens, je lui déclarai avec ma franchiſe ordinaire, que j'en avois de ſi forts, qu'ils ne me permettoient point d'en former de nouveaux avec elle. L'air naturel & reſpectueux dont je m'exprimai fit impreſſion ſur ſon eſprit. Je me rends juſtice, me dit-elle, je ne mérite point que vous rompiez les chaînes d'une autre pour entrer dans les miennes; mais ce que vous me dites aujourd'hui, vous auriez pu me le venir dire hier. Croyez-vous qu'il n'en coûte point quelque choſe à une perſonne de mon ſexe lorſqu'elle fait certaines avances, & n'eſt-ce pas toujours le devoir d'un honnête homme d'y répondre, du moins avec civilité? Je trouvai tant d'honnêteté

& de bon sens dans ce reproche, que je passai condamnation sur la manière incivile dont j'avois répondu à sa bonté, & je la priai de me continuer son estime, que je serois toujours très-satisfait de mériter. Milord Omerson étant arrivé assez promptement, nous la quittâmes, & le malheur qui lui arriva deux jours après ne me permit plus de la revoir. Je vous ai fait tort, me dit-il en sortant, d'interrompre si-tôt la conversation que vous aviez commencée avec cette belle dame; l'inquiétude que me cause le dessein de son frere, ne m'a pas permis d'attendre plus long-temps. Ce n'est pas mon intérêt seulement qui me presse, ajouta-il, c'est celui de vingt honnêtes gens qui sont exposés au même danger que moi. Il résolut de les faire avertir de se rendre chez Milord Axminster, pour y prendre une résolution commune. Il passa chez lui pour donner cet ordre à son valet de chambre, & il m'accompagna ensuite à notre logement.

Milord Axminster apprit avec une extrême surprise, non-seulement que son nom étoit divulgué dans toute la Ville, mais qu'en Angleterre même on étoit déjà instruit de son arrivée en France, & du séjour qu'il faisoit à Rouen depuis quelques mois. Il en eut bien davantage, lorsque milord Omerson, qu'il n'avoit point connu à Londres, & qu'il avoit pris pour un homme du commun de-

puis qu'il le connoissoit à Rouen, lui eut découvert son nom & le motif de sa visite. Il laissa échapper dans la première chaleur quelques imprécations contre la tirannie de Cromwel, & cette continuation de mauvaises fortunes lui faisant rappeler les peines cruelles qu'il avoit essuyées, il retomba dans une tristesse si profonde, que je ne me souviens point de lui avoir vu depuis ce moment la moindre apparence de joie pendant tout le reste de sa vie. Sept ou huit des Anglois que milord Omerson avoit fait avertir étant arrivés plus promptement que nous ne les attendions, on les instruisit du malheur qui les menaçoit. Le sentiment de faire arrêter Lallin fut si unanime, que milord Omerson eut peine à obtenir qu'on cherchât quelqu'autre voie. Il fit valoir la générosité de sa sœur à qui nous étions tous redevables de notre salut, & l'on convint que pour l'honneur du nom anglois, il ne falloit rien faire qui blessât les devoirs de la reconnoissance. La honte de son frere eût rejailli sur elle & sur toute sa famille, qui tenoit un rang distingué dans la ville. Milord Axminster ouvrit un moyen court & simple, c'étoit de quitter Rouen, mais la plupart y auroient consenti difficilement, parce qu'ils y avoient formé leurs habitudes. *Sir William Cromby*, qui étoit de l'assemblée, proposa la seule voie qui fut approuvée de tout le monde;

ce fut de publier par toute la ville le dessein
Cromwel, comme si quelqu'un de nous en eût
informé par des lettres de ses amis de Lond
& de faire semblant d'ignorer que Lallin
part à l'entreprise. Il étoit clair qu'elle échoue
nécessairement lorsqu'elle seroit découverte,
que chacun de nous seroit alors autorisé à pren
publiquement les moyens d'assurer son salut. N
nous arrêtâmes à ce parti qui eut tout le suc
que nous espérions pour notre sûreté, mais
produisit un effet funeste, dont nous sentîn
un mortel déplaisir.

Le gouverneur de Rouen ayant appris pa
bruit public, & par la confirmation de
anglois, le dessein hardi qui se méditoit con
nous, donna des ordres à l'entrée de la riviere
sur le port, pour faire examiner tous les vaisse
étrangers avec la dernière exactitude. Il fit
nouveler en même tems les assurances de
estime & de sa protection à toutes les person
de notre nation qui se trouvoient alors dans
ville. Les citoyens même n'apprirent qu'avec
dignation que nous étions menacés de quel
péril au milieu de leurs murailles, & cette con
dération redoublant le zèle que les François
naturellement pour les étrangers, il n'y en av
pas un seul qui ne fût disposé à nous servir
besoin de défenseur. Il n'y eut que le traître Lal

qui vit d'un œil mal satisfait le mouvement qui se faisoit en notre faveur. Avec quelques soins que nous eussions caché son nom, il ne put se persuader qu'on eût pu découvrir son projet sans être instruit en même tems qu'il en étoit l'auteur. N'ayant personne à soupçonner que sa sœur, il l'accusa de l'avoir trahi, & dans un transport de rage, causé apparemment par la crainte du châtiment, ou par le chagrin de voir manquer ses espérances, il lui donna un coup d'épée qui faillit à lui ôter la vie. Il se sauva après cette action, & il fut assez heureux pour trouver à Dieppe un vaisseau tout prêt à faire voile, sur lequel il se déroba au supplice en repassant en Angleterre.

Le malheur de cette généreuse dame ayant été connu presque aussi-tôt du public, la cause ne tarda guère à se découvrir. Elle l'apprit elle-même à tous ceux qui voulurent l'entendre. Tous les Anglois qui étoient à Rouen se crurent obligés de lui donner des marques éclatantes de leur reconnoissance par leurs civilités & leurs présens. Je ne la revis plus, parce que nous partîmes peu de jours après sa blessure. Nous reçûmes à Bayonne une lettre de milord Omerson, qui nous apprit son rétablissement & la conclusion d'une si fâcheuse aventure. Les deux vaisseaux arrivèrent au port de Rouen : on étoit trop bien instruit pour ne pas les reconnoître. Le gouverneur fit arrêter les ca-

pitaines, mais comme ils s'obstinèrent à nier leur commission, que les preuves qu'on avoit à fournir contr'eux ne suffisoient pas pour les convaincre, on fut obligé de leur rendre la liberté. Le ministre de France qui fut informé de cette histoire, en fit des plaintes au protecteur d'Angleterre. Elles furent inutiles, parce qu'il désavoua la part que Lallin lui avoit attribuée dans son entreprise.

Cet événement porta milord Axminster à précipiter notre départ. Nous quittâmes Roüen après un séjour de quelques mois. Toutes les nouvelles nous ayant assuré que le roi Charles s'étoit rendu sur la frontière d'Espagne, nous prîmes directement cette route. Nos chevaux étoient si vigoureux & nos voitures si aisées, que nous fîmes le voyage presque aussi promptement qu'on le fait par mer avec le vent le plus heureux. Nous ne nous arrêtâmes dans les villes qu'autant que la nécessité nous y contraignit. J'en trouvai peu dans ce long trajet qui me parussent égaler Rouen, soit pour la grandeur, soit pour le nombre des habitans. Je n'y vis rien non plus qui me causât de la surprise ou de l'admiration. Le séjour de Rouen avoit tellement formé mes manières & ouvert mes idées, que j'étois enfin parvenu à penser & à parler comme le reste des hommes. Si j'étois encore frappé de quelque chose, ce n'étoit plus d'ap-

percevoir tous les jours de nouveaux vices qui répugnoient à mes principes ; j'en connoissois la source dans la corruption qui est commune à tous les hommes, & je comprenois bien que suivant les lieux & les occasions, les effets en peuvent varier à l'infini. Mais je ne pus m'empêcher d'admirer que dans l'espace de deux cens lieues, il y eut tant de diversité dans les manières extérieures, dans l'habillement & dans le langage d'un peuple qui est soumis au même monarque, qui professe la même religion, & qui suit les mêmes loix. Je ne pouvois me faire entendre dans toutes les campagnes de Normandie, du Maine, du Poitou & des autres Provinces que nous eûmes à traverser. J'avois occasion de demander à chaque village si j'étois encore en France, moi qui parlois exactement la langue, & qui ne la reconnoissois pas dans les jargons bizarres que j'entendois changer à tout moment. Les habits & les manières n'y sont pas plus uniformes. On peut remarquer quelque chose de cette différence jusques dans les villes mêmes. Si l'on en excepte les personnes d'un certain rang dans toutes les Villes de ce grand royaume que j'ai parcourues, tout le reste n'est qu'un composé de gens grossiers, qui ne parlent jamais un langage fixe, & qui n'ont pas plus de goût que de ressemblance dans leur façon de se vêtir & dans

tout leur extérieur, de ſorte qu'il n'y a proprement de françois en France, que le petit nombre de ceux qui ſont à la tête des autres, & qui ſont diſtingués de ce qu'on appelle peuple.

Etant arrivés à Bayonne, nous nous fîmes conduire, ſelon notre coûtume, dans la meilleure hôtellerie de la ville, & la première choſe que nous y apprîmes en deſcendant, fut que le Roi d'Angleterre y étoit depuis deux jours. Grand prince! s'écria milord Axminſter à cette nouvelle, à quel abaiſſement te vois-tu réduit, tandis que tes palais & ton trône ſont occupés par des rebelles & des ſcélérats! il y étoit *incognito*. Sa ſuite ne ſurpaſſoit pas beaucoup celle de milord Axminſter, qui avoit pris à Rouen quatre laquais & un écuyer. Nous n'employâmes qu'un moment à nous remettre des fatigues de la journée. Milord avoit un empreſſement d'embraſſer les genoux de ſon maître, qui ne lui permit pas d'attendre au lendemain. Il ne l'avoit jamais vu, n'étant retourné d'Amérique en Angleterre qu'après la mort du roi ſon père. Il fit demander ſur le champ la liberté de paroître en ſa préſence, en ſe faiſant annoncer ſous ſon nom. Elle lui fut accordée. Il me dit de l'accompagner. Toute l'expérience que j'avois acquiſe à Rouen & dans le voyage, ne put me défendre d'un ſaiſiſſement ſecret en approchant de la chambre où

étoit ce grand roi. C'étoit moins timidité qu'un sentiment confus dans lequel se réunissoit le respect, la tendresse & la compassion. Je me représentois tout à la fois son infortune & sa grandeur. Je trouvois encore au fond de mon cœur un reste de l'impression que la mort sanglante de son père y avoit faite, lorsqu'elle m'avoit été racontée par ma mère. J'avois d'ailleurs de la majesté royale l'idée qu'un jeune homme s'en forme dans l'éloignement. J'entrai dans la chambre comme on entre dans un temple. Il étoit debout à s'entretenir avec deux Anglois de sa suite. Je fus rassuré tout d'un coup par sa physionomie, qui étoit douce & aimable. Il avoit néanmoins dans les yeux quelque chose de mélancolique & de sombre, qui étoit sans doute l'effet de ses inquiétudes, & du sentiment continuel qu'il avoit des malheurs de son père & des siens.

Milord Axminster se jeta à ses pieds. Il le releva en l'embrassant. Milord, lui dit-il avec beaucoup de douceur & de grace, nous ne nous connoissons que de nom, mais si vous avez autant d'attachement pour ma personne que j'ai d'estime pour vous, sur le portrait qu'on m'a fait de votre mérite, nous ne tarderons guère à être amis. Je sais une partie de vos malheurs, ajouta-t-il, & je me suis étonné plusieurs fois qu'ayant quitté Londres il y a plus d'un an, vous n'eussiez

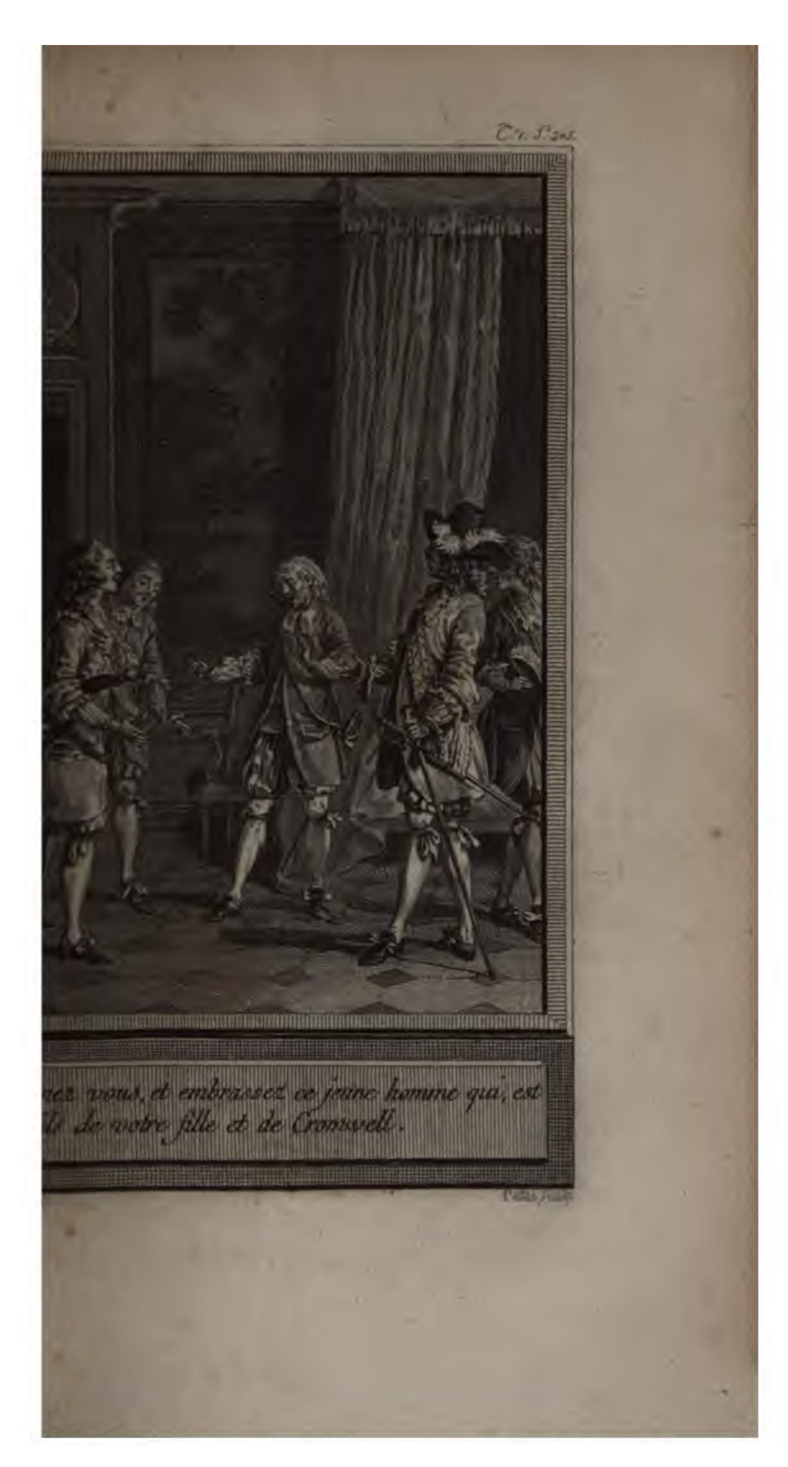
point cherché votre retraite auprès de moi. Si vous y êtes aujourd'hui dans ce dessein, vous pouvez compter que je tâcherai de vous la rendre agréable. Milord Axminster fit une réponse respectueuse à ce discours obligeant. Il rejeta sa lenteur à se rendre à son devoir sur les justes causes qui l'avoient arrêté en Angleterre, & lui exprimant d'un ton passionné le zèle & l'impatience avec lesquels il étoit venu, il lui offrit la disposition absolue de sa fortune & de sa vie, comme à son roi légitime & à son souverain maître. Ah! milord, reprit ce prince en soupirant, que j'employerois volontiers la mienne aussi pour délivrer notre chère Angleterre des tyrans qui la désolent! Quand ouvrira-t-elle les yeux pour reconnoître un roi qui donneroit tout son sang pour la rendre heureuse! Mais je regarde l'arrivée de gens tels que vous comme un heureux présage. Son infortune & la nôtre ne sont point encore sans remède. Il s'informa là-dessus de mille particularités, dont milord Axminster pouvoit l'instruire. Il apprit avec étonnement le péril où nous avions été exposés en Normandie. Lui-même en avoit couru quelques-uns de la même nature, & il nous assura que sans le secours visible du ciel, il eût succombé plus d'une fois à diverses entreprises qu'on avoit faites contre sa vie. Après une conversation assez longue, il dit obligeamment à milord que ne fai-

sant que d'arriver, il avoit besoin de repos, qu'il lui conseilloit d'en aller prendre en attendant qu'ils pussent s'entretenir d'affaires plus sérieuses & plus importantes. Je ne sortis point de la chambre sans avoir embrassé ses genoux. C'est un jeune homme, lui dit milord Axminster, à qui il ne manque rien, si on lui ôte son père, pour mériter la qualité d'un de vos plus zélés serviteurs. C'est un fils de Cromwel. Un fils de Cromwel! s'écria le roi, saisi d'une espèce d'horreur. Oui, sire, continua le vicomte avec la même bonté, mais un fils digne d'un meilleur père, & tel que je souhaiterois en avoir un. Il lui fit ensuite un abrégé de l'histoire de ma mère & de la mienne. Ce récit parut intéressant, & fut écouté avec beaucoup d'attention

A peine eut-il fini, que le roi prit la parole pour demander quel étoit le nom de ma mère. Le vicomte s'étoit abstenu exprès de la nommer, parce qu'ayant été pendant quelque tems la maîtresse du feu roi, il ne crut point que le respect lui permît de rappeler ce souvenir à son fils. Mais étant pressé de parler, il répondit qu'elle se nommoit madame Cleveland. Bon dieu! que me dites-vous? s'écria le roi. Je m'en suis douté. Vîte, qu'on appelle le bon homme Cleveland, que cette nouvelle va faire mourir de joie. Il ordonna à l'un des deux gentilshommes qui étoient auprès

de lui d'appeler un de ses officiers qui étoit de M. Cleveland même, c'est-à-dire, le père de ma chère mère. Pendant qu'on étoit allé l'avertir, il nous apprit que ce bon homme (c'est ainsi qu'il l'appeloit) s'étoit attaché si inséparablement à lui depuis la mort du Roi son père, qu'il ne croyoit point avoir de serviteur plus dévoué & plus fidelle; qu'il prenoit plaisir à l'entretenir & à lui entendre raconter les histoires du vieux tems, mais qu'il ne lui avoit rien répété si souvent que les amours de sa fille avec le feu roi; le malheur qu'elle avoit eu de perdre ses bonnes graces, & de rechercher celles de Cromwel; les efforts inutiles qu'elle avoit faits pour rentrer dans la maison paternelle, & la douleur qu'il avoit ensuite ressentie lui-même de l'avoir traitée avec tant de dureté, lorsqu'après avoir perdu tous ses autres enfans, il étoit venu à songer qu'il ne lui restoit plus qu'elle, qu'il avoit depuis employé tous ses soins pour découvrir le lieu de sa retraite; que n'ayant pu réussir à trouver cette chère fille, il n'avoit jamais cessé de se reprocher sa perte, & qu'il s'en accusoit comme d'une action barbare & dénaturée. Pendant que le roi nous faisoit ce récit, M. Cleveland entra dans la chambre où nous étions. On ne lui avoit point annoncé ce qu'il y devoit trouver. Il est certain que je me sentis vivement ému à la vue de ce bon vieil-

T. 1. P. 205.



...nez vous, et embrassez ce jeune homme qui est ...ls de votre fille et de Cromwell.

lard. Je le regardois avec avidité, & le seul respect que je devois au roi m'empêchoit de courir à lui pour l'embrasser. Cleveland, lui dit le roi, que me donnerez-vous si je vous fais retrouver votre fille ? Ah! sire, répondit-il presque les larmes aux yeux, le ciel n'a point réservé tant de bonheur à ma vieillesse. Pour elle-même, non reprit le roi, mais quelque chose qui lui ressemble beaucoup, & qui la touchoit de bien près. Tournez-vous, ajouta-t-il, & embrassez ce jeune homme, qui est un fils d'elle & de Cromwel. Si le nom de sa fille avoit fait d'abord une tendre impression sur M. Cleveland, il sembla que celui de Cromwel la détruisoit tout d'un coup. Au lieu de s'approcher de moi, il recula brusquement de quelque pas, occupé attentivement à me considérer. Le roi parut regarder son attitude avec plaisir. Il tenoit une jambe avancée, & tout son corps portoit sur l'autre qui étoit en arrière. Ses yeux étoient ouverts de toute leur grandeur, & fixement attachés sur moi; il ne paroissoit pas même ému, comme si son cœur se fût endurci en me regardant. Cependant la nature travailloit peu à peu à l'amollir. Ses larmes commencèrent à couler. Mon inquiétude & ma rougeur semblèrent achever de le vaincre. Ah! sire, s'écria t-il en tournant un regard vers le roi, & se jetant ensuite à mon cou, souffrez que je l'embrasse mille fois.

Si c'est le fils du bourreau de mon maître, c'est aussi l'enfant de ma chère fille. S'il a reçu du mauvais sang de son père, il le répandra pour la cause de son roi. N'est il pas vrai, continua t-il en me serrant de toute sa force, parle, mon cher fils, n'aimeras-tu pas celui que le ciel veut que tu reconnoisses pour ton maître, & ne verseras-tu pas jusqu'à la dernière goutte de ton sang pour sa querelle ?

Un spectateur indifférent (s'il est possible qu'il y en ait dans une scène où c'est la nature qui agit) auroit eu peine à juger par les expressions & les regards de M. Cleveland, lequel de son roi ou de son petit-fils étoit le plus cher à son cœur. Il demeura plus d'un demi-quart d'heure dans cet état violent, tantôt jetant les yeux sur le roi, & le conjurant de prendre quelque sentiment d'affection & de bonté pour moi, tantôt les tournant de mon côté pour me recommander de ne m'écarter jamais des plus étroits devoirs du zèle & de la fidélité pour mon maître. Ce prince prenoit tant de satisfaction à l'écouter, qu'il ne l'obligea de finir que par bonté, dans la crainte qu'une si vive émotion ne produisît quelqu'effet dangereux dans un homme de son âge. Il lui promit de prendre soin de moi, & de me tenir lieu de père à la place de Cromwel.

Nous nous trouvâmes alors à Bayonne comme

en pays de connoissance. Monsieur Cleveland étoit charmé de se voir revivre dans un petit-fils. Milord Axminster ne l'étoit pas moins de la présence & de l'entretien continuel de son roi. Il l'accompagnoit toujours lorsqu'il alloit ou à l'île de la conférence, ou rendre quelque visite particulière au cardinal Mazarin, qui étoit comme l'ame de toutes les grandes affaires de l'Europe. Je ne fus pas mieux informé que le public du fond de leurs délibérations, mais comme il échappe toujours au plus habile politique quelques légères indiscrétions qui font naître les conjectures des curieux intéressés, je me souviens d'avoir entendu dire au roi, qui se plaignoit également de la France & de l'Espagne, que quoique la conduite de ces deux couronnes fût entiérement différente à son égard, elle s'accordoit en un point, qui étoit de regarder ses intérêts avec beaucoup [illegible]deur. La France le traitoit extérieurement [illegible]re sorte d'égard[illegible] Chacun y plaignoit [illegible]eur. On lui fa[illegible]s-main des pré-[illegible]dérables, & l[illegible]oit à Paris, on [illegible]argnoit ni le[illegible] ni les plaisirs. [illegible]eine & le car[illegible]ient en même [illegible] la meilleur[illegible]ce du monde [illegible]nnemis. La [illegible]e l'Espagne s'é-[illegible] de concert a[illegible]l. C'étoit pour [illegible]mée françoi[illegible]cu aux Dunes,

& qu'elle avoit pris Dunkerque. On le reconnoiſſoit pour le chef légitime de la république d'Angleterre; on avoit des ambaſſadeurs auprès de lui, & l'on recevoit les ſiens. L'Eſpagne ſuivoit tout le contraire de cette conduite. Dans le tems qu'elle affectoit une entière indifférence pour les affaires d'Angleterre, & pour la perſonne du roi, elle lui faiſoit offrir ſous-main d'armer pour ſon rétabliſſement; mais c'étoit à des conditions ſi dures & ſi déſavantageuſes pour lui, qu'il paroiſſoit viſiblement qu'elle étoit peu touchée de ſon infortune, & qu'elle n'avoit en vue que ſes propres intérêts. Don Louis de Haro, qui le négligeoit à l'extérieur juſqu'au point de ne lui avoir pas même député un gentilhomme pour rendre ce qui étoit dû à la dignité royale, ne laiſſoit pas d'entretenir avec lui un commerce ſecret, dans lequel il lui faiſoit tous les jours de nouvelles propoſitions; mais elles étoient ſi peu raiſonnables, que le roi s'en plaignoit ſouvent comme d'autant d'inſultes. Il ne s'agiſſoit de rien moins que de céder à l'Eſpagne ce que les Anglois poſſédoient dans l'Amérique méridionale, & non ſeulement de rendre Dunkerque après le rétabliſſement de ce prince, mais d'aider les Eſpagnols à reprendre tout ce que l'armée françoiſe leur avoit enlevé en Flandre. Les ridicules ſollicitations de don Louis ceſsèrent enfin par la concluſion du

traité

aité de paix avec la France, & du mariage de
nfante avec le roi Louis XIV. On s'occupa en-
uite beaucoup moins d'affaires que de plaisirs.
Cependant les entretiens que milord Axminst-
er avoit sans cesse avec le roi, firent naître à ce
rince une idée dont il se flatta de tirer de
rands avantages. Il savoit la considération où ce
eigneur & son père avoient été en Amérique.
es grands établissemens que les Anglois ont dans
ette partie du monde, forment une portion consi-
érable des forces de leur royaume. C'est la source
e leur commerce, & par conséquent celle de leurs
ichesses. Le roi forma là-dessus le dessein d'y en-
oyer milord pour entreprendre de ramener à
on obéissance tous ceux qui conservoient en-
ore un reste de respect pour le nom de leur lé-
itime maître. Ce projet ne parut point sans
raisemblance au Vicomte d'Axminster. Loin de
e sentir de la répugnance à l'exécution, il s'y
orta autant par inclination que par la soumission
qu'il devoit aux volontés du roi. Après les cruels
malheurs qu'il avoit essuyés en Europe, rien ne
l'y attachoit plus que son zèle pour le service de
son maître. Il avoit une ample matière pour l'exer-
cer en Amérique, & il espéroit que la vue d'un
lieu où il se souvenoit d'avoir vécu heureux, ser-
viroit à remettre son cœur dans une situation

tranquille, & à lui faire perdre des idées que la proximité d'Angleterre entretiendroit toujours. Je fus informé aussi-tôt de cette résolution. Elle me jeta dans un extrême embarras. Je pressentis toutes les difficultés que j'aurois à essuyer, ou de la part de M. Cleveland, à qui j'étois devenu si cher, qu'il ne consentiroit jamais à me voir partir avec milord Axminster, ou de la part de mon propre cœur, qui me permettoit encore moins d'abandonner Fanny ma souveraine maîtresse, & de me détacher un seul moment de son père, mon respectable & bien aimé protecteur.

Les combats que je prévoyois ne tardèrent pas plus long-tems à commencer, que M. Cleveland à être instruit du voyage du vicomte. Il n'eut pas plutôt appris cette nouvelle, qu'il accourut à moi d'un air alarmé. Je suppose, me dit-il, que vous ne pensez pas à quitter l'Europe. Milord vous a servi de père jusqu'aujourd'hui, c'est moi qui vais prendre à présent sa place, & vous vous souvenez d'ailleurs de ce que le roi vous a promis. Il prononça ces paroles d'une manière si vive & si affectueuse, que la crainte de le chagriner m'empêcha de répondre. Il prit mon silence pour un aquiescement, & la joie qu'il en eut le porta à publier que j'allois quitter milord Axminster pour suivre le roi

è disposoit à retourner en Flandre. Je passai
ques heures à rêver à la conduite que je de-
tenir, & cette méditation m'ayant causé
que tristesse, je descendis à la chambre de
iy pour me consoler auprès d'elle. La froi-
avec laquelle elle écouta quelques discours
raux que je lui tins sur le voyage de son père,
it appercevoir qu'il se passoit quelque chose
traordinaire dans son esprit. Je lui demandai
ne lui étoit rien arrivé qui lui donnât du cha-
. Elle me fit une réponse équivoque qui ne
voit m'éclaircir. Madame Riding, qui étoit
ente, ne me parut pas dans une meilleure
osition. Comme nous étions toujours dans
tellerie de Bayonne, & que la multitude d'é-
gers dont elle étoit sans cesse remplie nous y
oit fort à l'étroit, nous passions ordinairement
urnée dans la chambre de nos deux dames.
ord y entra au moment que l'inquiétude que
causoit leur humeur sombre m'en alloit faire
ir. Il parla du départ du roi, qui étoit remis
ommencement de la semaine suivante, & tour-
t les yeux vers moi d'une manière indifférente,
ne demanda si je pensois aux préparatifs qui
toient nécessaires pour le suivre. Cette quest-
n, faite d'un air qui supposoit notre sépara-
n assurée, d'un ton qui sembloit la souhaiter,

répondre. Milord prit mon embarras pour u de la confusion que j'avois d'avoir formé c desseins sans sa participation, faisant tourne dant quelque tems la conversation sur un aut jet, il sortit sans que nous nous fussions expl davantage. Il s'éleva à son départ un si amer ment dans mon cœur, que n'y pouvant plus ré je laissai échaper quelques larmes. Milo lasse donc de moi, dis-je à Fanny? Il feroit m ajoutai-je dans un transport qui ne me p point de considérer que madame Riding présente, il feroit mieux de me donner la que de m'obliger à vous abandonner. Ce dis quoique vague étoit assez intelligible. Ma Riding parut surprise, & Fanny si agitée qu visage se couvrit de rougeur. Je me levai sortir, & pour aller m'entretenir seul de chagrin.

Madame Riding me suivit. Je ne vous re nois plus, me dit-elle en me conduisant dan chambre voisine : je vous ai toujours cru prudence & de la raison, & je m'imaginois ne vous manquoit qu'un peu de connoissan monde pour vous perfectionner. A peine au traire avez-vous commencé à l'acquérir, que votre sagesse vous abandonne. Souffrez du m

i-t-elle, que je prenne encore une … je vous expliquer ce que je pense … ement vous manquez de reconnoissance … voiture en formant le dessein de … sans l'en avoir averti. En … en de si horrible & de si contraire … s dont vous avez fait si long tems profe… … de nous avoir non seulement … intrigue de Rouen, mais … e milord & de Fanny que vous êtes … lier aucun commerce avec … s écrivit, tandis que vous étiez … e pour lui promettre de l'épouser …


nnerez vous à une conduite si …
se? Milord & Fanny vous …
ta-t-elle, mais …
Pour moi …
ous avoue …
ndresse q …
oute ma …
moins …
s trait …

source en peu de mots, de peur qu'un déla
long ne rendît mon récit obscur.

La sœur de Lallin que j'avois entièrement ou
en Normandie, & avec laquelle d'ailleurs j
vois eu nul commerce qui pût m'être repr
n'avoit pas perdu, en cessant de me voir, les
mens de bonté qu'elle avoit eus pour m
l'appellerai désormais du nom de son frère
cacher, comme j'ai fait jusqu'à présent, celui
époux, dont la famille est une des plus distin
de Rouen. Cette dame avoit donné le sens l
favorable pour ses désirs à la réponse simple &
nête que j'avois faite à ses reproches. Son
heur qui étoit arrivé deux jours après la visi
je lui avois rendue avec milord Omerson,
avoit pas permis de m'expliquer davantage s
timens avant mon départ. Elle avoit même
que je fusse parti de Rouen, jusqu'à ce
trouvant mieux de sa blessure, elle eût r
visite de quantité d'anglois qui l'en avoient
mée. Quelque ressentiment qu'elle eût de
je l'avois quittée sans avoir pris congé d'ell
l'attribua à la nécessité où j'étois de suivre
comte d'Axminster, & continuant de s'ou
milord Omerson, elle lui fit connoître
m'estimoit assez pour consentir à m'épouse
lord Omerson qui me portoit quelqu'affe

& qui n'ignorant pas le misérable état de ma fortune, trouvoit un solide avantage pour moi dans ce mariage, avoit contribué par tous ses soins à la confirmer dans cette pensée. Il la flattoit tous les jours de l'espérance de me revoir au retour du roi Charles, & il lui promettoit en mon nom toute l'ardeur avec laquelle elle avoit lieu d'attendre que je reconnoîtrois ses faveurs. En effet, il regardoit mon consentement comme une chose si infaillible, qu'ayant écrit à milord Axminster, il lui parla de madame Lallin & de moi, comme de deux personnes destinées l'une pour l'autre, qui n'attendions que le moment de nous unir par les liens du mariage, comme nous l'étions déjà par ceux de l'estime & de l'amour.

Cette lettre étoit arrivée le jour même que M. Cleveland s'étoit cru assuré par mon silence que je ne pensois point au voyage d'Amérique. Il trouva en sortant de ma chambre milord Axminster qui étoit à lire, & se faisant une espèce de gloire de m'enlever, pour parler ainsi, de ses mains, il lui avoit annoncé brusquement que j'étois résolu de suivre le roi en Flandre. Indépendamment des nouvelles vues de bonté & d'amitié que milord avoit sur moi, il avoit eu raison d'être choqué d'une conduite qui blessoit

toutes les règles de la reconnoiſſance & de l'honnêteté, car il n'y avoit perſonne au monde à qui j'euſſe tant d'obligation qu'à lui. Le reſſentiment qu'il avoit de mon ingratitude étoit donc proportionné à ſes faveurs. Il l'avoit communiqué auſſitôt à madame Riding & à ſa fille, qui m'avoient condamné avec juſtice. Cependant l'amitié combattant encore en ma faveur, il étoit ſorti pour me chercher, & pour me donner lieu d'en venir à quelque explication. Le haſard fit que j'entrai dans la chambre de ſa fille ſans qu'il m'apperçût; mais y étant revenu un moment après moi, & voyant que non-ſeulement je m'obſtinois à lui cacher le deſſein prétendu de mon mariage de Rouen, mais mon départ même avec le roi, dont il lui ſembloit que j'affectois de faire myſtère, il étoit ſorti plus mécontent & plus irrité que jamais.

On peut juger à préſent quel dût être mon embarras après avoir entendu les reproches obſcurs & piquans de madame Riding. J'étois auſſi peu informé de ce qui ſe paſſoit à Rouen, que du bruit que M. Cleveland avoit répandu de mon départ; auſſi demeurai-je quelque tems à conſidérer madame Riding, ſans pouvoir me déterminer à lui répondre. Enfin, mon innocence m'ayant raſſuré, je lui dis que ſon éloquence

étoit inutile pour me faire sentir mes fautes, aussi-tôt qu'elle l'auroit employée à me les faire connoître. Ce ne fut néanmoins qu'après une multitude de questions & de reparties, plus obscures l'une que l'autre, que je parvins à obtenir une explication nette & suivie. Elle me rapporta tous mes crimes, & sur quels témoignages elles les avoit appris. Quelque satisfaction que j'eusse de me trouver tout d'un coup innocent, je ne laissai pas de ressentir une vive douleur de cette seule pensée que milord eût pu me croire capable d'ingratitude & l'aimable Fanny d'aimer quelque chose plus qu'elle. O ciel! m'écriai-je, quel est le malheur d'un cœur droit & généreux, de n'avoir que des paroles pour s'exprimer, c'est-à-dire, un moyen dont l'ingratitude abuse, & que la perfidie même peut tourner à son usage! Pour l'affaire de Rouen, dis-je à madame Riding, en la regardant tristement, dans l'éloignement où nous sommes de cette ville, je n'ai pour me justifier que l'air & le cri de mon innocence. Si milord m'a cru capable du déguisement honteux dont il m'accuse, il me croira encore sans doute prêt à employer le mensonge pour me justifier. Ainsi, je ne vois rien qui puisse me rétablir dans son esprit. Pour ce qui regarde mon départ avec le roi, c'est une fausse

opinion qu'il m'est aisé de détruire ; & que je traiterois d'imposture dans tout autre que M. Cleveland qui l'a répandue. Ciel ! continuai-je en voyant que ma peine attendrissoit madame Riding, je t'atteste encore une fois : pourquoi ne prens-tu pas soin de faire connoître mon innocence, puisque c'est toi qui m'as fait tel que je suis, sincère & incapable d'artifice ?

Cette bonne dame, qui me connoissoit trop bien pour ne pas s'en rapporter tout d'un coup à mes assurances, reprit de moi aussi-tôt la bonne opinion qu'elle en avoit toujours eue. Elle me dit qu'elle alloit détromper sur le champ milord & Fanny. Si Fanny m'a cru coupable, repris-je par un mouvement plus prompt que ma réflexion, je suis le plus à plaindre de tous les hommes. Madame Riding n'avoit pas oublié ce qu'elle m'avoit entendu dire à Fanny un quart d'heure auparavant. Ces dernières paroles achevant de lui ouvrir les yeux, elle me demanda assez malicieusement pourquoi j'étois si troublé de la crainte d'avoir déplu à Fanny. Je reconnus moi-même que je m'étois trop déclaré, mais ce n'étoit point avec une dame qui m'avoit presque toujours servi de mère que je devois me repentir de mon indiscrétion. Au contraire, je fus ravi qu'il se présentât si naturellement une occasion de

lui découvrir l'état de mon cœur. Je lui fis l'aveu de ma passion, sans lui rien déguiser de la maniére dont je l'avois ménagée jusqu'alors. Elle sourit après m'avoir entendu. Voilà donc notre philosophe, me dit-elle ! Gare le naufrage de la sagesse parmi les écueils de l'amour. Je la conjurai de me dire sérieusement ce qu'elle pensoit de cette confidence. C'étoit une femme d'un grand sens. Aimez toujours la vertu, me répondit-elle, & ne vous défiez jamais ni de l'amour, ni de la fortune. Elle refusa absolument de s'expliquer davantage.

Nous retournâmes ensemble à la chambre de Fanny. La vue de cette chère personne réveilla la douleur que je venois de sentir. Par un effet de ce sentiment, & peut-être encore plus par une espèce de confiance qui me venoit de l'aveu que j'avois fait de mon amour à madame Riding, je me jetai à ses pieds ; & j'y demeurai en silence, pendant que madame Riding entreprit ma justification. Elle parut extrêmement satisfaite d'un éclaircissement si peu attendu. Je pris ce moment pour lui dire mille choses touchantes sur les peines que la seule crainte de mériter sa froideur étoit capable de me causer. Je m'attendris jusqu'à verser quelques larmes, & perdant peu à peu le souvenir de toutes mes résolutions, je m'oubliai tellement que je fis vœu en baisant

ſes belles mains, de l'adorer religieuſement toute ma vie. Je n'eus pas fini ces paroles, que faiſant réflexion ſur ce qui venoit de m'échapper, je jetai un regard ſur elle en tremblant. Elle me parut embarraſſée. J'en ai trop dit, repris-je en baiſſant les yeux, mais c'eſt à vous qui êtes à préſent maîtreſſe de mon ſecret, à diſpoſer ſouverainement de ma vie. Elle demeura quelque tems ſans parler, & ſe tournant vers madame Riding, elle lui demanda d'un air languiſſant ce qu'elle croyoit qu'elle dût me répondre. Je vois bien, lui dit cette dame qui avoit ſes raiſons pour ne pas condamner notre amour, que vous n'avez pas attendu à me conſulter pour vous réſoudre. Répondez lui ce que votre cœur vous dicte, c'eſt-à-dire, que vous êtes bien éloignée de le haïr. Puiſſiez-vous, mes chers enfans, ajouta-t-elle, vous aimer auſſi long tems que vous mériterez l'affection l'un de l'autre ! Aimez-vous, vous êtes dans l'âge d'aimer : le ciel l'approuve, & milord ne le condamnera pas.

J'étois ſi ſurpris, & ſi charmé en même tems de ce que j'entendois, que jamais une vérité ne me parut approcher ſi fort d'un ſonge. Les mouvemens mêmes que mon cœur reſſentoit, me paroiſſoient d'une autre eſpèce que ceux qu'on éprouve en veillant. C'étoit quelque choſe de ſupérieur

à la nature, c'étoit..... il est impossible que je l'exprime, & le plus délicieux moment de ma vie fut celui auquel je l'éprouvai. Je repris les mains de Fanny, & dans un transport qui ne s'exprimoit que par mes larmes, je les baisai mille fois sans qu'elle pensât de son côté à les retirer. Je me levai avec la même ardeur, pour embrasser madame Riding; je la priai de me confirmer l'heureuse approbation qu'elle m'accordoit, & de m'expliquer davantage ce que j'avois à espérer de la bonté de milor [1]. Elle me répondit qu'elle avoit peut-être eu tort de s'ouvrir à nous avec tant de facilité, mais qu'elle ne pouvoit s'en repentir; qu'il falloit seulement que nous eussions Fanny & moi la prudence de modérer nos sentimens, jusqu'à ce qu'elle eût pris le tems de renouer avec milord une conversation qu'elle avoit eue la veille avec lui sur mon sujet; que ce seigneur en lui parlant pour la première fois de son voyage en Amérique, lui avoit demandé d'abord si son inclination la portoit à le suivre; que lui ayant répondu qu'elle s'étoit attachée à sa personne pour ne s'en séparer jamais, il lui avoit fait ensuite la même question par rapport à moi; que ne pouvant répondre absolument de ma disposition, elle lui avoit offert de me sonder, mais qu'il avoit sou-

haité seulement qu'elle s'attachât à observe
quelle manière je recevrois la nouvelle de
départ; qu'il croyoit s'être apperçu que j'
quelque tendresse pour sa fille, & qu'en :
lui-même infiniment pour moi, il consen
de bon cœur à me donner la qualité de son
dre, & à me prendre pour le compagnon
fortune & de ses voyages, mais qu'il vo
que de ma part il n'y eût rien que de na
& de volontaire dans ma détermination ;
avoit exigé d'elle que sans me faire conn
les tendres & flatteurs desseins qu'il avoi
moi, elle tâchât de démêler le fond de
cœur & mes véritables sentimens pour l
pour sa fille. Ainsi, continua-t elle, je n'a
avancé qui ne porte sur de solides raisons
vous promettant que milord ne condar
point votre amour: je ne lui ai pas manqu
plus de parole en vous découvrant les de
qu'il a sur vous, puisque je ne l'ai fait qu
m'être assurée que vous aimez Fanny. Cepe
je serois fâchée de lui ôter la satisfaction q
réservoit sans doute, de vous apprendre lui-
votre bonheur. Il faudra que vous feigniez e
me tems de l'ignorer & d'en recevoir les prem
assurances de sa bouche. Je vais le chercher,
ta-t-elle, pour le guérir entièrement des fâcl

idées que votre grand-père & la lettre de milord Omerson lui ont données de vous, & pour lui apprendre ensuite que vous êtes par rapport à lui & à sa fille tel qu'il le désire, & qu'il l'a toujours cru. Allez, lui dis-je interdit de joie & d'admiration, & faites bien entendre à milord qu'il fera plus en me permettant d'aimer Fanny, que le ciel & la terre ensemble ne peuvent faire pour le bonheur d'un homme.

Je demeurai seul avec la maîtresse de mon ame. Son embarras & le mien furent extrêmes pendant le premier moment, mais comme il ne venoit que de la confusion de nos sentimens, il fit bientôt place à l'entretien le plus tendre & le plus animé. Ces trésors d'amour que le silence & la contrainte tenoient ensevelis & comme accumulés dans nos cœurs depuis si long-tems, ne craignirent plus de se développer avec liberté. Je tirai de l'aimable Fanny des aveux capables de faire mille fois la félicité d'un amant, & dont il auroit pu sembler néanmoins que je n'étois pas satisfait, tant j'avois d'empressement à les lui faire répéter. Je lui racontai l'origine de ma passion, ses effets, mes timides & respectueuses espérances; le dessein que j'avois formé de les cacher pendant toute ma vie, ou d'attendre du moins pour les expliquer d'heureuses circonstan-

ces que je ne prévoyois point, & que j'avois à peine la témérité de désirer. Ma tendresse m'avoit semblé suffire pour me rendre heureux, lors même que le respect la tenoit renfermée dans le fond de mon cœur : à quel excès de bonheur me voyois-je élevé tout d'un coup par l'assurance d'être aimé, par la liberté d'exprimer mon amour, & par l'espoir de le voir bientôt au comble de ses vœux ! Tant de joie surpassoit non-seulement mes expressions, mais l'étendue même de mes sentimens & de mes idées. La fortune qui m'avoit maltraité si long-tems, le ciel qui n'avoit jamais semblé jusqu'alors me regarder qu'avec rigueur, l'amour, l'amitié, tout se réunissoit en ma faveur pour me tirer à jamais du rang des misérables, & me former un destin digne d'envie. Ciel ! m'écriai-je vingt fois avec transport, je ne vous demandois pas tant, vous m'accordez trop tout d'un coup ; modérez vos bienfaits, je suis trop heureux pour l'être tranquillement. Et puis changeant aussi-tôt de désir, je le priois au contraire d'augmenter encore ma félicité, s'il étoit possible, & de la faire durer toujours dans cet excès.

Fanny m'écoutoit avec une satisfaction qui me répondoit de ses sentimens. Elle parla peu, mais c'étoit me dire beaucoup à moi qui la

connoissois

connoissois, que de recevoir mes tendres caresses & de les approuver. Tout retenus qu'étoient ses regards, ils n'en étoient pas moins pénétrans ni moins passionnés. Elle n'attachoit pas une fois ses yeux sur les miens sans faire passer dans mon cœur mille traits de flamme, & sans y exciter quelque nouveau mouvement que je n'avois point encore éprouvé. Elle remercia le ciel de m'avoir rendu pour elle aussi tendre qu'elle l'avoit souhaité. Elle m'assura modestement qne si j'étois tel que je m'efforçois de le lui persuader, nous allions être deux exemples d'une passion parfaite, & qu'il ne dépendroit pas d'elle que nous n'en fussions deux aussi d'une fidélité & d'une constance éternelle.

Madame Riding ne tarda point à nous apporter des nouvelles qui confirmerent notre joie. Si vous n'êtes point le plus heureux couple qu'il y ait sur la terre, nous dit-elle en entrant, ce ne sera ni la faute de milord, ni la mienne. Vous serez l'un à l'autre avant que nous quittions Bayonne, & milord ne m'a point caché qu'il en auroit autant de satisfaction que vous. Elle ajouta qu'il étoit allé trouver le Roi pour le prier d'honorer notre mariage de son consentement, & de faire en ma faveur quelque chose qui pût suppléer au défaut de ma fortune. Milord vint effectivement un quart d'heure après avec un

visage si joyeux & si riant, que je ne doutai point que la bonté du roi n'eût rempli ses espérances & surpassé les miennes. Son amitié se satisfit d'abord en m'embrassant, & en m'accordant le nom de son cher fils. Il nous prit ensuite par la main sa fille & moi, & nous ayant conduits à la chambre du roi : les voilà, Sire, lui dit-il, ce sont mes deux enfans. J'ai peine à distinguer lequel m'est le plus cher de l'un ou de l'autre; c'est pour n'avoir plus cette distinction à faire que j'ai résolu de les lier si étroitement qu'ils ne fassent plus qu'un. Le roi lui répondit qu'il prenoit part à sa joie & à la nôtre, & qu'il vouloit commencer à me le marquer en me créant chevalier. Il m'honora sur le champ de cette dignité avec la cérémonie ordinaire. C'est le premier degré, me dit ce prince après m'avoir donné l'accolade : vous êtes jeune, je veux que l'espérance d'obtenir de moi beaucoup davantage vous serve d'aiguillon pendant quelques années, & je vous engage ma parole royale, que je récompenserai vos services au-delà de vos desirs. J'ai appris de milord, ajouta-t-il, que vous êtes disposé à l'accompagner en Amérique. Allez, & comptez tous deux sur la reconnoissance de votre roi. Ce prince avoit dans les manières & dans les expressions un air de bonté qui est rare dans un souverain. Milord étoit pénétré des témoignages qu'il

recevoit tous les jours de son estime & de sa confiance. Dans l'extrême impatience où il étoit de partir pour se rendre utile à son service en Amérique, il le pria de trouver bon que nos noces s'accomplissent en sa présence, afin que nous pussions nous embarquer ensuite à ses yeux, avant qu'il se mît en chemin pour retourner en Flandre. On régla que nous serions mariés le lendemain. Quoique les préparatifs ne pussent être magnifiques dans un espace si court, les ordres qui furent donnés par le roi & par milord, auroient rendu la fête fort brillante, si le ciel eût permis qu'ils se fussent exécutés. Mais j'étois à la veille de voir prendre une nouvelle face à ma vie : mon sort avoit attendu jusqu'alors à se déclarer.

On voit par tout ce que j'ai rapporté jusqu'à présent de mon histoire, qu'il n'y avoit rien eu d'absolument malheureux dans mes premiéres aventures. J'avois éprouvé dès ma naissance les traits de la mauvaise fortune, mais presque sans les sentir. J'en avois même formé une espèce d'habitude, jusqu'au tems où je commençai à connoître milord Axminster. Sa compagnie & son amitié m'avoient fait mener une vie fort douce. Ma passion pour sa fille avoit fait beaucoup plus; elle m'avoit rendu heureux. L'espérance prochaine de l'épouser alloit mettre le comble à mon bon-

heur. Ainsi je n'avois pas lieu de me pla
beaucoup du passé, & je ne trouvois dans
tuation présente que de justes sujets de
Quelque obscur que fût l'avenir, j'aurois e
de m'en défier, puisque mon bonheur étoi
à s'établir sur les fondemens les plus solide:
fin, j'étois content de ma condition. Mo
étoit tranquille, ou du moins elle n'étoit
que par les délicieuses émotions du plaisir.

Cependant, tout cet édifice de tranquill
de bonheur étoit un vain fantôme, qui s
formé par degrés pour s'évanouir en un mo
Mon nom étoit écrit dans la page la plus no
la plus funeste du livre des destinées ; il y
accompagné d'une multitude d'arrêts terri
que j'étois condamné à subir successivement.
bon génie avoit lutté inutilement pour m'e
rantir ; il n'avoit pu réussir pendant près de
huit ans qu'à les suspendre. O dieu, qui
donné la force de les supporter, donne
assez maintenant pour les rappeler à ma mém
Je me suis fait violence pour les en écarter
dant le récit de cette première partie de mo
toire ; c'est une trève que j'ai eu la force de
avec mes douleurs. Je les sens qui renaissen
qui viennent en foule se présenter à ma pl

Fin du second Livre.

LIVRE TROISIÈME.

J'ENTRE dans la mer immenſe de mes infortunes. Je commence une narration que je vais accompagner de mes larmes, & qui en fera couler des yeux de mes lecteurs. Cette penſée me cauſe quelque ſatisfaction en écrivant; j'obtiendrai la pitié des cœurs tendres. Je les fais les Juges de mes peines; c'eſt à leur tribunal que je les préſente. Mais je les prie de juger moins de ma douleur par les apparences que par leur propre ſentiment, c'eſt-à-dire, que s'ils me trouvent dans mes pertes plus de fermeté extérieure qu'ils ne ſe ſentent capables d'en avoir, je ne demande point qu'ils ſe forment ſur ces dehors trompeurs l'idée qu'ils prendront de moi. A la vérité le courage & la conſtance inaltérable que j'ai fait paroître dans toutes mes diſgraces, m'a mérité le nom de philoſophe; on n'a pas cru que ma patience toujours égale, & la ſérénité apparente de mon humeur ſous les plus rigoureux coups de la fortune, puſſent être l'effet d'une vertu ordinaire. On les a honorés du nom de philoſophie. Superbe nom! Hélas! qu'il m'a coûté cher! Ceux qui me l'ont donné n'ont jamais connu le ſecre de mon ame. J'ai tiré en effet de la philoſophie

tout le secours qu'elle peut donner; elle a éclairé mes entreprises, elle a réglé mon extérieur, elle a soutenu ma prudence : elle m'a fourni des consolations contre le désespoir. Mais elle n'a jamais diminué le sentiment intérieur de mes peines, & elle ne m'a point empêché de reconnoître qu'un philosophe est toujours homme par le cœur. Développons cette malheureuse suite d'aventures, ou tendres ou tragiques, mais toutes si tristes & si intéressantes, qu'elles me répondent de la compassion de mes lecteurs.

Le roi ayant consenti à mon mariage; & milord marquant autant d'ardeur que moi pour le voir accompli, il sembloit qu'il ne pouvoit rien arriver dans l'espace de vingt-quatre heures qui fût capable de troubler une si douce attente. Je passai une partie de l'après midi à m'entretenir avec Fanny, & l'autre à réfléchir sur cette fortune inespérée qui m'élevoit tout d'un coup au comble du bonheur. En me livrant seul à la joie, je ne laissois pas de conserver assez de pouvoir sur moi-même pour y mêler quelques considérations sérieuses, qui m'étoient toujours suggérées par la longue habitude que j'avois formée de méditer & de me recueillir dans mes pensées. Voilà, disois-je, mes projets accomplis. J'ai souhaité de devenir heureux par l'amour, je touche au moment de l'être, & mon cœur est si agréablement rempli,

qu'il m'eſt aiſé de ſentir que ce n'étoit point un faux bonheur que je m'étois propoſé. J'avois deux choſes pour but, ajoutois-je; quelle étoit l'autre? C'étoit de travailler inceſſamment à me rendre ſage par le ſecours de l'étude & de mes réflexions. Je ne m'en ſuis point écarté juſqu'aujourd'hui, & je ſuis réſolu de ne m'en écarter jamais. Mais ma condition change, j'ai d'autres règles à ſuivre. Quoique la ſageſſe ſoit toujours la même, elle prend différentes formes dans les divers états de la vie. J'ai déja eu l'occaſion de faire aſſez de remarques ſur cette variété de conditions & de devoirs, pour me former un plan qui convienne à la ſituation où je vais entrer. Voyons, & faiſons aller de pair, autant qu'il eſt poſſible, la ſageſſe & l'amour. Là-deſſus je me fis réellement, je ne dis point un ordre d'occupations, je ne pouvois prévoir les événemens aſſez juſte pour m'aſſurer que j'euſſe la liberté de le ſuivre, mais un fond de nouveaux principes qui me parurent convenir en général à l'état où j'entrois, & dont il ne me reſtoit que l'application à faire aux diverſes conjonctures. Je m'occupai de cette rêverie ſérieuſe juſqu'à ce qu'on vînt m'avertir que milord demandoit avec empreſſement à me parler.

C'étoit James qui me venoit appeler. Je lui vis un air triſte qui me fit mal augurer de ſa commiſſion. Il n'attendit point que je l'interrogeaſſe pour

me dire que mon mariage étoit, ſinon tout à fait rompu, du moins différé jusqu'à Rouen, à la priere de M. Cleveland, qui s'étoit jeté aux pieds du roi pour lui demander ce délai comme la plus grande de toutes les faveurs. C'eſt tout ce que j'ai appris, me dit James, milord vous en expliquera davantage. Je me rendis promptement auprès de lui. Je le trouvai rêveur & chagrin. Votre grand père eſt un brutal, me dit-il en me voyant entrer. Il n'y a que ſa veilleſſe, & la conſidération du roi, qui m'ayent empêché de le traiter comme il mérite de l'être. Il m'apprit en même tems que M. Cleveland étoit venu lui reprocher d'un ton railleur le deſſein qu'il avoit de m'accorder ſa fille ſans ſa participation, & de ſe faire accompagner de moi en Amérique; qu'il lui avoit dit groſſièrement que c'étoit en vain qu'il s'en flattoit, puiſqu'il avoit obtenu du roi des ordres tout oppoſés; qu'il venoit les lui annoncer lui-même de la part de ce prince, & lui défendre de penſer aux noces de ſa fille avant que d'être arrivé à Rouen, où le roi ſe propoſoit de paſſer en allant en Flandre, où il vouloit que nous le ſuiviſſions. Choqué, continua milord, de l'air bruſque dont il m'a parlé, je n'ai pu m'empêcher de lui en témoigner quelque reſſentiment; & de lui faire entendre que ce n'étoit rien moins qu'un déshonneur pour vous d'entrer dans ma famille.

Il a eu l'imprudence de me reprocher là-deſſus la malheureuſe aventure de mon épouſe, que j'ai confiée trop légérement au roi, & dont il y a apparence que ce prince ne lui a pas fait un ſecret. Je vous avoue, continua le vicomte, que s'il n'étoit ſorti promptement après m'avoir fait cet outrage, il n'y auroit point eu de raiſon aſſez forte pour arrêter le premier feu de ma colère. Je me ſuis contenté après ſon départ d'en aller porter mes plaintes au roi. Il l'a fait appeler pour me faire des excuſes, mais il m'a renouvelé l'ordre de différer votre mariage, ſous pretexte que la cérémonie ſe fera plus commodément à Rouen, & que je trouverai enſuite au Havre-de-Grace un vaiſſeau pour l'Amérique, qui me portera plus proche de nos colonies que celui qui eſt prêt à partir de Bayonne. Milord Axminſter eut l'honnêteté de convenir après ce diſcours, qu'il avoit eu tort de propoſer mon mariage au roi ſans avoir prévenu M. Cleveland; & comme il n'attribuoit ſon oppoſition qu'au dépit qu'il lui ſuppoſoit de ſe voir négligé, il me dit avec ſa tendreſſe ordinaire qu'il vouloit bien oublier ſon reſſentiment en ma faveur. Il m'exhorta même à tâcher de remettre l'eſprit de mon grand-père par quelques civilités, dont il reconnoiſſoit dans le fond que je ne pouvois me diſpenſer.

J'allai le trouver ſur le champ. Il me fit des

plaintes fort vives du peu d'attention que j'
marquée pour lui, & m'ayant représenté to
que je lui devois de tendresse & d'attacheme
qualité de petit-fils, il m'expliqua ensuite d'u
sévère l'autorité que le titre de grand-père lui
noit sur ma personne & sur ma conduite. Je r
contestai rien, je me contentai de lui parl
l'honneur & des avantages qui me revenoie
l'alliance de milord Axminster. Je continu
vivre honnêtement avec lui jusqu'au départ,
qu'il me fit la moindre ouverture des ce
vues qu'il avoit sur moi.

Comme je n'avois nulle raison de m'en d
je me consolai aux pieds de Fanny du retarde
qu'on apportoit à mes désirs. Milord lui n
étoit si éloigné de prévoir le dessein de
Cleveland, qu'il ne fit pas difficulté de se réc
lier & de bien vivre avec lui. Nous quitt
Bayonne, & nous arrivâmes à Rouen pre
aussi-tôt que le roi. Il reçut de grands hon
& un logement convenable dans la Ville. M
Axminster reprit avec nous sa demeure à l'a
lerie. Ce fut une vive mortification pour
Cleveland, qui s'attendoit que je m'attacher
lui & qui m'avoit même fait marquer un loge
chez le roi. Le bruit de notre retour avec ce
s'étant aussi tôt répandu, nous reçûmes la
de milord Omerson, & de nos autres am

eurent me faire plaisir en me félicitant sur les dispositions avantageuses que madame Lallin avoit conservées pour moi. Milord Ormeson me sollicita vivement de ne pas tarder à faire une visite à cette dame. Je le surpris en lui déclarant mes engagemens avec Fanny, & l'espérance où j'étois de l'épouser au premier jour. Il n'y a point d'apparence que madame Lallin, qui apprit sans doute cette nouvelle, eût persisté dans le dessein qu'elle avoit en ma faveur, si on lui eût laissé la liberté de réfléchir que mon ingratitude ne m'en rendoit pas digne, mais son malheur & le mien lui firent prêter trop facilement l'oreille à des conseils pernicieux qui causèrent sa ruine, & qui ne me furent guères moins funestes qu'à elle.

Le véritable dessein de M. Cleveland, en obtenant du roi le délai de mon mariage, avoit été de chercher les moyens de le rompre entièrement, non qu'il ne regardât la fille de milord Axminster comme un parti infiniment au-dessus de moi, & flatteur par conséquent pour son ambition, mais l'extrême affection qu'il me portoit ne lui permettoit pas de penser sans douleur à mon départ pour l'Amérique. Il me regardoit comme le seul reste de sa famille. Il étoit dans un âge si avancé, que le plaisir de me revoir à mon retour n'étoit point un bien qu'il pût espérer. Il vouloit à quelque prix que ce fût m'attacher à la suite

du roi, pour m'avoir continuellement auprès de lui même. Ce ne fut que le lendemain de notre arrivée à Rouen qu'il me communiqua ce désir pour la première fois. J'y fus aussi sensible que je le devois, mais après lui en avoir marqué de la reconnoissance, je m'expliquai d'une manière si forte sur les engagemens que j'avois pris avec milord & Fanny, qu'il comprit que ce ne seroit jamais volontairement quil me les feroit rompre. Il apprit presque aussi-tôt les tendres sentimens que madame Lallin avoit conçus pour moi. C'en fut assez pour lui faire former le plan d'un nouvel artifice, dont l'exécution ne lui réussit que trop heureusement. Il se fit introduire chez cette dame, & s'étant fait connoître à elle pour mon grand père, il la remercia des intentions qu'elle avoit eues en ma faveur. Elle ne les déguisa point; elle lui marqua même quelque chagrin de m'y voir répondre si incivilement. Il profita de cette ouverture pour lui offrir de s'employer à me faire ouvrir les yeux sur ses charmes, & sur le prix de ses faveurs. Il lui fit entendre que pour peu qu'elle voulût se prêter au dessein qu'il avoit, il m'enléveroit infailliblement à sa rivale, car elle étoit déja informée qu'elle en avoit une, & que c'étoit la cause de ma froideur pour elle. Il ménagea si bien son esprit, qu'après l'avoir su persuader que sa réputation ne seroit nullement com-

promise, & que ce qu'il projetoit ne seroit connu que du roi d'Angleterre; il l'engagea à feindre que je lui eusse fait une promesse de mariage, & à supplier le roi d'entremettre son autorité pour me la faire exécuter. Ce complot ne fut communiqué qu'à milord Omerson & à quelques Anglois qui y entrèrent volontiers, autant par le souvenir des obligations qu'ils avoient à cette dame, que parce qu'ils étoient charmés de lui voir des inclinations si favorables pour la nation. M. Cleveland eut encore assez d'adresse le même jour pour tirer de moi mon nom par écrit; je le donnai sans défiance sur un prétexte fort léger qu'il m'apporta. Il s'en servit pour dresser une promesse dans les formes légales, & il remit cette pièce authentique à madame Lallin.

Je pressai pendant ce tems-là milord Axminster de conclure mon mariage avec Fanny. Il me répondit avec raison, qu'ayant les mains liées par l'ordre du roi, il n'osoit passer outre sans avoir connu ses volontés. C'étoit moi naturellement que cette commission regardoit. Je me rendis au logement de ce prince. Il devina en me voyant le motif qui m'amenoit & sans me faire la moindre objection, il me dit qu'il consentoit à mes désirs, si milord Axminster & M. Cleveland s'accordoient à les approuver. Je craignois quelque opposition de la part de M. Cleveland. Le

roi qui s'en apperçut, me dit qu'il l'alloi
appeler, pour apprendre de lui-même ses
mens. Il parut, & loin de me refuser son
il me félicita sur les charmes de Fanny
nomma d'avance mon épouse. Je sortis l
content des hommes, & j'allai répandre n
dans la famille du vicomte. Il me vint qu
heures après un ordre de retourner chez le
le trouvai avec un papier à la main, & le
moins ouvert qu'il ne l'avoit lorsque je l
quitté. Il m'ordonna d'approcher, & m
montré mon nom qui étoit au bas du papie
tenoit, il me demanda d'un ton sévère si
ture étoit de ma main. Je ne pus méconnoîtr
caractères. Je lui répondis qu'elle en étoit,
que j'avois peine à comprendre comment e
trouvoit dans les siennes. Je m'imagine, rep
que vous en devez être surpris, c'est qu
chose du moins que vous l'ayez reconnue.
fit ensuite diverses interrogations sur mes li
avec madame Lallin, sur les raisons que j
eues de l'abandonner après m'être engagé si
tement à l'épouser. Je ne pouvois répondre c
ment à des questions qui étoient si obscure
moi : ma surprise ressembloit sans doute à
barras d'un homme coupable. Le roi s'offe
vement d'un silence qu'il regarda comme ur
d'obstination. Il me traita de la maniere l

:, & il m'ordonna les arrêts dans son propre lo-
M. Cleveland me vint voir aussi-tôt dans la
nbre où j'avois ordre de demeurer. Il contre-
'affligé, & il me demanda d'un air de com-
ion affectée ce qui m'avoir attiré la colère du
. Je lui rapportai ce que j'avois pu recueillir
ıe conversation dont j'ignorois absolument le
t. Ce fut alors que le rusé vieillard employa
; les ressorts de ses artifices pour m'amener
:nsiblement à son but. Après avoir fait sem-
ıt de réflechir sur mon récit, il me dit qu'il
jecturoit de quoi il étoit question ; qu'il avoit
endu parler depuis son arrivée à Rouen d'un
it par lequel on publioit que je m'étois en-
é d'épouser madame Lallin; qu'il falloit que
:lque personne mal intentionnée en eût infor-
le roi; que je devois connoître mieux que
sonne ce qu'il y avoit de réel dans cette affaire ;
: pour lui il n'avoit pas jugé à propos de m'ap-
ndre jusqu'alors ce que le public en pensoit,
ce qu'étant à la veille de mon mariage avec
ıny, il lui avoit semblé que j'avois peu de sujet
craindre le ressentiment de madame Lallin ;
ıis que les choses changeoient tout à fait de
:e, puisque c'étoit cette dame sans doute qui
oit pris le parti de porter elle-même ses
ıintes au roi ; que ce prince, équitable comme
l'étoit, & jaloux d'ailleurs de sa réputation dans

un royaume étranger, ne souffriroit jamais qu'u
femme du rang & du mérite de madame Lalli
fût trahie & insultée impunément par un A
glois; que quand il n'y seroit point porté par l'a
mour de la justice & de la gloire, il devoit cet
considération à un grand nombre de ses plu
illustres sujets qui étoient réfugiés à Rouen,
qui avoient besoin de la protection des habitan
de cette ville. Enfin, ajouta M. Cleveland, plu
j'envisage cette affaire, plus j'y trouve de dange
pour vous. Mais non, reprit-il en s'interrompan
il y a une voie courte de vous mettre à couver
& une voie qui ne vous expose à rien, c'est d
remplir la promesse que vous avez faite à ma
dame Lallin. Vous satisferez par-là votre hon
neur, vous arrêterez ses plaintes & la colère d
roi. Elle est d'ailleurs assez riche & assez aimabl
pour qu'un honnête homme puisse accepter
main sans répugnance. Croyez-moi, me dit-
encore en m'embrassant, épousez-là : je serai pl
satisfait moi-même de vous voir marié à Roue
que de vous voir courir au-delà des mers dans u
pays perdu, d'où il est incertain que vous rev
niez jamais, & où il est fort assuré que vo
aurez mille incommodités à souffrir.

J'avois écouté M. Cleveland avec beaucou
d'attention, & peut-être se flattoit-il que s
discours m'avoit ébranlé, mais je n'avois poi

eu d'autre vue que de m'éclaircir tout-à-fait du noir dessein que je voyois trop clairement qu'on tramoit contre moi. La lettre que milord Axminster avoit reçue à Bayonne, étoit une clef qui me donnoit quelque entrée dans le mystère. Je découvrois sans peine que madame Lallin ne me causoit tant de mal, que parce qu'elle me vouloit trop de bien. Mais cette promesse signée de ma main étoit un abîme dont le fond échappoit à ma pénétration. Je n'avois point la moindre défiance de M. Cleveland; il aidoit encore à l'éloigner par l'air de sincérité avec lequel il me faisoit mille questions; car aussi-tôt que je lui eus protesté avec serment que l'écrit que le roi m'avoit montré étoit une pièce fausse qui n'étoit jamais sortie de ma main, il me demanda si je n'avois point indiscrettement signé quelque billet, ou écrit quelque lettre, dont on eût pu déchirer malignement le seing. J'étois sûr de n'avoir pas même écrit une lettre dans toute ma vie, la certitude avec laquelle je l'en assurai, parut l'étonner beaucoup. Il faut donc, reprit-il, qu'on ait contrefait votre caractère. Les dames françoises ont des artifices admirables en galanterie. Mais enfin, comme j'aurois plus de zèle que personne à vous détourner d'épouser madame Lallin, si c'étoit un parti qui vous fût désavantageux, je crois que dans les circonstances où vous êtes, la

ne m'arrêtai pas même à lui répondre. Je l
seulement de faire avertir milord Axminl
mon malheur. Cette confiance que je faisc
roître pour le vicomte, tandis que je lui en
quois si peu, le piqua jusqu'au vif. Il n
pondit que je pensois en jeune homme,
à-dire, que je me trompois beaucoup si
figurois que ce seigneur pût conserver qu
estime pour moi, & persister dans le dess
me donner sa fille, lorsqu'il apprendroit
mêlé que j'avois avec madame Lallin. Com
me dit-il, que quelque tour que prenne
affaire, c'est une tache qui vous exclut de l
rance d'épouser Fanny. Et cette raison, a
t-il avec une espèce d'indifférence, est un
plus fortes qui m'ayent porté à vous dir
votre propre intérêt vous oblige de profiter
bonté de madame Lallin.

Cette maligne réflexion de M. Clevelar
le plus funeste de tous ses coups. Je n'y tr
que trop de vraisemblance, & commen
considérer le malheur qui venoit de m'a
comme la ruine de mon amour, je sentis
cœur se glacer de crainte & frémir de saisisse
Mon impitoyable grand-père s'applaudit

étrange effet de sa tendresse. J'étois dans la situation où il avoit entrepris de me mettre, c'est-à-dire, prêt de perdre l'espoir d'être à Fanny, & la confiance que j'avois dans l'amitié de milord Axminster. Il s'en apperçut, & il eut la dureté de me quitter aussi-tôt pour laisser au poison le tems de se répandre & d'agir dans toute sa force. Je le conjurai en sortant de ne pas laisser de faire avertir milord de ma captivité. Il me le promit, mais la manière dont il l'exécuta mit le comble à ma perte, & fut le plus dangereux de tous ses artifices.

Je demeurai seul dans un accablement qui ne peut être exprimé. Je me représentai quel alloit être l'étonnement de milord & de Fanny, en apprenant par des rapports infidelles le sujet de la colère du roi, & la cause de mon emprisonnement. Je ne pouvois m'attendre qu'à leur haine & à leur mépris. Quelle idée ne devoient-ils pas se former de mon caractère ! J'avois été assez heureux pour les persuader de mon innocence à Bayonne, mais cette dernière aventure faisant revivre la première, ils alloient me croire capable non seulement de les tromper, mais de joindre encore l'hypocrisie & le parjure à la duplicité, pour abuser de leur franchise & de leur amitié. J'étois donc à la veille de perdre tout ce que j'avois de plus cher, l'estime de milord & la tendresse de

permis de faire mes efforts pour la défen
me juſtifier. Effectivement mes ennemis
ployoient pour achever ma ruine tous les mc
que je paſſois inutilement à la pleurer. M.
veland étoit allé trouver milord Axminſter
quittant. Il ne lui apprit point mon mal
parce qu'il en étoit déjà informé, mais v
qu'il balançoit à me croire coupable, il ne
qua point d'invention pour détruire ce re
bonté qui combattoit encore en ma faveur.
gnit d'être perſuadé trop triſtement lui-mê
la tromperie odieuſe dont on m'accuſoit. Il
feſſa à milord qu'il ſe croyoit obligé de lui er
des excuſes, & qu'il n'étoit venu chez lu
dans ce deſſein. Il parut étonné qu'à mon
& avec des dehors qui ſembloient promet
l'honneur & de la droiture, j'euſſe été capal
tant d'artifice. Je ne le croirois jamais, ajout
en dépliant la promeſſe prétendue qu'il av
ſoin de retirer des mains du roi, ſi je ne v
ſon nom écrit de ſa propre main. Le voilà ; il
lui même déſavouer ſon caractère. Ce qui m
ſole, c'eſt qu'il paroît diſpoſé à ſe rendre du n
aux ordres du roi, qui veut abſolument
rempliſſe ſa promeſſe.

Milord étoit un homme d'esprit & d'expérience, qui m'avoit reproché cent fois ma crédulité, & qui m'en avoit même corrigé à force de me parler de la corruption des hommes, & de la sage défiance dont on a besoin sans cesse en vivant avec eux. Cependant il fut la dupe de ses ennemis & des miens. L'accusation lui parut si bien prouvée, qu'il ne souhaita pas même de me voir un moment pour s'éclaircir avec moi. Il savoit que madame Lallin avoit adressé sa plainte au roi, & qu'elle avoit laissé la promesse entre ses mains; il la voyoit dans celles de M. Cleveland, il connoissoit mon caractère; c'en étoit trop en effet pour lui laisser la moindre incertitude. Il ne me regarda plus que comme un monstre d'ingratitude & de perfidie, & il crut ne pouvoir mieux se venger de moi qu'en m'abandonnant tout-à-fait, & en ordonnant à sa fille de m'oublier. Comme il n'avoit point eu d'autre raison que mon mariage pour différer son voyage d'Amérique, il résolut de ne s'arrêter à Rouen qu'autant qu'il étoit nécessaire pour s'assurer du départ d'un vaisseau. Il envoya en diligence au Havre-de Grace, & le hasard lui en ayant fait trouver un qui devoit mettre à la voile cinq ou six jours après pour la Martinique, il résolut de prendre cette occasion pour s'embarquer. Ses adieux furent courts. Il reçut du roi le titre & la commission de gouverneur géné-

ral des colonies angloiſes en Amérique ; & ayant pris les derniers ordres de ce prince, il partit avec ſa fille & madame Riding. Sa ſuite n'étoit compoſée que de ſes domeſtiques, & de cinq ou ſix anglois réfugiés qui s'attachèrent à ſa fortune.

Pendant que mon mauvais deſtin me préparoit ainſi les plus cruels ſujets de douleur, il étoit arrivé du changement dans ma demeure & dans la conduite de M. Cleveland. La conſtance qu'il me voyoit dans mon inclination pour Fanny, lui ayant fait craindre que je ne cherchaſſe le moyen de m'évader du logis du roi, & que je ne trouvaſſe enſuite celui de me juſtifier aux yeux de Milord Axminſter, il avoit jugé à propos de me transférer dans un lieu où il pût être aſſuré non-ſeulement que je ne réuſſirois point à m'échapper, mais que je ne pourrois même être informé du départ prochain de ce ſeigneur & de ſa fille. C'étoit apparemment de concert avec madame Lallin qu'il avoit pris cette réſolution, puiſque ce fut la maiſon même de cette dame qui fut choiſie pour ma nouvelle priſon. Il n'eut point de difficulté à obtenir du roi un empire abſolu ſur ma conduite. C'étoit un foible que ce prince conſerva toute ſa vie, de ſe laiſſer preſque entièrement gouverner par ceux qui avoient pris une fois quelque aſcendant ſur ſon cœur ou ſur ſon eſprit. Je fus donc tranſ-

porté le soir chez madame Lallin, & renfermé étroitement dans une chambre. On m'y fit entrer avec tant de précaution qu'il me fut impossible de reconnoître dans quel lieu j'avois été conduit. J'y fus traité avec soin, & même avec magnificence. Mais je demeurai quelques jours sans voir personne, excepté M. Cleveland, qui venoit passer avec moi une partie de l'après-midi. Je le conjurai mille fois de m'apprendre à quoi devoit se terminer une si étrange conduite, & de me donner du moins quelques nouvelles de milord Axminster & de Fanny. Il répondit à la première question, qu'on ne faisoit qu'exécuter les ordres du roi, qu'il n'avoit encore pu savoir précisément quelles étoient ses intentions. Pour ce qui regardoit milord & sa fille, il m'assura, comme il avoit fait le premier jour de ma captivité, que je ne pouvois me flatter avec raison que ce seigneur pensât désormais à m'accepter pour son gendre. Malgré le chagrin violent que me causoit la répétition continuelle de cette réponse, je ne laissois pas d'entretenir un reste d'espérance. Je connoissois la bonté de milord, & je faisois un fond infini sur la tendresse de sa fille. Il n'étoit pas vraisemblable qu'on me retînt éternellement captif. Je ne souhaitois qu'un moment de liberté pour détromper ces deux chères personnes. Je me promettois que mon innocence l'emporteroit sur tous les ar-

tifices de madame Lallin, car je n'avois encore soupçonné qu'elle ; & j'étois si éloigné de concevoir la moindre défiance de M. Cleveland, qu'étant persuadé d'ailleurs de l'extrême affection qu'il me portoit, je le croyois presque aussi touché que moi de mon infortune & de ma captivité.

Mais la fin de mon erreur approchoit. Le jour du départ de milord Axminster me fut annoncé par M. Cleveland. Jour fatal, d'où je dois commencer à compter le cours de mes déplorables aventures! J'étois dans ma chambre à m'entretenir de mes tristes idées. M. Cleveland y entra avec un air de contentement qui me fit attendre d'heureuses nouvelles. Vous serez libre, me dit-il, aussi-tôt que vous le voudrez. Le roi consent à votre liberté, parce qu'il espère que milord Axminster étant parti pour l'Amérique avec sa fille, vous ne serez plus difficulté d'épouser madame Lallin. Il voulut ensuite m'embrasser à son ordinaire ; il ne s'appercevoit pas que son discours m'ôtoit la vie, & que j'avois besoin d'être soutenu. Oh! laissez-moi, lui dis-je d'une voix altérée, ne voyez-vous pas que vous m'avez tué cruellement, & que j'ai à peine la force de respirer? J'étois si pâle en effet, qu'il me crut prêt de m'évanouir. Laissez-moi, répétai-je en l'écartant, je hais tout ce qui peut m'empêcher de mourir. Si milord &

iy sont partis, j'ai perdu sans ressource leur
ne & leur affection, deux biens sans lesquels
'est impossible de vivre. Je m'assis sans vou-
le regarder ni l'entendre. Sa tendresse pour
qui étoit au-dessus de toute expression, s'a-
ıa véritablement lorsqu'il me vit obstiné à
taire, & dans une posture immobile, qui lui
outer si ma vie n'étoit pas dans le dernier
l. Il se hâta d'appeler les domestiques pour
faire apporter quelque assistance. Madame
in accourut la première. Si j'avois perdu ef-
ivement une partie de mes forces, je les
ıuvrai tout d'un coup à sa vue, pour l'acca-
de mille reproches piquans, & pour lui don-
tous les noms odieux dont il me sembloit
son lâche artifice la rendoit digne. Cette
ıe m'aimoit véritablement; je dois confesser
i que malgré la foiblesse qu'elle avoit eue de
rèter au dessein de M. Cleveland, elle étoit
ite & généreuse. Mes reproches la touche-
t si vivement, que fondant en larmes, elle se
rna vers mon grand-pere pour se plaindre avec
ertume de la honteuse démarche à laquelle il
oit engagée. Ses plaintes, & les excuses
elle me fit, m'ouvrirent les yeux sur tout ce
s'étoit passé. Ce fut alors que sentant mieux
jamais que j'étois perdu, trahi, méprisé de
ord Axminster, abandonné de Fanny, je

tombai ſans force & ſans ſentiment aux pied
madame Lallin.

Ce ſpectacle la toucha ſi vivement, qu'
avoir employé tous ſes ſoins pour me rap
la connoiſſance, elle pria M. Cleveland de ſ
de ſa maiſon, & de n'y retourner jamais. Il
devoir céder pour un moment à cet orage;
retira. Je demeurai ſeul avec elle. Ses pleur
couloient en abondance, & ſes tendres exc
me perſuaderent de ſon repentir. Hélas! je
pardonne, lui dis-je; je ne vois que trop q
vous a ſéduite pour vous faire ſervir à ma p
Mais ſi vous avez été l'inſtrument de ma n
il vous reſte un moyen de me faire oublier l
que vous m'avez fait. Procurez-moi la liber
ſortir de cette ville. Je ſuis chez vous, j'en
par la manière dont vous venez de parler
Cleveland : ouvrez-moi les portes de ma pr
& loin de vous regarder comme une enne
je me croirai redevable de la vie à vos
faits. Il lui fut aiſé de juger que mon deſſe
ſouhaitant de me voir libre, étoit de ſuivr
traces de milord Axminſter & de ſa fille.
fuite étoit trop contraire aux intérêts de
amour. Elle me répondit en baiſſant les y
qu'elle s'étoit attendue que je reconnoîtroi
trement le ſincère regret qu'elle m'avoit m
de m'avoir cauſé du chagrin; qu'à la véri

l'av... fait agir contre ſon caractère & ſon incli-
...ti... en la faiſant entrer dans le noir complot
q... avoit produit mon empriſonnement, mais
q... e ne pouvoit ſe repentir néanmoins de m'a-
... levé à une rivale, qui n'avoit jamais eu
... moi autant de tendreſſe & d'eſtime qu'elle
... promettoit; que ſa fortune & ſa perſonne
... nt rien qui pût lui attirer mon mépris, elle
... oit la hardieſſe de m'offrir l'une & l'autre,
qu'elle étoit perſuadée que lorſque je vien-
drois à connoître le fond de ſon cœur, je ne re-
gretterois point de m'en être rendu le maître. Elle accompagna ce diſcours de mille regards tendres, & de tout ce qu'une femme modeſte peut mettre en uſage pour toucher un homme qu'elle aime. Du caractère dont j'étois, cette honnête franchiſe étoit plus propre à faire impreſſion ſur mon cœur que tous les détours de l'artifice. Je le dis naturellement à madame Lallin. Je l'aſſurai que je lui rendois mon eſtime, & que ſi j'euſſe été libre, j'aurois peut-être ſenti pour elle quelque choſe de plus tendre. Mais cette rivale, ajoutai-je, que vous voulez ſupplanter, je l'adore; j'avois le bonheur d'en être aimé, c'eſt vous qui m'avez arraché ſon affection; il n'y a rien qui puiſſe m'empêcher de courir ſur ſes pas pour me juſtifier à ſes yeux, ou pour y mourir. Si vous êtes tendre & généreuſe, lui dis-je encore, accordez-

moi la liberté : c'eſt la ſeule marque de
que je vous demande, & à laquelle je puiſ
ſenſible. Elle réfléchit un moment ſur cett
poſition. Je ne puis vous laiſſer ſortir, r
elle, dans l'état où vous êtes ; vous manq
tout, & vous m'êtes trop cher pour vou
partir ſans les commodités néceſſaires p
voyage que vous méditez. Souffrez, ajo
elle en rougiſſant, que je vous propoſe à
tour un autre parti. Je vous offre de vo
compagner. J'ai aſſez de bien pour en fair
d'un coup une ſomme conſidérable, qui
mettra au-deſſus de toute crainte en qu
endroit que la fortune nous jette. Frappé
propoſition ſi extraordinaire, je lui en m
le plus vif étonnement. Hé? quelle feroit
votre eſpérance, lui dis-je ? Songez-vous
dame, qu'il m'eſt impoſſible d'être à vo
que vous ne gagneriez à me ſuivre que la f
d'un voyage inutile? Elle me proteſta qu'el
vouloit rien obtenir davantage. Ne croye
néanmoins, me dit-elle, que ce ſoit tout-
ſans raiſon que je prens cet étrange parti
ai deux très-fortes, outre celle de ſuivre l'i
cible penchant qui me porte à vous aimer. I
eſt la perte de ma réputation qu'il m'eſt im
ble de réparer ſi je ne deviens point votre ép
Malgré les promeſſes de M. Cleveland, to

est informée des démarches que j'ai faites
persuasion pour rompre votre mariage avec
le de milord Axminster. On sait même, en
: de toutes mes précautions, que vous êtes
:llement renfermé dans ma maison. Je suis
:etien & la fable de toutes les compagnies.
compté ce malheur pour rien tant que j'ai
espérance de vous épouser; un mariage so-
:el auroit réparé tout, mais si vous refusez
ument d'y consentir, je ne puis demeurer
long-tems dans une ville où je me crois
onorée sans retour. Une autre raison, conti-
t-elle, qui n'est guères moins puissante, ce
les menaces continuelles que je reçois de
frère. Sa rage est extrême contre moi de-
qu'il m'a soupçonnée de l'avoir trahi. Il eût
vé de me tuer s'il ne m'eût crue morte du
d'épée qu'il me donna avant son départ. Il
oris mon rétablissement & la liaison étroite
j'ai entretenue depuis avec ses ennemis. Je
is de lui à chaque ordinaire des lettres plei-
d'outrages & d'horribles sermens, par les-
s il proteste qu'il m'ôtera tôt ou tard la vie
:s propres mains. Je le connois, il en est ca-
:, & je ne doute point que sa haine ne re-
ole lorsqu'il sera instruit de cette dernière
ture. Je suis donc réduite à quitter Rouen,
ta-t-elle, autant pour la sûreté de ma vie

que pour mon honneur. Où fuirai-je avec plus de plaisir qu'avec vous ? Si je réussis par ma tendresse & par mes soins à vous rendre plus sensible, je trouverai mon bonheur à vous avoir suivi, & vous m'accorderez ailleurs la qualité que vous me refusez ici. Si vous vous opiniâtrez dans votre constance pour la fille de milord Axminster, je vous accompagnerai du moins jusqu'auprès d'elle, j'y rendrai témoignage de votre innocence, & je me ferai un mérite des services que vous aurez reçus de moi, pour trouver auprès de son pere un asile & de la protection. Madame Lallin me demanda en finissant ce que je pensois de son discours.

Il est certain que quelque extravagance que j'eusse trouvée d'abord dans sa proposition, elle me parut toute différente sous ce nouveau jour. Mon intérêt même sembloit demander que j'y consentisse, car elle avoit eu raison de me faire observer que j'étois dépourvu de tout. M. Cleveland etoit le seul de qui je pusse espérer les secours dont j'avois besoin pour le voyage, & l'on juge aisément que ce n'etoit pas de lui que je devois les attendre. Cependant la seule vue de ma commodité n'auroit pas suffi pour me faire entrer dans le projet de madame Lallin. Je prévoyois d'ailleurs que l'utilité que je pourrois tirer d'elle auprès de milord & de Fanny pour la protection

de mon innocence, n'égaleroit peut-être pas le mauvais effet que produiroit sa présence, & la pensée qu'elle n'auroit point entrepris de me suivre sans m'être attachée par l'amour. Je lui fis cette objection. Elle n'y répondit que par ses larmes, & en me disant qu'une raison si foible ne devoit point m'empêcher de lui accorder une faveur qui assuroit tout à la fois son bonheur & sa vie. Je me laissai toucher, & le ciel m'est témoin qu'en consentant à sa prière je ne suivis que le mouvement de cette bonté naturelle qui m'attendrissoit à la vue des malheurs d'autrui, & qui me faisoit souhaiter d'être utile à tous les misérables.

Il ne fut plus question que de prendre des mesures pour amasser de l'argent, & pour tenir notre départ secret. Madame Lallin me dit que dans une ville telle que Rouen, elle n'avoit besoin que d'une heure pour trouver en argent comptant la valeur de tout son bien. En effet, étant sortie dans le moment, elle trouva chez divers marchands environ cent mille écus sur son billet. Ces emprunts ne devoient porter préjudice à personne, puisqu'elle leur abandonnoit par son départ des terres qui excédoient considérablement cette somme. Elle s'occupa le reste du jour à faire préparer secrètement une voiture pour gagner le Havre, où nous nous flattions de trouver quel-

que vaisseau prêt à faire voile. Elle ne mit dans sa confidence qu'un valet & une fille qui devoient nous suivre. C'étoit la nuit suivante que nous nous proposions de partir. M. Cleveland vint me voir avant la fin du jour, malgré la prière que cette dame lui avoit faite de ne plus reparoître chez elle. Il fut surpris de me trouver plus tranquille qu'à l'ordinaire. Comme il m'avoit laissé seul avec madame Lallin quelques heures auparavant, il attribua ce changement à la conversation que j'avois eue avec elle, & s'imaginant qu'elle avoit pu m'inspirer de l'amour, il en fut si satisfait qu'il me promit de me faire rendre le lendemain ma liberté. Je ne le laissai point sortir sans m'être informé adroitement de la route que milord Axminster avoit prise, & du lieu où il devoit commencer l'entreprise qu'il avoit formée pour le service du roi. J'appris ainsi qu'il étoit allé droit à la Martinique, parce qu'il ne s'étoit point rencontré de vaisseau qui pût le porter plus proche de nos colonies. De-là son dessein étoit de se rendre à la Jamaïque, ou à la nouvelle Angleterre, selon qu'il en trouveroit l'occasion plus prompte & plus facile.

La nuit étant venue, & madame Lallin se trouvant aussi libre que moi, nous sortîmes de sa maison chargés de divers paquets, & accompagnés seulement de nos deux domestiques. Nous gagnâmes

es à pied la porte de la ville, où la voiture nous
tendoit. Notre route juqu'au Havre se fit heu-
usement, & sans obstacle. Il n'étoit que sept
:ures du matin lorsque nous y arrivâmes. Nous
ierchâmes d'abord un vaisseau qui fût prêt à
ırtir pour les îles. On nous dit que le dernier
ıi devoit faire le voyage cette année-là, avoit
ıis à la voile quelques jours auparavant. C'étoit
:lui du vicomte d'Axminster. Nous délibérâmes
nous descendrions jusqu'à la Rochelle. Quel-
ıes Anglois qui se trouvèrent au Havre nous
ınseillèrent, comme le parti le plus court & le
us sûr, d'aller plutôt à Londres, où nous ne
ıanquerions pas de trouver tous les jours des
ccasions pour l'Amérique. Madame Lallin crai-
ıoit le malheur d'y être reconnue par son frère;
ıvois aussi mes craintes. Cependant, comme
ɔtre péril le plus pressant paroissoit être du côté
: la France, nous nous embarquâmes sur le
'emier bâtiment qui partit pour l'Angleterre.
ous y arrivâmes en moins de deux jours, & par
plus heureux hasard, nous trouvâmes en débar-
ıant à la tour de Londres un vaisseau de guerre
ıi levoit l'ancre pour faire voile à la Jamaïque.
ous y montâmes sans avoir touché la terre. Le
pitaine fut ravi de voir augmenter le nombre
:s passagers par deux personnes qui portoient
uelques marques de distinction. Quatre jours

après nous perdîmes de vue les côtes de l'Europe.

Il faut que je le confesse; au milieu de l'amertume dont mon cœur étoit rempli, il s'y trouva place encore pour des sentimens de joie, lorsque je vins à considérer que j'étois dans la route qui m'alloit conduire auprès de Fanny. J'oubliai pendant quelque tems que milord & sa fille étoient irrités contre moi, & qu'ils l'étoient jusqu'au point d'avoir quitté l'Europe sans m'avoir dit du moins le dernier adieu. Je me figurois au contraire qu'ils partageroient avec moi le plaisir de nous rejoindre, & que charmés de l'ardeur qui me faisoit voler après eux jusqu'en Amérique, ils me rendroient leur estime & leur affection. Je n'observe cette courte joie dont je fus redevable à mon imagination, que parce que c'est la dernière que j'aie goûtée sans mélange. Le cours de mes malheurs étoit commencé, & ce n'étoit plus que pour les augmenter de jour en jour que le ciel y devoit mettre du changement. S'il tenoit encore pour moi quelques plaisirs en réserve, ils devoient se changer en douleurs; & par une étrange disposition de mon sort, j'étois attendu par une félicité si bizarre, qu'elle devoit causer mes plus cruelles peines, & qu'elle ne pouvoit être extrême sans être accompagnée de tourmens insupportables.

; premiers jours qu'on passe dans un vaiss-
;'emploient à lier des connoissances. J'en fis
ort étroite avec le capitaine, qui se nom-
M. *John Will.* Je crus appercevoir en lui de
ıeur & de la générosité, les deux choses du
.e qui étoient les plus capables de lui con-
mon amitié. Je l'étudiai avant que de vivre
amilièrement avec lui, & je me persuadai,
avoir suivi toutes les règles de la prudence,
e pouvois le choisir pour en faire un ami.
ii jamais pu croire, même après avoir es-
ses noires perfidies, que je me fusse trompé
mon jugement, & qu'il fût naturellement
peur. C'étoit un homme droit & sincère
ıe je commençai à le connoître; je le pense
e. Mais de quoi les passions ne nous ren-
elles pas capables lorsque nous leur aban-
ons l'empire de notre cœur? Il m'a trahi; il
xposé à des maux inexprimables; je me sens
de force pour lui pardonner. Il a abusé de
onfiance pour perdre le plus aimable de tous
ommes, & le plus cher de mes amis : c'est
el que j'en ai laissé la vengeance; mais je
ıis m'empêcher de faire des vœux pour l'ob-

amitié que nous liâmes fut bientôt si étroite,
tout le tems que je n'employois pas à la lec-
, ou à entretenir madame Lallin, je le pas-

ſois avec lui. Il me fit l'ouverture de t
ſecrets de ſon cœur. Les affaires de ſa f
les ſiennes, ſes peines & ſes joies, tout
poſé dans mon ſein comme dans le ſan
de l'amitié. Je ne m'ouvris point d'abor
avec ſi peu de réſerve. Je n'avois point ou
préceptes du vicomte d'Axminſter, ni l
que j'avois tiré de quelques mois d'expé
Cependant l'ayant reconnu d'un caractère
& ſolide, je ne fis pas difficulté, après q
ſemaines de navigation, de lui apprendre
rois, & de lui raconter une partie de me
tures. Il reçut cette confidence comme
fait les ſiennes, c'eſt-à-dire, en y prenant
ſible intérêt, en me renouvelant l'aſſuranc
immortelle affection. Je ne lui avois déc
juſques-là que les traits de ma vie où j'éto
intéreſſé. Le nom de milord Axminſter,
lui de madame Lallin, n'étoient même
échappés de ma bouche en ſa préſence. Je
quelle différence un honnête homme eſt
de mettre entre ſon ſecret & celui de ſe
Mais comme il étoit impoſſible que notre c
ſation ne retombât pas ſouvent ſur mon p
me parut que loin d'être un de ſes partiſa
lés, il gémiſſoit avec tous les bons Angl
l'oppreſſion de notre malheureuſe patrie. J
plaiſir à le voir dans ces ſentimens, & lorſq

plus longue habitude m'eut confirmé dans l'opinion qu'il m'avoit donnée de lui, je m'imaginai que je pourrois le faire entrer peu à peu dans les intérêts du roi Charles, & par conséquent dans ceux de milord Axminster. Les premières tentatives que je fis sur son esprit réussirent si heureusement, que je ne doutai plus de ma conquête. Je le mis dans le secret du voyage de milord, en me contentant de prendre sa parole & son serment pour garant de sa fidélité & de sa discrétion. Il s'engagea à se lier d'intérêt avec ce seigneur aussi-tôt qu'il pourroit le rencontrer. Son vaisseau, son bras, tout devoit être employé à son service; il eût souhaité même de pouvoir l'aller prendre à la Martinique, s'il n'eût craint de nuire par cette affectation aux affaires du roi, qu'il commençoit à regarder comme les siennes. Mais n'ayant point de prétexte pour s'écarter si loin de sa route, nous résolûmes ensemble que si le vicomte tardoit à se rendre à la Jamaïque, nous ferions partir de cette île, sur quelques raisons de commerce, un vaisseau léger qui nous l'ameneroit en peu de tems. Je le répète, M. Will étoit sincère dans cette résolution; & si ma confidence fut malheureuse, elle n'avoit été ni légère ni imprudente.

Madame Lallin menoit pendant ce tems-là une vie assez tranquille dans le vaisseau. Mon estime

pour elle s'étoit augmentée infiniment depuis que nous avions associé nos infortunes. J'admirois son esprit, sa politesse, & sa complaisance. Quoiqu'elle conservât toujours le même fond de bonté & d'inclination pour moi, elle n'espéroit plus faire naître dans mon cœur rien au-delà du respect & de l'amitié. Je lui avois déclaré tant de fois que j'étois attaché pour toute ma vie à la fille de milord Axminster, qu'elle sembloit avoir renoncé à ses prétentions. Ce n'étoit plus que par ses soins, & par des marques d'attention continuelles qu'elle me laissoit connoître ce qui se passoit encore dans son ame en ma faveur. Enfin elle tenoit fidellement la promesse qu'elle m'avoit faite à Rouen. Le capitaine Will n'avoit pas manqué de la trouver aimable; elle l'étoit trop en effet pour un homme de mer. Peut-être s'étoit-il rendu justice pendant les premi res semaines après notre embarquement. Ses manières avoient toujours été respectueuses. Il s'appliquoit avec moi à lui apprendre notre Langue, dont elle alloit avoir besoin nécessairement à la Jamaïque. Mais la familiarité ayant succédé peu à peu au respect, il changea tellement de conduite à son égard, qu'elle m'en fit un jour des plaintes. J'avois pour cette dame une si parfaite considération, que j'aurois tout exposé pour la sauver d'une insulte. Je m'expliquai fort sérieusement avec M.

Will. Il ne parut point offensé de mon discours. Il tourna même en raillerie quelques grossièretés auxquelles il s'étoit échappé, & m'ayant assuré qu'il la respectoit infiniment, il vécut pendant quelques jours avec plus de réserve. Cependant il prit avec elle des manières plus mesurées, je m'apperçus qu'il en prenoit aussi de plus froides & de plus mystérieuses avec moi. Madame Lallin me dit un jour les larmes aux yeux, qu'il l'avoit interrogée curieusement sur les liaisons que nous paroissions avoir ensemble, & que lui ayant répondu qu'elle étoit ma tante, comme nous en étions convenus en entrant dans le vaisseau, il avoit branlé la tête, en disant qu'il connoissoit quantité de parens qui ne l'étoient pas plus que nous, & que si elle étoit ma tante en ce sens, il espéroit qu'elle voudroit bien devenir du moins sa cousine. Il a renouvelé alors ses insolences, ajouta-t-elle, & il m'a fait entendre qu'une femme qui s'expose sur un vaisseau doit avoir certaines complaisances pour son capitaine.

J'admirai qu'un homme que je croyois honnête & généreux, fût capable de s'oublier jusqu'à ce point. J'eus une seconde explication avec lui. Il m'écouta impatiemment, & il me répondit d'un ton brusque qu'il s'étoit apperçu depuis quelque tems que je tranchois du maître sur le vaisseau, mais qu'il me prioit de me souvenir qu'il étoit le

mien. Mon maître! lui dis-je en le regardant; non, M. Will, vous êtes mon ami, vous êtes un honnête homme, que j'aime & que j'honore sincèrement, mais je vous prie à mon tour de vous souvenir que vous n'avez nul empire sur ma tante ni sur moi. Il me quitta sans ajouter un seul mot. Je ne changeai rien à la conduite que j'avois tenue jusqu'alors avec lui, mais il me fut aisé de remarquer par son humeur sombre & ses profondes rêveries, qu'il méditoit quelque dessein extraordinaire.

Nous étions en mer depuis six semaines, & loin d'avoir eu l'orage à craindre, nous avions manqué de vent pendant près de quinze jours, ce qui avoit retardé extrêmement notre route. Un jour au matin nous apperçûmes un vaisseau qui croisoit la mer devant nous environ à la portée du canon. Il portoit pavillon anglois. Notre capitaine fit tourner la voile aussi-tôt vers lui avec le dessein de l'aborder. S'en étant approché dans un moment, il descendit dans sa chaloupe, & il refusa l'offre que je lui fis de l'accompagner. Tout ce que je pus m'imaginer, fut qu'il alloit s'instruire de ce qui se passoit sur ces mers, & de la route que tenoit l'autre capitaine. Il ne fut pas plus d'un quart d'heure absent. Je le vis revenir avec quelques personnes qu'il n'avoit point en nous quittant. Je m'imaginai que c'étoit quel-

ques-uns de nos compatriotes qu'il amenoit par civilité sur notre bord. Ils arrivèrent à nous, & la première action que fit M. Will en mettant le pied dans son vaisseau, fut de me prendre au collet, & de me dire qu'il m'arrêtoit au nom de milord Protecteur & du parlement. Il me fit lier sur-le-champ, sans que la surprise où j'étois me permît de prononcer une seule parole. Je fus transporté à l'instant dans la chaloupe, & conduit en un moment à l'autre bord. Cette exécution se fit si promptement, que j'eus à peine le tems de voir madame Lallin, qui tendoit les bras vers moi du haut du vaisseau, & d'entendre les cris perçans qu'elle jetoit à la vue de mon malheur, & sans doute par le pressentiment du sien.

Je fus enfermé aussi-tôt dans un endroit profond, où l'on me laissa lié comme j'étois en arrivant. J'y demeurai seul aussi long-tems que les deux vaisseaux qui avoient jeté l'ancre furent à les lever. Mon infortune n'étoit point obscure. Il étoit clair que le capitaine Will étoit un traître, qui me livroit comme ennemi du Protecteur, & que le motif de sa trahison étoit son amour pour madame Lallin. Ma première compassion tomba sur cette malheureuse dame. Quel sort pour elle de se voir sous l'empire absolu d'un homme capable d'une si noire perfidie! Je la recommandai au

ciel, qui pouvoit seul la sauver d'une main si dangereuse. Je n'avois pas contribué volontairement à son malheur, mais j'étois obligé de reconnoître que j'en étois la première cause. Elle fût demeurée tranquille à Rouen si elle ne m'eût jamais connu, ou du moins elle n'eût pas pris le parti de s'exposer sur mer à toutes les extrémités qu'elle étoit peut-être à la veille d'essuyer. La reconnoissance que je croyois lui devoir causa dans mon cœur presque autant de désordre qu'en auroit causé le remors, si j'eusse eu véritablement sa perte à me reprocher.

Mais moi qui m'occupois à plaindre le sort d'autrui, que devois-je penser du mien ? J'étois trahi par un perfide ; dans quelles mains m'avoit-il remis ? Mes chaînes m'annonçoient assez que j'allois être traité en criminel. C'étoit sans doute en Angleterre que je devois être conduit. Je jugeois avec raison que le vaisseau sur lequel j'étois retournoit à Londres, & que l'infidelle Will avoit donné au capitaine toutes les instructions qui pouvoient rendre mon châtiment certain. Il falloit s'attendre à la mort, & ce qui m'étoit bien plus douloureux, perdre l'espérance de rentrer avant que de mourir, dans l'estime de milord Axminster & dans le cœur de Fanny. Ils ignoreront même ma perte, disois-je ; ou s'ils l'apprennent, ils ne la plaindront point. Quel espoir

me reste-t-il qu'ils puissent jamais être instruits de mon innocence! Quelque accablantes que fussent ces réflexions, elles l'étoient beaucoup moins que celle qui succéda tout d'un coup. Il me vint à l'esprit que la trahison de Will ne se borneroit point à moi, & qu'un perfide ne l'étant jamais à demi, il ne manqueroit point d'envelopper milord Axminster dans ma ruine. Cette pensée se présenta à moi si subitement & d'une manière si effrayante, qu'elle causa une espèce de silence dans mon ame & dans tous mes sens. Je demeurai attaché à la considérer avec un étonnement qui me rendoit immobile. O crime! ô douleur! m'écriai-je, j'ai trahi mon plus cher ami, mon père & mon bienfaiteur. J'ai trahi Fanny, madame Riding, tout ce que je dois aimer & respecter sur la terre. Mon indiscrétion va leur coûter la vie. Ah! c'est moi seul qui mérite à présent de mourir : si ce n'est pour expier mon crime, que ce soit du moins pour dérober à mes propres yeux ma honte & mon infamie. Je passai plus d'une heure dans cette agitation. Je ne pouvois soutenir la vue de moi-même. J'aurois souhaité d'être à Londres, & que ma tête y fût déjà sur un échaffaud. Y avoit-il rien en effet, de si cruel que mon sort? Je me trouvois exposé pour la troisième fois à l'accusation de perfidie, c'est-à-dire, de ce qui étoit le plus opposé à mon ca-

ractère. Mes crimes, ou faux, ou involontaires, produisoient le même effet que s'ils eussent été réels & commis à dessein. Le plus mortel ennemi du vicomte & de sa fille n'auroit pas mieux réussi que moi à les perdre. Et qu'avois-je néanmoins de plus cher & de plus précieux dans la vie que ces deux aimables personnes? Pour qui aurois-je répandu tout mon sang aussi volontiers que pour eux? L'un m'avoit tenu lieu de père; il en avoit eu pour moi tous les sentimens. L'autre étoit la maîtresse de mon cœur. Hélas! il avoit été un tems heureux où il m'étoit permis de me croire maître du sien!

Je ne sais à quoi ces mortelles reflexions m'auroient conduit, si mon nouveau capitaine ne fût venu me visiter une heure après dans mon cachot. L'ancre étoit levée, & le vaisseau continuoit sa route. Il me dit en m'abordant, qu'il avoit une extrême impatience d'être informé par moi-même de la vérité des accusations du capitaine Will. Consolez-vous, ajouta-t-il, vous êtes tombé dans de meilleures mains que vous ne vous l'imaginez; mais je vous prie d'être sincère dans la relation que je vous demande. Une interrogation si pressante me jeta dans un nouvel embarras. Je craignis de l'offenser si je ne lui répétois exactement tout ce qu'il pouvoit avoir appris du perfide Will, & j'apprehendois encore plus

de m'avancer trop en voulant être exact, & de lui découvrir par rapport à milord Axminster & à moi-même des particularités qu'il pouvoit ignorer. Il y avoit à la vérité dans son visage & dans le son de sa voix quelque chose de prévenant qui sembloit m'exciter à la confiance, mais quel fond avois-je à faire désormais sur les dehors des hommes, après l'exemple d'une infidélité aussi noire que celle de Will? Ces idées se formèrent dans mon esprit en un moment. Le parti que je pris fut d'être sincère jusques dans les moindres circonstances qui me regardoient, & de m'abstenir entièrement de lui nommer Axminster, & de lui parler de ses desseins, à moins que je n'y fusse contraint par ses interrogations. Je commençai par lui déclarer naturellement que j'étois le fils de Cromwell, mais un fils malheureux, proscrit par mon père, & abandonné même avant ma naissance. Je lui représentai vivement la dureté de ce père barbare, pour justifier une aversion qui m'étoit aussi naturelle que la tendresse l'est dans les autres fils. Je lui parlai des malheurs & de la fin déplorable de ma mère. Et comme mon cœur n'avoit point eu le tems de se remettre du trouble où il avoit été un moment auparavant, le souvenir de cette chère mère acheva tellement de m'attendrir, que mes yeux se couvrirent de pleurs. J'interrompis mon récit pour les essuyer, & les levant ensuite

ſur le capitaine, je fus étonné d'appercevoir qu'en me regardant attentivement, il en verſoit auſſi. Je les attribuai à ſa compaſſion. Que le ciel, lui dis-je, récompenſe cettè généreuſe pitié qui vous fait prendre tant de part à mes peines! J'allois reprendre ma narration : Arrêtez, aimable jeune homme, interrompit-il d'une voix entrecoupée de ſoupirs; arrêtez. Permettez que je vous ôte ces liens qui ne conviennent point à vos mains, & que j'ai regret de vous avoir laiſſés ſi long-tems. Il délia lui-même les nœuds qui me ſerroient étroitement. Il me prit enſuite par la main, & m'ayant conduit à ſa chambre, il me fit aſſeoir auprès de lui, après avoir fermé la porte avec ſoin.

Il parut rêveur, & il s'attacha encore à me regarder pendant quelques momens. Ses ſoupirs marquoient un cœur agité. Faites-moi donc connoître plus clairement qui vous êtes, me dit-il enfin, & apprenez-moi par quel caprice de la fortune tous les commencemens de votre vie ont preſque une entière reſſemblance avec ceux de la mienne. Vous êtes fils de Cromwell, mais comment s'appeloit cette mère qui a tant ſouffert des injuſtices & de la cruauté de votre père? Je lui répondis qu'elle ſe nommoit Cleveland. Hélas! reprit-il, ce nom n'eſt jamais venu juſqu'à mes oreilles. Vous n'en ſerez point ſurpris, quand

vous ſaurez la triſte manière dont j'ai été élevé. Mais ſeroit-il poſſible que vous n'euſſiez jamais entendu parler de Mally Bridge, & de ſon malheureux fils ? Mon ètonnement lui fit connoître, auſſi-tôt que ma réponſe, que j'étois inſtruit de ſon nom & de ſes malheurs. Bridge, m'écriai-je, quoi l'habitant de Rumneyhole, l'élève de madame Riding! Vous le voyez devant vous, ajouta-t-il en m'embraſſant tendrement; c'eſt moi-même. Je le ſerrai à mon tour entre mes bras : Cher Bridge! lui dis-je, que ne dois-je point au ciel, qui me fait trouver un frère dans un homme auquel on m'a livré comme un ennemi! Voilà les deſſeins du traître Will bien trompés. Mais ne m'apprendrez-vous pas comment il ſe peut faire que vous ſoyez au monde, vous que madame Riding a cru mort, & dont elle m'a raconté pluſieurs fois la funeſte hiſtoire ? Il me promit de m'inſtruire du miracle que le ciel avoit opéré pour ſon ſalut. Mais ne vous en réjouiſſez pas, ajouta-t-il, que parce que je ſuis aſſez heureux aujourd'hui pour vous être utile, car la vie eſt un fardeau ſi peſant pour moi, que je ne puis regarder comme un bonheur le haſard qui me l'a conſervée.

Il me preſſa alors de lui expliquer l'état préſent de ma fortune, & par quelle raiſon le capitaine Will m'avoit livré à lui pour être conduit à Londres, & mis entre les mains de Cromwell. Je lui

appris en peu de mots mes liaisons avec milord Axminster, & le dessein qui m'amenoit sur ses traces en Amérique. Je lui confessai que ce seigneur étoit chargé des ordres du roi pour tâcher de ramener nos Colonies à son obéissance; qu'étant absolument dans ses intérêts, je m'étois efforcé d'y faire entrer le capitaine Will & que j'y avois heureusement réussi, mais que son amour déréglé pour une dame dont j'avois pris la protection, m'avoit attiré tout d'un coup sa haine, & l'avoit rendu perfide. Je lui peignis le caractère de cette dame, & lui fis le récit des obligations que je lui avois; je lui inspirai tant de ressentiment contre le capitaine Will, qu'il fut le premier à marquer du regret de ce que son vaisseau n'étoit point armé, ni en état de faire la moindre résistance contre un vaisseau de guerre. Cette déclaration me causa beaucoup de chagrin, car mon but n'avoit été que de l'engager à secourir madame Lallin. Je lui en fis même de nouvelles instances; mais m'ayant fait voir que son vaisseau étoit sans canon, quoiqu'il fût percé pour en porter trente pièces, & qu'il n'avoit même qu'un fort petit nombre d'autres armes à feu, je fus obligé de me réduire à plaindre la destinée de cette dame, & à faire des vœux pour elle. Il plut au ciel d'en exaucer du moins une partie. Le désordre du vaisseau de mon frère augmenta la

curiosité

curiosité que j'avois de connoître ses aventures, & le terme de son voyage. Il me satisfit en ces termes.

Je ne vous raconterai point l'histoire de mes premiers malheurs, & de ceux de ma mère, puisque vous l'avez apprise de madame Riding. Je ne prendrai mon récit qu'aux dernières circonstances de la visite que je rendis à notre père ou plutôt à notre tyran. Je m'étois persuadé follement, contre les avis continuels de madame Riding, qu'il étoit impossible que la nature pût se démentir dans un père. La mort infortunée de ma mère ne paroissoit point un crime dont on pût raisonnablement l'accuser, & quand il y auroit eu quelque part, je ne croyois point que ce fût une raison qui pût suffire pour me dispenser de lui rendre les devoirs d'un fils, ni pour m'empêcher d'attendre de lui les bontés d'un père. Je m'imaginois même que le parti que j'avois pris de le voir en secret avant que de me vanter publiquement de l'honneur de lui appartenir, me feroit auprès de lui une espèce de mérite, qui serviroit encore à l'attendrir en ma faveur. Je me présentai à sa porte dans cette confiance. Le prétexte d'une affaire secrète que j'avois à lui communiquer, me fit obtenir facilement d'être introduit. Il étoit seul. J'allois me jeter à ses genoux. Mais le mouvement animé que je fis en m'approchant

pour me mettre en cette posture, lui fit naître la pensée que j'en voulois à sa vie. Il appela ses gardes, & leur ordonna de se saisir de moi. Il leur fit examiner toutes les parties de mon habit en sa présence pour s'assurer que je ne portois point d'armes cachées. C'étoit une cérémonie que j'avois déjà essuyée avant que d'être admis dans sa chambre. Lorsqu'il crut n'avoir rien à craindre de mes intentions, il fit retirer ses gardes. Je m'approchai une seconde fois pour me jeter à ses pieds, & je lui expliquai avec une modeste hardiesse sur quel fondement j'osois me présenter à lui. Je n'eus pas plutôt prononcé le nom de ma mère, que je lus clairement son inquiétude sur son visage. Il jeta les yeux de tous côtés pour découvrir si personne n'avoit pu m'observer & m'entendre. Il s'approcha ensuite de moi, & me prenant par le bras : malheureux, me dit-il, tu mérites la mort pour l'imposture dont tu as osé m'entretenir. Je la pardonne à ta jeunesse, mais je saurai par qui tu as été séduit. En attendant garde-toi d'apprendre à personne l'insulte que tu m'as faite, si tu ne veux périr dans les tourmens. Il appela une seconde fois ses gardes, il ordonna à quelques-uns d'entr'eux de me conduire dans la plus étroite prison de la ville. Je le quittai en tremblant. Ses yeux & le ton de sa voix m'avoient effrayé autant que ses menaces.

Je fus renfermé d'abord dans une chambre ordinaire de la prison ; mais à peine y avois-je passé une heure, que sur un nouvel ordre je fus transféré dans un des plus obscurs cachots. J'y demeurai quelques jours sans recevoir la visite de personne. Le peu de nourriture qu'on m'accorda m'étoit donné par le moyen d'une corde qu'on faisoit descendre par une ouverture ménagée dans la voûte. J'attendois la mort à tout moment, quoique j'ignorasse mon crime, & que je n'en eusse point à me reprocher. Les animaux, disois-je dans l'amertume de mon cœur, les bêtes féroces ont de la tendresse pour leurs petits, & moi, je suis le fils d'un homme qui me condamne cruellement à périr, parce que j'ai osé l'appeler mon père ! Je rappelois les conseils de madame Riding, & je me reprochois ma folle présomption qui me les avoit fait négliger. J'invoquois l'ombre de ma mère à mon secours, & je lui demandois pardon en pleurant de n'en avoir pas cru pour ma sûreté l'exemple terrible de sa mort. Enfin, après huit jours de cette misérable vie, on me tira de ma prison pour me conduire dans une salle, où j'étois attendu par deux hommes qui paroissoient être des personnes de distinction. Ils m'interrogèrent avec beaucoup d'adresse sur le lieu où j'avois été élevé, & sur les personnes qui avoient pris soin de mon éduca-

tion. Je n'étois point capable de trahir madame Riding. Ils jugèrent, par mon obstination à garder le silence, & par mon intrépidité contre leurs menaces, qu'ils perdroient leurs peines à me presser davantage. Leurs ordres ne portoient apparemment que de m'effrayer. L'un d'eux me dit que j'allois être libre, & que le Protecteur avoit la bonté de m'accorder la vie, mais que s'il m'échappoit de renouveler l'outrage que je lui avois fait, il n'y avoit point de supplices auxquels je ne dusse m'attendre. Il ne nommèrent point mon crime, ni l'outrage que j'avois fait au Protecteur.

Cependant je fus mené hors de la prison. Cette liberté dont on m'avoit flatté, consistoit à être transporté sur le champ dans un vaisseau qui mettoit à la voile à l'heure même pour l'île de Névis, où l'on commençoit à former une colonie. On me laissa libre effectivement sur le vaisseau, mais confondu avec une troupe de misérables, dont la plupart avoient été condamnés pour différens crimes au même châtiment que moi. C'étoit un mélange des deux sexes. Je fus forcé de quitter mes habits pour en prendre de convenables à ma condition. Il n'y a point d'imagination qui puisse se représenter à quel excès j'avois le cœur pesant & abattu. Je n'étois nullement informé de ce que j'allois deve-

nir. J'entendois les compagnons de ma misère qui parloient de l'île de Névis comme d'une petite île déserte & stérile, où notre sort seroit d'être traités en esclaves, & contraints à défricher la terre par le travail de nos mains. Une si triste destination me faisoit souhaiter la fin de ma vie, comme le seul remède à des maux que je ne pouvois éviter. J'étois occupé du matin au soir à gémir seul dans quelque coin du vaisseau, & rarement il m'arrivoit de me joindre à l'entretien de ceux même dont je ne pouvois éviter la présence.

J'ignore encore si c'est naturellement ou par un secours miraculeux du ciel, que je vis ouvrir tout d'un coup une voie d'espérance au milieu d'un état si déplorable. Tout est si surprenant dans ce qui me reste à vous apprendre, que mes simples protestations de vérité ne suffisent point pour vous persuader. Il n'y a que la rencontre que vous avez faite de mon vaisseau dans cette vaste mer, & le témoignage de mes gens, qui puissent ébranler l'incrédulité dont vous vous armerez d'abord. Ensuite si vous demeurez longtems avec moi, que nous soyons assez heureux pour trouver ensemble ce qui fait ici depuis trois mois l'objet de mes recherches, la vue des merveilles mêmes que je vais vous annoncer achèvera de vous convaincre.

Je menois donc sur le vaisseau une vie languissante qui ne pouvoit se soutenir long-tems avec tant de tristesse & d'ennui. Un jour que j'étois seul, & que pressé de douleur je me soulageois en versant des larmes, une vieille femme que je n'avois point encore remarquée, s'approcha honnêtement de moi. Elle n'étoit point vêtue à la façon des angloises, & quoiqu'elle parlât assez exactement notre langue, il étoit facile d'appercevoir qu'elle étoit étrangère. Sa figure avoit quelque chose d'aimable, même sous les rides de la vieillesse, & ses yeux conservoient encore une partie de ce feu brillant qui semble être la substance même de l'ame, ou qui est du moins ce que la matière en a de plus approchant. Je fus si frappé de son air, que malgré la simplicité de ses habits, je me levai pour lui faire honneur & l'entretenir plus civilement. Elle me demanda le sujet de mes pleurs. Je lui répondis d'un air touchant, que j'étois un infortuné jeune homme, le rebut de la nature, & que quelques larmes que je pusse verser, elles n'égaleroient jamais mes malheurs. J'ai été attentive, reprit-elle, à vous observer depuis plusieurs jours, & j'ai été surprise de vous voir toujours dans le même abattement. Vous ne me paroissez pas fait non plus pour l'habillement & pour la compagnie où vous êtes. Voyez si vous

n'avez point de répugnance à m'ouvrir votre cœur. Je puis vous être utile, si je ne me trompe point dans l'opinion que j'ai de vous. Hélas! lui dis-je, le secret de ma fortune n'est pas d'une nature à me causer de la honte ; plût au ciel qu'il ne me causât pas plus de douleur! Mais les cruels qui me condamnent au triste état où vous me voyez, me menacent encore de la mort si je révèle leur injustice. Ainsi je me trouve réduit à souffrir des maux que je n'ai pas mérités, & à me priver de la consolation même de m'en plaindre. Ce que vous me dites, répliqua cette vieille femme, ne fait qu'exciter ma curiosité. Si vous n'êtes point né, comme il me semble, pour cette misérable condition, & que vous n'ayez rien commis qui vous y ait fait condamner justement, je vous trouve si digne de compassion que je croirai ne pouvoir trop vous en marquer.

Ma confiance entiérement attirée par ce discours obligeant, je résolus de passer sur toutes les craintes qui m'obligeoient au secret. Je fis à cette charitable consolatrice la relation de toutes les infortunes de ma vie, sans lui cacher même celles de ma mère. Elle parut saisie de pitié & d'admiration en m'écoutant. Elle ajouta peu de paroles lorsque mon récit fut achevé; mais ce fut une courte exhortation à m'armer de courage, & une assurance que je recevrois d'elle des secours

auxquels je ne m'attendois pas. Elle me quitta ſans s'expliquer davantage. Je ne pus me défendre d'un mouvement de curioſité qui me porta à m'informer qui elle étoit. On ne put me rien apprendre d'elle, excepté que c'étoit une étrangere qui s'étoit accommodée avec le capitaine pour ſon paſſage dans l'île de Sainte-Helene, où le vaiſſeau devoit toucher ſur la route. Je la revis le lendemain & les jours ſuivans. Elle s'accoutuma à venir elle-même me trouver régulièrement dans le lieu où j'avois coutume de me placer. Tous ſes diſcours étoient ſages & modeſtes. Elle me faiſoit répéter ſouvent mon hiſtoire. Elle prenoit plaiſir à m'en faire expliquer juſqu'aux plus légères particularités. Ma longue retraite dans la caverne de Rumneyhole étoit l'endroit de ma vie qu'elle écoutoit le plus volontiers. Elle me demanda ſi j'étois encore capable de goûter la ſolitude, & ſi le peu de commerce que j'avois eu avec les hommes n'avoit point altéré mon innocence. Quelquefois elle faiſoit tomber notre converſation ſur les ſujets les plus élevés, & ſoit qu'elle eût deſſein d'éprouver mon eſprit, ou d'exercer le ſien, elle paroiſſoit tirer beaucoup de ſatisfaction de cette ſublime eſpèce d'entretien.

Nous paſsâmes ainſi environ deux mois ſans que j'euſſe tiré d'elle d'autres conſolations que

que me donnoient ses visites & ses discours.
me renouveloit de tems en tems les pro-
s d'un secours qu'elle ne m'expliquoit pas.
me je ne voyois nul jour au changement de
ortune, je ne me repaissois point de vaines
ances, & je ne croyois pas avoir jamais à
nir compte de rien de plus que de sa bonne
ité. Cependant lorsque nous commençâmes
rocher de Sainte-Hélène, elle me fit une
ion qui me surprit. Vous m'avez paru sage
rtueux, me dit-elle, mais êtes vous homme
solution ? Il s'agit non seulement de vous
r la vie, que vous ne manqueriez pas de
re bientôt dans le sort qu'on vous destine,
de vous rendre heureux tout d'un coup
là de tous vos désirs. Je lui répondis que
ne croyois capable de tout entreprendre
éviter d'être conduit dans l'île de Névis.
tez, reprit-elle, ce que je puis faire pour
. Le vaisseau doit jeter l'ancre au port de
te-Hélene. J'en sortirai. Vous serez trois
s sans me voir, mais la nuit du quatrième,
is à vous pour vous délivrer. Vous me ver-
d'abord à quelque distance du vaisseau dans
chaloupe à voiles. J'aurai une lanterne pour
ger vos yeux dans l'obscurité, & vous faire
rcevoir que j'approche à votre secours. Je
indrai après l'avoir laissé luire quelque mo-

mens. La difficulté sera de vous donner les moyens de venir à moi, car on fait la veille sur le vaisseau pendant la nuit, & l'attention augmentera beaucoup pendant qu'il sera si proche de la terre. J'ai cherché en vain depuis que j'ai formé le dessein de vous délivrer quelque voie pour vous faciliter la sortie du vaisseau. Il y auroit trop de risque à courir pour vous si je m'approchois des échelles, elles sont retirées d'ailleurs pendant la nuit, & vous ne sauriez entreprendre de les remettre sans être apperçu Je me précipiterai dans la mer, interrompis-je avec ardeur : il faut seulement que vous soyez assez proche du vaisseau pour me secourir. C'est, me dit-elle, ce que je craignois de vous proposer, & ce qui est néanmoins absolument nécessaire. J'approcherai du côté vers lequel vous aurez vu la lanterne, & si vous avez assez de courage pour ne pas craindre de vous jeter dans les flots, vous pouvez être assuré d'en être retiré promptement. Si la sentinelle apperçoit ma chaloupe, nous nous éloignerons dans les ténèbres plus promptement qu'on ne pourra nous poursuivre.

Tout me parut possible & même facile dans ce projet. Le seul danger étoit de me noyer dans la mer, mais ce ne pouvoit être qu'un bonheur pour moi, si je manquois cette occasion de me sauver. Je remerciai mille fois la dame étrangère; &,

ans penser même à m'informer de ce que je deviendrois après avoir gagné sa chaloupe, je lui promis un empire absolu sur la vie qu'elle m'auroit conservée. Nous arrivâmes en peu de jours à Sainte Hélène. Le vaisseau mit à l'ancre. Les passagers en sortirent dans la chaloupe, & mon ange tutelaire avec eux. Le capitaine se rendit lui-même à terre avec une partie de l'équipage, de sorte que la misérable troupe dont j'étois, n'y demeura qu'avec autant de monde qu'il en falloit pour la garder, & pour empêcher le désordre. J'attendois avec la dernière impatience l'heureuse nuit où ma vie devoit finir, & ma liberté commencer. Elle arriva. Si j'avois quelque inquiétude, elle venoit de ce que j'avois oublié à m'informer de mon étrangère par quel moyen elle prétendoit me retirer des flots, mais cette pensée m'arrêta peu. On n'est point si exact à examiner les voies du salut, quand on se propose la mort comme sa dernière ressource. J'apperçus la lanterne vers le milieu de la nuit, & peu après je la vis éteindre. Je fis semblant de m'endormir sur le côté du vaisseau qui y répondoit. Je n'y demeurai pas long-tems sans entendre l'eau qui s'agitoit au dessous de moi. Il y avoit apparence que ce mouvement étoit causé par l'approche de la chaloupe; mais les ténèbres étant si épaisses qu'on ne pouvoit rien découvrir, je fus quelque tems

incertain du moment que je prendrois pour me précipiter. Je craignois d'ailleurs de tomber dans la chaloupe même, ce qui m'auroit brisé infailliblement la tête & tous les membres. J'avois à peu de distance de moi quelques matelots, dont la présence ne me permettoit point de me hasarder à élever la voix. Cependant ayant fait réflexion que quelque idée qu'ils pussent se former sur quelques paroles qu'ils m'entendroient prononcer, ils ne s'imagineroient point que je fusse prêt à me jeter dans la mer, qu'ils ne pourroient même être assez prompts pour m'en empêcher, je m'écriai en penchant la tête vers l'eau: Êtes vous-là, êtes vous-là, madame? Oui, me répondit-on; je suis au désespoir de n'avoir pas prévu que le tems dût être si obscur: faites attention d'où part le son de ma voix, jetez-vous directement vers moi sans rien craindre. Les matelots qui entendirent ces paroles aussi distinctement que moi, se levèrent du lieu où ils étoient assis. Je ne sais quel étoit leur dessein, mais les voyant approcher, je m'élançai intrépidement dans les flots, en invoquant le secours du ciel.

Mes esprits qui étoient émus par la vivacité de mon action, me soutinrent dans une telle vigueur, que je ne perdis pas un moment la connoissance, même en avalant à longs traits l'onde amère. Je la conservai si entière, qu'étant reve-

ur l'eau j'entendis la voix de quelques per-
nes qui parloient dans la chaloupe. Cepen-
t, comme je ne savois nullement nager, j'au-
toujours été exposé à quelque péril, si mes
rateurs n'eussent pris une précaution que j'i-
rois, & à l'aide de laquelle je me trouvai
d'un coup en sûreté. Je fus surpris & même
yé de me sentir élevé au dessus de l'eau sans
ir sur quoi j'étois soutenu, & presque dans
nême moment je me vis au milieu de la cha-
e entre les bras de quatre hommes, qui me
itèrent de mon courage, & du succès de ma
liesse. Ils ne pensèrent ensuite qu'à s'éloigner
mptement. Pendant qu'ils s'efforçoient de se
ir de leurs rames & de leurs voiles, la vieille
e qui avoit conduit leur entreprise étoit à me
quer la joie qu'elle avoit de ma délivrance.
ui demandai d'abord par quel enchantement
ois été transporté si légérement dans la cha-
e. Elle me dit qu'après avoir communiqué
quatre hommes qui l'accompagnoient le des-
qu'elle avoit de me sauver, & les moyens
t nous étions convenus ensemble, ils avoient
é qu'un grand filet dont on se sert pour la
he ne leur seroit point inutile pour favoriser
chûte au moment que je me précipiterois
s la mer; que s'étant approchés du vaisseau
c beaucoup de peine à cause de l'obscurité, ils

avoient fort appréhendé qu'il ne me fût impossible de les appercevoir, qu'elle les avoit assurés néanmoins que j'étois à les attendre, & qu'au plus léger signe qu'ils pourroient me donner de leur arrivée, ils en recevroient sans doute quelqu'un de ma part; qu'avant de me le donner, ils avoient cru devoir profiter des ténèbres mêmes pour arranger leur filet, qu'ils s'étoient avisés d'en attacher une grande partie au vaisseau, & de s'écarter ensuite en tenant l'autre bout, ce qui formoit entre la chaloupe & le vaisseau une large nape, qui serviroit infailliblement à me soutenir si j'avois assez de bonheur pour tomber dessus; que de peur qu'il ne se rompît par ma pesanteur, ils l'avoient lâché dans l'eau, afin qu'il pût se prêter à ma chûte, qu'ils étoient à chercher le moyen de se faire entendre de moi lorsque j'avois commencé à leur parler; que j'avois suivi heureusement la direction qu'elle m'avoit donnée, & qu'étant tombé sur le filet, ils n'avoient plus eu d'autre embarras qu'à le tirer à eux en approchant du vaisséau, ce qui avoit fait que je m'étois trouvé suspendu au-dessus de l'eau & ensuite au milieu de la chaloupe qui s'étoit avancée sous moi.

Quoique je me crusse fort redevable à leur industrie & à leur zèle, il est clair que cette entreprise n'avoit réussi que par une protection particulière du ciel. Je l'en remerciai du fond du

:. Mes compagnons rallumèrent leur lanterne
jue nous fûmes à quelque éloignement du vaiss-
: & croyant n'avoir plus rien à appréhender,
ıandonnèrent leurs rames, pour voguer avec le
secours de leurs voiles. Ils s'approchèrent de
Je ne les pris jusqu'alors que pour de simples
lots; mais quoique leur habit ne marquât point
s fussent autre chose, je ne me trompois point à
ıir & à leurs manières. Ils m'observèrent cu-
ement. Ils me firent diverses questions qui me
t connoître que la dame leur avoit appris
ɔartie de mes aventures. Ils s'entretenoient
ite sur mes réponses d'un air qui marquoit
satisfaction. Le langage dont ils se servoient
eux m'étoit inconnu, quoiqu'ils parlassent
nen[illegible]otre langue en s'adressant à moi. Enfin
s m'avoir comblé de caresses & d'honnê-
:, l'un d'entr'eux me dit qu'il s'étonnoit que
ıriosité ne m'eût pas encore porté à leur de-
ıder qui ils étoient, & dans quel lieu ils al-
ıt me conduire. Je leur répondis qu'après
re sauvé si heureusement du plus horrible de
les états, il n'y avoit pas de lieu sur la terre
e ne fusse prêt d'aller avec la même indiffé-
:e. Et pour ce qui les regardoit, je leur té-
gnai honnêtement que je ne pouvois avoir
çu qu'une idée fort avantageuse de quatre
sonnes qui venoient de me rendre un service

si important, sans autre motif que leur générosité. Nous espérons, reprit l'inconnu, que cette indifférence pour le lieu de votre demeure ne durera pas long-tems. L'heureuse partie de la terre où nous vous conduisons saura vous attacher. Vous ne regarderez pas non plus votre évasion du vaisseau comme votre plus grand bonheur, à moins que vous ne lui donniez ce nom comme à la voie dont le ciel s'est servi pour vous procurer celui qu'il vous prépare. Nous ne vous demandons, ajouta-t-il, que de la sagesse & de la vertu; votre physionomie, & le rapport de madame Eliot nous garantissent que vous en avez toujours eu & que vous n'en manquerez jamais. Laissez au ciel & à nous le soin de vous rendre heureux.

Ils me tinrent de pareils discours pendant le reste de la nuit. Je me contentai de leur marquer en général une vive reconnoissance, sans pouvoir comprendre ce qu'ils m'annonçoient si obscurément. Madame *Eliot* (c'étoit le nom de l'étrangère, que j'entendis d'eux pour la première fois), ne se lassoit point de renouveler l'éloge de ma douceur & de ma modestie, & de leur répéter de quelle manière elle avoit lié connoissance avec moi sur le vaisseau. En un mot, leur dit-elle, je suis contente du succès de ma commission, & je suis persuadée que tous nos frères le seront

aussi. Je n'en amène qu'un petit nombre, mais il est de ceux qu'on pèse plutôt qu'on ne les compte. Cette conversation fut pour moi une énigme perpétuelle. La nuit commençoit à se dissiper; je découvris après quatre ou cinq heures de navigation une côte si escarpée, que je n'apperçus nulle ouverture qui pût servir de port ni de rade. Mes libérateurs me dirent : Rendez graces au ciel, vous êtes désormais en sûreté. Ils ne paroissoient néanmoins avancer qu'avec beaucoup de précaution dans la crainte de rencontrer les rochers qui se montroient de tous côtés presque à fleur d'eau. Nous abordâmes heureusement. Ils tirèrent la chaloupe hors de la mer, & la faisant glisser sur le sable, ils la cachèrent sous une voûte qui paroissoit faite exprès pour la renfermer. Je jetois les yeux de tous côtés pour remarquer l'endroit par où nous devions gagner la terre; je ne l'appercevois pas, & les rochers qui la bordoient étoient d'une hauteur qu'il ne me sembloit pas possible de surmonter. Madame Eliot, qui observoit mon étonnement, me prit par la main, & me faisant marcher quelques pas sur le sable le long de la côte, elle me conduisit auprès d'une voûte semblable à celle où nos compagnons avoient caché leur chaloupe. Nous y entrâmes. C'étoit une espèce de porte, après laquelle nous nous trouvâmes dans une fente qui

prenoit depuis le pied du rocher jusqu'au sommet, & qui alloit en serpentant. La lumière y entroit par le haut. Nous avançâmes ainsi par divers détours l'espace de cinq ou six minutes. Le passage étoit si étroit qu'on auroit eu peine à y marcher trois de front. Vous êtes surpris, me dit Madame Eliot, mais prenez patience un moment, le terme vous satisfera plus que le chemin. Enfin la fente où nous marchions s'élargissant par degrés, nous trouvâmes bientôt la sortie qui répondoit à la terre. Le spectacle que j'apperçus me frappa tout d'un coup d'admiration. Madame Eliot me fit monter sur une petite élévation pour le considérer à mon aise. C'étoit une plaine dont la largeur étoit d'environ quatre lieues, sur cinq ou six de longueur. Elle paroissoit environnée de tous côtés par des rochers semblables à celui que nous venions de traverser. Ils étoient moins hauts que roides & escarpés. La vue étoit ainsi bornée de toutes parts. Mais l'univers n'a rien de plus agréable que ce qui s'offrit à mes regards dans ce petit espace. Toute la campagne me parut un jardin enchanté. L'art & la nature sembloient réunis pour l'embellir. C'étoit des allées d'arbres à perte de vue, de petits bois, un mélange bien ordonné de prairies & de terres cultivées, des maisons d'un côté & de l'autre qui se répondoient avec symétrie, & qui parois-

soient aussi bien disposées pour le plaisir des yeux que pour la commodité des habitans. Au milieu de la plaine s'élevoit un vaste édifice. Il n'avoit rien de frappant pour la magnificence, mais il ornoit le paysage, parce qu'il sembloit comme le centre de toutes les autres maisons, qui en étoient à peu près au même éloignement. Le soleil qui commençoit à répandre ses rayons donnoit un air si riant à toutes les parties de cette belle campagne, que je me crus transporté dans un nouveau monde, & je ne pouvois rassasier l'avidité de mes regards. Vous voyez notre demeure & la vôtre, me dit madame Eliot; c'est cet heureux coin de la terre que la bonté du ciel vous accorde comme à nous pour asile. Je vous apprendrai maintenant, continua-t-elle en reprenant notre marche, avec qui vous allez vivre, & à quelle espèce de bonheur vous devez ici vous attendre.

Vous avez sans doute entendu parler du fameux siège de la Rochelle, & des horribles extrémités auxquelles cette malheureuse ville fut réduite. La plupart des personnes que vous verrez ici en étoient des habitans. Ce fut, comme vous savez, le zèle de la religion qui nous arma pour sa défense. La rigueur de la cour, la mauvaise foi du cardinal de Richelieu, la violation de tous nos privilèges &

des droits qui nous avoient été accordés par les plus saintes promesses, nos misères & l'injustice de nos tyrans qui croissoient tous les jours, nous avoient réduits au dernier désespoir. Nous résolûmes de tout entreprendre pour l'intérêt de notre conscience & de notre liberté. Nos entreprises furent plus justes qu'heureuses, elles se terminèrent par la perte entière de tous les avantages dont nous n'avions eu dessein, en prenant les armes, que de nous conserver du moins une partie. Après avoir soutenu un siège que mille affreuses circonstances rendront long-tems mémorable, nous fûmes contraints par la famine de céder à nos vainqueurs. Ils usèrent si rigoureusement de leur victoire, que nous ne pûmes soutenir l'orgueil avec lequel ils insultoient à nos peines. Nous nous assemblâmes au nombre d'environ quatre-vingt, les plus riches & les plus distingués de la ville; nous tînmes conseil sur nos infortunes, & ne voyant point de sort qui ne fût préférable à celui qu'on nous faisoit éprouver, nous nous déterminâmes à abandonner notre malheureuse patrie, pour chercher quelque séjour où il nous fût du moins permis de vivre & de servir dieu en liberté. Notre première résolution fut de passer en Angleterre. Il y avoit peu de personnes parmi nous qui n'y eussent quelque habitude. La plupart savoient

aussi la langue du pays ; les marchands de la Rochelle la font apprendre à leurs enfans pour la commodité du commerce. Chacun de nous se hâta de recueillir ce qu'il avoit de plus précieux ; & étant convenus du quartier de Londres où nous pourrions nous rejoindre, nous nous divisâmes en plusieurs petites troupes, pour quitter peu-à-peu la France à mesure qu'il se présenteroit des occasions de partir. Le ciel seconda si bien nos desseins, que nous nous réunîmes heureusement à Londres en moins de six semaines. Les chefs de notre assemblée présenterent aussi-tôt une humble requête au roi, pour obtenir la liberté de former une église suivant nos usages. Ils n'y trouvèrent point la facilité qu'ils avoient espérée. L'Angleterre étoit alors presqu'aussi divisée que la France en matière de religion. Il y avoit deux partis qui se déchiroient sous l'odieuse distinction de presbytériens & d'épiscopaux, ou plutôt l'archevêque de Cantorbery, jaloux de son autorité & de celle des évêques, persécutoit impitoyablement tous ceux qui s'en tenoient aux principes de la réformation établie en France. Il s'étoit tellement rendu maître de l'esprit du roi, que ce prince lui laissoit la disposition de toutes les affaires ecclésiastiques, & son zèle s'emportoit tous les jours à la violence contre ceux qui ne reconnois-

ſoient point la hiérarchie. Nous apprîmes que quantité de presbytériens, las de ſes perſécutions, avoient quitté, comme nous, leur pays, les uns pour paſſer en Hollande, d'autres en plus grand nombre pour aller s'établir en Amérique. L'archevêque n'ayant pas pour nous plus d'égards que pour eux, ce fut à ſa ſollicitation que le roi rejeta notre requête, & qu'il nous fit preſſer de nous réunir à la religion reçue en Angleterre. Perſonne d'entre nous n'étoit diſpoſé à ce changement. Il y avoit ſi peu de tems que nous étions à Londres, que nous n'y avions point encore jeté de racines qui puſſent nous y arrêter. Nous prîmes de concert la réſolution de nous embarquer de nouveau, & de chercher ailleurs un aſile. Quelques Anglois presbytériens, qui furent informés de notre deſſein, nous offrirent de ſe joindre à nous avec leurs biens pour ſuivre notre fortune. Nous achetâmes un vaiſſeau à frais communs, & ayant pris unanimement le parti de paſſer en Amérique, nous le chargeâmes de tout ce qui pouvoit nous être utile dans l'établiſſement que nous méditions d'une nouvelle colonie.

Nous n'étions pas moins de deux cens perſonnes, en comptant nos enfans & nos domeſtiques. Notre navigation fut heureuſe pendant les ſix premières ſemaines : je puis dire même

qu'elle le fut toujours, puisque le malheur qui nous arriva nous conduisit au bonheur dont nous jouissons. Le vent qui nous avoit été favorable pendant plus d'un mois, changea tout d'un coup, & devint si violent, que nos matelots nous annoncèrent la tempête. Figurez-vous quelle fut d'abord la désolation d'une multitude de femmes & d'enfans qui composoient notre troupe. Nous crûmes trouver notre sépulture dans les flots. En effet, nous fûmes si furieusement agités pendant quelques jours, qu'il ne pouvoit nous rester d'espérance de salut, lorsqu'un coup de vent nous jeta sur la côte de cette île. Notre vaisseau se brisa sur les rochers que vous avez vus. Mais par un miracle de la providence, la marée qui se retiroit au même moment, nous laissa tellement à sec, qu'au lieu d'être noyés dans le vaisseau même par l'eau qui y étoit entrée de toutes parts, nous la vîmes s'écouler d'elle-même au travers des fentes. Nous descendîmes sur le sable sans difficulté. Tout le monde s'employa à décharger ce qu'il y avoit de précieux dans le vaisseau. On n'eût point pris cette peine inutile, si on eût fait attention qu'il avoit été poussé si avant sur le rivage, qu'il étoit impossible que l'eau de la mer eût assez de force pour l'entraîner. Sa charge, au contraire, l'eût encore mieux défendu, parce qu'elle l'auroit rendu plus

pesant. Quoi qu'il en soit, le retour de la mer ne nous fut point nuisible, il n'empêcha pas que nous ne sauvassions non seulement nos biens, mais la chaloupe même, & tous les débris du vaisseau.

C'étoit néanmoins un spectacle pitoyable que de voir tous nos coffres & nos meubles étendus confusément sur le sable au long des rochers, & nous assis dessus avec nos enfans, dans l'attente de la résolution que prendroient nos maris. La côte étant escarpée, comme vous l'avez vu, ils furent obligés de détacher quelques-uns d'entre eux pour la suivre jusqu'à ce qu'ils trouvassent une entrée dans les terres. Leur rapport fut triste à leur retour. Ils nous dirent que les rochers avoient par tout la même roideur pendant l'espace d'une demi lieue, & qu'il leur avoit été impossible d'aller plus avant, parce que l'eau s'avançoit jusqu'au pied de la côte. Ainsi nous nous trouvions sur une petite étendue de sable environnée d'un côté par la mer, & de l'autre par des montagnes inaccessibles. Il ne restoit que deux partis à prendre à nos maris; l'un d'inventer quelque moyen de monter sur les rochers; mais quand ils y auroient réussi pour eux-mêmes, ils ne l'auroient pu pour nous & pour nos enfans; l'autre de se mettre dans la chaloupe, au risque de se perdre mille

fois sur les pierres noires & pointues qu'ils appercevoient de tous côtés à fleur d'eau, & de chercher, s'il étoit possible, à l'entour de l'île, un endroit plus favorable pour aborder. Ils alloient prendre cette dernière voie, lorsque le ciel fit appercevoir à un de nos Anglois l'étroit passage par lequel je viens de vous introduire. Il le suivit d'abord seul jusqu'à l'entrée de cette campagne, retournant aussi-tôt sur ses pas, il vint avec un transport de joie nous annoncer son heureuse découverte. Nous le regardâmes comme notre sauveur, & ce service lui valut ensuite un des premiers rangs dans notre société. Nous entrâmes donc dans cette plaine comme dans une espèce de terre promise : le premier soin des hommes fut d'en parcourir toute l'étendue. Ils nous rapportèrent avec étonnement qu'elle n'aboutissoit à rien, & qu'après en avoir fait exactement le tour, ils n'avoient remarqué nulle ouverture dans cette chaîne de rochers qui l'environne. La plupart des femmes s'affligèrent d'abord d'une situation qui alloit nous exclure de tout commerce avec le reste du monde; mais quand nos maris eurent ajouté que le terroir leur avoit paru excellent, & qu'ils y avoient trouvé mille espèces de fruits que la terre y produisoit naturellement, nous changeâmes de pensée, & nous commençâmes à croire que ce

n'étoit point ſans une vue particulière du ciel; que nous avions été conduits dans un lieu ſi propre à notre établiſſement. La ſuite n'a fait que nous confirmer dans ce ſentiment. Vous jugerez de l'amour que nous avons pour notre ſolitude, par le ſoin que nous avons pris de l'embellir. La nature nous aide, car elle n'eſt nulle part plus libérale & plus féconde. Depuis tant d'années que notre établiſſement eſt formé, nous n'avons point connu d'autre ſaiſon qu'un continuel printems, qui eſt toujours accompagné des richeſſes de l'automne.

Je ne vous parle point à préſent, ajouta madame Eliot, de l'ordre que nous mîmes dans notre conduite après avoir pris poſſeſſion de ce fortuné ſéjour : je veux vous laiſſer le plaiſir de vous inſtruire de tout par vos yeux. Il ne me reſte à vous apprendre que les motifs qui m'ont fait entreprendre le voyage de l'Europe, & qui m'ont engagée enſuite à vous offrir mes ſervices dans le vaiſſeau qui nous a apportés à Sainte-Hélene; c'eſt un point ſur lequel il faut que vous ſoyez prévenu. Cette campagne, reprit-elle, toute favoriſée qu'elle eſt du ciel & de la nature, a dans l'air ou dans le fonds du terroir, quelque choſe de vicieux qui s'oppoſe à la propagation de la colonie. Je ne veux point dire que les femmes y ſoient ſtériles, au contraire elles y

nt presque toutes une heureuse fécondité, mais
lles ne mettent au monde que des filles. A peine
ous est-il né un enfant de votre sexe pour
uatre du mien depuis l'espace de vingt ans. Il
st vrai que nos filles sont des créatures toutes
arfaites; il semble que la nature en les formant,
nette en charmes tout ce qu'elle auroit dû employer de plus pour produire un garçon. Mais vous concevez bien que la plupart étant sans maris, elles passent leur vie dans une langueur qui nous afflige. Ces pauvres enfans ne font que soupirer nuit & jour; il n'est que trop aisé de voir qu'il leur manque quelque chose. Nous pourrions absolument leur chercher des époux à Sainte-Hélene, mais nous sommes retenus par deux raisons : l'une est la répugnance que nous avons à donner entrée dans notre séjour à des hommes d'une religion différente ; l'autre est l'envie de nous conserver aussi long-tems que nous pourrons, inconnus au reste du monde. Nous nous trouvons bien de notre solitude & de notre éloignement du commerce des hommes. Nous avons donc jugé, après une mûre délibération, que le meilleur parti que nous pussions prendre pour prévenir le dépérissement de la colonie, étoit de faire venir de France & d'Angleterre quelques jeunes maris pour nos filles. On m'a chargée de cette commission, parce qu'on

n'étoit point sans une vue particulière du ciel; que nous avions été conduits dans un lieu si propre à notre établissement. La suite n'a fait que nous confirmer dans ce sentiment. Vous jugerez de l'amour que nous avons pour notre solitude, par le soin que nous avons pris de l'embellir. La nature nous aide, car elle n'est nulle part plus libérale & plus féconde. Depuis tant d'années que notre établissement est formé, nous n'avons point connu d'autre saison qu'un continuel printems, qui est toujours accompagné des richesses de l'automne.

Je ne vous parle point à présent, ajouta madame Eliot, de l'ordre que nous mîmes dans notre conduite après avoir pris possession de ce fortuné séjour : je veux vous laisser le plaisir de vous instruire de tout par vos yeux. Il ne me reste à vous apprendre que les motifs qui m'ont fait entreprendre le voyage de l'Europe, & qui m'ont engagée ensuite à vous offrir mes services dans le vaisseau qui nous a apportés à Sainte-Hélene; c'est un point sur lequel il faut que vous soyez prévenu. Cette campagne, reprit-elle, toute favorisée qu'elle est du ciel & de la nature. a dans l'air ou dans le fonds du terroir, quelque chose de vicieux qui s'oppose à la propagation de la colonie. Je ne veux point dire que les femmes y soient stériles, au contraire elles y

t presque toutes une heureuse fécondité, mais
es ne mettent au monde que des filles. A peine
is est-il né un enfant de votre sexe pour
itre du mien depuis l'espace de vingt ans. Il
vrai que nos filles sont des créatures toutes
faites; il semble que la nature en les formant,
tte en charmes tout ce qu'elle auroit dû em-
yer de plus pour produire un garçon. Mais
is concevez bien que la plupart étant sans
ris, elles passent leur vie dans une langueur
nous afflige. Ces pauvres enfans ne font que
pirer nuit & jour; il n'est que trop aisé de voir
il leur manque quelque chose. Nous pour-
ns absolument leur chercher des époux à
nte-Hélene, mais nous sommes retenus par
ix raisons : l'une est la répugnance que nous
ons à donner entrée dans notre séjour à des
mmes d'une religion différente ; l'autre est
ivie de nous conserver aussi long-tems que
us pourrons, inconnus au reste du monde.
us nous trouvons bien de notre solitude & de
tre éloignement du commerce des hommes.
us avons donc jugé, après une mûre délibéra-
n, que le meilleur parti que nous pussions
ndre pour prévenir le dépérissement de la
onie, étoit de faire venir de France & d'An-
terre quelques jeunes maris pour nos filles.
m'a chargée de cette commission, parce qu'on

m'attribue le mérite d'avoir l'eſprit inſinuant. Il y a environ quinze mois que je partis de cette île avec un de nos hommes qui fut nommé pour m'accompagner. Je me rendis premièrement en France. J'allai dans toutes les villes où notre religion eſt floriſſante. Mais malgré tous mes ſoins, j'ai trouvé peu de jeunes gens qui aient voulu me ſuivre ſur ma parole. Ma conquête s'eſt réduite à deux; je n'en ai pu gagner que trois en Angleterre. Il m'auroit peut-être été facile d'en amener un plus grand nombre, ſi j'euſſe été diſpoſée à les recevoir indifféremment; mais il me falloit des jeunes gens ſages, doux, vertueux, attachés à leur religion, & dieu ſait qu'il ne s'en trouve guère en Europe. Je vous ai vu ſur le vaiſſeau, votre phyſionomie m'a attachée, & vous ne m'avez pas plutôt fait connoître votre fortune & vos inclinations, que je vous ai cru propre à augmenter le petit nombre des élus que j'amenois. Vous aurez pu les remarquer dans le vaiſſeau, quoique vous ignoraſſiez le deſſein de leur voyage. Ils en ſortirent il y a trois jours avec moi; ils ſont ici à préſent à vous attendre, & ils n'ont pas moins d'impatience de vous voir que le reſte de la colonie.

Madame Eliot me demanda après ce diſcours, ſi je n'approuvois point les vues qu'elle avoit eues ſur moi, & ſi je ne lui ſavois pas bon

té de m'avoir délivré de l'esclavage pour m'a-
iener dans les bras d'une jolie femme, & m'ag-
réger à une société de gens aimables & ver-
ieux. J'en étois si pénétré de joie, que j'avois
eine à me persuader que son récit fût une
érité. Je lui fis mille questions auxquelles elle
atisfit avec beaucoup d'ingénuité. Il n'y eut
qu'une chose à laquelle elle refusa de répondre,
e fut à l'étonnement que je lui marquai de ce
qu'on pouvoit ignorer l'établissement de la colo-
ie, tandis qu'elle étoit si proche de Sainte-
Hélene, que nous n'avions eu besoin que de
cinq ou six heures pour y arriver. Je lui deman-
dai aussi comment elle avoit pu trouver le che-
min, soit pour aller à Sainte-Hélene, soit pour
en revenir. C'est un mystère, reprit-elle, pour
lequel il ne faut point que vous marquiez de
curiosité, jusqu'à ce qu'on juge à propos de vous
l'éclaircir. Mais ce qui doit vous consoler de
l'ignorance où l'on vous tiendra peut-être long-
tems là-dessus, c'est que parmi les habitans
mêmes de ce lieu, il n'y a qu'un petit nombre
d'anciens qui en soient informés. Je ne crus pas
devoir la presser, & je me persuadai que si elle
refusoit de me satisfaire, c'étoit par la crainte
que je ne me servisse de la connoissance que je
lui demandois pour sortir de l'île s'il m'arrivoit
de m'y déplaire. Nous continuâmes d'avancer :

les quatre hommes qui étoient demeurés derrière nous à prendre ſoin de la chaloupe, nous ayant rejoints, nous doublâmes le pas. & nous arrivâmes après une heure de chemin à la maiſon de madame Eliot.

Elle étoit propre & commode, & quoiqu'il n'y eût rien que de ſimple dans l'ameublement, tout y reſſentoit l'abondance. En voyant ma maiſon, me dit elle, vous pouvez prendre une idée de toutes les autres, elles reſſemblent entiérement à la mienne. Notre but, dans cette uniformité, a été d'éviter les jalouſies & les affectations de ſupériorité. Tout le monde vit ici dans une égalité parfaite; nous avons coupé ainſi la ſource de l'ambition; nos rangs ſont réglés par nos âges, & l'on n'eſt guères jaloux de la préſéance, quand on ne la doit qu'à la vieilleſſe. Elle appela enſuite ſes domeſtiques pour me faire changer d'habits; elle avoit eu la précaution d'en porter ſur la chaloupe, & de me les faire reprendre après être ſorti de la mer; mais elle vouloit que je fuſſe mis plus proprement pour paroître la première fois en public, ſur-tout aux yeux des jeunes perſonnes parmi leſquelles je devois trouver une épouſe. A dieu ne plaiſe, me dit-elle, que je vous inſpire jamais l'amour d'une vaine parure, & le moindre faſte dans l'habillement; mais dans une

occaſion comme celle qui ſe prépare pour vous, il eſt permis d'orner modeſtement les avantages qu'on a reçus de la nature; c'eſt même une marque de conſidération & de reſpect dont on eſt redevable à la préſence des perſonnes qu'on honore. Elle me fit prendre un habit propre qu'elle avoit fait faire exprès pour moi depuis ſon arrivée, & qui ſe trouva aſſez bien aſſorti à ma taille & à ma figure. En voyant cet habit & un aſſez grand nombre de domeſtiques qui étoient à nous ſervir, je ne pus m'empêcher de lui demander ce qu'elle entendoit par cette égalité avec laquelle elle m'avoit dit qu'on vivoit dans la colonie. Vous avez des tailleurs, lui dis-je, & des domeſtiques que vous ne regardez point ſans doute comme vos égaux. Non, me répondit-elle, nous n'avons point changé l'ordre des conditions. Les domeſtiques que nous avons amenés d'Europe, continuent d'être ici ce qu'ils étoient. Les enfans qui naiſſent d'eux demeurent auſſi dans les mêmes bornes que leurs pères; mais ils ne laiſſent pas d'avoir avec nous une eſpèce d'égalité que je vais vous expliquer. Premièrement ils ont la même part que nous à nos richeſſes; tous nos biens ſont communs, comme vous l'apprendrez mieux dans la ſuite, & chacun a droit à la même portion quant à l'uſage. Quoique mes domeſtiques aient une table

différente de la mienne, ils ont la même nourriture que moi; tout ce qui est nécessaire à la vie leur est accordé avec la même abondance. En second lieu, c'est un crime qu'on châtie rigoureusement parmi nous, que de les traiter avec dureté. Quel droit avons-nous de les maltraiter, qu'ils n'aient pas de refuser de le souffrir? Pour ce qui regarde le rang, ils l'ont immédiatement après nos enfans, & ils observent entre eux le même ordre que nous gardons parmi nous. Ainsi, comme on ne sauroit dire qu'il y ait de l'inégalité entre un fils & son père, il n'y en a guères davantage entre nous & nos domestiques. Chaque famille est considérée comme un tout, dont le père fait la première partie, les domestiques la troisième. Ils nous touchent d'aussi près que les mains sont au corps. Nous ne nous croyons supérieurs à eux que comme la tête l'est à l'égard des autres membres.

J'approuvai beaucoup cette sage disposition, qui me parut s'accorder également avec les principes de la religion & de l'humanité. Tandis que je m'entretenois ainsi avec madame Eliot, les quatre hommes qui nous avoient quittés en entrant dans sa maison, répandirent la nouvelle de mon arrivée. Je vis venir un moment après une foule de personnes de l'un & de l'autre sexe, qui me comblèrent de caresses & de civilités.

La

La plupart étoient dans un âge avancé, mais leur air de santé & la fraîcheur de leurs visages, marquoient tout à la fois la bonté du climat, & la sobriété de leur vie. Je leur témoignai quelque regret de ce qu'ils ne m'avoient pas donné le tems de prévenir leur visite. Un des vieillards me répondit : nous avons renoncé aux civilités gênantes & aux vains complimens ; nous sommes plus satisfaits d'être venus vous voir ici pour la première fois, parce que nous croyons vous donner une marque d'amitié, que vous ne le seriez de nous avoir prévenus, parce que vous nous auriez rendu un témoignage de respect & d'honneur. L'avantage est donc de notre côté, & vous ne devez point en avoir de regret. N'est-ce pas ainsi que tous les hommes devroient agir les uns envers les autres ? Vous verrez, quand vous nous connoîtrez mieux, que nous faisons plus d'estime d'un degré de charité mutuelle & de véritable affection, que de toutes les grimaces extérieures qu'il a plu aux hommes de nommer des civilités.

J'avoue que les entendant raisonner de cette sorte, je me figurai que j'avois moins à faire à des protestans qu'à une troupe de quakers, qui faisoient profession de condamner les usages ordinaires de la société humaine, & de vivre d'une manière toute opposée à celle des autres hommes. Cependant, plus la conversation s'éten-

dit, plus je trouvai en eux de solidité & de raison. Je m'apperçus même que s'ils haïssoient les apparences affectées de politesse, ils en avoient l'essence, c'est-à-dire, beaucoup de cordialité & de complaisance. Ils m'apprirent les loix qu'ils s'étoient formées & auxquelles ils s'étoient tous obligés, leurs coutumes, leurs occupations, & ils me promirent de contribuer de tout ce qui dépendroit d'eux pour me faire passer une vie heureuse & tranquille parmi eux. Je reçus ainsi dès le premier jour la visite d'une grande partie de la colonie. Leur nombre qui n'étoit que d'environ deux cens à leur arrivée, s'étoit augmenté presque au double. Il se seroit bien accrû davantage s'ils eussent eu des maris pour toutes leurs filles. C'étoit leur chagrin; je remarquai qu'ils n'étoient pas contens du voyage de madame Eliot : ils avoient compté qu'elle ne se borneroit point à leur amener six hommes, tandis qu'ils avoient près de cent filles qui étoient en âge d'être mariées. Ils me dirent qu'ils seroient obligés de prendre là-dessus quelque nouvelle résolution.

Après avoir passé le premier jour à recevoir leurs caresses, je témoignai le soir à madame Eliot que je serois bien aise qu'elle s'expliquât sur le mariage auquel j'étois destiné. Je viens d'entendre, lui dis-je, que vous avez près de cent filles qui attendent

un époux; comment prétendez-vous les satisfaire avec six hommes? Elle me répondit que la résolution qu'on avoit prise étoit de faire dépendre du sort celles à qui la préférence seroit accordée; car il ne faut rien ici, ajouta-t-elle, qui blesse la loi de l'égalité. Je fus très-mal satisfait de cette réponse. Je me sentois un fond de délicatesse qui ne s'accommoderoit point d'une épouse dont je ne serois redevable qu'au hasard. Mon cœur demandoit à choisir, & je commençai à craindre de ne pas trouver dans l'île tout le bonheur qu'on m'y promettoit, si j'étois contraint de vivre avec une femme que je ne pusse pas aimer. Cette crainte étoit d'autant mieux fondée qu'on me parloit des filles de la colonie comme des plus charmantes personnes du monde. Il est impossible, disois je, qu'elles le soient toutes; que seroit-ce si le hasard m'en donnoit un laide? Quel cruel martyre d'avoir une femme désagréable entre mes bras, tandis que j'en aurois sans cesse devant les yeux d'aussi belles qu'on me les représente? Je me retirai le soir avec ces idées & elles m'occupèrent pendant toute la nuit.

J'eus le lendemain en m'éveillant la satisfaction de voir les cinq jeunes gens qui étoient venus sur le même vaisseau que moi. On les avoit conduits la veille à l'extrémité de la plaine pour leur en faire voir les différentes parties, ce qui les

avoit empêchés d'apprendre mon arrivée. Nous nous embrafsâmes avec la tendreſſe qu'on ſent l'un pour l'autre quand on eſt compagnon du même ſort. Ils me parurent ſages & retenus. Mais lorſqu'après un quart d'heure d'entretien nous commençâmes à nous connoître & à parler à cœur ouvert, ils ne me cachèrent point qu'au milieu du plaiſir qu'ils avoient de ſe trouver dans un ſéjour ſi agréable, ils ſentoient comme moi beaucoup de douleur de ſe voir condamnés à recevoir leur épouſe du haſard. Nous ſommes les premiers, dit l'un deux, nous avons le droit de choiſir. C'eſt-à-dire, ajouta-t-il avec chaleur, que ſi le ſort ne nous favoriſe pas, quelque nouveau venu viendra emporter à nos yeux la plus jolie perſonne de l'île. Si vous m'en croyez, mes chers amis, nous nous garderons bien de le ſouffrir. C'étoit un françois qui parloit avec cette vivacité. Je lui répondis que j'approuvois ſon ſentiment, mais que je ne voyois pas de quelle manière nous pourrions amener les vieillards de la colonie à penſer comme nous. Je les défie du moins, reprit-il, de me faire penſer comme eux; ils ne me feront point épouſer une femme pour laquelle je ne me ſentirai point de penchant. Il s'efforça là-deſſus de nous engager à le ſoutenir dans le deſſein qu'il avoit de repréſenter aux anciens l'injuſtice de leur prétention. Je refuſai abſolument d'entrer dans

cette ligue, non que je n'eusse autant d'éloignement que lui pour un mariage de cette nature, mais je me faisois un scrupule de troubler la paix qui règnoit dans cette tranquille habitation. Je lui conseillai d'attendre du moins à éclater jusqu'à ce que le sort se fût déclaré contraire à nos vœux. J'appris de lui & de ses compagnons qu'ils venoient d'être avertis qu'on devoit décider de notre destinée l'après-midi du même jour, pour satisfaire l'impatience de quantité de filles qui souhaitoient ardemment d'être éclaircies de leur sort. Elles avoient été resserrées étroitement dans leurs maisons depuis notre arrivée, & ce soin de les empêcher de nous voir ne faisoit que redoubler l'envie pressante qu'elles en avoient. Madame Eliot vint aussi me donner avis que j'aurois le soir une épouse. Je ne lui avois point demandé si elle avoit une fille, je lui fis alors cette question. Elle me répondit qu'elle en avoit deux, & qu'elle souhaitoit qu'il y en eût une assez heureuse pour me tomber en partage. J'employai le matin à visiter une partie des anciens de la colonie. Ils me firent voir ce qu'il y avoit de plus remarquable dans la plaine. Ils me conduisirent vers le grand édifice dont j'ai parlé. Je l'avois pris d'abord pour une église, mais ils m'apprirent que c'étoit le magasin commun, où toutes les richesses de

l'île étoient renfermées. Voici l'explication qu'ils m'en donnèrent.

Nous nous regardons moins ici, me dit l'un d'eux, comme un même peuple que comme une seule famille. Nous vivons sans soins comme des enfans dans la maison de leur père. Chaque annee nous élisons au sort quatre gouverneurs qui sont chargés de veiller continuellement au bien bublic. Leur soin particulier est de faire travailler nos domestiques à la culture de la terre, de faire transporter les fruits de nos récoltes & de nos moissons dans ce magasin, & d'en faire ensuite la distribution. Elle se fait avec égalité, suivant le nombre des personnes qui habitent dans chaque maison. La part d'un domestique est égale à celle du maître. Ce n'est pas tout d'un coup que nous sommes parvenus à l'abondance qui règne à présent dans cette île. Lorsque nous arrivâmes de l'Europe, nous étions riches en argent comptant, & raisonnablement pourvus de vivres & d'instrumens nécessaires à la vie, mais notre argent n'étoit ici d'aucun usage. Nos vivres pouvoient servir à notre soutien pendant quelque tems, mais nous manquions de blés pour ensemencer nos terres, & de chevaux pour les labourer. Il falloit néanmoins pourvoir aux besoins de l'avenir. Notre vaisseau s'étoit

sé sur la côte, il ne nous restoit qu'une cha-
pe, comment se hasarder sur une mer incon-
; & parsemée de rochers? Où aller? de quel
é? dans quel espoir? Il se trouva néanmoins
mi nous un anglois qui offrit d'exposer sa vie
ır le bien commun. C'étoit le même qui
ıit découvert heureusement la fente du rocher;
su de madame Eliot qu'elle vous en a raconté
stoire. Ce brave homme voulut être seul dans
entreprise. Il remplit la chaloupe de vivres,
l partit sans autre secours qu'une petite voile
deux rames. Toute la colonie passa le tems
son absence à faire des vœux pour son salut
devoit être la source du nôtre. Nous comp-
ıs de ne le revoir de long-tems. Cependant
:lques-uns de nos gens qui se promenoient
ıx jours après son départ au bord de la mer,
perçurent qui retournoit vers la côte. Ils nous
rirent cette agréable nouvelle. Nous courûmes
foule au rivage. C'étoit lui même effective-
nt qui nous ramenoit sa chaloupe chargée de
& de diverses semences qu'il savoit nous
: nécessaires. On se hâta de l'interroger sur
circonstances de son voyage, mais n'ayant
moins de prudence que de courage, il refusa
s'expliquer en public. Les plus considérables
ıtre nous s'assemblèrent pour entendre son
ɔort. J'étois du nombre. Il nous apprit des

choſes qui nous remplirent de joie & d'admiration. Nous jugeâmes à propos, en ſuivant ſon conſeil, d'en tenir une partie cachée pour l'intérêt de la colonie, mais nous publiâmes ce qu'il étoit néceſſaire de découvrir pour la conſolation commune. Tout le monde fut inſtruit qu'il avoit été à Sainte-Hélène, que nous n'en étions pas éloignés, & que nous étions aſſurés déſormais d'en tirer toute ſorte de ſecours & de proviſions. Cet illuſtre & généreux compagnon s'appeloit *Drington*. Il eſt mort depuis quelques années, mais ce n'eſt point ſans avoir rendu à la colonie mille autres ſervices importans qui lui doivent attirer d'elle une reconnoiſſance immortelle.

Cette campagne ne tarda point à prendre une heureuſe forme après ſon retour. Tout le monde s'employoit au travail avec la même ardeur. Nous n'eûmes beſoin que d'environ ſix mois pour élever nos maiſons, & pour cultiver nos terres. Nous donnâmes à toute la plaine cette face riante que vous lui voyez; & nous regardant comme les fondateurs d'un nouvel état, nous ne fûmes pas plus excités par la penſée que nous travaillions pour nous-mêmes, que par le deſir de donner à nos deſcendans une idée avantageuſe de notre induſtrie & de notre zèle. L'emploi de M. Drington étoit de retourner ſouvent à Sainte-Hélène, & de nous apporter les commodités qui

s manquoient. Nous lui associâmes, pour ler dans ses voyages, trois de nos comnons, qui s'engagèrent par serment à ne rien ler de ce que nous avions jugé à propos ord de tenir caché à la colonie. C'est une hode que nous avons suivie depuis la mort M. Drington. Il n'y a parmi nous que quatre mes jurés qui ayent le droit de se mettre ner & de s'éloigner de la côte. S'il en meurt on en élit un autre. Ils ont seuls la dispon des chaloupes, qu'ils tiennent enchaînées s une grotte que vous avez pu remarquer en vant. Il est rare à présent qu'ils aillent à te-Hélène : nous n'avons plus besoin du ses de personne, nos terres nous fournissent alimens au-delà de ce qui est nécessaire. troupeaux se sont tellement multipliés, que s sommes quelquefois incommodés par leur bre. Nous pourrions en faire vendre une ie à Sainte-Hélène; mais que ferions-nous notre argent? Celui que nous avons apporté rope est compté ici parmi nos richesses inus : nous l'avons renfermé de concert dans une parties de ce magasin; c'est un bien mort ans usage. Ainsi, des trois principales pass qui font la guerre au cœur des hommes, s avons su couper la racine à deux; l'égalité est établie parmi nous, nous met à couvert

de l'ambition, & l'inutilité des richesses nous a guéri de l'avarice. Il n'y a que l'amour auquel nous ne saurions trouver de remède. Nos jeunes filles se consument; & ce qui est extrêmement triste pour elles, nous ne pouvons ni les délivrer de cette passion, ni leur donner de quoi la satisfaire. Je ne me souviens que trop, ajouta le bon vieillard, de ce qu'il en coûte dans un certain âge pour modérer ses désirs, & pour résister au penchant de la nature.

Je lui fis deux questions après ce discours. Je conçois bien, lui dis-je, qu'il ne vous est pas difficile d'empêcher que les particuliers de cette colonie ne se servent de vos chaloupes pour s'écarter de l'île, & satisfaire leur curiosité; mais comment est il possible que votre demeure ne soit point connue des habitans de Sainte Hélene qui en sont si proches, & que pensent-ils des quatre hommes que vous leur envoyez quelquefois, lorsqu'ils les voyent arriver si loin du continent dans une chaloupe, avec laquelle ils doivent bien s'imaginer qu'ils n'ont pas traversé l'immense étendue des mers? Le vieillard me répondit, que la première fois qu'ils avoient vu M. Drington, ils l'avoient regardé comme un homme descendu du ciel, & qu'ils s'étoient fort empressés à lui demander d'où il venoit, & par quelle aventure il se trouvoit dans leur île;

mais que ce ſage Anglois ayant conſidéré de quel avantage il ſeroit pour le bien de la colonie de demeurer inconnu même à ſes voiſins, il leur avoit fait des réponſes ſi équivoques, qu'ils n'avoient pu tirer de lui le moindre éclairciſſement; que ſes compagnons avoient gardé les mêmes meſures, & que pour s'aſſurer encore mieux contre la curioſité des Portugais, & de quelques Anglois mêmes qui ſont établis à Sainte-Hélene, ils avoient coutume de ne partir de leur port, qu'à l'entrée de la nuit, afin de pouvoir ſe dérober dans les ténèbres aux yeux de ceux qui entreprendroient peut-être de les obſerver. Ils ſont perſuadés, ajouta le vieillard, que notre ſéjour n'eſt pas éloigné d'eux; mais avec toutes leurs recherches, ils ne parviendront jamais à le découvrir. Il n'y a que le haſard ou l'indiſcrétion de nos quatre hommes de mer qui puiſſe leur donner cette connoiſſance. Ma ſeconde queſtion fut la même que j'avois déjà faite à madame Eliot. Quel fruit, lui dis-je, pouvez-vous eſpérer pour le contentement de vos filles, de mon arrivée & de celle de mes cinq compagnons; vous n'en ſauriez ſatisfaire que ſix, & les autres n'en ſeront que plus affligées de ſe voir rejetées par le ſort. Il convint que j'avois raiſon, & il ſe plaignit beaucoup de madame Eliot qui avoit ſi mal réuſſi dans ſa commiſſion. Cependant,

continua-t-il, nous avons pris dans l'assemblée qui s'est tenue ce matin, une résolution qui les consolera. C'est d'envoyer une seconde fois en Europe, pour y faire une nouvelle levée de jeunes maris. Si cette députation n'a pas plus de succès que la première, nous laisserons à nos filles la liberté d'y aller elles-mêmes, en donnant à chacune d'elles une somme honnête pour vivre dans le lieu qu'elles choisiront pour leur établissement.

Il y avoit de l'indiscrétion à me faire cette ouverture. Le vieillard n'en vit point les conséquences. Les réflexions que je fis sur le champ me firent trouver plus d'injustice que jamais, dans le dessein qu'on avoit de nous faire tirer nos épouses au sort. Je ne manquai point de communiquer cette nouvelle découverte à mes cinq compagnons, & je n'eus besoin de rien ajouter pour leur faire sentir combien il seroit dur pour nous de voir sortir de l'île tout ce qu'il y avoit d'aimable, pendant que nous y demeurerions attachés à quelque fille désagréable qu'il plairoit peut-être au sort de nous faire tomber en partage. M. *Gelin*, qui étoit un jeune François plein d'esprit & de mérite, mais d'une vivacité qui paroissoit l'emporter un peu sur sa prudence, fut d'avis, que sans différer un moment nous prissions le parti de porter nos plain-

tes aux principaux vieillards, & de leur déclarer que nous ne nous soumettrions jamais à un réglement qui blessoit si manifestement nos droits. Il fit entrer nos compagnons dans son sentiment; de sorte qu'étant seul à les combattre, je n'eus pas peu de peine à leur faire entendre qu'il seroit toujours tems d'en venir à cette extrémité, & que pour notre honneur autant que pour le bien de la paix, il falloit attendre du moins à nous plaindre jusqu'au moment où l'on entreprendroit de nous contraindre. Ce n'est pas, leur dis-je; comme si nous avions déjà formé des liaisons qu'on voulût nous obliger de rompre; nous ne connoissons encore aucune des filles que nous devons voir aujourd'hui. Nous sommes sans inclination particulière, & nous n'avons que le désir général d'obtenir une épouse aimable. Or, il peut arriver que le sort nous favorise: nous aurions alors avec le plaisir de voir nos désirs satisfaits, celui d'avoir donné à toute la colonie une preuve de notre sagesse & de notre retenue. S'il arrive au contraire que nous soyons mal partagés par le sort, nos plaintes n'en seront pas moins libres, & nos représentations n'auront que plus de force après le témoignage certain qu'on aura reçu de notre soumission & de notre modestie. Nous pourrons demander d'abord le délai de notre mariage, sous prétexte de vouloir auparavant

lier du moins quelque connoiſſance avec nos épouſes ; c'eſt une faveur qu'on ne ſauroit nous refuſer, & nous en profiterons pour rompre honnêtement, s'il eſt poſſible, les engagemens involontaires qu'on nous aura fait prendre. Ce raiſonnement fit aſſez d'impreſſion ſur l'eſprit de M. Gelin pour le faire changer de réſolution. Nous ne nous quittâmes qu'après nous être embraſſés comme des freres, & nous être promis mutuellement tous les ſecours qui pourroient ſervir au ſuccès de nos eſpérances communes.

L'heure marquée pour la cérémonie étant arrivée, un des anciens de l'habitation vint me prendre chez madame Eliot où je continuois de demeurer. Il me dit que l'élection devoit ſe faire à l'égliſe, & que toutes les jeunes filles y étoient déjà raſſemblées. J'y arrivai en même tems que mes cinq compagnons qu'on avoit fait avertir auſſi par des vieillards députés. La curioſité avoit attiré tous les habitans de l'île pour être témoins d'un ſpectacle ſi extraordinaire. Nous entrâmes en perçant la foule ; mais on avoit eu ſoin de ménager un eſpace aſſez grand autour duquel les filles étoient rangées en cercle. Il y avoit une table au milieu. Le miniſtre y étoit aſſis avec les quatre gouverneurs du magaſin à ſes côtés. On nous fit avancer près d'eux. Tous les ſpectateurs gardoient un profond ſilence, & ſem-

:nt attendre impatiemment l'ouverture de
: rare cérémonie. On la commença par une
te priere, pour attirer sur nous la bénédic-
céleste. Ensuite le ministre s'adressant à nous
ute voix, nous fit un discours fort éloquent
: dessein qui nous assembloit. Il nous raconta
eu de mots l'histoire de l'établissement de la
nie, & des marques spéciales qu'elle avoit
és depuis vingt ans de la protection du ciel.
ous fit une coutte exposition des loix du pays,
e tous les engagemens que nous allions pren-
ivec la qualité d'habitans de l'île. Les loix
parurent simples, & d'une observation facile.
s consistoient en un petit nombre de consé-
ices claires & immédiates des préceptes gé-
ux de la charité & de la justice. Il nous féli-
d'avoir été choisis par la providence pour
r partager les douceurs de cette île heureuse,
nous exhorta à nous rendre dignes de la so-
: dont nous commencions à devenir mem-
. Quoique toutes les filles parmi lesquelles on
it élire nos épouses eussent été élevées dans
ratique de l'honnêteté & de la vertu, il ne
toit pas, nous dit-il, que dieu dont la main
duit le sort, ne fît tomber en partage à cha-
de nous celle dont l'humeur & les qualités
cordéroient le mieux à notre inclination. C'est
: cette raison, ajouta-t-il, autant que pour

éviter les jalousies qui naissent des préférences; que nous nous sommes déterminés à remettre l'élection de vos épouses au hasard; persuadés que tout ce que les hommes appellent de ce nom n'est qu'une secrette disposition du ciel, qui tourne toujours les événemens à l'avantage de ceux qui respectent ses volontés.

Si mes oreilles prêtoient à ce discours une partie de leur attention, j'avois les yeux occupés d'un soin bien différent. Il n'eût point été naturel que je me fusse trouvé au milieu d'une troupe de filles qui étoient en effet toutes charmantes, sans observer du moins leur figure & leur contenance. Je promenois mes regards de l'une à l'autre, & mon admiration étoit si partagée, qu'il me sembloit que j'aurois eu peine à me déterminer pour le choix. Je n'avois plus de regret qu'on le fît dépendre du sort. De quelque côté qu'il tombe, disois-je, il est impossible que je ne sois pas content de mon partage. Je balancerois trop long-tems si j'étois obligé de choisir parmi tant de belles personnes; c'est un embarras que je suis ravi qu'on m'épargne. Telles furent mes dispositions pendant quelques momens. La simple admiration est un sentiment tranquille & désintéressé, je n'en connoissois point encore d'autre; mais un coup-d'œil m'en apprit bientôt davantage. M'étant mis à parcourir une seconde fois cette ligne

gne charmante, & considérant plus attentive-
ient ces aimables filles, j'en remarquai une qui
roit les yeux tournés vers moi : elle les baissa
romptement, lorsqu'elle vit les miens s'atta-
ıer sur elle. Je continuai de la regarder. Mon
tention n'étoit point réfléchie, & je ne m'ap-
erçus point d'abord qu'il y eût rien de plus par-
culier dans ma curiosité, que dans celle qui
ı'avoit fait considérer les autres. Cependant mes
egards étoient comme fixés dans le même lieu,
e parcourois avec une espèce d'avidité tous les
raits de ce visage qui sembloit avoir échappé à
na vue la première fois, La taille, l'air, le moin-
lre mouvement de cette belle personne attachoit
nes curieuses observations. Elle levoit de tems en
ems les yeux sur moi, & s'appercevant que je ne
essois point de la regarder, elle rougit à la fin en
es baissant. Je sentis aussi-tôt que la rougeur
ne montoit à moi-même au visage ; & ce chan-
ement m'ayant fait sortir de ma distraction, je
ne trouvai si ému que je ne me souviens point
'avoir jamais éprouvé de pareille agitation. Je
ne remis en faisant semblant d'écouter le mi-
istre qui continuoit son discours ; mais j'en
tois détourné sans cesse par un mouvemeut secret
ui me rappeloit vers ce que j'avois vu. Je ne
ouvois plus même dans les autres filles les
harmes que j'y avois admirés ; leur air me parut

affecté. Je lisois dans leurs yeux l'ardeur qı avoient pour le mariage, & la crainte où étoient d'être rebutées par le sort : au lic tout respiroit l'innocence, & peignoit la m tie dans celle qui venoit de se rendre ma de mon cœur. J'avoue que je commençai à me repentir du conseil que j'avois doı monsieur Gélin. J'aurois souhaité de pc l'entretenir un moment pour lui faire re dre ses premières résolutions. L'amour ı sentir tout d'un coup qu'il avoit attaché le heur de ma vie à ce qu'il m'avoit fait voi que ce n'étoit plus du sort, ni de mon p choix qu'il falloit l'attendre.

Pendant que je m'entretenois de ces di pensées, le ministre ayant fini son discours nonça l'ordre qu'on alloit observer dans l' tion. De deux voies qu'on auroit pu pre dit-il, à l'assemblée ; l'une, de faire tirer ı les filles ensemble ; l'autre, de les divise six bandes qui répondent au nombre des si nes gens : il m'a paru que la seconde étoit la naturelle, & qu'elle seroit la plus agré Chaque bande sera composée de seize fille sort décidera à quelle bande chaque jeune hor doit appartenir, & l'on tirera ensuite qui l'heureuse personne que le ciel voudra favo de sa distinction. Tout le monde applaud

arrangement. Les filles en furent extrême-
nt satisfaites ; il sembloit, en effet, qu'il y
plus de proportion de seize à un ; que de
ıtre-vingt-seize à six ; & cette réduction
prochoit en quelque sorte leurs espérances. La
ision des bandes se fit dans le moment. Nos
noms furent écrits sur autant de billets, &
ı fit approcher une fille de chaque bande pour
tirer d'une corbeille où le ministre les en-
ma. On entendit alors un murmure confus
i se répandit dans l'assemblée, & qui marquoit
npatience avec laquelle on attendoit les arrêts
sort. Pour moi, qui étois pressé par des mou-
mens d'une autre nature que ceux de la cu-
ısité ; je ne vis qu'en tremblant les filles por-
: les mains à la corbeille. Ma destinée alloit
e décidée tout d'un coup : car si je tombois
ns une autre bande que celle de la personne
e j'aimois, c'étoit la ruine absolue de tous mes
sirs. Ma passion étoit déjà si formée, que cette
ainte me fit souffrir une mortelle agitation. En-
ı les billets furent tirés, & j'eus le malheur de
e voir partagé comme je l'avois appréhendé ;
adressai intérieurement mes plaintes au ciel.
u'elles furent amères ! A peine eus-je la force
e retenir mes larmes. Je me laissai conduire
ns parler vers la bande à laquelle j'appartenois ;
es yeux seuls exprimoient ma douleur à l'aima-

ble fille qu'on m'obligeoit d'abandonner. J
quai dans ses regards, qu'elle s'apperc
ma tristesse, & qu'elle en devinoit la ca
ne cessai point de tourner les miens vers e
m'éloignant, & pour comble de désesp
crus voir à l'air languissant des siens, qu
plaignoit aussi douloureusement que moi
cruel qui me séparoit d'elle.

Je ne fus plus capable d'attention pour
de la cérémonie; mais ayant apperçu G
étoit échu à la bande la plus voisine de la m
je m'approchai de lui pour le faire souve
ses promesses. Ne craignez pas que je les
me répondit-il avec feu. Je me repens m
la complaisance que j'ai eue de suivre votre c
elle me rendra peut-être malheureux tou
vie. On nous traite ici comme des esclaves.
ne manquez pas du moins, ajouta-t-il, d
tenir ce que je suis chargé d'entreprendre
notre intérêt commun. Le lieu où nous
ne nous permettoit pas de nous expliquer
tage. Je retournai à ma bande. L'électio
achevée en un moment. On fit sortir ho
rangs celles que le sort avoit favorisées. L
brilloit dans leurs yeux; & malgré les effort
faisoient les autres pour cacher leur jalousi
la voyoit peinte sur leur visage. Le ministre
dit: voilà vos épouses: recevez-les de la

le dieu, dont la volonté vient de se déclarer. Il nous ordonna à tous de les embrasser. Je tournai les yeux vers Gélin, comme pour l'avertir qu'il étoit tems d'exécuter sa résolution. Je fus surpris de le voir obéir tranquillement à l'ordre du ministre. Il nous fit même entendre par un léger signe de tête que nous pouvions l'imiter. Je ne compris que trop que quelque dessein qu'il eût pu former pour nous secourir, c'étoit manquer de prudence que de s'engager si avant; & qu'une marque si publique de consentement deviendroit un lien que nous aurions de la peine à rompre. Cependant son exemple & celui de nos compagnons me déterminèrent. J'embrassai tristement celle qu'on me vouloit faire regarder comme mon épouse. Quand je n'aurois pas eu dans le cœur un autre amour, je n'aurois pas fait cette action avec plus de joie; car j'étois si malheureusement partagé, qu'il sembloit que le sort m'eût réservé exprès pour ce qu'il y avoit de plus désagréable & de plus dégoûtant dans cette nombreuse compagnie de filles.

Quoique l'intention de Gélin fût bonne, vous verrez que je pensois avec raison que sa conduite étoit imprudente. La mienne l'avoit été aussi, en me reposant trop entièrement sur lui. C'étoit son esprit & sa hardiesse qui me l'avoit fait croire plus propre qu'un autre à prendre en

main nos intérêts ; & connoissant sa vivacité, je n'avois garde de prévoir qu'il nuiroit à nos desseins par un excès mal entendu de sagesse & de modération. Tous nos malheurs sont venus néanmoins de cette source. Il s'imagina que pour obtenir plus sûrement le délai qu'il alloit demander de notre mariage, il ne falloit rien faire qui pût donner le moindre doute de notre sincérité ; & ce fut par cette raison qu'il consentit à embrasser la fille qu'on lui présentoit comme son épouse. Funeste raisonnement, qui eût pu contribuer en effet sur le champ à nous faire accorder ce que nous désirions ; mais qui a causé dans la suite la perte de notre bonheur, & presque celle de notre vie.

Le ministre se disposoit à achever de nous unir par les cérémonies ordinaires, lorsque Gélin éleva la voix pour exposer notre demande à l'assemblée. Je n'entendis point son discours. Il le fit en françois, parce qu'il auroit eu plus de peine à s'exprimer dans notre langue, ne l'ayant apprise que depuis qu'il avoit quitté la France avec madame Eliot. Le mélange des deux nations qui composoient la colonie y avoit rendu les deux langues si familières, qu'on se servoit indifféremment de l'une ou de l'autre ; & le ministre s'étoit expliqué jusqu'alors en anglois pour être entendu de mes trois compatriotes & de moi qui ignorions

la langue françoise. Je n'entendis donc point le discours de Gélin ; mais comme il parloit avec grace, & qu'on n'avoit nul sujet de se défier de nos intentions, je n'eus point de peine à démêler sur le visage des assistans, qu'ils trouvoient sa demande raisonnable. Elle fut écoutée avec applaudissement de tous les spectateurs. Le ministre fut le premier à l'approuver & il donna même le nom de sagesse à l'envie que nous marquions de connoître nos épouses, & de mériter leur affection, avant que de commencer à entrer dans les droits du mariage. On nous accorda l'espace de six semaines pour satisfaire un désir si juste & si modeste. Nous parûmes contens de ce terme, & tout le monde nous félicita en sortant de l'église sur la manière dont nous nous étions conduits dans l'assemblée.

Il n'y avoit pas un seul de mes compagnons qui ne désirât aussi ardemment que moi l'occasion de nous rejoindre, pour conférer en commun sur la situation de nos affaires. Nous nous dérobâmes à quantité d'importuns qui nous obsédoient, & nous prîmes à l'écart un lieu propre à notre entretien. Gélin étoit au comble de sa joie. Il nous demanda d'abord ce que nous pensions du service qu'il nous avoit rendu, & si nous n'étions pas satisfaits de l'adresse avec laquelle il avoit réussi. Il nous confessa ensuite,

ſans nous donner le tems de répondre, que quelque reconnoiſſance que nous cruſſions lui devoir, il étoit perſuadé qu'il n'y avoit perſonne parmi nous à qui le ſuccès de ſon action pût être auſſi avantageux qu'à lui-même. J'étois perdu, nous dit-il avec transport, ſi le miniſtre & l'aſſemblée euſſent été auſſi inflexibles à mon diſcours, que le ſort l'a été à mes vœux. Je ne vous le cache point, mes chers amis, je ſuis amoureux au-delà de toutes les expreſſions, & malheureuſement ce n'eſt pas de celle que le ſort me condamne d'épouſer. Il ajouta qu'il avoit beſoin là-deſſus de notre conſeil, & de tous les ſecours de l'amitié que nous nous étions jurée. Notre embarras paroiſſoit égal, & nous demeurâmes en ſilence pendant quelques momens. Enfin nous prîmes la parole l'un après l'autre, & ce fut pour déclarer que nous étions atteints du même mal, & que nous demandions à nos frères & à nos amis la même aſſiſtance que Gélin. Cette reſſemblance d'aventures ne fit que ſerrer le lien qui nous uniſſoit déjà. La chaleur avec laquelle chacun de nous s'exprimoit ſur ſa paſſion, nous garantiſſoit du zèle avec lequel nous étions diſpoſés mutuellement à nous ſervir, parce que chacun ne manqueroit point de meſurer les ſecours qu'il donneroit aux autres ſur ceux qu'il recevroit d'eux pour lui-même. Nos pre-

mières délibérations roulèrent sur les moyens que nous avions à prendre pour voir nos maîtresses, c'étoit le point le plus difficile : nous nous reposions du reste sur l'amour & sur la fortune, autant que sur les conseils que nous recevrions les uns des autres dans les conférences que nous nous proposions d'avoir souvent en commun. Un de nos compagnons finit ce premier embarras, en nous assurant qu'il avoit entendu dire à son hôte que les jeunes filles ne seroient captives, comme elles étoient depuis notre arrivée, que jusqu'au tems de l'élection. Il en concluoit que nous aurions la liberté de les voir & de les entretenir, & ce ne devoit point être une chose embarrassante de retrouver nos maîtresses dans un pays d'une si petite étendue, les maisons étant d'ailleurs réunies presque toutes autour de l'église & du magasin, qui en étoient comme le centre. Nous convînmes unanimement que la prudence & la discrétion devant servir plus que tout le reste au succès de notre dessein, il falloit non-seulement que chacun veillât sur ses propres démarches, mais qu'il eût l'œil ouvert sur celles de ses compagnons. Nos intérêts étoient si liés, que les fautes particulières ne pouvoient manquer de nuire à nos vues communes.

Pour ce qui regardoit la conduite que nous devions tenir à l'égard de nos prétendues épou-

ſes, nous ne prîmes point d'autre réſolution que celle de les voir avec bienſéance & ſans affectation. Nous remîmes à former des projets plus juſtes & plus précis, lorſque nous verrions un peu plus clair dans nos eſpérances, & que nous aurions commencé à démêler les premières obſcurités de notre entrepriſe. Il étoit néceſſaire de nous aſſembler ſouvent pour conférer enſemble, mais comme des aſſemblées trop fréquentes pouvoient faire naître quelques ſoupçons, nous en réglâmes le nombre à deux chaque ſemaine, & nous en marquâmes exactement le jour, l'heure & le lieu.

Nous nous ſéparâmes pour retourner à nos logis. Le mien étoit toujours la maiſon de madame Eliot. On nous avoit averti que nous n'en changerions point juſqu'à la concluſion de notre mariage : on devoit nous donner alors à chacun notre demeure, & nous conſtituer chefs de famille. Je trouvai madame Eliot ſeule qui m'attendoit pour ſouper ; mais je fus ſurpris de voir quatre couverts ſur ſa table au lieu de deux ſeulement qu'on avoit mis juſqu'alors. Elle prévint mes queſtions, en diſant que la cérémonie de l'élection étant terminée, j'aurois déſormais la liberté de voir ſes filles, & qu'elles alloient manger avec nous. Elle me témoigna en même tems le déplaiſir qu'elle avoit eu de ce que le ſort

oit rejeté sa famille. Je ne veux point parler
c mépris, me dit-elle, de celle qui vous est
ue; mais sans me laisser aveugler par la ten-
sse que j'ai pour mes filles, je crois que vous
ariez pas été le plus mal partagé, si le ciel
is en eût donné une. Elles ont assez répondu
soins que je me suis donnés pour les bien
ver. Avec l'affection que j'ai pour vous, ajouta
te bonne dame, que j'aurois été con-
te de pouvoir vous appeler mon fils! Comme
a remerciois de ce témoignage obligeant de
lité & d'amitié, ses filles qu'elle avoit fait
rtir de mon retour, entrèrent pour me saluer.
ncevez, s'il se peut, ma joie & mon étonne-
nt : au premier coup d'œil je reconnus que la
s jeune étoit la maîtresse de mon cœur. C'étoit
te même personne qui m'avoit causé tant
motion à l'église, & que j'avois déjà juré
imer passionnément toute ma vie. J'avoue que
s mes projets de discrétion s'évanouirent
. vue. Je me tournai vers madame Eliot, &
s considérer l'effet que mon transport pouvoit
duire ? Ah! madame, m'écriai-je, vous êtes
nère de ce que j'aime, & la maîtresse de tout
n bonheur. Elle fit une raillerie de mon excla-
tion, & elle y répondit comme à un excès de
nplaisance & d'honnêteté. Je conçus aussi-
le tort que j'avois eu de m'expliquer si natu-

rellement, & je m'efforçai de réparer mon imprudence dans la suite de notre entretien. Mais si mes discours furent plus modérés, mes regards le furent si peu, qu'ils achevèrent de faire connoître à madame Eliot la véritable disposition de mon cœur. Elle affecta pendant le souper de parler de choses indifférentes, & elle fit signe ensuite à ses filles de se retirer. Lorsque nous fûmes seuls, elle me dit d'un visage sérieux, qu'elle me croyoit de l'inclination pour sa seconde fille; qu'elle ne concevoit point où je l'avois pu prendre, que c'étoit pour elle un mystere qu'elle me prioit de lui expliquer. Je balançai sur ma réponse, dans le doute où j'étois si je devois lui confier mon secret. Enfin, comme je faisois beaucoup de fonds sur sa bonté, je lui déclarai ingénument ce qui s'étoit passé dans mon cœur à l'église; & sans lui rien découvrir de ce qui regardoit mes compagnons, je lui confessai que la décision du sort étoit si opposée à mes inclinations, qu'il n'y avoit rien que je ne fusse disposé à faire pour éviter de m'y soumettre. Elle demeura quelque tems à me répondre. Son embarras m'en causa beaucoup. J'appréhendois de m'être trop ouvert à une femme si sage, & je m'attendois qu'elle alloit me faire un crime de mes sentimens pour sa fille. Je ne puis vous approuver, me dit-elle enfin, sans blesser mon honneur & ma conscience.

Votre amour eſt né trop tard ; je ne vois nul jour à le faire réuſſir. J'aurois ſouhaité de toute l'ardeur de mon ame, que vous euſſiez pu épouſer ma fille ; mais puiſque c'eſt une choſe impoſſible, je vous prie de ne m'en parler jamais davantage. Je ſuis même fâchée de ſavoir ce que je viens d'entendre. Non, ajouta-t-elle, après avoir rêvé un moment, je ne puis rien entreprendre pour vous, il eſt trop tard ; & je vous demande en grace, de ne me renouveler jamais la confidence que vous venez de me faire. Elle ſe retira après ce diſcours, ſans m'avoir marqué qu'elle fût irritée contre moi. Je fis un nombre infini de réflexions ſur ſa réponſe. Je la regardai d'abord comme une condamnation accablante qui coupoit la racine à toutes mes eſpérances. Cependant, lorſque je vins à rappeler le ton dont elle avoit parlé, & ſon air rêveur, qui étoit une marque d'incertitude, je me perſuadai qu'elle ne pourroit condamner ſi abſolument ce qu'elle confeſſoit qu'elle eût déſiré dans d'autres circonſtances. Elle ne vouloit rien entreprendre pour moi ; mais rien ne m'empêchoit d'eſpérer qu'elle approuveroit peut être ce que j'entreprendrois pour moi-même. Je compris que la bienſéance ne permettoit point à une perſonne de ſon âge, & conſidérée comme elle l'étoit de prendre part aux petits ſtratagêmes d'un amant,

& d'aller contre les décisions des anciens. Elle étoit fâchée, m'avoit-elle dit, de la confidence que je lui avois faite; mais je crus qu'elle ne le seroit pas du succès de mes entreprises, & que son dessein étoit seulement de me faire entendre qu'il étoit à propos qu'elle parût les ignorer. Cette explication me parut si vraisemblable, & elle s'accordoit si bien avec la bonté que madame Eliot m'avoit témoignée jusqu'alors, que je résolus de m'y attacher comme à une espece de règle pour ma conduite. Il me sera facile, disois-je, de reconnoître si je me suis trop flatté, par la manière dont elle en usera désormais avec moi: si elle ne m'interdit point la vue de sa fille, j'aurai lieu de croire, que loin de condamner ma passion, elle l'approuve secrétement, & qu'elle lui souhaite une heureuse fin.

Ces agréables idées me firent passer une nuit des plus tranquilles. Je cherchai dès le matin l'occasion de voir *Angélique Eliot*, c'étoit le nom de ma charmante maîtresse. Le plaisir de l'entretenir ne me fut point refusé: je fus même assez heureux pour me trouver quelque tems seul avec elle. L'impression que ses attraits avoient faite sur moi dans l'éloignement, n'étoit rien en comparaison de la nouvelle ardeur qu'un moment de sa conversation me fit sentir. Toute sa personne me parut un composé de merveilles. Je

demeurai tremblant d'amour & d'admiration ; & de chacun de ses traits que je considérai d'abord en silence pendant quelques momens, il se forma dans mon cœur une image que tout le pouvoir du ciel & des hommes n'en sauroit effacer. Quoique ce langage muet fût une assez vive expression de mes sentimens, j'ouvris la bouche pour les lui expliquer. Elle m'écouta sans m'interrompre. Je ne vis dans ses yeux, ni cette colère affectée, ni ces dédains de commande dont s'arme le faux honneur d'une coquette ou d'une hypocrite. Sa modestie se déclara par une honnête rougeur, qui servoit d'un nouvel ornement à son visage ; & sa sincérité par une réponse qui confirma l'idée que mon amour se formoit déjà du caractère de son esprit & de son cœur. Elle me dit que loin d'être fâchée de se voir aimée de moi, elle remercioit le ciel des sentimens qu'il m'inspiroit pour elle ; que, plus indifférente qu'on ne pensoit pour le mariage, elle ne s'étoit laissée conduire à la cerémonie de l'élection qu'avec répugnance, mais qu'elle confessoit que l'attention que j'avois eue à la regarder, & un mouvement de cœur qu'elle ne pouvoit définir, l'avoient fait sortir pendant quelques momens de son indifférence, qu'elle avoit souhaité d'être l'heureuse personne qui m'étoit destinée par le sort ; qu'elle avoit trouvé

de la douceur dans ce désir, & qu'elle n'avoit pas perdu ses espérances sans regret; mais que ne lui étant plus permis d'en conserver, elle se réservoit seulement quelque prétention à mon estime & à mon amitié.

Quand je n'aurois pas été déjà vaincu par le pouvoir de ses charmes, cette noble & vertueuse franchise eût été seule capable de m'attacher à elle pour toute ma vie. Je ne crus point devoir user de réserve avec une personne de ce caractère, ni employer les petits artifices que l'amour inspire aux amans vulgaires, pour assurer le succès de leur passion. Je pris sur le champ la résolution de lui découvrir non seulement tous les secrèts de mon cœur, mais celui même de mon intelligence avec mes compagnons. Je ne lui cachai ni nos murmures, ni nos desseins. Si j'ai eu le bonheur, lui dis-je, d'obtenir de vous quelques sentimens d'estime, avant même que j'eusse eu celui de vous parler & de vous connoître, je me flatte avec raison que la connoissance que j'ai osé vous donner de ma passion ne les diminuera point. Je renouvelle à vos pieds le serment que j'ai déja fait mille fois au fond du cœur de n'aimer que vous seule, & de n'être jamais à personne, si je ne suis point assez heureux pour vous faire consentir que je sois à vous. Pourquoi en perdrois-je l'espérance? Ma desti-

née

née n'eſt-elle pas dans vos mains? Et qu'importent les arrêts du ſort, ſi vous en voulez prononcer un qui me ſoit favorable ? En un mot il dépend de vous, continuai-je, de m'accorder tout ce que mon cœur déſire. Voyez ſi cette eſtime dont vous m'avez flatté eſt aſſez forte pour vous faire entreprendre quelque choſe en ma faveur? Cette belle perſonne n'avoit pas moins de prudence que de beauté & de modeſtie. Elle répondit qu'elle s'étoit aſſez expliquée pour me faire entendre qu'elle regardoit elle-même comme un bonheur d'être à moi ; mais qu'elle y voyoit ſi peu de poſſibilité apparente, qu'elle n'oſoit en former le moindre eſpoir ; qu'elle avoit ſon devoir & ſon honneur à ménager ; & qu'après la déciſion du ſort, & le conſentement que nous y avions donné, il lui paroiſſoit impoſſible de les accorder avec l'amour. Je n'eus point de peine à ſatisfaire à cette objection. La conduite, lui dis je, qu'on a tenue à notre égard eſt une tyrannie ; il eſt inoui qu'on force des hommes libres à prendre des épouſes pour leſquelles ils ayent de l'averſion. A la vérité, juſqu'à préſent tout a paru volontaire de notre part ; mais on a mal interprêté nos diſpoſitions, ſi l'on a cru que ce qui n'étoit qu'un effet de notre ſageſſe & de notre retenue, en fût un de notre conſentement. Nous ne nous ſommes point oppoſés à

l'élection; parce qu'avec la crainte de causer du trouble & de la division dans la colonie, nous avions l'espérance que le sort nous favoriseroit peut-être assez, pour nous rendre contens de notre partage. Il s'est déclaré contre tous nos désirs; c'est un malheur dont nous sommes fâchés pour l'intérêt de la paix; mais nous nous sentons si peu disposés à le supporter, que de six que nous sommes, il n'y en a pas un seul qui ne soit résolu de tout hasarder pour rentrer dans une liberté qu'on n'a pu nous ôter avec justice. Qui pourroit condamner un sentiment si raisonnable & si naturel? Je ne vois donc rien qui puisse blesser votre devoir dans les faveurs que mon amour sollicite. Je suis à votre égard dans le cas ordinaire d'un amant tendre & passionné, qui cherche à obtenir le cœur d'une maîtresse qu'il adore; & tous mes désirs étant légitimes, vous pouvez me rendre heureux sans qu'il en coûte rien à votre honneur ni à votre innocence. J'ajoutai, pour lui faire goûter encore mieux ce discours, les raisons que j'avois de croire que madame Eliot ne désaprouveroit point ma passion; & je lui représentai qu'il lui importoit peu d'être condamnée par quelques vieillards ridicules & par quelques rivales jalouses, pourvu qu'elle eût l'approbation du ciel, avec celle de sa mère. Elle en tomba d'accord. Elle fut même

si charmée de ce que je lui apprenois touchant madame Eliot, qu'elle ne balança point à m'assurer qu'elle étoit disposée à tout entreprendre avec le consentement de sa mère. Comme je ne cherchois point à la tromper, je ne lui déguisai pas qu'il y avoit quelque restriction à mettre dans ce que j'appelois l'approbation de madame Eliot. Je lui fis comprendre que cette dame étant liée par les considérations politiques du respect humain, elle auroit peut-être peine à nous accorder un consentement formel, mais je suis certain, ajoutai-je, qu'elle approuve secrètement mon amour, & qu'elle en souhaite le succès dans le cœur. Dans le moment même que j'achevois ces paroles, le hasard amena madame Eliot dans la chambre où nous étions. Sa présence me fit naître le dessein d'un petit artifice qui me réussit heureusement. Ce fut de tirer d'elle avec adresse la confirmation de ce que j'avois dit de ses sentimens, par la réponse que sa fille venoit de me faire, que la moindre apparence d'approbation formelle ou tacite, lèveroit toutes les difficultés. Hélas! madame, m'écriai-je tristement en la voyant entrer, qu'avois-je fait au sort qui m'a exclu de l'heureuse espérance de vous appeler ma mère, & de porter la qualité de votre fils? C'est depuis que j'ai vu l'aimable Angélique, que j'ai appris à sentir tout mon mal-

heur. Je ne m'en consolerai de ma vie. Je suis aussi affligée que vous, répondit naturellement madame Eliot. Je crois que vous auriez été bien content de cette jeune personne, ajouta-t-elle en me montrant sa fille; c'est un cœur admirable, elle me ressemble. Vous me l'auriez donc donnée volontiers? repris-je: & c'est ma mauvaise fortune toute seule que je dois accuser, puisque j'aurois pu compter sur votre consentement. Quoique j'eusse prononcé ces paroles à dessein, elles ne laissèrent point d'être accompagnées d'un sentiment de cœur aussi vif que si elles en eussent été l'effusion naturelle: je me sentis attendri jusqu'aux larmes. Madame Eliot qui s'en apperçut, en versa elle-même quelques-unes en m'embrassant, & elle m'assura qu'elle eût cru une partie de son sang bien employée, si elle eût pu me rendre l'époux de sa fille à ce prix. Je ne désirois rien d'elle au-delà de cet aveu. Je fis prendre un autre tour à la conversation, & je remis à faire usage une autre fois de ce qu'Angélique avoit entendu. L'occasion ne tarda point à s'en présenter. Cette aimable fille avoit fort bien pénétré dans mes vues, & son cœur étant incapable de dissimulation, elle me confessa qu'elle étoit satisfaite de l'innocente invention de mon amour. Je suis persuadée de deux choses, me dit-elle avec une ingénuité pleine de charmes;

ne que vous m'aimez sincérement; car à quoi
urrois-je attribuer cette préférence que vous
donnez sur toutes mes compagnes; & ce qui
touche encore plus, cette ardeur & cette
otion que je vous vois lorsque vous m'appro-
ez? Je juge de ce qui se passe dans votre cœur
ce que j'éprouve dans le mien. Je ne doute
non plus, continua-t-elle, après la manière
nt ma mère s'est expliquée, qu'elle n'approuve
rètement vos desseins, & je conçois en même
as qu'elle est obligée à des ménagemens exté-
irs, qui ne vous permettent point d'attendre
lle un consentement mieux exprimé. Mais en
posant qu'il suffise pour mettre mon honneur
mon devoir à couvert, dites-moi donc,
uta-t-elle en rougissant, ce que vous deman-
de moi, & par quelle voie vous prétendez
je puisse devenir votre épouse. Mon em-
ras fut extrême à lui répondre; car dans le
d je n'avois point encore imaginé de moyen
pût satisfaire une fille honnête & vertueuse.
comptois sur l'adresse & sur la vivacité d'es-
de Gelin. Cette matière devoit être mise
délibération dans notre première conférence.
fus donc contraint d'avouer à ma maîtresse
j'étois encore indéterminé sur le choix des
yens; mais je l'assurai que son honneur m'étant
si cher qu'à elle-même, elle ne devoit point

appréhender que je lui fisse jamais de proposition qui pût alarmer sa délicatesse. Mes compagnons, lui dis-je, ont comme moi des vues pures & innocentes. Nous devons nous assembler pour prendre une résolution commune sur cet important article, & quelle qu'elle soit, l'amour n'y aura pas plus de part que la vertu & la sagesse. J'attendis en effet avec une extrême impatience le jour marqué pour notre assemblée. Dans cet intervalle il fallut voir quelquefois par bienséance l'épouse qui m'avoit été donnée par le sort, mais la comparaison que je faisois d'elle à chaque visite avec le véritable objet de ma tendresse, ne servoit qu'à m'affermir dans mon inclination pour l'aimable Angélique. J'étois presque continuellement auprès de cette chère personne; & comme il étoit naturel que demeurant dans la maison de madame Eliot, je vécusse familièrement avec ses filles, on ne pouvoit mal expliquer mes assiduités. J'éprouvois tous les jours qu'à quelque excès qu'on s'imagine avoir porté l'amour, cette passion est sans cesse capable d'accroissement, car les derniers momens que je passois avec Angélique étoient toujours ceux où je me croyois le plus touché de ses charmes. J'en découvrois à chaque instant de nouveaux; & ce qui mettoit le comble à ma satisfaction, je ne marquois pas plus d'ardeur pour la convaincre

de mes sentimens, qu'elle d'attention à me faire connoître qu'elle entroit dans le sens de mes soins, & qu'elle m'en tenoit compte au fond de son cœur.

Le tems de notre conférence étant arrivé, mes compagnons furent aussi ponctuels que moi à s'y rendre. Nous avions affecté les jours précédens de ne nous voir qu'en public pour éviter tout air d'intrigue & de cabale. Cette précaution étoit importante parmi tant de vieillards soupçonneux, qui n'avoient point d'autre occupation que d'observer notre conduite. Nous eûmes donc une satisfaction extrême de nous rejoindre, & de pouvoir nous entretenir en liberté. C'eût été un spectacle agréable pour une personne indifférente, que d'être témoin de la confusion qui régna d'abord dans notre assemblée, chacun s'empressant de parler, & voulant être le premier à rendre compte de l'état de sa fortune. Nous nous expliquâmes enfin tour à tour. Personne ne se plaignit de l'amour, toutes nos maîtresses nous avoient écouté favorablement, avec cette différence peut-être que quelques-unes s'étoient moins rendues par estime pour leurs amans, que par l'inclination violente qu'elles avoient pour le mariage. Notre consentement ne laissoit pas de paroître égal, l'amour-propre ne manqua point de nous persuader que nous devions nos conquê-

tes à notre mérite. Il étoit question de donner à des commencemens si heureux une fin qui le fût aussi. On proposa diverses voies qui furent long-tems examinées. Celle d'adresser en corps nos plaintes à la colonie, fut rejetée comme trop incertaine ; notre malheur seroit devenu sans remède, si les vieillards eussent connu une fois nos desseins sans y vouloir consentir. Celle de quitter l'île & d'enlever nos maîtresses, fut regardée comme dangereuse, quoique ce fût Gélin qui l'eût proposée. Il y avoit du danger non-seulement dans les moyens qu'il eût fallu employer pour tromper la vigilance des habitans, & pour s'emparer des chaloupes, mais encore plus dans notre fuite même, que nous ne pouvions entreprendre sans guide au milieu d'une mer inconnue, & n'ayant pas la moindre connoissance de la navigation. Cependant Gélin insista fortement sur ce parti. La difficulté de quitter l'île, nous dit-il, n'est pas plus grande que celle de nous assembler ici secrètement. Nous choisirons le tems de la nuit pour nous rendre sur le rivage. Les chaînes qui retiennent les chaloupes ne nous coûteront rien à rompre. Nous ne les mettrons en mer qu'à la pointe du jour, & je ne vois pas pourquoi nous craindrions de n'être pas aussi heureux à trouver l'île de Sainte-Hélène, que M. Drington qui l'a dé-

erte le premier. Ce raisonnement ne fit point
pression sur nous. A juger par la suite des
emens, peut-être eussions-nous fait plus
nent de le suivre, mais il nous parut alors té-
ire, sans compter que nous ne nous croyions
: assez sûrs de l'affection de nos maîtresses,
oser leur faire une aussi étrange proposition
celle d'abandonner leurs parens & leurs
pour fuir avec nous. Le troisième avis fut
d'un mariage secret. Gélin qui l'avoit en-
proposé, nous en représenta la nécessité
tant d'adresse & d'éloquence, qu'après avoir
:é absolument les deux autres, nous fûmes
gés de convenir que c'étoit le seul auquel
; pussions nous arrêter. Les plus timides
tre nous y formèrent encore quelques diffi-
és, mais elles ne furent point aussi fortes
la résolution déterminée où nous étions de
faire notre cœur. Quel que pût être le res-
iment des vieillards & des filles méprisées,
s comptions du moins qu'on ne penseroit
ais à nous ôter nos maîtresses lorsqu'elles
oient reçu notre foi, & que de leur part elles
s auroient accordé tous les droits de l'hymen.
parti l'emporta à la fin. Il ne s'agissoit que
nous assurer de leur consentement. Ce devoit
: l'ouvrage de notre adresse. Nous ne doutâ-
s presque point du succès. Il n'y avoit pas

pas d'apparence qu'elles balançassent long-tems lorsqu'elles se verroient soutenues par l'exemple de leurs compagnes. Le nombre encourage, & de quelque sagesse qu'on se pique, on ne se défend guère contre l'amour quand on croit avoir trouvé le moyen de se justifier.

Cette importante délibération étant ainsi terminée, nous nous séparâmes avec les plus douces espérances. J'eus dès le lendemain l'occasion de m'expliquer avec Angélique. Elle la fit naître elle-même adroitement pour être informée du résultat de notre conférence. Je ne lui déguisai rien. Vous êtes sincère, lui dis je; vos réponses doivent être décisives. Songez que je vous propose la seule voie qui puisse m'assurer le bonheur d'être à vous. C'est une voie honnête, votre vertu ne sauroit la condamner, & pour peu que vous écoutiez l'amour, elle vous paroîtra douce & facile. Que manquera-t-il à notre union, continuai-je, pour la rendre sainte & légitime? Vous savez en quoi l'essence du mariage consiste: ce n'est point dans une vaine cérémonie, c'est dans le don du cœur & dans les sermens qui l'accompagnent. Nous aurons pour témoins des nôtres cinq couples d'amans, à qui nous rendrons le même service que nous attendons d'eux, & qui seront engagés par leur propre intérêt à attester la sainteté de nos promesses.

Si je vous apporte ces motifs, ajoutai-je, c'est pour satisfaire la délicatesse de votre honneur en lui ôtant toute ombre de crainte & d'alarme ; car la seule raison à laquelle je voudrois devoir votre consentement, est la tendresse de mon cœur & l'ardeur infinie de ma passion. Elle me répondit que si nous avions besoin de tenir conseil pour prendre cette résolution, je ne devois pas trouver mauvais qu'elle me demandât aussi quelques jours pour se consulter elle-même, qu'elle prévoyoit à la vérité que ses conclusions me seroient favorables, mais qu'à quelque démarche que j'eusse le pouvoir de l'engager, elle y mettroit toujours une condition sans laquelle il lui paroissoit impossible de satisfaire innocemment son amour & le mien ; qu'elle vouloit que sa mère fût informée de notre mariage aussi-tôt du moins qu'il seroit achevé; que la bienséance demandoit, à son avis, que je me chargeasse moi-même de lui annoncer cette nouvelle. Je fis vœu d'obéir sans réserve à toutes ses volontés. Ce n'est que dans votre bonheur, lui dis-je, que je puis trouver le mien, ainsi mon attention ne sera qu'à vous rendre contente & heureuse par une continuelle exécution de tous vos désirs. Mon respect & mes expressions passionnées la touchèrent tellement, qu'elle me confessa avant la fin de cet entretien qu'elle n'avoit pas

besoin de tout le tems qu'elle m'avoit demandé pour délibérer.

L'amour ne fut pas moins favorable à mes compagnons. Dès la troisième assemblée, nous trouvâmes, après le compte que chacun eut rendu de ses progrès, que nous pouvions faire fond sur la bonne volonté de toutes nos maîtresses. Il nous restoit encore environ un mois de liberté; mais comme notre dessein ne pouvoit s'exécuter trop tôt au gré de notre ardeur, nous résolûmes d'en avancer le moment autant qu'il seroit possible. Nous étions dans la plus belle saison de l'année. La nuit qui devoit suivre celle où nous étions, fut choisie pour la célébration de nos amoureux mystères. Nous convînmes du lieu. Il n'y en avoit point de plus commode aux environs, que l'endroit même où nous tenions nos assemblées. C'étoit une belle prairie environnée d'arbres épais à deux cens pas du gros de l'habitation. Il fut réglé que chacun s'y rendroit vers minuit avec ce qu'il aimoit. Le jour qui précédoit cette heureuse nuit devoit être employé à disposer nos maîtresses, & à prendre des mesures avec elles pour les aider à se dérober de leurs maisons. Angélique trembla lorsque je lui déclarai que nous étions si proches du terme de nos désirs. J'eus de nouvelles craintes à combattre, & quelques légères objec-

tions à détruire ; mais l'amour m'épargna une partie de la peine, soit en diminuant tout d'un coup les difficultés de mon aimable maîtresse, soit en augmentant la force de mes réponses. Elle me promit d'être prête à me suivre à minuit.

Cette heure désirée arriva : je l'entendis sonner. Tout étoit tranquille dans la colonie, à la réserve de six heureux couples d'amans qui touchoient au moment de leur bonheur. J'attendois Angélique à la porte de sa maison, que j'avois ouverte sans bruit. Elle ne se fit point attendre long-tems. Dieu ! avec quelle joie la vis-je paroître, & me chercher d'un œil timide & embarrassé ! Je me fis appercevoir ; & la recevant pour la première fois à bras ouverts, je l'embrassai avec le plus vif transport que l'amour ait jamais inspiré. Nous gagnâmes en un moment la prairie. Une partie de nos compagnons y étoient déjà avec leurs amantes. La lune sembloit s'être ornée de toute sa lumière pour éclairer un spectacle digne de l'attention du ciel & de la terre ; & par un effet sans doute de l'extrême satisfaction de mon cœur, qui se répandoit en quelque sorte sur toute la nature, l'air ne m'a jamais paru si doux, ni la verdure si riante que pendant le reste de cette charmante nuit.

Aussi-tôt que notre petite troupe fut assemblée,

Gélin qui avoit pris quelque ſupériorité ſur nous par ſon air déciſif & ſa facilité à s'exprimer, nous fit un prologue agréable ſur la cérémonie que nous étions prêts de commencer. Il remercia d'abord la fortune & l'amour au nom de l'aſſemblée, & puis prenant un ton plus chrétien, il nous parla des obligations du mariage que nous allions contracter, avec autant d'éloquence que le miniſtre avoit fait à l'égliſe. Nous approuvâmes ſon diſcours. Il fut le premier à prononcer enſuite une forme de ſerment qu'il avoit eu ſoin de préparer. Elle étoit exprimée en termes ſi forts, qu'indépendamment de l'amour & de l'honneur qui nous attachoient pour toujours à nos aimables maîtreſſes, elle eût pu ſervir de frein à notre inconſtance, & de préſervatifs contre nos dégoûts pendant une éternité de mariage. Nous la prononçâmes tour à tour. Nos maîtreſſes, ou plutôt nos épouſes, la répétèrent après nous. Tout s'exécuta avec décence & avec modeſtie. Que manquoit-il à une cérémonie ſi ſage, pour être regardée comme un mariage ſaint & ſolemnel? Le ciel l'approuva ſans doute, car nous avions ménagé religieuſement tous ſes droits. Cependant il a plu à des hommes cruels & injuſtes de la traiter d'union ſacrilège, & de rompre des nœuds qui devoient être immortels par leur nature, comme ils le ſeront par notre inclination.

Je ne puis me rappeler le ſouvenir de cette nuit délicieuſe, ſans admirer que mon cœur, qui fût alors capable de tant de joie, ait pu l'être enſuite de tant de déſeſpoir & de douleur. Ciel! comment paſſe-t-on ſubitement du comble du bonheur à l'excès de la misère?

Chaque moment de cette belle nuit fut marqué par un tranſport. Nous la paſsâmes chacun de notre côté dans les bras de nos épouſes. Que le tems nous parut court! Mais, hélas! ce fut une imprudence extrême de n'avoir pas prévu qu'il s'écouleroit ſi vîte. Le jour nous ſurprit. Nous nous apperçûmes trop tard que ce que nous avions continué de prendre pour la lumière de la lune, étoit celle du ſoleil. Il n'y eut perſonne de nous qui ne ſentît le danger auquel nous allions nous trouver expoſés. Il étoit plus grand encore pour nos épouſes que pour nous. Il falloit qu'elles retournaſſent chez elles ſans être remarquées, & la choſe ne paroiſſoit preſque pas poſſible. Nous entendions déjà le bruit des habitans qui commençoient à ſortir de leurs maiſons, & la crainte nous faiſoit imaginer qu'ils cherchoient leurs filles après s'être apperçus de leur évaſion. Nous tînmes conſeil un moment. Pluſieurs de mes compagnons étoient d'avis de rentrer tous enſemble ſans autre ménagement, & de déclarer notre mariage à toutes les per-

ſonnes qui ſe préſenteroient à notre rencontre. C'eſt un aveu, diſoient ils, qu'ils faut que nous faſſions tôt ou tard : prenons cette occaſion, puiſque nous ne ſaurions ſortir autrement d'embarras. Ce conſeil devoit être ſuivi, mais nos épouſes s'y opposèrent par un ſentiment de pudeur & de timidité. Elles ſe figurèrent que c'étoit ſe livrer à une honte certaine, que de reconnoître qu'elles avoient été en quelque ſorte ſurpriſes avec nous. Quoiqu'elles avouaſſent qu'il falloit tôt ou tard que notre mariage fût publié, elles ſouhaitoient que cela ſe fît inſenſiblement, & d'une manière qui ne les exposât point à la raillerie, car c'étoit tout ce qu'elles s'imaginoient qu'elles avoient à appréhender. Nous nous le figurions comme elles. Pour les ſatisfaire, nous conſentîmes qu'elles priſſent ſeules le chemin de l'habitation, & que ſi elles ne pouvoient gagner leurs maiſons ſans être apperçues, elles tâchaſſent de trouver quelque prétexte pour excuſer leur abſence nocturne. Je ne ſais de quelles excuſes elles auroient pu s'aviſer; mais dans le moment même qu'elles nous quittoient, après nous avoir embraſſés tendrement, nous découvrîmes le miniſtre de la colonie qui venoit vers nous avec quelques anciens. Ils n'avoient point d'autre deſſein que de prendre l'air en ſe promenant; cependant la vue de ſix de leurs filles qu'ils apperçurent

çurent avec nous, & dont ils eurent même
ems de remarquer quelques-unes entre nos
s, les saisit d'inquiétude & d'étonnement. Ils
rancèrent aussi promptement que leur âge le
mettoit. Le mouvement de notre crainte nous
toit à fuir, & à nous cacher puérilement
rière les arbres, mais nous fîmes réflexion
e c'étoit nous confesser criminels. La propo-
on de déclarer notre mariage fut renouvelée
itilement par Gélin, nos épouses la rejetèrent
core. Je pris la parole : tout est perdu, leur
s-je, si nous nous déconcertons : écoutez-moi,
me charge de l'événement. Il n'est que trop
rtain que le ministre nous a apperçus, mais je
crois point qu'il ait pu découvrir au juste le
mbre que nous sommes. Il faut que deux
entre nous, continuai-je en parlant à mes com-
gnons, se baissent jusqu'à terre, & se retirent
rampant vers les arbres voisins. J'en fis aussi-
t baisser deux. Tâchez, leur dis-je, de vous
cher si bien que vous ne paroissiez point. Et
ous, ajoutai-je en m'adressant aux autres, allons
rement au-devant du ministre avec nos
ouses; nous lui dirons qu'étant sortis pour
endre l'air du matin, nous les avons rencon-
ées par le même hasard qui nous le fait ren-
ontrer lui-même. Il ne s'imaginera nul dessein
ché dans notre rencontre, lorsqu'il nous verra

un nombre inégal d'hommes & de filles. Mon expédient fut applaudi. Heureusement l'herbe étoit assez haute pour cacher la retraite de nos deux compagnons, car le ministre avec les siens n'étoit plus qu'à cinquante pas de nous. Nous les abordâmes. En allant j'avois prié Gélin, qui s'exprimoit plus aisément que moi, de leur tenir le discours que je lui avois suggéré. Il le fit d'un air libre qui parut les persuader. Cependant étant retournés avec nous vers l'habitation, ils gardèrent sur la route un sérieux que j'eus peine à expliquer, ne me défiant pas qu'ils eussent vu nos embrassemens, ni qu'ils eussent le moindre soupçon que Gelin les eût trompés par une fable. Notre retour fut remarqué de quantité d'habitans, mais la compagnie du ministre nous mit d'abord à couvert de la médisance.

Nous le quittâmes assez froidement. Les cinq épouses de mes compagnons se retirèrent chez elles, & je n'ai pas été informé si l'on s'étoit apperçu de leur absence, ni de quelle manière elles y furent reçues. Pour moi, qui avois le même chemin à prendre que la mienne, je concertai avec elle de quelle excuse nous nous servirions pour satisfaire sa mère. Qu'avons nous à balancer, lui dis-je? Vous savez de quoi nous sommes convenus, & ce que je vous ai promis à votre propre sollicitation. J'arrêterai madame

, tandis que vous retournerez à votre
bre. Je lui ferai la confession de notre
ır & de notre mariage. Ce n'est pas avec
jue nous avons à garder des mesures; elle
aime, & sa colère ne sauroit être longue
iolente. Je n'appréhende rien pour moi,
épondit ma chère épouse, mais j'ai un pres-
ment de quelque malheur qui vous menace.
ıuhaiterois qu'il tombât sur moi tout entier.
ɔn dont elle prononça ces paroles me glaça
ng. Je m'arrêtai pour la regarder fixement.
ıx! lui dis-je, que m'annoncez vous, &
signifie ce langage? Elle balança quelque
; à répondre; mais l'ayant pressée de parler,
me demanda pardon de m'avoir caché une
e importante qu'elle avoit apprise la veille.
:, reprit-elle, après l'entretien que nous
es ensemble, ma sœur vint me dire que le
istre étoit venu voir ma mère, & qu'ils
ıent eu une conversation longue & animée,
t elle avoit trouvé moyen d'entendre une
ie. Quoiqu'elle n'ait pu suivre exactement le
e leur discours, elle a compris par les expres-
ıs du ministre, qu'il se plaignoit de votre
deur pour celle que le sort vous a donnée
ır épouse, & qu'il l'attribuoit à quelque in-
ıation qu'il vous soupçonnoit d'avoir conçue
ır ma sœur ou pour moi. Ma mère s'est expli-

quée avec désintéressement en protestant de son ignorance. Mais cet homme vif & impérieux, qui est accoutumé à se faire respecter dans la colonie, lui a répliqué que c'étoit pour elle une affaire de la dernière conséquence; en la quittant, il l'a priée de se souvenir de l'aventure de M. *Guiton*. Il est certain, continua Angélique, que cette aventure est capable d'effrayer tous les époux qui seroient tentés d'oublier ici leur devoir. M. Guiton étoit un homme des plus distingués de la colonie. Outre son mérite personnel on avoit pour lui une extrême considération, parce qu'il étoit fils du maire de ce nom, qui commandoit à la Rochelle pendant le siège, & qui se signala par un zèle admirable pour la religion. Cependant, ayant eu le malheur d'être surpris dans un commerce d'amour qu'il entretenoit ici avec la femme d'un autre, rien ne le put sauver du châtiment. Il fut condamné à mourir, & son supplice fut d'être noyé dans la mer avec son amante aux yeux de toute la colonie. Tous les anciens se crurent obligés à cet exemple de rigueur pour assurer la fidélité des mariages. Quelque impression que le souvenir de cette histoire ait faite sur moi, ajouta mon épouse, je ne vous en ai rien communiqué, non-seulement parce que vous avez su me persuader que notre engagement ne blesse point le devoir, & que nous ne

sommes point par conséquent dans le cas de M. Guiton, mais par une raison plus forte que je n'ai point honte de vous avouer, c'est la tendresse que vous m'avez inspirée. Je ne pouvois être sans quelque crainte de refroidir la vôtre en vous causant peut-être de la frayeur. Aujourd'hui, me dit-elle en finissant, je me trouve plus timide que je ne l'étois hier. Je ne sais si c'est la rencontre du ministre qui m'alarme, ou si c'est qu'étant assurée maintenant d'être à vous, j'appréhende plus que je ne faisois la perte d'un bien que je possède, mais il me semble que mon cœur m'avertit secrètement que j'ai quelque chose à craindre pour vous. Plaise au ciel que mon inquiétude soit vaine, ou du moins qu'elle ne présage rien de fâcheux que pour moi-même !

Si le commencement de ce discours m'avoit affligé, la fin me rassura. Je n'y considérai même que ce qu'il y avoit de tendre & d'aimable de la part de mon épouse pour lui en marquer mon vif ressentiment. L'histoire de M. Guiton, lui dis-je, n'a rien de commun avec la nôtre. Quand vous me l'auriez apprise hier avec la visite & les menaces du ministre, votre récit n'auroit pas été plus capable de me refroidir qu'il ne l'est de m'effrayer, aujourd'hui. Vous m'aimez, n'est-ce pas? Vous ne vous repentez point de ce que vous avez fait pour moi, & vous êtes résolue de sou-

tenir jusqu'à la fin de votre vie la vérité de nos engagemens ? Laissez au ministre la liberté de se plaindre & de menacer. Nous ne sommes point ses esclaves. Pour ce qui regarde les malheurs que vous appréhendez, je ne saurois croire que le ciel nous en prépare, puisque nous ne les avons point mérités. Si les hommes s'en mêlent, il ne leur sera peut-être pas aisé de réussir. Comptez du moins que les effets de leur malignité n'arriveront pas facilement jusqu'à vous. Dans le fond je me trouvois plus tranquille & plus résolu depuis la conclusion de notre mariage, que je ne l'avois été auparavant. Angélique étoit à moi, je n'étois plus inquiété par mes désirs ; je ne l'étois pas non plus par mes craintes, car outre la solidité de nos liens que je croyois à l'épreuve de toutes ces attaques du ministre & de la colonie, je trouvois dans mon cœur un fond de courage qui me répondoit assez que je saurois défendre les droits de mon épouse & les miens.

Nous arrivâmes à la maison de madame Eliot. Je ne remarquai point qu'on s'y fût apperçu de notre absence. J'entrai dans une chambre où elle étoit seule, tandis qu'Angélique se retira adroitement à la sienne. La manière dont elle me reçut ayant achevé de m'assurer qu'elle n'étoit encore informée de rien, je demeurai quelque tems incertain si je devois prendre ce moment

pour m'expliquer. Enfin, je crus que ce seroit un avantage de l'avoir prévenue contre toutes les mauvaises impressions qu'elle ne manqueroit point de recevoir d'ailleurs. Je me jetai à ses genoux. Je lui découvris que j'étois son fils. La crainte de vous déplaire, lui dis-je, ou plutôt celle de vous commettre, m'a empêché de vous communiquer mon mariage avant l'exécution, mais je me suis flatté que vous ne le condamneriez pas, puisque vous l'avez souhaité. La charmante Angélique est mon épouse. J'aurois renoncé à toutes les fortunes du monde pour arriver à ce bonheur. Il ne me manque plus que votre aveu, sans lequel ma félicité est imparfaite, car après le nom de son époux, rien ne m'est si cher que celui de votre fils. J'aurois eu le tems de faire un discours beaucoup plus long avant que madame Eliot fût en état de me répondre, tant elle paroissoit surprise, & effrayée même de m'entendre. Enfin, comme j'avois cessé de parler, elle me répondit presque en tremblant, qu'elle prioit le ciel que nous n'eussions rien fait témérairement, mais que je lui apprenois la plus étrange & la plus embarrassante nouvelle qu'elle pût jamais recevoir. Expliquez-vous davantage, ajouta-t-elle avec le même air d'inquiétude. Dites-moi ce que c'est que vous appelez votre mariage, & comment vous êtes devenu mon fils. Je

lui exposai toute notre histoire. O, cher Bridge! s'écria-t-elle après m'avoir entendu, que je crains que vous n'ayez manqué de prudence, & que vous ne nous ayez exposés à des peines auxquelles nous ne trouverons jamais de remède! Je ne vous cacherai point que j'ai souhaité de vous voir l'époux de ma fille; & que dans ce moment même, parmi tant d'alarmes, j'ai de la joie que vous le soyez devenu. Mais écoutez ce que vous avez à craindre & moi peut-être avec vous. J'en tremble, ajouta cette bonne dame, & j'ose à peine vous le dire. Elle me rapporta là-dessus l'entretien qu'elle avoit eu la veille avec le ministre. Sa fille aînée n'en avoit entendu que la moindre partie. Cet ecclésiastique impérieux & vindicatif avoit des raisons particulières d'être irrité contre moi. C'étoit la fille de son frère qui m'étoit échue par le sort. Il avoit appris d'elle, & il avoit peut-être remarqué lui-même, que mon empressement à la voir n'avoit pas été des plus ardens. En effet, il m'avoit été impossible de prendre assez sur moi-même pour rendre des soins à une personne si désagréable, que j'eusse eu peine à souffrir quand je n'aurois pas eu le cœur rempli de la charmante Angélique. Je l'avois vue rarement, & moins même que je n'y étois obligé par intérêt & par bienséance. Le ministre à qui cette fille étoit très-chère, expli-

quant ma froideur comme une marque de dégoût & de mépris, en étoit vivement piqué ; & comme on s'aveugle toujours sur le mérite de ce que l'on aime, il avoit moins attribué mon indifférence aux mauvaises qualités de sa nièce, qu'à mon mauvais goût. Mon assiduité à demeurer du matin au soir chez madame Eliot, avoit achevé de lui ouvrir les yeux. Il jugea que j'y étois retenu par l'amour. Rappelant même la tendresse que cette dame marquoit pour moi dans toutes les occasions, & la bonté qu'elle avoit eue de souhaiter que sa maison me servît de logement jusqu'à ce qu'on m'en eût préparé un, il s'imagina qu'elle favorisoit mon amour pour l'une de ses deux filles. Toutes ces idées l'avoient échauffé jusqu'au point de le faire venir chez elle pour lui marquer son mécontentement. Elle avoit reçu d'abord ses reproches avec modération, mais il en laissa échapper quelques-uns de piquans, qui lui attirèrent des réponses aussi vives. En un mot, madame Eliot, pour défendre l'honneur de ses filles, lui avoit répondu qu'elle les avoit assez bien élevées pour ne pas craindre qu'elles imitassent jamais la maîtresse de Guiton. Or, cette maîtresse qui avoit été punie avec son amant, n'étoit autre que la belle-sœur du ministre ; & par conséquent la mère de sa nièce. Un outrage de cette force ne se pardonne guères

par un eccléſiaſtique. Il avoit quitté madame Eliot, en la faiſant ſouvenir qu'il avoit opiné le premier à la condamnation de ſa belle-ſœur pour l'exemple de la colonie, & en proteſtant avec ferment que s'il avoit eu cette ſévérité pour ſa famille, il en auroit encore plus pour toutes les femmes de l'île qui s'écarteroient le moins du monde de leur devoir. Je ne doute point, reprit madame Eliot, après m'avoir fait ce récit, qu'il n'ait eu mes filles en vue dans cette menace. Le peu d'apparence qu'il y avoit hier à ce qui vous eſt arrivé cette nuit, m'empêcha de les avertir ſi-tôt d'être plus retenues que jamais dans leur conduite. Le mal eſt fait, & nous voilà expoſés à tout le reſſentiment de notre miniſtre. Ah! ma chère mère, interrompis je, quel nom donnez vous au plus ſaint mariage qui fut jamais? Vous l'appelez un mal; & moi je défie toute la haine du miniſtre d'y trouver à redire. Je confeſſe, me dit-elle, qu'avec toutes les meſures que vous avez gardées, votre action peut porter un meilleur nom; & je ne balance pas à le reconnoître, comme vous le ſouhaitez, pour un engagement ſaint & légitime. Mais vous ne ſavez pas ce que c'eſt que la haine d'un homme d'égliſe, & vous ignorez en particulier le caractère de notre miniſtre. Elle ajouta qu'elle n'étoit que trop ſûre qu'il trouveroit le moyen de nous perdre.

J'avoue qu'en l'entendant parler de cette sorte, & rappelant les obligations que j'avois à cette généreuse dame, presqu'aussi vivement que ce que je devois à mon épouse & à moi-même, je ne pus me défendre d'un mouvement furieux d'indignation & de colère. Lui, nous perdre, m'écriai-je: je ne le laisserois pas vivre un moment, si je croyois qu'il en conçût la pensée. Rassurez-vous, madame, continuai-je: nous ne sommes que six, mais capables, si je ne me trompe, d'en effrayer un plus grand nombre. Nous nous ferons rendre justice, puisqu'il le faut, & comptez que vos intérêts ne seront pas oubliés. J'allois sortir pour rejoindre mes compagnons, & les exhorter à ne pas nous laisser opprimer. Madame Eliot qui me vit trop agité, me pria de me tranquilliser un moment. Je l'employai à faire appeler Angélique, que je voulois présenter moi-même à sa mère. Elle entra timidement. Venez, ma chère ame, lui dis-je, venez remercier la meilleure de toutes les mères; elle nous pardonne la liberté que nous avons prise de nous unir sans son consentement. C'étoit elle seule néanmoins que nous devions ménager; mais sa bonté n'a rien d'égal, que la malignité de ses ennemis. Je rends graces au ciel, qu'ils soient aussi les nôtres; & je ne me crois pas mieux lié par le serment que j'ai prononcé de vous adorer

toute ma vie, que par celui que je fais de la défendre & de la venger. Madame Eliot étoit la douceur & la bonté même. Elle me pria de modérer mon transport & d'attendre du moins pour éclater, que le ministre parût se disposer à l'exécution de ses menaces. Ce sera alors votre intérêt, me dit-elle, autant que le mien. Elle embrassa ensuite sa fille en répandant quelques larmes. Elle lui dit, qu'à la vérité elle n'eût jamais donné son consentement à notre mariage si nous eussions pris la liberté de le lui demander; mais que le ciel ayant disposé les choses si heureusement elle ne pouvoit s'empêcher de nous en laisser voir de la satisfaction. Cependant, je ne suis pas tranquille, ajouta-t-elle, & je prévois tant d'orages qui vont se former, soit de la part du ministre & des anciens qui n'approuveront jamais votre démarche, soit de la part de Bridge & de ses compagnons qui ne souffriront peut-être pas qu'on en use durement avec eux, que je ne sais à quoi nous devons nous attendre pour l'avenir. Je lui protestai encore que de quelque manière que notre affaire pût tourner, il n'y avoit point de péril à craindre pour elle, tant que je serois en état de la défendre.

Tandis que je tâchois de la rassurer, & que je partageois mes caresses entre cette bonne mère & ma chère épouse, un domestique du ministre

demanda à me parler de la part de ſon maître. Je penchois à le renvoyer bruſquement, mais madame Eliot me conſeilla de l'écouter. Il n'avoit point d'autre commiſſion que de m'avertir de me rendre ſur le champ chez le miniſtre. Peut-être en aurois-je fait difficulté dans la chaleur où j'étois encore, ſi je n'euſſe fait réflexion que je pourrois recevoir dans cette viſite quelque éclairciſſement utile à notre ſûreté. Je m'y rendis auſſitôt. On me fit entrer dans une ſalle, où je fus ſurpris de trouver mes cinq compagnons. Ils me dirent qu'on les avoit fait avertir comme moi de s'y rendre. Nous eûmes un moment pour nous entretenir. Je leur racontai ce que j'avois appris de madame Eliot, & je leur fis remarquer les conſéquences qu'ils en devoient tirer pour eux-mêmes. Madame Eliot, leur dis-je, eſt une femme ſage & expérimentée. Elle tremble pour ſa fille & pour moi : ſoyez ſûrs qu'elle ne tremble pas ſans de fortes raiſons. Or, je n'ai point de malheur à craindre, dont vous ne ſoyez menacés. Ainſi, lorſque je vous parle de mes intérêts, je crois que vous ne devez pas en ſéparer les vôtres. Ils me répondirent unanimement que je n'avois pas beſoin d'employer d'autres raiſons que celles de l'amitié, pour les intéreſſer à la défenſe de mon épouſe & à la mienne, & qu'ils comprenoient bien d'ailleurs, qu'étant tous complices

de la même action, nos intérêts ne pouvoient plus être séparés. Nous nous engageâmes à l'instant par les sermens les plus redoutables de nous secourir les uns les autres jusqu'à l'effusion de tout notre sang. Comme j'avois été le premier à leur proposer cette nouvelle ligue, & qu'ils avoient le souvenir du service que je leur avois rendu dans la prairie, ils s'accordèrent à me choisir pour leur chef. Gélin fut nommé pour m'assister. Ils firent un nouveau serment de nous obéir sans réserve, dans tout ce qui se rapporteroit à notre intérêt commun & à celui de nos épouses. Tout cela fut exécuté en un instant.

Le ministre parut. Je le considérai, sans doute avec les yeux de la colère & de la haine; car tout me sembloit odieux dans sa figure & dans ses manières. Il jeta les yeux sur moi en parlant, comme sur celui dont il étoit apparemment le moins satisfait. Toute la colonie, nous dit il, est mal édifiée de votre conduite. C'est une chose inouie parmi nous, que des jeunes gens de votre âge, & déjà liés par de saintes promesses à des épouses que le ciel lui-même a pris soin de leur assigner, fassent des promenades nocturnes avec des personnes d'un autre sexe. Autant qu'un tel scandale est étrange, autant sommes-nous résolus de ne le pas supporter. On ne nous en impose pas aisément par des fables. D'où veniez vous,

ne demanda-t-il fièrement, lorſque je vous ai encontré ce matin avec une troupe de jeunes illes ſans modeſtie & ſans pudeur ?

J'étois encore ému du court & vif entretien que je venois d'avoir avec mes compagnons, & de celui que j'avois eu un moment auparavant avec madame Eliot. J'avoue que je ne me trouvai point aſſez de modération pour répondre tranquillement à cette interrogation outrageante. Lorſque nous ſommes venus dans cette île, lui dis-je d'un ton auſſi fier que le ſien, nous avons prétendu y entrer dans tous les droits des habitans, & ſur-tout dans les deux principaux, qui ſont la liberté & l'égalité. Si nous y reconnoiſſons une autorité ſupérieure à nous, ce n'eſt pas celle d'un particulier, qui n'a point ici d'autre emploi que de réciter les prières à l'égliſe, c'eſt uniquement celle de l'aſſemblée générale de la colonie. Ainſi, monſieur, ajoutai-je, retranchez cet air impérieux & hautain qui vous convient moins qu'à perſonne : nous rendrons compte de nos actions à ceux qui ont droit de le demander. L'orgueil du miniſtre fut extrêmement déconcerté par cette réponſe. Il ſe remit néanmoins, après un ſilence d'un moment. Ne vous y trompez-pas, reprit-il, quoique je ne m'attribue ici nulle autorité, je vous déclare que c'eſt le corps même de la colonie qui s'explique à vous par ma bouche, & je vous

renouvelle de sa part la question que je vous ai faite. D'où veniez-vous ce matin? Me trouvant pressé de cette sorte, & craignant de nuire à nos intérêts en refusant de répondre, je pris le parti d'abréger tout d'un coup les difficultés, & de profiter de cette occasion pour déclarer hautement notre mariage. Je jetai les yeux sur mes compagnons, pour les préparer à ce qu'ils alloient entendre, dans le dessein de leur faire sentir que je ne faisois rien imprudemment & sans réflexion: je les tournai ensuite vers le ministre. Apprenez donc, monsieur, lui dis-je d'un ton honnête & modéré, ce que vous marquez une si vive curiosité de savoir. Nous sommes nés libres: rien ne nous a paru si injuste & si mal conçu, que cette odieuse cérémonie du sort, à laquelle vous avez voulu que nous fussions redevables de nos épouses. Des anglois & des françois ne souffrent point qu'on tyrannise leur cœur. Nous sommes rentrés dans nos droits en nous choisissant nous-mêmes de chères & aimables moitiés qui partageront désormais nos peines & nos plaisirs, & qui nous feront goûter de nouvelles douceurs dans ce séjour de paix & d'innocence. Il nous étoit impossible d'y vivre heureux sans elles, & comme on nous a promis le bonheur en nous y conduisant, nous nous flattons qu'on nous laissera jouir avec tranquillité du seul bien auquel nous l'avons attaché.

Je

Je lui fis une révérence profonde après cette harangue, & tous mes compagnons m'imitèrent en gardant le silence.

Je tâcherois inutilement de vous représenter les premières marques de sa surprise & de son indignation. Il rougit & il pâlit vingt fois tour à tour dans le même instant. Il s'agitoit sans pouvoir ouvrir la bouche pour donner passage aux expressions de sa colère, qu'on croyoit voir à tout moment prête à sortir de ses lèvres. Son transport me fit pitié. Je fis signe à mes compagnons de se retirer avec moi, & je lui dis en sortant, vous savez à présent nos secrets, monsieur, nous vous les avons communiqués afin que vous preniez la peine de les rendre publics. Il n'y a que les crimes dont on s'obstine à faire mystère, & notre conscience n'en a point à nous reprocher. Il me répondit alors en deux mots, qu'il nous en feroit reconnoître plus d'un, & qu'il trouveroit le moyen de les punir. Nous le quittâmes. Mes compagnons me remercièrent vivement de ce que je venois de faire pour eux. Ils me protestèrent qu'ils en étoient plus tranquilles; & je crus ressentir aussi le même effet. Nous ne fîmes plus difficulté d'apprendre notre aventure à tous ceux qui se rencontrèrent dans notre chemin. Quelques-uns parurent l'approuver, d'autres nous témoignèrent leur surprise, sans nous expli-

quer leur sentiment. Nous renouvelâmes nos engagemens mutuels avant de nous séparer, pour avoir plus de facilité à prendre nos mesures en commun ; nous résolûmes de continuer à tenir deux fois par chaque semaine nos assemblées dans la prairie.

Je retournai chez madame Eliot, que je trouvai pleine d'impatience à m'attendre. Elle approuva d'abord la résolution que j'avois prise de déclarer tout au ministre & aux habitans que j'avois rencontrés. Il lui sembla pendant quelques momens, comme à moi, que c'étoit un fardeau dont elle se sentoit déchargée. Elle fut la première à me dire : après tout, & malgré toutes mes craintes, qu'avons-nous à appréhender du ressentiment du ministre? quel mal sa haîne nous peut-elle faire? ma fille dépend-elle de lui? je consens, moi, qu'elle soit votre épouse; & de qui recevra-t-elle des ordres qu'elle doive respecter plus que les miens? Cependant, elle en revenoit malgré elle à ses inquiétudes, lorsqu'elle pensoit au caractère du ministre, & au démêlé qu'elle avoit eu avec lui. Elle trouva même, en me faisant répéter le discours qu'il nous avoit tenu, de quoi augmenter sa crainte, & elle y découvrit la semence de tous les maux qu'il nous préparoit. Il nous avoit parlé de liens & de promesses, d'une manière à nous faire croire qu'il

nous regardoit comme engagés aux épouſes que le ſort nous avoit données. O ciel ! s'écria madame Eliot, comment cette obſervation m'a-t-elle d'abord échappé ? Vous verrez, ajouta-t-elle, que ce ſera de cet endroit qu'il compoſera ſon venin, & qu'il lui donnera toute la force dont la haine & la malignité ſont capables.

Nous paſsâmes une partie de la journée à nous entretenir de ces alarmes. Nous eûmes ſoin de faire ſortir de tems en tems un domeſtique pour s'informer de ce qui ſe paſſoit dans l'habitation, & du tour qu'on y donnoit à notre aventure. Il nous rapporta vers le ſoir que tous les anciens étoient aſſemblés au conſiſtoire, à la prière du miniſtre qui les avoit avertis. Il n'y avoit point à douter que ce ne fût notre affaire qu'on y mettoit en délibération. Les inquiétudes de madame Eliot redoublèrent. Angélique ne paroiſſoit point alarmée ; elle étoit tranquille, diſoit-elle, avec ſon amour & ſon innocence. Pour moi qui connoiſſois trop bien la prudence de ſa mère pour croire qu'elle ſe troublât mal à propos, je penſai que malgré l'air de confiance que j'avois affecté auſſi juſqu'alors, je devois prendre en ſecret quelques meſures pour notre ſûreté. La qualité de chef que mes compagnons m'avoient accordée, ſembloit m'obliger à ce ſoin. Je ſortis pour les aſſembler. Il fallut me dérober adroitement de la maiſon.

car madame Eliot & mon épouse n'auroient jamais consenti que je me fusse éloigné, avant que d'être instruit des résolutions du consistoire. Je les trompai en les quittant sous un faux prétexte. Dieu! quel aveuglement me faisoit courir à ma perte! Je m'éloignois d'elles pour leur préparer du secours, & ma présence eût peut-être été le seul moyen qui eût pu servir, un moment après mon départ, à les défendre & à les secourir.

En quittant la maison, j'envoyai un domestique chez mes cinq fidelles amis, pour les avertir que j'allois les attendre au lieu de nos conférences. Nous étions convenus d'une espèce de mot du guet, que nous nous faisions porter dans les occasions extraordinaires, & qui suffisoit pour faire entendre qu'il étoit nécessaire de nous assembler sur le champ. Ils ne tardèrent point à me suivre, après l'avoir reçu de ma part. Je les trouvai informés comme moi de l'assemblée qui se tenoit au consistoire. Ils ne m'en parurent point aussi émus que je croyois qu'ils devoient l'être. Je les fis sortir de cette dangereuse sécurité, en leur rapportant les réflexions que madame Eliot m'avoit fait faire sur le discours du ministre. Prenons-y garde, leur dis-je, nous sommes engagés dans une affaire sérieuse. Si notre propre intérêt n'a point assez de force pour faire naître nos défiances & nos craintes, tremblons du moins pour nos chères

époufes. Qui fait à quoi l'animofité du miniftre peut engager les anciens? La plupart font des gens fimples, & accoutumés depuis long-tems à fuivre fes décifions & à les refpecter. Voyons, continuai-je, quel parti prendrions-nous, fi l'on en venoit à la perfécution ouverte?

De différens avis qui furent propofés, dont quelques-uns alloient à l'éclat & à la violence, nous crûmes devoir préférer pour la première fois le plus pacifique. C'étoit de nous rendre tous enfemble à la falle du confiftoire, & de demander en grâce d'y être introduits. Nous efpérâmes qu'un expofé fincère & naturel de notre conduite pourroit faire impreffion fur l'efprit des vieillards, & fervir du moins, pour le préfent, de contrepoids aux déclamations du miniftre. Gélin fut chargé d'expliquer nos fentimens & nos intentions. Nous nous hâtâmes de retourner fur nos pas. Chacun de nous paroiffoit fatisfait de cette réfolution, qui étoit en effet le parti le plus fage auquel nous puffions nous arrêter. Mais quelque fageffe & quelque retenue que nous euffions tâché de mettre jufqu'alors dans toutes nos démarches, il étoit arrêté au ciel qu'elles n'auroient qu'un fuccès trifte & déplorable : l'injuftice & la cruauté devoient l'emporter fur la droiture & la vertu. Les chefs de l'églife, les anciens du peuple, nos juges & nos pères, avoient tenu un confeil

d'iniquité contre nous. Ils étoient à exécuter notre ruine, tandis que nous les cherchions pour leur présenter nos larmes, & les attendrir en faveur de notre innocence.

Hélas! qu'il est accablant d'avoir été heureux, lorsqu'on est condamné à porter le souvenir de son bonheur au milieu d'un désespoir sans remède! C'est de moi qu'on peut dire exactement, que ma félicité n'a guère duré plus d'un jour. Otez de ma vie le tems que j'ai passé à espérer la possession d'Angélique, & cette nuit charmante où je me vis au comble de mes vœux; tout ce qui a suivi ou précédé ce court intervalle de plaisir, n'a été qu'un enchaînement de misères & d'infortunes. Vous allez entendre le récit des plus funestes.

Nous vîmes en approchant de l'habitation, une foule de personnes qui s'empressoient de courir vers le même lieu, qui paroissoient y être attirés par un spectacle extraordinaire. Quoique je fusse tout occupé du péril de mon épouse, il ne me vint point à l'esprit qu'elle pût être intéressée dans cet évènement. Je doublai néanmoins le pas pour satisfaire ma curiosité; & mon agilité naturelle me fit avancer beaucoup plus vîte que mes compagnons. Je m'informai de ce qui se passoit. On m'apprit qu'on venoit d'arrêter, par l'ordre des anciens, Angélique Eliot, avec que

ques autres filles, & qu'elles avoient été renfermées étroitement dans une même prison. Je me fis répéter deux fois cette affreuse nouvelle, que mon saisissement m'empêchoit d'abord de comprendre. Mes compagnons étant arrivés après moi, se firent raconter la même chose, & se trouvèrent à peu près dans le même état que moi, après l'avoir entendue. Ils se demandoient l'un à l'autre d'un air interdit, ce que nous allions faire & par où nous devions commencer. Pour moi je me trouvai si oppressé, que je fus pendant quelques momens dans une impuissance absolue de parler. Enfin j'embrassai celui qui étoit le plus proche de moi. O ciel! m'écriai-je, ô mes chers amis, que dites-vous de ce coup funeste? Si vous avez pour vos épouses la tendresse que j'ai pour la mienne, ne voulez-vous pas mourir avec moi pour les défendre? Venez, vous m'avez choisi pour votre chef; & vous allez me voir expirer le premier: ne me refusez pas votre secours. Malgré ce transport, je fis réflexion que nous étions sans armes. Je ne savois même qui il falloit attaquer; ni de quel côté je devois chercher la prison de mon épouse. J'aurois pu m'en informer; mais considérant qu'une résolution sage ne sauroit être l'effet d'une agitation violente, je crus qu'avant de rien entreprendre, je devois retourner chez madame Eliot, & prendre d'elle des informations

certaines. Je conseillai à mes amis d'aller aussi chez leurs hôtes; & comme le jour tiroit vers sa fin, je leur fis promettre de se rendre à la prairie dans l'obscurité pour y tenir un nouveau conseil. Nous nous séparâmes. Je me hâtai jusqu'à perdre haleine. Hélas! c'est fait de moi, disois-je en allant, ma perte est trop assurée; mais mes ennemis n'en triompheront pas long-tems. Le perfide ministre périra : il sera le premier objet de ma vengeance. En approchant du logis, je vis trois hommes qui paroissoient se promener aux environs. Ils vinrent à moi lorsqu'ils m'eurent apperçu. Je ne me défiai nullement de leur dessein. C'étoient trois suppôts du consistoire qui m'attendoient pour m'arrêter; tandis qu'un pareil nombre exécutoit le même ordre à l'égard de chacun de mes compagnons. Ils m'envelopperent, & quelque vigoureuse que fût ma résistance, ils me tinrent saisis si étroitement, qu'il me fut impossible de m'échapper de leurs mains. Un traitement si indigne me jeta dans un transport qui ne peut être représenté. Je fus moins conduit que traîné vers ma prison. Les efforts que je faisois continuellement pour me dégager, attirèrent une foule d'habitans à ma suite. J'invoquai leur secours, en leur représentant l'injustice & la tyrannie du ministre. Ils m'écoutèrent en silence, sans que je pusse juger par quelle

sorte d'intérêt ils prenoient part à ma peine. Enfin l'on me fit entrer dans une chambre enfoncée du magasin, où je trouvai deux de mes compagnons. Mes gardes m'y enfermèrent avec eux, & se retirèrent sans explication.

Ce fut avec Gélin qu'on m'associa, & avec un anglois nommé *Johnston*. Les trois autres furent aussi renfermés ensemble dans une même chambre. Il me parut que la fureur de Gélin ne cédoit guère à la mienne. Ses premières paroles furent un horrible serment, par lequel il s'engageoit à tirer une vengeance éclatante de l'outrage qu'il recevoit, & à sortir ensuite de l'île avec son épouse, dût-il s'exposer à périr mille fois au milieu des flots. J'étois trop animé moi-même pour condamner son ressentiment; mais après nous être ainsi soulagés par des plaintes & des menaces, je lui fis faire attention que la difficulté seroit à les exécuter; & que pour agir en hommes raisonnables, il falloit en chercher les moyens avec un peu plus de tranquillité. Premièrement, lui dis-je, il faudroit savoir quelles sont les vues du consistoire & du ministre en nous faisant arrêter. Que chacun de nous y réfléchisse un moment. Gelin avoit l'esprit vif & pénétrant. Je suis sûr, répondit-il presqu'aussi tôt, qu'ayant dessein de rompre notre mariage, comme le ministre nous l'a fait pressentir, ils ont cru devoir s'as-

ſurer de nous pour empêcher que nous n'ayons le dernier commerce avec nos épouſes. Ils ne ſe figurent point que nous avons pris les devans, & qu'il n'a rien manqué à cette cérémonie. Si cela eſt, repris-je, c'eſt une affaire à terminer en deux mots, en déclarant qu'elles ſont nos épouſes d'effet & de nom. Mais je ne vois point, ajoutai-je, que cette raiſon qui explique fort bien notre captivité, puiſſe ſervir de même à expliquer celle de nos épouſes : pour le but que vous ſuppoſez, il étoit inutile de les faire arrêter avec nous. Gélin ne put répondre à cette objection, quoiqu'il eût raiſonné juſte par rapport à nous; ainſi nos conjectures n'ayant atteint qu'à la moitié de la vérité, il nous fut impoſſible de prendre des meſures auſſi étendues que le malheur qui nous menaçoit. L'unique réſolution à laquelle nous nous arrêtâmes, fut de faire avertir un des anciens, ou le miniſtre lui-même, que nous avions des choſes d'importance à leur communiquer; & de leur découvrir naturellement que notre mariage étoit hors de leurs atteintes, & que nous n'avions rien omis de ce qui pouvoit le rendre indiſſoluble.

Cette démarche étoit néceſſaire, & elle nous eût réuſſi ſans doute heureuſement, ſi nous euſſions eu des ennemis moins adroits & des épouſes moins timides; mais le miniſtre, en formant le

plan de sa vengeance, avoit prévu tout ce qui pouvoit y servir ou s'y opposer. Il avoit senti, comme Gélin se l'étoit bien imaginé, que le principal obstacle qui nuiroit à ses vues seroit la consommation de notre mariage. C'étoit effectivement pour le prévenir qu'il avoit su persuader au consistoire de nous ôter la liberté. Et comme il avoit quelque crainte de s'y être pris trop tard, parce qu'il étoit assez vraisemblable que des jeunes gens qui avoient passé la nuit ensemble avoient dû se livrer à leurs passions, son premier soin avoit été de tirer de nos épouses une confession de la vérité. Il s'y étoit pris d'une manière si adroite & si maligne, qu'au lieu de les engager à s'expliquer avec franchise, il les avoit mises en quelque sorte dans la nécessité de faire une déposition toute favorable à ses desseins. A peine furent-elles renfermées dans leur prison, qu'il s'y transporta avec quelques vieillards qui devoient servir de témoins. Il leur reprocha d'abord avec les termes les plus odieux, leur hardiesse à disposer d'elles-mêmes, sans le consentement de leurs proches, & sans l'approbation du consistoire. Il leur fit entendre qu'une union telle que la nôtre, loin de mériter le nom de mariage, étoit un crime qui ne pouvoit être pardonné. Enfin, n'ayant rien épargné pour les troubler par la crainte, il ajouta qu'il comptoit du moins que

leur pudeur ne s'étoit point oubliée, & qu'elles n'avoient point abandonné l'honneur & la vertu, jusqu'au point de consentir à quelque chose d'indécent dans la prairie. Après avoir préparé leur esprit par ce discours artificieux, il leur demanda compte d'un air juridique de tout ce qui s'étoit passé entre elles & nous la nuit précédente. Ces douces & timides créatures furent si embarrassées de cette question, que moitié par crainte, moitié par modestie, elles déguisèrent une partie essentielle de la vérité, & le ministre ayant pris acte de ce qu'elles avoient nié ou confessé, le fit signer sur le champ aux vieillards qui l'accompagnoient. Il vint de là au magasin ; & comme il nous connoissoit Gélin & moi pour les plus fermes & les plus résolus de notre troupe, il remit à nous voir les derniers. Ce fut une nouvelle source de malheur pour nous ; car nos trois compagnons, auxquels il s'adressa d'abord, n'étant pas plus capables que nos épouses de prendre leur résolution sans conseil ou sans exemple, il les intimida aussi facilement qu'elles, & il tira d'eux des réponses qui ne furent guère moins nuisibles à nos intérêts.

Nous le vîmes entrer dans notre chambre au moment que nous nous y attendions le moins, & dans le tems que nous nous entretenions encore du dessein que nous avions pris de le faire

appeler. Nous nous fîmes violence pour le saluer civilement, & pour entendre avec une apparence tranquille ce qu'il avoit à nous dire. Il étoit accompagné de quatre vieillards. Le ressentiment particulier qu'il avoit contre moi, & le souvenir de la réponse que je lui avois faite quelques heures auparavant, le portèrent sans doute à m'adresser d'abord la parole. Je l'avois bien prévu, me dit-il avec un air de raillerie, que votre action ne paroîtroit pas si innocente aux yeux du consistoire, que vous vouliez tantôt qu'elle parût aux miens. La témérité & la présomption sont ordinaires aux jeunes gens, & je ne vois que trop que vous avez tous les défauts de votre âge. J'eus la force de ne pas répliquer à ce discours insultant. Il continua de me dire qu'il étoit là de la part du consistoire, pour entendre de nous plus régulièrement qu'il n'avoit fait à sa maison, les circonstances de notre assemblée nocturne, & le détail d'une entreprise aussi contraire à la religion, qu'à l'honnêteté & aux bonnes mœurs. Gélin ouvrit la bouche pour répondre ; mais la crainte que j'avois de sa vivacité, me fit hâter de la prévenir. Vos injures, dis-je au ministre, ne changent rien à la justice de notre cause : j'espère que notre action paroîtra plus innocente aux yeux du consistoire, lorsqu'elle lui sera expliquée par un interprète moins partial & moins

passionné que vous. Nous ne refusons pas néanmoins de vous faire le récit des circonstances de notre mariage, que vous demandez en son nom. Elles blessent si peu la religion & l'honnêteté, que notre gloire au contraire est d'avoir su ménager parfaitement les droits de l'une & de l'autre. Je lui racontai ensuite avec la fidélité la plus exacte, l'ordre que nous avions observé dans notre engagement, & je ne manquai point de peser en particulier sur le dernier acte de cette cérémonie.

Il rougit en m'écoutant, & lorsque j'eus cessé de parler, il se tourna vers les vieillards, pour leur demander avec un souris amer, s'il avoit eu tort de leur dire en venant à la chambre où nous étions, qu'il alloit avoir à faire aux plus rusés & aux plus dangereux de notre bande. Je pénètre votre artifice, continua-t-il en s'adressant à moi, mais vous en tirerez peu de fruit. Croyez-moi, n'ajoutez pas l'imposture au désordre de votre conduite, & suivez l'exemple de vos compagnons, qui sont plus sincères du moins, s'ils n'ont pas été plus prudens & plus retenus que vous. La peine que j'eus à concevoir ce discours m'empêcha d'y répondre autrement que par une protestation de sincérité. Chimères, me dit-il d'un ton méprisant, & prenant une plume, il écrivit quelques lignes qu'il fit signer aux quatre

llards qu'il avoit amenés. Pendant qu'il écri-
t, je demandai à Gélin & à Johnston s'ils
aprenoient quelque chose à ce qu'ils avoient
endu. Nous conclûmes ensemble qu'il falloit
: nos compagnons eussent été trompés par
esse, si l'on avoit tiré d'eux des réponses dif-
entes des nôtres, ou qu'ils nous eussent trahis,
s les avoient faites volontairement. Ce fut en
n que nous priâmes le ministre de nous éclair-
davantage; il nous lut seulement ce qu'il ve-
t d'écrire. C'étoit notre déposition. Il mar-
oit qu'elle étoit conforme à celle de nos épouses
de nos compagnons, excepté, qu'étant plus
oits, nous prétendions, contre le témoignage
s autres, que notre mariage avoit été consommé.
tte manière nette de s'exprimer ayant achevé
m'ouvrir les yeux, je lui dis: prenez garde,
onsieur, votre dessein n'est pas droit: vous allez
us engager dans quelque démarche impru-
nte. Comptez, ajoutai-je, que je ne vous ai
n déclaré qui ne soit certain, & que quelques
es qu'aient pu avoir nos compagnons & nos
ouses en s'expliquant différemment, ils ne
fuseront point de convenir de la vérité en notre
ésence. Oui, me répondit-il, quand vous au-
z eu le tems de les instruire à parler comme
ous, & à n'être pas plus sincères dans leurs ré-
onses. Il nous quitta sans vouloir nous écouter
avantage.

Il n'eſt que trop clair, dis-je alors à Gélin, qu'on travaille à nous perdre, & s'il en faut croire le rapport du miniſtre, nos épouſes & nos compagnons prêtent des armes contre nous. Il n'y a que le ſecours du ciel qui puiſſe nous faire ſortir d'embarras, car la force n'eſt ici de nul uſage, & la juſtice ne paroît guère écoutée au conſiſtoire. S'il nous reſte quelqu'eſpérance, c'eſt de faire valoir nos droits dans une aſſemblée générale de la colonie : il faut la demander. Si le conſiſtoire s'oppoſe à une prétention ſi raiſonnable, nos plaintes n'en ſeront que plus juſtes & plus capables d'émouvoir le peuple en notre faveur ; & ſi l'on ſe rend à notre demande, vous êtes éloquent, je ne doute point qu'en expoſant la vérité de notre hiſtoire, & en découvrant les malignes intentions du miniſtre, vous ne mettiez tout le monde dans nos intérêts. Quoique Gélin parût m'écouter, je m'apperçus qu'il ne me donnoit qu'une partie de ſon attention. Cette froideur me ſurprit, elle ne s'accordoit point avec ſa vivacité. Je lui en fis un reproche. Il continua à me regarder en ſilence d'un air diſtrait, & qui marquoit une profonde rêverie. Enfin l'ayant preſſé de me répondre : oui, me dit-il, je ſuivrai volontiers votre avis, & nous demanderons, comme vous dites, une aſſemblée générale. Mais ſi cette tentative ne réuſſit point, je roule un

deſſein

dessein sur le succès duquel vous pouvez vous reposer plus sûrement que sur mon éloquence. C'en est trop, continua-t-il en s'animant, on nous traite avec une indignité qui n'eut jamais d'exemple. J'ai eu besoin de faire des efforts infinis pour imiter votre modération à la vue du ministre, & au discours insultant qu'il nous a tenu, mais comptez que j'ai trouvé le moyen d'humilier son orgueil, & de nous faire respecter plus qu'on n'a fait jusqu'à présent dans la colonie. Je le pressai de s'ouvrir davantage. Il me dit qu'il seroit tems de s'expliquer, lorsque le remède qu'il méditoit seroit nécessaire, mais qu'il me l'assuroit infaillible, & que nous pouvions nous flatter par avance du plaisir de revoir nos épouses entre nos bras, & nos ennemis à nos pieds. Quelle que pût être son idée, je le priai de l'abandonner pendant quelque tems pour se préparer à soutenir notre cause dans l'assemblée générale. Le lendemain nous envoyâmes notre geolier chez le ministre & chez les principaux vieillards, pour leur signifier que nous ne reconnoissions point d'autre tribunal que celui du corps entier de la colonie, & pour les prier d'en hâter la convocation. Ils répondirent qu'ils examineroient notre demande. Nous nous persuadâmes si fortement qu'ils n'oseroient la refuser, que nous en devînmes beaucoup plus

tranquilles. Gélin s'occupa durant quelques jours à composer sa harangue. Je méditai pendant ce tems-là sur les sujets que nous avions de craindre & d'espérer, ou je m'entretenois avec Johnston de l'inquiétude de nos épouses, & de la tendresse infinie que nous devions à ces chères personnes, pour prix de leur complaisance & de leur généreuse affection. Elles avoient désavoué les faveurs que l'amour nous avoit fait obtenir d'elles, mais il nous avoit été aisé de juger que c'étoit par timidité & par modestie. Nous soupçonnions même le ministre de les y avoir engagées par artifice. Pour moi, j'étois si sûr du cœur d'Angélique, que je n'appréhendois ni sa froideur, ni son changement. Ma plus forte peine étoit causée par son absence, & par la persuasion où j'étois qu'elle souffroit infiniment de la mienne.

Nous passâmes ainsi quatre jours sans être visités de personne, & toujours dans la folle opinion qu'on nous accorderoit la liberté de nous justifier aux yeux de toute la colonie. Le cinquième jour au matin, le ministre entra dans notre chambre avec les mêmes anciens qui l'avoient accompagné la première fois. Il prit un air doux & obligeant pour nous parler. Je vous apporte, nous dit il, des nouvelles plus heureuses sans doute que vous n'aviez lieu de

es éſpérer. Quelque reſſentiment que le conſiſ-
oire ait eu, comme moi, de l'irrégularité de
otre conduite, nous avons cru devoir la par-
lonner à votre jeuneſſe. Nous ſavons que dans
es eſprits bien diſpoſés, la ſageſſe la plus ſolide
& la plus conſtante eſt quelquefois le fruit des
plus grandes fautes. On n'en goûte que mieux la
vertu & le devoir, lorſqu'on y revient après s'en
être écarté. Nous oublions donc l'égarement où
vous êtes tombés par légèreté & par impru-
dence. Vous demandiez une aſſemblée générale,
vous connoiſſiez mal vos vrais intérêts; comptez
que vous en euſſiez été traités moins favorable-
ment que de nous. Mais votre affaire ne paſſe
point les bornes de l'autorité que la colonie a
confiée au conſiſtoire, & vous devez remercier
le ciel de ce que nous nous en ſommes réſervé
la connoiſſance. Ecoutez, ajouta-t-il gravement,
la ſentence qu'on vient de porter en votre faveur.
Il nous lut enſuite un papier qui contenoit en
ſubſtance : que de quelque rigueur qu'on eût uſé
à l'égard de Guiton dans un cas à peu près ſem-
blable au nôtre, le conſiſtoire avoit jugé à pro-
pos de nous traiter avec plus d'indulgence, non-
ſeulement en faveur de notre jeuneſſe, mais
principalement à cauſe de notre arrivée récente;
qui ne nous permettoit pas d'être encore inſ-
truits parfaitement des loix & des uſages de

l'île : qu'il nous condamnoit donc ſeulement à recevoir avec humilité la correction douce & charitable, que le miniſtre nous feroit publiquement à l'égliſe, & à expier par trois ſemaines de priſon le ſcandale que nous avions cauſé parmi nos frères : qu'il nous feroit permis enſuite de nous joindre à nos légitimes épouſes, à celles qu'il avoit plu à dieu de nous donner par la voie du ſort, & que nous avions acceptées ſolemnellement à la face du ciel & de la terre, pour vivre dans une douce union avec elles, en époux tendres, en fidelles proteſtans, & en paiſibles concitoyens : que pour ce qui regardoit les ſix filles immodeſtes & ſans vertu, qui avoient abuſé de quelques avantages qu'elles avoient reçus de la nature pour nous détacher de notre devoir, & pour nous engager à former avec elles des liens profanes qu'elles avoient oſé appeler du nom de mariage, au préjudice de celui que nous avions contracté avec nos ſeules & légitimes épouſes, le conſiſtoire remettoit à ordonner de leur punition dans ſa prochaine aſſemblée, & qu'en attendant leur ſentence elles continueroient à être reſſerrées dans une étroite priſon, ſans avoir la liberté de parler même à leurs proches & à leurs amis. Tel fut le favorable arrêt qui nous fut intimé par la bouche du miniſtre & de la part du conſiſtoire. Miniſtre! conſiſtoire! noms vénérables,

masques sacrés, dont l'injustice, la perfidie, & la cruauté abusèrent pour notre perte.

Je vous le rapporte, ce fatal arrêt, presque dans toute son étendue. Ce ne fut pas néanmoins sur le champ que nous connûmes tout ce qu'il renfermoit de terrible & de foudroyant pour nos chères épouses & pour nous, car Gélin eut à peine entendu qu'on y établissoit la disposition du sort comme un mariage légitime, par lequel notre véritable mariage se trouvoit annullé, qu'il jeta un cri perçant qui empêcha le ministre d'achever. Il n'y eut point de degré du commencement de son transport à son excès. Jamais la fureur & l'indignation ne s'exprimèrent plus vivement. Je le conjurai en vain de se modérer dans une conjoncture où il me sembloit que la violence ne convenoit point encore à nos affaires ; je ne pus rien obtenir de ce tempérament tout de feu. Il donna mille noms injurieux au ministre, il lui reprocha ouvertement sa malignité & son hypocrisie. Il ne ménagea point davantage le consistoire & toute la colonie, & joignant les menaces aux reproches & aux injures, il fit serment d'employer le fer & le feu pour notre défense & pour celle de nos épouses. Le ministre, que cet emportement avoit d'abord un peu déconcerté, se remit, & se souvenant sans doute que nous étions captifs, & qu'il nous étoit plus facile de faire

des menaces que de les exécuter, ce fut cette pensée apparemment qui lui inspira la hardiesse d'insulter à notre disgrace par quelques railleries amères. Gélin perdant toute considération, alloit se jeter furieusement sur lui, si je n'eusse fait mes efforts pour l'arrêter. Sortez, monsieur, dis-je au ministre, sortez, s'il vous reste quelque sagesse, & ne nous mettez pas dans la nécessité de punir tout à la fois vos artifices & vos insultes. Il sortit en nous exhortant malignement à nous soumettre à la volonté du ciel & à l'ordre de nos supérieurs.

Gélin me fit des plaintes violentes de ce que j'avois arrêté le mouvement de sa colère. Je lui représentai que c'étoit un bonheur pour nous que j'eusse conservé plus de sang-froid & de modération que lui. Croyez-vous, lui dis-je, que je sois moins sensible que vous aux indignités qu'on nous fait essuyer? J'ai frémi comme vous en écoutant le ministre, & le soin de ma vie ne m'eût pas empêché de le punir, si je n'eusse eu qu'elle à ménager; mais n'avons-nous pas des épouses qui attendent nos soins & nos secours? que deviendront-elles si nous nous mettons imprudemment hors d'état de servir à leur défense? Elles tremblent sans doute du péril où elles sont exposées; combien leurs alarmes vont-elles redoubler lorsqu'elles apprendront la

sentence du consistoire? Ces innocentes victimes n'ont point d'autre ressource que notre amour & nos promesses. Sans doute qu'elles pensent maintenant à nous, qu'elles s'entretiennent de nous, & que si elles se flattent de quelque espérance, c'est sur notre tendresse & notre fidélité, sur notre prudence & notre courage qu'elles croyent la devoir établir. Ah! cher Gélin, ajoutai-je en l'embrassant, de quel ressentiment ne se rend-t-on point le maître avec de tels motifs! Et la colère est-elle une passion qui puisse le disputer un moment à l'amour? Quoiqu'il m'eût écouté d'abord avec peine, je remarquai, que mon discours avoit calmé peu-à-peu son émotion. Il convint qu'il avoit manqué de prudence, & comme il aimoit passionnément son épouse, les réflexions qu'il fit sur le danger qui la menaçoit, l'attendrit jusqu'à lui faire verser des larmes. Il m'assura que sa colère même n'avoit été qu'un effet de son amour. Mais commençant à sentir que l'emportement excessif avec lequel il avoit parlé au ministre, rendroit infailliblement notre cause plus mauvaise, il me dit qu'il croyoit qu'il étoit tems d'employer le remède qu'il avoit différé jusqu'alors à m'expliquer. Son dessein, comme vous l'allez voir, répondoit à son caractère vif & entreprenant.

Il avoit eu la curiosité peu de jours après son

arrivée dans l'île, de se faire conduire dans toutes les parties du magasin, pour observer l'ordre & la disposition de ce vaste bâtiment. Il avoit remarqué que les armes que les habitans avoient apportées d'Europe se conservoient avec soin dans un grenier, quoique ce fût le meuble dont on faisoit le moins d'usage dans l'île. Elles consistoient en cinquante ou soixante fusils, quantité de pistolets, un assez grand nombre d'épées & quelques tonneaux de poudre. La porte du grenier ne se fermoit jamais. Celle de notre prison n'étoit pas assez forte pour résister à nos efforts, si nous entreprenions de l'ouvrir avec violence. Gélin, après avoir fait ces observations, s'étoit imaginé que rien ne nous étant plus facile que de nous saisir des armes & de la poudre, nous pouvions, non seulement, secouer le joug du ministre & du consistoire, & nous défendre contre leurs dessein, mais nous rendre même les maîtres absolus de l'île par la terreur des armes à feu. Il n'avoit pas manqué de faire attention que nous n'étions que trois, & qu'un si petit nombre suffiroit difficilement au soutien d'une si grande entreprise, mais son génie fertile lui avoit fourni bientôt une ressource. Premièrement, il étoit clair que lorsqu'une fois nous serions déterminés à rompre notre prison, nous n'aurions pas de peine à rejoindre nos trois com-

ıons qui étoient enfermés comme nous dans
chambre du magaſin. Quelque ſujet que
s euſſions de nous plaindre de leur molleſſe
le leur timidité, il n'y avoit nul doute qu'ils
marquaſſent plus de courage, lorſqu'ils
ient animés par nos exhortations & par notre
nple. Mais la principale eſpérance de Gé-
portoit ſur des vues bien plus profondes
plus étendues. J'avoue qu'il leur donna un
: ſi plauſible en me les expliquant, qu'il m'y
ntrer tout d'un coup, & que j'admirai dans
projet une juſteſſe de raiſonnement dont je
'avois pas cru capable juſqu'alors. De quel-
ſévérité de mœurs, me dit-il, & de quelque
qu'on ſe pique ici à obſerver les loix & les
ſions des anciens, il faut poſer pour principe
nous avons à faire à des hommes : or des hom-
ne ſauroient renoncer aux ſentimens de la
ıre. Nos épouſes ont des parens à qui elles
: chères ſans doute, & qui ne les voient point
ɔſées au péril ſans s'intéreſſer pour elles. Ces
ɜns ont des amis & des domeſtiques. Si nous
poſons que les ſix familles de nos épouſes
ıt quatre amis chacune, & chacun de ſes
ıs un domeſtique, voilà déjà cinquante per-
nes, ſur la bonne volonté deſquelles nous
ıvons compter, & la moindre choſe que nous
ſſions attendre d'eux, c'eſt qu'ils ne prendront

point parti contre nous. Mais qui nous empêche d'efpérer qu'avec un peu d'adreffe à les preffer & à les émouvoir, nous réuffirons à les mettre dans nos intérêts, & peut-être à les faire feconder ce que nous voulons entreprendre pour notre liberté? C'eft une commiffion dont je me charge, ajouta Gélin, & je fais affez de fonds fur ce peu d'éloquence que vous m'attribuez pour ne pas défefpérer du fuccès. Je leur ferai comprendre que loin d'en vouloir aux loix ou à la religion, perfonne ne fera plus fidèle que nous à les refpecter; que nous n'avons point d'autre deffein que de nous défendre de la tyrannie du miniftre & de garder inviolablement la foi que nous avons donnée à leurs filles; que notre fatisfaction & notre repos n'y font pas plus intéreffés que leur propre honneur; enfin que nous fommes leurs enfans, les époux de leurs filles; & qu'après ces chères moitiés de nous-mêmes, ils n'ont rien ici qui les touche de plus près que nous. Je ne connois rien au cœur humain, ajouta-t-il, fi ces confidérations n'ont pas la force de les ébranler. Je leur expoferai alors mon deffein, & je fuis porté à croire que loin de le condamner, ils prendront ouvertement parti pour nous. Nous nous emparerons enfuite de l'île, du miniftre & des anciens, & nous mettrons dans la colonie l'ordre qui nous conviendra le mieux.

Tout me parut possible, & même facile dans ce projet. Johnston l'approuva comme moi, mais nous le regardâmes comme une dernière ressource à laquelle nous ne devions avoir recours qu'à l'extrémité. Gélin s'obstinoit à le vouloir exécuter dès le même soir. Il voulut tenter du moins de sortir de notre prison pendant la nuit pour aller chez les parens de nos épouses, & commencer à disposer leurs esprits en notre faveur. Nous y consentîmes. Mais quoique nos portes ne fussent point absolument à l'épreuve des efforts que nous aurions pu faire pour les ouvrir, nous ne pouvions en venir à cette violence sans que le geolier s'en apperçût le lendemain. C'eût été nous exposer à nous faire resserrer davantage, & ruiner par conséquent toutes nos espérances. Gélin fut obligé de convenir que toutes les parties de son entreprise devoient être exécutées en même tems, c'est-à-dire, qu'il ne pouvoit penser à sortir que la même nuit que nous choisirions pour briser nos portes, & pour nous mettre en possession de la poudre & des armes. Nous lui promîmes qu'elle ne seroit pas long-tems à venir, & nous ne demandâmes à sa vivacité que le retardement qu'il falloit pour être assurés que le consistoire persistoit sérieusement à vouloir l'exécution de sa sentence.

Nous reçûmes le lendemain une nouvelle visite

du miniſtre. Je priai ſecrétement Gélin de ſe modérer. Nous attendîmes en ſilence que notre ennemi s'expliquât. Sa harangue fut courte. Il nous dit avec douceur que le jour ſuivant étant un jour de prière publique, auquel toute la colonie devoit s'aſſembler à l'égliſe, il croyoit que nous ne refuſerions pas de nous y laiſſer conduire pour nous ſoumettre à la ſentence du conſiſtoire. Loin de lui marquer de la répugnance pour cet ordre, nous fûmes charmés de l'entendre parler d'une aſſemblée publique de la colonie, & d'apprendre qu'on nous accordoit la liberté d'y paroître. C'étoit le plus ardent de nos déſirs. Il ſortit content de la promeſſe que nous lui fîmes de nous y rendre avec joie. Effectivement nous nous félicitâmes de cet événement qui renouveloit nos anciennes eſpérances. Gélin avoit préparé un diſcours fort touchant qu'il ſe propoſoit d'adreſſer au peuple. Nous ne doutâmes preſque point qu'il ne produisît quelque heureux changement en notre faveur. Il nous parut même ſurprenant que le miniſtre n'eût point fait cette réflexion, & nous en remerciâmes le ciel, comme d'un préſage favorable qui nous annonçoit une meilleure fortune. Cependant je reçus avant la fin du jour une nouvelle qui empoiſonna ce court moment de ſatisfaction. Le geolier entra dans notre chambre, & m'ayant pris en

particulier, il me dit que par considération pour madame Eliot, il s'étoit chargé de me rendre une lettre de sa part. La voici, me dit-il, en me la donnant, mais promettez-moi que le service que je vous rends n'ira jamais à la connoissance du ministre. Je le lui promis, & je jugeai par sa crainte de l'autorité que ce violent ecclésiastique s'étoit acquise dans la colonie, pendant qu'il sembloit affecter d'y établir la plus parfaite égalité. J'ouvris la lettre de madame Eliot; chaque ligne fut un coup mortel qui me perça le cœur. Cette bonne dame m'y parloit d'abord d'elle-même, comme de la plus malheureuse de toutes les mères. Elle passoit ensuite à me reprocher mon infidélité pour sa fille. Le bruit s'en étoit en effet répandu sur le rapport du ministre, qui avoit donné cette explication à l'air honnête & tranquille avec lequel nous lui avions promis de nous rendre le lendemain à l'église. Malgré cette accablante opinion, madame Eliot me marquoit encore de la tendresse jusques dans le tour de ses reproches. Cruel Bridge? me disoit-elle, vous abusez donc de la bonté de la mère, & de la foiblesse de la fille! Que vous avions-nous fait l'une & l'autre? Hélas! que pouvons-nous nous reprocher que de vous avoir trop aimé! Enfin elle finissoit d'une manière encore plus triste, en m'apprenant que le con-

ſiſtoire, par une horrible ſentence qu'il venoit de porter contre nos épouſes, les avoit condamnées à être expoſées publiquement à la ſortie de l'égliſe avec différentes marques d'ignominie, à eſſuyer pendant une heure les regards & les injures de tous les habitans de la colonie. O Gélin! m'écriai-je tout tremblant après cette funeſte lecture : ô Johnſton! c'eſt à préſent qu'il faut mourir ou ſauver nos chères épouſes. Je leur donnai ma lettre à lire, tandis que je m'abandonnois aux cris & aux plaintes. Ils ſe joignirent bientôt à moi dans cette triſte occupation. Gélin étoit transporté juſqu'à s'arracher les cheveux. Il ſe précipita vers la porte pour la rompre, en ſe tuant de répéter : courons aux armes, mes chers amis, ne perdons pas un moment. Hélas! je ſuis sûr que nous y ferons trop tard. Le bruit qu'il faiſoit ayant ſervi à me rappeler un peu à moi-même, je le priai de s'arrêter. Nous ſommes, lui dis-je, au moment déciſif de tout notre bonheur, & peut-être de notre vie. Au nom de dieu, cher Gélin, ne nous perdons pas par des tranſports imprudens. Mon intérêt eſt le même que le vôtre; il n'y a rien à quoi je ne ſois diſpoſé pour vous ſeconder, ou pour vous ſervir de guide; mais tâchons de recueillir nos eſprits, & de prendre, s'il ſe peut, une réſolution qui nous conduiſe à quelque choſe d'aſſuré. Il recom-

içoit toujours à dire qu'il n'y avoit rien d'af-
: que le parti de courir aux armes, & de nous
ger par la mort de tous nos ennemis. Cepen-
t je réussis à lui faire reconnoître qu'il falloit
noins attendre la nuit, que le jour pouvoit
s trahir, & qu'il étoit même surprenant que
;eolier, qui ne faisoit que sortir de notre
nbre, en fût déjà assez éloigné pour n'avoir
entèndu le bruit que nous venions de faire. Je
gageai ainsi à entrer dans une délibération
ns tumultueuse, & je le fis consentir à prendre
:un de notre côté quelques momens pour
rer nos pensées avant que de nous les com-
iiquer.

[ous nous retirâmes tous trois dans différentes
ies de la chambre : nous y passâmes environ
quart-d'heure à méditer. Nos seuls soupirs
rrompoient notre silence. Enfin Gélin fatigué
:ette contrainte, s'écria que nous cherchions
ilement une voie plus sûre que celle des
es, & qu'il n'en vouloit point d'autre. Je
s, lui répondis-je, que c'est effectivement la
e qui nous reste, mais comme elle est sans
ur, si nous la prenons hautement, & qu'après
ir levé une fois le masque, il n'y ait plus de
ni de réconciliation à espérer avec le ministre
es anciens, il feroit à souhaiter que nous puf-
is la prendre en gardant des mesures. Ne,

pourrions-nous pas nous armer, par exemple, sans laisser voir nos armes? Nous nous mettrons ainsi en état d'en faire usage si nous sommes contraints d'en venir à cette extrêmité, & nous ne serons pas même soupçonnés de les avoir prises, s'il arrive que votre harangue produise sur le peuple l'effet dont nous nous flattions il y a quelques momens. L'impatient Gélin rejetta d'abord cette proposition. Ne me parlez plus de harangue, me dit-il, ni de mesures, ni de ménagemens. Tous vos adoucissemens nous seront plus funestes que ma fureur. Aux armes, aux armes! c'est à coups d'épées & de fusils qu'il faut demain nous expliquer. Je laissai à ce transport le tems de se dissiper, & connoissant déjà assez bien son caractère pour savoir le ménager, je lui représentai, comme je le pensois au fond, qu'il nous seroit infiniment plus glorieux & plus agréable de devoir le succès de nos désirs à la force de son éloquence & à la justice de notre cause, plutôt qu'à la violence des armes. Le peuple se remue facilement, ajoutai-je. Notre jeunesse, celle de nos épouses, la douceur & l'honnêteté avec laquelle nous nous sommes conduits depuis notre arrivée dans l'île, tout parle en notre faveur. Je suis persuadé que nous triompherons de tous les efforts du ministre. Or, il seroit extrêmement triste qu'ayant tant d'espérance de réussir par une voie tranquille,

tranquille, nous en prissions une qui va mettre infailliblement toute la colonie en feu, & qui nous empêchera nous-mêmes de vivre jamais en repos dans cette île. J'ajoutai quelques autres raisonnemens de cette nature, qui firent enfin l'impression que j'espérois sur Gélin.

Je m'étois convaincu moi-même de leur solidité pendant le quart-d'heure que j'avois employé à réfléchir. S'il étoit certain que le consistoire eût publié sa sentence contre nos épouses, tous nos efforts ne pouvoient point empêcher qu'elle ne l'eût été ; il ne s'agissoit plus que d'en arrêter l'exécution. Je me promettois beaucoup de la harangue de Gélin & de la bonne disposition de l'assemblée, qui étoit composée en partie des parens & des amis de nos épouses. L'autorité souveraine résidant dans le corps de la colonie, toutes les sentences du consistoire pouvoient être abrogées en un moment. Si avec les efforts de Gélin & la justice de nos droits, nous étions assez malheureux pour ne rien obtenir, j'étois résolu d'être le premier à recourir aux armes, & je ne doutois nullement qu'un seul homme, le pistolet à la main, ne fût capable d'écarter une populace désarmée, qui avoit passé vingt-ans sans entendre le bruit de la poudre. Mon projet étoit donc de prendre le tems de la nuit pour sortir de notre prison, & pour nous armer chacun de deux pis-

tolets. Je ne craignois plus que le geolier s'apperçût au matin de la violence qu'il nous falloit faire à la porte ; je me croyois le maître de sa discrétion depuis qu'il m'avoit remis la lettre de madame Eliot, & qu'il m'avoit conjuré si instamment de n'en laisser rien savoir au ministre, sans compter qu'il n'y avoit pas d'apparence qu'il pût former le moindre soupçon du dessein qui nous auroit fait sortir de notre chambre. Je communiquai ce plan à Gélin & à Johnston. Ils l'approuvèrent. Nous attendîmes impatiemment le tems de l'exécuter.

Il arriva. Nous avions de la lumière pour nous éclairer. La serrure de notre porte ne résista pas long-tems à nos efforts réunis. Elle fut brisée sans que le désordre parut considérable. Nous montâmes au magasin d'armes; nous y trouvâmes des pistolets en bon état ; nous choisîmes ceux qui pouvoient tenir commodément dans nos poches, & nous en prîmes avec les nôtres trois paires pour nos compagnons. En considérant les fusils & les autres armes à feu que nous laissions après nous, il me tomba dans l'esprit que pour assurer davantage le dessein que nous étions à la veille d'exécuter, il eût fallu trouver quelque moyen de rendre tant d'armes inutiles à ceux qui voudroient les employer contre nous. J'étois d'avis que nous

ployassions le reste de la nuit à démonter les
:teries, & que nous les cachassions dans quel-
e endroit où elles ne pussent être trouvées
ilement, mais Gélin fit une réflexion qui
ıs épargna cette peine. Au moment, dit-il,
: nous serons forcés d'en venir aux armes, il
fira qu'un seul des nôtres se détache pour
ourner promptement au magasin, & en garde
trée jusqu'à ce qu'il nous voie paroître.
us nous y retirerons sans doute, puisque
ıs n'avons point d'autre lieu où nous puissions
ıduire plus sûrement nos épouses. Nous y
ons les maîtres, non-seulement de la poudre
les armes, mais encore de toutes les provi-
ıs de l'île, & en état par conséquent de donner
oi de toute manière à nos ennemis. Cet avis
ıs parut d'une si grande utilité, qu'il attira
louanges & nos remercîmens à Gélin. Nous
cendîmes après avoir préparé les armes, &
ıs être munis d'une provision de poudre. Il
nous restoit plus qu'à chercher le moyen d'en-
enir un moment nos trois compagnons. Nous
ons non-seulement des pistolets à leur mettre
:e les mains, mais des reproches & des ex-
tations à leur faire. Il nous fut aisé de trouver
prison, & de leur faire entendre notre voix
ravers de leur porte. Le seul embarras étoit

de leur donner leurs armes. Nous les animâmes tellement par nos discours, que ne pouvant se priver plus long-tems du plaisir de nous embrasser, ils n'attendirent pas que nous les pressassions de faire à leur porte ce que nous avions fait à la nôtre. Elle fut enfoncée en un instant. Ils répandirent des larmes de joie en se jetant entre nos bras. J'usai de l'autorité de chef qu'ils m'avoient accordée, pour leur reprocher la foiblesse avec laquelle ils s'étoient laissé surprendre par les artifices du ministre. Ils apportèrent pour excuse la crainte qu'ils avoient eue de s'avancer trop en faisant des aveux, dont ils appréhendoient les conséquences. Je leur fis sentir combien leur malheureuse timidité nous avoit été pernicieuse: ils se confessèrent coupables, & ils nous prièrent de pardonner leur faute à la droiture de leur intention. Je ne doute point qu'ils ne fussent en effet droits & sincères, mais ils étoient d'un caractère si lent & si timide, que j'en avois toujours eu quelque défiance. L'avenir n'acheva que trop de la justifier. Nous les quittâmes après leur avoir exposé le détail de nos projets, & nous être assurés de leur constance & de leur fermeté par le renouvellement de toutes leurs promesses. Je leur conseillai de répondre naturellement au geolier, lorf-

qu'il trouveroit leur porte brisée, qu'ils s'étoient servis de ce moyen pour se procurer la satisfaction de nous voir & de nous entretenir.

Le jour qui nous sembloit devoir décider de notre destinée ayant enfin commencé à luire, nous conjurâmes Gélin de se souvenir qu'avec ses intérêts il avoit à défendre ceux de cinq véritables amis, qui remettoient leur bonheur & leur vie entre ses mains. Il n'avoit pas besoin de cet avertissement pour s'animer. L'heure vint d'aller à l'église; quelques anciens s'étant assemblés à notre prison pour nous servir de gardes & de conducteurs, nous les suivîmes sans balancer, & nous affectâmes un air tranquille & satisfait pour prévenir jusqu'au moindre soupçon. Je portois néanmoins dans le cœur un poids de douleur secrète, qui n'étoit pas tant causée par l'incertitude de mon sort & de celui de mon épouse, qui étoit sur le point de se fixer heureusement, que par le déplaisir mortel que je ressentois en me représentant l'inquiétude de madame Eliot. J'avois été tenté la veille de faire un mot de réponse à sa lettre, pour me plaindre de l'injuste opinion qu'elle avoit de moi, & pour l'assurer de la constance de mes sentimens, mais Gélin & Johnston m'en avoient détourné par une crainte excessive de quelque trahison du geolier qui eût pu nuire à notre

entreprise. Je la cherchai des yeux en arrivant à l'église ; je ne l'apperçus point ; j'appris ensuite qu'elle étoit demeurée en sa maison, & qu'elle y étoit dangereusement malade d'un excès de tristesse & d'abattement. Nous fûmes introduits au milieu de l'église, où la plus grande partie des habitans étoit déjà rassemblée. On y avoit préparé un banc particulier vis-à-vis d'un autre, qui étoit pour ces filles odieuses dont on vouloit faire nos épouses : elles y furent amenées un moment après nous ; nous les saluâmes honnêtement. Notre civilité fut remarquée de tous les assistans, & nous eûmes lieu de juger, par les différentes marques de contentement ou de chagrin que nous apperçûmes sur les visages, de quelle manière chacun étoit disposé par rapport à la cérémonie qu'on attendoit. Le ministre ne tarda point à paroître ; nous étions incertains si nos chères épouses viendroient faire partie de cet étrange spectacle, & nous n'osions nous en informer. Quelque empressement que j'eusse de revoir la mienne, je ne savois si je devois souhaiter qu'elle parût aux yeux du public & de son orgueilleuse rivale, avant que notre sort fût éclairci ; mais le ministre ayant commencé la prière sans penser à elles, je jugeai qu'il se proposoit de les laisser en prison jusqu'à l'heure marquée pour leur ignominie. Aussitôt

que les prières ordinaires furent achevées, le ministre monta en chaire. C'étoit le moment décisif; mes compagnons se sentirent sans doute aussi émus que moi, & toute l'assemblée ne paroissoit pas plus tranquille. Nous étions convenus que pour ôter à notre action tout air de légèreté & d'emportement, Gélin ne commenceroit à parler que lorsque le ministre auroit fini. Nous appréhendions peu l'effet de son discours, nous comptions sur la force de celui de Gélin pour le détruire. Il nous sembloit que nos raisons n'avoient besoin que d'être exposées pour se faire approuver.

Le sermon roula sur les devoirs d'un mariage chrétien; le ministre les expliqua fort éloquemment, mais il n'entra dans aucune application particulière. Il n'y eut que sa péroraison qui nous fut adressée directement; elle étoit composée pour nous. Il nous rappela d'abord par des figures pompeuses, le jour auquel il prétendoit que nous avions engagé notre foi dans le même lieu. Jour, dit-il, à jamais mémorable par une cérémonie si auguste & si sainte. Quels fruits toute la colonie n'en avoit-elle pas attendu? mais l'esprit ennemi du bien qui exerce particulièrement sa séduction & sa tyrannie sur les jeunes gens, avoit rompu le cours d'une si douce espérance; il avoit soufflé dans nos cœurs

un amour déréglé qui étoit capable de produire tous les effets de la haine, c'est-à-dire, le trouble, la division & la ruine de cette heureuse paix qui avoit fait jusqu'alors un séjour si aimable de leur île. Graces à la protection du ciel, le mal se trouvoit arrêté dans sa source, mais le péril avoit été extrême, & c'étoit un miracle de la providence de l'avoir détourné dès sa naissance, en nous ramenant si promptement au devoir, qu'on auroit bientôt peine à se souvenir que nous nous en étions écartés. J'aurois pardonné au ministre de parler de notre mariage comme d'un désordre, & de notre silence comme d'une marque de repentir, s'il ne fût point sorti de ces bornes modérées; mais sous apparence de nous traiter avec douceur, & de vouloir nous ménager en diminuant notre faute, sa haine envenimée contre madame Eliot trouva adroitement le moyen de se satisfaire. Il fit remarquer qu'il étoit aisé de reconnoître à la douceur de notre air & de nos manières, que nous avions reçu de la nature un caractère excellent, & que nous ne serions point entrés dans une voie d'égarement, si nous eussions été sans guide, ou si nous n'en eussions eu que de vertueux & de fidelles. Mais où est l'homme sage, ajouta-t-il, qui résistera aux artifices & aux insinuations d'une femme sans vertu,

qui se fait une étude de le séduire? Sexe dangereux & capable de tous les excès, lorsqu'il s'écarte une fois de la pudeur & de la modestie! S'il ne nomma pas madame Eliot après cette exclamation zélée, il la désigna si bien en parlant de ces mères foibles qui prennent part aux désordres de leurs filles par une indulgence criminelle & trop souvent par leurs conseils, lorsque l'âge ne leur permet plus de le faire par leurs exemples, que toute l'assemblée témoigna par un murmure de mécontentement, qu'elle entendoit le sens de cette satyre, & qu'elle ne l'approuvoit point. Madame Eliot étoit une femme respectable par mille excellentes qualités; une accusation comme celle du ministre, hasardée sans preuve & sans vraisemblance, produisit un effet tout contraire à ses vues malignes; elle inspira de la compassion pour cette vertueuse dame qu'on maltraitoit si injustement en son absence, & elle disposa peut-être le peuple à regarder notre cause d'un œil plus favorable. Quoique je m'apperçusse fort bien de ce qui se passoit à notre avantage, & que je le prisse pour un heureux augure, ce ne fut point sans effort que je me rendis assez maître de mon ressentiment pour écouter cet injurieux discours jusqu'à la fin. Le premier mouvement de mon indignation me fit porter la main sur un de mes

pistolets, & j'aurois peut-être oublié que j'étois dans une église, si je ne me fusse souvenu que l'intérêt de madame Eliot demandoit que je lui sacrifiasse cette ardeur à la venger.

Lorsque le ministre eut cessé de parler, & qu'il parut prêt à descendre pour achever la cérémonie à laquelle il sembloit nous croire disposés, Gélin éleva la voix modestement. Vous trouverez bon, monsieur, lui dit-il, que j'ajoute quelques mots à votre éloquente harangue, & que je rende compte moi-même à l'assemblée de mes sentimens & de ceux de mes compagnons. Cette nouvelle scène à laquelle personne ne s'attendoit, excita une rumeur confuse, chacun tâchant de s'approcher, & marquant autant de surprise que de curiosité. Gélin, loin de se déconcerter, n'en parut que plus animé à prendre le ton & les graces qui convenoient à son discours. Je lui conseillai de monter sur le banc où nous étions assis, pour être entendu plus facilement de tout le monde. Son exorde fut simple, mais cette simplicité renfermoit beaucoup d'art. Il fit entendre d'abord que son dessein étoit d'exposer naturellement à la colonie toutes les circonstances de la conduite que nous avions tenue depuis que nous avions été admis dans l'île, persuadé, ajouta-t-il, que s'il nous étoit échappé quelque désordre ou quelque

foiblesse, notre âge & l'innocence de nos vues nous attireroient de la bonté des habitans beaucoup plus de compassion que de colère & de haine. Cette manière ambiguë de préparer ses auditeurs, eut tout l'effet qu'il en avoit attendu; elle empêcha le ministre de troubler son discours, parce que ne lui découvrant point notre véritable dessein, elle lui donnoit lieu de croire que nous entrions dans ses vues, & que c'étoit sans doute le repentir qui nous alloit arracher l'aveu de nos fautes. Elle ne réussit pas moins à l'égard des habitans, car en les laissant incertains si nous allions nous opposer ou nous soumettre à la sentence du consistoire, elle les empêchoit de former ces premiers préjugés qui naissent presque toujours pour ou contre un accusé, qui se prétend innocent, ou qui se reconnoît coupable, & Gélin s'étoit bien promis qu'agissant ensuite sur des cœurs qui seroient comme suspendus, il auroit l'adresse de nous les concilier insensiblement par une exposition adroite & touchante de l'équité de notre cause & de l'injustice de nos ennemis. Il raconta donc sans affectation ce que nous avions pensé de la cérémonie du sort, lorsqu'elle nous avoit été proposée la première fois; les conférences que nous avions tenues ensemble sur cette importante matière: la répugnance que nous

nous étions ſentie à obéir ; avec quel courage néanmoins nous avions cru devoir faire violence à nos inclinations, pour donner à la colonie une preuve de notre reſpect & de notre docilité. Il confeſſa qu'à ce motif il s'étoit joint un peu d'eſpérance que le ciel récompenſeroit notre ſoumiſſion en dirigeant le ſort favorablement pour nos déſirs, que cette penſée nous avoit ſoutenus juſqu'au moment de la cérémonie, & qu'on avoit pu juger de notre ſincérité par l'air tranquille avec lequel nous avions paru d'abord à l'égliſe, mais que les perſonnes attentives avoient pu remarquer au changement de nos viſages, qu'il s'en étoit fait tout d'un coup un très-conſidérable dans nos cœurs ; que les deſſeins de dieu ne ſe déclarant jamais plus ſenſiblement que par ces mouvemens indélibérés, auxquels la volonté de l'homme ne contribue en rien, nous les avions expliqués dans le ſens le plus naturel, c'eſt-à-dire, comme une marque que le ciel nous deſtinoit à épouſer les jeunes perſonnes pour leſquelles il nous inſpiroit tout d'un coup la plus vive affection ; que nous nous étions flattés pendant quelques momens que cette diſpoſition ſeroit confirmée par le ſort, mais que l'ayant trouvé contraire à nos déſirs, nous n'avions pas été les maîtres de revenir à l'indifférence, en effaçant de notre cœur

les premiéres impressions qu'il avoit reçues; que nous n'avions fait que nous prêter sans goût & sans attention au reste de la cérémonie; que loin de penser à contracter quelque engagement avec les filles que le sort nous avoit présentées, nous avions eu besoin de rappeler toute notre présence d'esprit, & la considération de ce que nous devions à leur mérite & à la présence de l'assemblée, pour leur donner par un embrassement le seul témoignage qu'elles devoient attendre désormais de notre estime; que nos sentimens s'étoient assez déclarés par le délai que nous avions demandé avec tant d'instance, & que nous avions paru si contens d'obtenir. Gélin ajouta que le mariage supposant un consentement de volonté, nous avions donc pu nous regarder comme libres en sortant de l'église; que nous avions toujours raisonné sur ce principe, & que nous étant assemblés immédiatement après la cérémonie pour délibérer en commun sur les intérêts de nos cœurs, il nous étoit si peu tombé dans l'esprit qu'on pût nous croire engagés, que cet article n'avoit pas même eu de part à nos délibérations; que nous n'avions été arrêtés que par la crainte de déplaire peut-être à la colonie en disposant de nous-mêmes autrement qu'elle n'avoit paru le souhaiter, mais que cette crainte avoit bientôt fait place à l'es-

pérance, lorſque nous étions venus à penſer qu'on ne nous avoit point fait venir d'Europe pour nous rendre malheureux, & que la religion, la douceur & l'équité étant les qualités dominantes de tous les habitans de l'île, ils ne nous contraindroient jamais par la violence à prendre un parti oppoſé à nos inclinations. Notre orateur aſſura l'aſſemblée que c'étoit ſur ce fondement que nous avions formé le plan d'un innocent artifice, dont le but avoit moins été de tromper la colonie, que d'épargner à elle & à nous d'inutiles explications, qui euſſent fait traîner en longueur l'exécution de nos déſirs. Il rapporta la manière dont chacun de nous s'y étoit pris pour arriver au terme que nous nous étions propoſé; les difficultés que nous avions eues à ſurmonter pour nous faire écouter de nos épouſes, & pour ébranler leur modeſtie; les raiſons par leſquelles nous avions réuſſi à les convaincre qu'elles pouvoient ſe donner à nous ſans la bleſſer; l'ordre & les meſures de ſageſſe & de vertu que nous avions gardées la nuit de notre engagement. Enfin il répéta juſqu'à la formule du ſerment que nous avions prononcé pour nous unir; elle étoit conçue, comme je l'ai dit, en termes ſi forts & ſi expreſſifs, qu'ils en avoient quelque choſe d'effrayant. Je remarquai que l'impreſſion qu'ils produiſirent ſur l'aſſemblée nous étoit favorable, &

comme Gélin alloit entrer dans la partie la plus touchante de son discours, je ne doutai point qu'il n'achevât de mettre à la fin tous les assistans dans nos intérêts.

En effet, changeant le ton simple & indéterminé qu'il avoit gardé jusqu'alors, il fit bientôt sentir à ses auditeurs que l'éloquence est un don de la nature, qui n'est attaché ni à l'âge, ni à l'état, ni à la profession. Ses gestes, son attitude, l'air de ses yeux & de son visage, tout devint expressif & animé dans sa personne. Il s'affligea, il s'attendrit, il parut éprouver tour à tour toutes les passions qu'il vouloit inspirer. Il ne s'emporta point en invectives contre le ministre, mais il représenta si vivement la malignité de sa conduite, il la mit si bien en contraste avec notre ingénuité & notre innocence, il fit une peinture si touchante des charmes de nos épouses, de leur modestie, & de la tendresse infinie que nous ressentions pour elles; enfin il donna un tour si révoltant & si odieux à la violence dont on avoit usé à notre égard, & sur-tout à l'horrible sentence qui avoit été portée contre ces chères & malheureuses moitiés de nous-mêmes, que le plus barbare Africain n'auroit point entendu son discours sans émotion. A la fin, comme s'il fût revenu à soi après s'être laissé emporter par son ardeur : ah! chers concitoyens,

ajouta-t-il d'un air tendre & pénétré, vous qui paroiſſez touchés de notre infortune & de la grandeur de nos peines, nous y laiſſerez-vous ſuccomber ſans compaſſion ? C'eſt à vous que notre innocence a recours, c'eſt à votre tribunal qu'elle appele. Nous n'avons ici ni pères tendres, ni frères affectionnés, dont nous puiſſions implorer le ſecours. Nous les avons abandonnés pour venir habiter cette île avec vous ; s'il nous reſte quelque reſſource, elle n'eſt plus que dans les amis de la juſtice & de la vertu. Hélas ! ne nous avoit-on pas dit que vous faiſiez tous profeſſion de l'être ? N'eſt-ce pas ici ce ſéjour tranquille, où l'on nous a promis tant de ſatisfaction & de bonheur ? Quel autre motif avons-nous eu pour abandonner notre patrie, que l'eſpoir de mener parmi vous une vie paiſible & vertueuſe, & d'y être ſans ceſſe animés par vos exemples ? Les douceurs qu'on nous a fait eſpérer n'étoient donc que de l'opprobre, des empriſonnemens, de la violence & le déſeſpoir accablant de nous voir ravir ce que nous avons de plus cher ? Ah ! croyez-vous qu'on nous le raviſſe ſans avoir commencé par nous ôter la vie ? Nous a-t-on crus capables de renoncer à nos épouſes avant que d'avoir verſé tout notre ſang pour les défendre ? Non, non, ne vous promettez, ni notre ſéparation, ni le ſpectacle de leur honte qu'on vous prépare ;

prépare ; il n'y a que notre mort qui puiſſe aſſurer l'exécution de cette ſentence barbare. N'ayez point de honte de nous la donner, ſi vous n'en avez point de déshonorer nos chères épouſes ? vous mettrez par-là le comble au triomphe de nos ennemis. Mais pourquoi ſouilleriez-vous vos mains dans notre ſang ? Que vous avons-nous fait ? Quelle offenſe avez-vous reçue de nous ? Si notre droiture & notre invincible attachement pour nos épouſes ſont des vertus qui vous déplaiſent, laiſſez-nous quitter votre île, nous fuirons avec les compagnes de notre ſort, nous irons chercher des climats où l'on ne faſſe point un crime de la conſtance & de la fidélité. Accordez-nous ſeulement une chaloupe, nous ne vous demandons ni voiles, ni gouvernail ; la vertu & l'amour nous rendront tranquilles au mileu des mers ; nous n'avons pas beſoin d'autres guides. O chers concitoyens ! ne rejetez point nos prières, ne vous endurciſſez point contre nos pleurs. Voyez à quoi nos triſtes prétentions ſe réduiſent ! Nous vous demandons la mort ou la liberté de l'aller chercher avec nos épouſes dans ce vaſte Océan qui environne votre île.

Il étoit tems que Gélin achevât ſon diſcours. Le bruit qui commençoit à s'élever dans l'aſſemblée n'auroit plus permis de l'entendre ; chacun

paroissoit ému, comme s'il eût eu de l'inquiétude pour une personne chère dont il eût appréhendé la perte. On parloit de tous côtés avec chaleur, & quoique personne ne se fît entendre distinctement, il étoit aisé de voir que tout ce mouvement se faisoit en notre faveur. J'étois toujours près de Gélin; je lui dis sans perdre de tems: votre discours a produit son effet; mais si vous n'ajoutez quelques mots qui puissent déterminer le peuple à s'expliquer hautement, je crains que personne n'ose élever la voix & se déclarer pour nous. Gélin, qui n'avoit pas besoin de préparation pour s'exprimer facilement, reprit aussitôt: je vois, chers concitoyens, que le ciel n'abandonne point notre innocence, puisqu'il vous inspire en notre faveur les sentimens qui se déclarent dans vos yeux & sur vos visages. Mais songez qu'il n'est point assez de nous plaindre, il faut nous secourir. Vous savez que c'est dans votre assemblée que réside l'autorité souveraine; n'annullez-vous pas la cruelle sentence qui a été prononcée contre nos épouses, & ne leur rendez-vous pas la liberté? Il eut à peine fini ce dernier mot, qu'on entendit retentir de toutes parts dans l'église, *liberté*, *liberté*, *la sentence est nulle*. La joie inexprimable que nous ressentîmes tout d'un coup, nous rendit pendant quelques momens si incapables de réflexion, qu'elle nous fit commet-

tre une faute irréparable. Trop occupés de l'heureuse délivrance de nos chères épouses, nous ne pensâmes point à profiter sur le champ de la bonne volonté du peuple pour en obtenir de même la confirmation de notre mariage. Le ministre sentit plutôt que nous notre imprudence ; & sa malignité en profita habilement. Il avoit joué un personnage fort embarrassant pendant la derniere partie de la harangue de Gélin, & dans le tems que le peuple nous accordoit la liberté de nos épouses. Tout le monde paroissant se déclarer pour nous, il n'avoit pas osé ouvrir la bouche ; ni donner même la moindre marque de mécontentement. Mais lorsqu'il se fut apperçu que nous négligions la partie de nos intérêts qu'il avoit le plus à cœur de détruire, je veux dire l'article de notre mariage, il se hâta de nous ôter le pouvoir d'y revenir en congédiant aussi-tôt le peuple. Il affecta même de le faire d'une manière obligeante pour nous : allez, dit-il à l'assemblée, ne laissez point languir davantage ces infortunées filles dans leur prison, puisque vous avez jugé à propos de leur rendre la liberté. Tout le monde s'empressa de sortir pour les aller délivrer, & notre aveuglement fut tel que nous ne fîmes pas même alors l'attention que demandoient les circonstances & la nécessité de nos affaires.

Il ne demeura dans l'église avec nous que les anciens du consistoire & le ministre. Nous ne tardâmes point à nous appercevoir de la faute que nous avions commise, & nous la déplorâmes amèrement, tandis que le ministre s'entretenoit avec les anciens. Comme il nous avoit empêché de sortir avec la foule, nous nous attendions bien qu'il avoit quelque nouvel ordre à nous intimer, mais nous étions fort éloignés de prévoir que ce seroit celui de retourner en prison, ou plutôt de nous y laisser conduire. Nous étions sans contredit les plus forts, indépendamment de nos armes que nous tenions cachées avec soin, & l'on conçoit bien que douze ou quinze vieillards n'auroient pu faire aucune violence à six jeunes gens résolus. Ce fut cette pensée même qui nous empêcha de nous emporter contre eux en recevant leur ordre par la bouche du ministre. Je ne demandai qu'un moment pour parler à part à mes compagnons. Notre folie, leur dis-je, est extrême d'avoir oublié le plus essentiel de nos intérêts, mais dans l'état où sont les choses, nous en commettrions encore une plus grande en refusant de retourner au magasin. Il faut espérer que l'occasion que nous avons perdue aujourd'hui renaîtra un autre jour, & puisque nous avons obtenu la liberté de nos épouses & l'abolition de leur

sentence, nous devons regarder notre retour en prison comme un petit mal. Gélin faisoit quelque difficulté de me croire. Il demandoit quelles pouvoient être les vues du consistoire dans cette nouvelle injustice ? Les mêmes, lui répondis-je, qu'ils ont eues la première fois, c'est-à-dire, de prévenir le commerce qu'ils appréhendent que nous ayons avec nos épouses. Il est clair que leur première sentence qui regarde notre mariage subsiste encore, & qu'ils continueront de la vouloir exécuter. Mais venez, ajoutai-je, en le prenant par la main, & suivez-moi sur la parole qne je vous donne que notre prison ne sera point nuisible à nos affaires. Il eut assez de confiance en moi pour me suivre. Les anciens parurent satisfaits de notre promptitude à obéir, & quelques-uns se détachèrent pour nous accompagner.

Nous fûmes renfermés dans les mêmes chambres. Le geolier s'étoit apperçu dès le matin que nous avions forcé la porte, & s'étant contenté de l'excuse que nous lui avions apportée, il avoit eu soin de réparer le désordre aussi-tôt. Quoiqu'il nous fût aisé de nous procurer la liberté de sortir de la même manière, lorsque la nécessité l'exigeroit, je crus que les anciens ne nous refuseroient pas la permission de voir de tems en tems nos compagnons, si je la leur demandois honnête-

ment. Ils nous l'accordèrent en effet, & ils commandèrent au geolier de nous donner cette satisfaction une fois le jour, pendant un certain tems dont ils lui marquèrent la durée. Je brûlois d'impatience de les entretenir en liberté pour leur communiquer la raison que j'avois eue de ne pas regarder notre retour en prison comme un mal. Savez-vous, leur dis-je, aussi-tôt qu'il nous fut permis de nous rejoindre, quel est le nouveau projet que je médite ? J'espère que vous l'approuverez, parce que tout lent qu'il sera dans l'exécution, le succès m'en paroît sûr, tranquille, & à couvert de toute violence. Le ministre affecte de croire que nous n'avons pas usé des droits du mariage avec nos épouses, & c'est apparemment cette persuasion qu'il a communiquée au consistoire, qui lui a fait trouver tant de facilité à en obtenir la malheureuse sentence de notre divorce. Pourquoi nous donner tant de mouvement pour le détromper ? N'est-ce point une vérité qui se développera bientôt d'elle-même? Faisons-nous la violence de passer trois ou quatre mois en prison, il est impossible que de six que nous sommes il n'y en ait pas du moins quelques-uns dont l'amour ait produit des fruits qui paroîtront. La grossesse de quelques-unes de nos épouses suffira sans doute au ministre pour le persuader de la réalité de notre commerce, & il faudroit la

supposer le plus méchant de tous les hommes, pour le croire capable après cela de s'obstiner encore à nous séparer. Tâchons de vivre tranquilles, ajoutai-je, en comptant ainsi sur l'avenir. Il m'en coûtera plus qu'à personne d'être éloigné si long-tems de ma chère Angélique; mais quelles peines ne sont point adoucies par l'espérance? Il y a une objection à me faire, c'est qu'on nous pressera sans doute d'en venir à l'exécution de la sentence du consistoire. Mais c'est une affaire où nous n'avons point à redouter la violence: on peut nous empêcher malgré nous d'habiter avec nos chères épouses, mais on ne s'avisera point d'employer la contrainte, pour nous faire vivre avec des filles que nous refuserons constamment d'admettre entre nos bras. Si l'on nous interroge sur les motifs de notre conduite, nous nous défendrons civilement de les expliquer, & nous nous embarrasserons peu qu'on les pénètre.

Mes compagnons goûtèrent tellement ce conseil, qu'ils m'embrassèrent mille fois en témoignage de reconnoissance. Le vif Gélin y applaudit lui-même, malgré le tourment qu'il se faisoit déjà d'une si longue absence de son épouse. Dans le fond c'étoit un parti raisonnable, & qui devoit naturellement réussir; mais le même ascendant qui s'étoit opposé jusqu'alors à mon bonheur,

ſe préparoit à conſommer ma ruine. Le conſeil que j'avois donné à mes chers amis pour notre utilité commune, me devint ſi funeſte, qu'il me ſemble que le ciel l'a puni comme un crime en faiſant tomber ſur moi ſeul tous les effets déplorables qu'il a produits.

Cependant le peu d'apparence qu'il y avoit qu'il pût tourner ſi malheureuſement, l'ayant fait recevoir avec joie de mes compagnons; nous commençâmes dès le même jour à l'exécuter. Nous parlâmes de notre priſon à quelques anciens qui nous viſitérent, comme d'un ſéjour qui nous déplaiſoit ſi peu, que nous nous ſentions diſpoſés à y paſſer volontiers quelques mois. Ils nous en demandèrent inutilement la raiſon; nous ne répondîmes à leur queſtion, que légérement. Nous gardâmes la même conduite à l'égard du miniſtre & de toutes les perſonnes dont on nous permit de recevoir la viſite. Il ne ſe paſſa point de ſemaine ſans que le conſiſtoire ne nous fît renouveler ſes perſécutions, pour nous porter à nous ſoumettre à ſa ſentence, mais ſes envoyés reçurent de nous les mêmes réponſes. Nous jouiſſions, pour parler ainſi, de leur inquiétude & de leur embarras. Ils ne comprenoient rien à nos manières myſtérieuſes, & la plupart étant des vieillards qui ſe piquoient de ſageſſe & d'expérience, ils ne pou-

ient cacher le chagrin qu'ils ressentoient de
r le dessein de six jeunes gens à l'épreuve de
irs conjectures & de leur pénétration. Nous
ûmes point cette réserve avec nos épouses.
1 de nos premiers soins fut de les informer du
ret de notre conduite, autant pour prévenir
défiance qu'elles auroient pu concevoir de
tre fidélité, que pour les prier d'agir de con-
t avec nous, & de ne pas nous laisser ignorer
premières marques qu'elles auroient de l'état
nous souhaitions qu'elles pussent se trouver.
geolier qui n'étoit pas aussi intraitable que la
part des gens de son espèce, consentit à nous
dre ce service. J'écrivis tous les jours à ma-
ne Eliot & à ma chère épouse. Mon cœur se
isfaisoit du moins dans mes lettres. Je recevois
si leurs réponses. L'amour & l'amitié n'ont
nt d'expressions tendres & passionnées qui
yent été employées dans ce doux commerce,
i fit pendant près de cinq mois toute ma con-
ation. Mes compagnons obtinrent la même
eur du geolier. Nous nous communiquions
uns aux autres les lettres que nous écrivions
celles que nous avions reçues. L'amitié qui
is unissoit étoit si sincère, que nous n'appor-
is pas plus de soin à nous déguiser nos pensées
; nos actions. Chacun laissoit lire dans son cœur,
lisoit dans celui de ses compagnons, qu'il

regardoit comme ses chers frères & ses fidelles amis. On ne nous laissa point manquer de livres, ni de tout ce qui pouvoit servir à nous désennuyer. Les anglois s'occupèrent principalement à apprendre la langue françoise, & les françois à se perfectionner dans la nôtre. Nous tirâmes ainsi un fruit considérable de notre captivité. Mais hélas! il ne m'a jamais été permis d'en faire l'usage pour lequel j'avois tâché de l'acquérir. Ma première vue en apprenant le françois, étoit de pouvoir entretenir ma chère épouse avec plus de douceur dans sa langue naturelle, & le ciel impitoyable m'avoit condamné à ne la revoir jamais.

Trois mois s'étoient à peine écoulés, lorsque je reçus une lettre de madame Eliot, qui m'apprenoit l'heureuse nouvelle de la grossesse d'Angélique. Elle me l'assuroit comme une chose certaine. Nous en fîmes une fête dans notre prison. Mes compagnons me félicitèrent de l'apparence qu'il y avoit que je serois le premier d'entre nous qui porteroit le nom de père, & ils regardèrent cette disposition du ciel comme une confirmation de la petite autorité qu'ils m'avoient accordée sur eux. Nous examinâmes si nous attendrions plus long-tems à faire annoncer cette nouvelle au consistoire. Ils furent tous d'avis de ne pas différer: Je fus seul d'une opinion différente, & je demandai si instamment

qu'elle fût ſuivie, qu'ils y conſentirent par complaiſance. Ce fut en effet leur unique motif; car je n'avois point de raiſon ſolide à leur apporter, & je ne trouvois pas non plus que je puſſe m'en rendre une bonne à moi même : j'agiſſois par un inſtinct aveugle, ou, ſi l'on veut, par une eſpèce de preſſentiment ſecret que je ne pouvois éclaircir. Il me ſembloit qu'il y avoit du danger pour mon épouſe à paſſer pour mère avant ſes compagnes. Mon inquiétude ne tomboit encore que ſur elle; je m'imaginois que ce n'étoit qu'une envie de ménager ſa pudeur, en attendant à déclarer ſa groſſeſſe juſqu'à ce que mes compagnons viſſent leurs épouſes dans le même cas. Quelque ſujet que nous euſſions de préſumer avantageuſement de la diſpoſition du peuple en notre faveur, je ſavois qu'un regard, une marque de ſurpriſe, une raillerie douce même & innocente touche une fille vertueuſe, qui ſe trouve dans un certain état auquel on lui fait connoître qu'on ne s'eſt point attendu, & mon deſſein, autant que je pouvois me l'expliquer à moi-même, étoit d'épargner à ma chère Angélique le moindre ſujet de trouble & de confuſion. Il ſemblera peut-être que ce raiſonnement, tout vague & tout indéterminé qu'il étoit, avoit pu ſuffire pour me faire prendre le parti auquel je m'arrêtai, mais il eſt certain

qu'il entroit quelque chofe de plus fort & de plus preffant dans ma réfolution. Je le fentois fans le concevoir ; c'étoit un refte d'influence heureufe de mon étoile qui me préfageoit des malheurs prochains, auxquels mes idées ne pouvoient encore s'étendre. Comment les aurois-je prévus, puifqu'il n'y avoit qu'une malignité déteftable qui pût les faire naître, & que même en les éprouvant, j'ai eu long tems peine à les croire ?

Je marquai donc à madame Eliot dans ma réponfe, qu'il me paroiffoit à propos de cacher foigneufement la groffeffe de fa fille, jufqu'à ce que les époufes de mes compagnons nous euffent découvert quelque chofe de femblable. Plufieurs femaines fe pafsèrent dans cette attente. La nouvelle que je défirois fi ardemment n'arrivoit point. Cependant le miniftre & le confiftoire, qui comprenoient moins que jamais le deffein de notre conduite, & qui avoient fait mille efforts inutiles pour nous en arracher le fecret, renouvellèrent leurs inftances avec de plus fortes perfécutions. Ils employoient quelquefois la douceur & l'honnêteté pour nous perfuader de nous rendre à leurs ordres, mais plus fouvent c'étoit des reproches & des menaces qu'ils mettoient en ufage. Le miniftre fur-tout qui nous rendoit de fréquentes vifites, ne fortoit jamais fans nous

avoir traités d'indociles & de rebelles, & sans nous avoir fait craindre de la part du ciel & de la colonie quelque châtiment sévère, qui nous remettroit malgré nous dans le devoir. Ce fut un jour à la fin d'une de ces apostrophes violentes, que n'ayant plus la patience d'essuyer ses brusqueries & ses emportemens, je pris tout d'un coup, & sans y avoir fait assez d'attention, le parti de lui déclarer nettement qu'il perdoit ses paroles & ses peines. Voulez-vous que j'épouse deux femmes, lui dis-je? J'y consens, si cela est nécessaire pour le bien de la colonie; mais si vous n'êtes point capable de me proposer des crimes, ne me parlez plus de quitter Angélique Eliot, qui est si réellement mon épouse, qu'elle est prête à mettre au monde le fruit de notre mariage. Il fut si frappé de ce discours, que je fus obligé de le répéter deux fois pour lui en faire comprendre le sens. J'y ajoutai toutes les explications qu'il désira. Et vos compagnons, me dit-il après un moment de silence, ont-ils commis la même faute que vous? Je lui répondis d'un ton léger que nous étions en société de vertus & de crimes, & que nous attendions les mêmes récompenses ou les mêmes châtimens. Il se retira sans nous faire connoître ce qu'il pensoit. Quoique je lui eusse fait cet aveu sans délibération, je ne crus pas devoir

m'en repentir, & mes compagnons qui l'avoient souhaité ardemment, en furent au comble de la joie. Nous étions déjà au cinquième mois de notre prison. Il n'y avoit plus à compter sur la grossesse de leurs épouses, puisqu'elles avoient été si long-tems sans en ressentir les marques. L'espérance que cinq mois d'attente nous avoient fait concevoir, rouloit désormais toute entière sur Angélique & sur moi. Il nous tardoit de savoir de quelle manière le consistoire & la colonie prendroient une preuve aussi incontestable de notre mariage que celle que je venois de donner au ministre. J'écrivis sur le champ à madame Eliot pour la prévenir. Elle reçut ma lettre, & moi sa réponse, qu'elle m'envoya vers le soir. J'y trouvai quelques sujets de confiance & de joie; elle m'apprenoit qu'elle avoit reçu la visite du ministre; qu'il avoit demandé à voir mon épouse; qu'il s'étoit informé de la vérité de sa grossesse, & qu'en ayant été convaincu, il étoit sorti d'un air tranquille & satisfait.

Cependant nous vîmes le lendemain avec le dernier étonnement, que nous étions sous la garde d'un autre geolier, & qu'on prenoit plus de soin qu'on n'avoit fait jusqu'alors de fermer la porte de la prison. Nous en demandâmes inutilement la raison au nouveau maître de notre

demeure. Il ſe contenta de nous répondre que ce changement s'étoit fait par ordre du conſiſtoire. Nous ne doutâmes point qu'on n'eût ſoupçonné l'autre d'avoir ſervi au commerce de lettres que nous entretenions avec nos épouſes. Mais cette première rigueur n'étoit qu'un prélude. L'heure étant venue à laquelle on nous permettoit de ſortir de notre chambre pour nous entretenir avec nos trois compagnons, le geolier nous déclara que cette ſatisfaction ne nous feroit plus accordée, & il refuſa avec obſtination de nous apprendre la cauſe de cette rigoureuſe conduite. Elle ne pouvoit manquer de nous alarmer beaucoup. Nous tînmes conſeil. Toute la pénétration de Gélin ne put nous faire voir clair dans une telle obſcurité. On ne nous traitoit pas avec cette rigueur par un témoignage d'indulgence & de bonté, cela étoit clair; mais que prétendoit-on par cette nouvelle violence? & ſuppoſant même que la groſſeſſe de mon épouſe en fût le prétexte, comment étions-nous plus coupables depuis que le miniſtre s'en étoit aſſuré par ſes yeux, que lorſque je lui avois fait cinq mois auparavant des aveux qui avoient dû la lui faire prévoir? Il eſt vrai qu'il avoit toujours fait difficulté de les croire ſincères, mais c'étoit cette penſée même qui éloignoit tous les ſoupçons que je devois former de ſes cruels deſſeins; elle

avoit même servi jusqu'alors à me faire trouver ses injustices excusables. Il est peut-être persuadé, disois-je, que nous voulons le tromper, il ne lui manque que d'être assuré de la consommation de notre mariage, car plus il a d'affection pour sa niéce, moins il est vraisemblable qu'il voulût lui donner un époux qu'elle ne pourroit accepter avec honneur, en supposant que je puisse prouver les faveurs que j'ai reçues d'Angélique. Elles sont à présent prouvées sans réplique ; il ne voudroit plus de moi pour l'époux de sa niéce, & il n'a plus d'intérêt par conséquent à rompre les liens qui m'attachent à mon épouse. Ce raisonnement eût été juste si le ministre n'eût agi qu'en oncle tendre, & en pasteur vertueux & charitable ; mais toutes ses vues étoient celles d'un ennemi cruel & artificieux qui cherchoit à satisfaire son ressentiment contre madame Eliot, contre sa fille & contre moi ; il n'avoit point eu d'autre but dans les violences qu'il nous avoit déjà fait essuyer. Mes compagnons ne les avoient partagées que parce qu'il ne pouvoit me perdre sans les associer à ma ruine. La vengeance étoit sa seule passion, ou du moins toutes les autres s'y rapportoient. Madame Eliot le connoissoit bien, lorsqu'elle m'avoit représenté son caractère, & elle avoit eu raison sans doute de me dire qu'il avoit sollicité la mort de sa belle-sœur dans la

seule

seule vue de se venger de Guiton, qu'il ne pouvoit perdre qu'en la faisant périr avec lui. Ce trait étoit digne de ce qu'il a fait depuis contre moi, car je ne vous rapporte rien de cet odieux ministre, qui ne soit trop confirmé par ce qui me reste à vous raconter.

La difficulté que nous trouvâmes à pénétrer dans ses desseins, nous obligea de recourir à la consolation ordinaire des malheureux, c'est-à-dire, à la patience & à l'invocation du secours du ciel. Tout éloigné que j'étois de me défier du malheur qui me menaçoit, je ne pouvois me défendre d'une mortelle inquiétude pour Angélique. Cette chère épouse m'étoit sans cesse présente. Quels tristes fruits d'une affection si tendre & si innocente! Elle s'alarme pour moi, disois-je, au moment que je tremble pour elle! Qui de nous deux est le plus à plaindre? Hélas! je sais bien que mes peines les plus sensibles ne sont pas mes propres peines, mais je meurs mille fois de celles de ma chère Angélique. Nous demeurâmes encore un mois dans la plus étroite captivité. Nous reçûmes trois ou quatre fois la visite d'un ancien, qui nous exhorta en général à bien espérer, mais nous ne pûmes tirer de lui la raison du cruel traitement qu'on nous faisoit essuyer. Il refusa même de satisfaire aux questions qui regardoient nos épouses. Gélin, que cette

dureté piquoit jusqu'à l'indignation & au transport, me proposa plus d'une fois de recourir aux armes, comme au seul moyen de finir tant d'indignités. Nous avions non-seulement nos trois pistolets; mais encore ceux de nos compagnons que nous avions jugé à propos de reprendre d'eux, parce que notre chambre étant la plus grande & la plus commode, il nous étoit plus facile de les y tenir cachés. Je répondois chaque fois à Gélin, que c'étoit sans doute une ressource à laquelle il ne falloit pas absolument renoncer, mais que je n'en voyois point encore la nécessité; que nous devions attendre du moins quelques lumières sur notre sort, & ne pas prendre le parti du désespoir avant que d'avoir perdu toute espérance.

Nous étions à la fin du sixième mois de notre prison. Un jour au matin nous vîmes entrer dans notre chambre le ministre avec quelques anciens. Leur visage me parut embarrassé. Sortez, dit le ministre à Gélin & à Johnston, & laissez-moi seul avec M. Bridge. Mes chers compagnons sortirent, conduits par les anciens, & je demeurai effectivement seul avec mon ennemi. Il m'ordonna impérieusement de m'asseoir, & s'étant assis lui-même, il me fit tout à la fois deux questions. Qui êtes-vous, me dit-il, & dans quel dessein êtes-vous entré dans cette île? Suppo

du ton brusque dont il me parloit, je le regardai pendant quelque tems sans répondre. Il réitéra son interrogation. Je me déterminai à le satisfaire honnêtement, mais en lui faisant sentir néanmoins que j'étois capable de quelque fermeté. Quoique j'ignore, lui dis-je, dans quelle vue & par l'ordre de qui vous m'interrogez avec tant de hauteur, si vous ne savez point encore qui je suis, je ne refuse point de vous l'apprendre. Mon nom est Bridge. Je suis fils du protecteur d'Angleterre. Pour le motif qui m'a conduit dans cette île, c'est l'espoir d'y trouver des hommes justes & amis de la vertu; plaise au ciel que mon attente ne soit point trompée! Il n'y avoit assurément rien d'insultant dans ma réponse; cependant il plût au ministre de me la reprocher comme un manque de respect. Sa haine se satisfit d'abord par quelques mots injurieux, & prenant ensuite un ton plus modéré en apparence, il me dit qu'il étoit difficile de croire qu'un jeune homme capable des infamies dans lesquelles j'étois tombé, fût né d'un père tel que je me l'attribuois; qu'il n'étoit pas plus vraisemblable que j'eusse jamais eu le moindre sentiment d'honneur & de vertu, puisque j'en avois violé toutes les loix; mais que s'il étoit vrai que j'eusse cru trouver dans l'île de l'amour pour l'ordre & pour la justice, il venoit me confir-

met dans cette idée, en m'apprenant que le vice y étoit puni avec rigueur, & en m'annonçant que j'en serois moi-même un exemple. Nous ne souffrons ici, continua-t-il, ni l'adultère ni la séduction. Un mari qui manque de foi à son épouse est digne de mort. Votre condamnation est déjà prononcée par nos loix. Cependant comme c'est à la colonie qu'appartient le droit de porter une sentence de mort, je vous laisse avec l'espérance qu'elle pourra vous être favorable. Ne vous y fiez pas néanmoins, ajouta-t-il d'un air railleur, & pensez à vous réconcilier avec le ciel; car elle n'a point épargné dans le même cas des personnes qui valoient mieux que vous. Je voulus ouvrir la bouche pour me justifier, ou plutôt j'étois si troublé, qu'en l'ouvrant pour m'expliquer, je savois à peine ce que j'allois dire, mais il me prévint, en me priant de remettre à parler pour ma défense devant ceux qui seroient nommés pour m'entendre. Il ajouta en se levant qu'il n'avoit été envoyé en ma prison, que pour remplir le devoir de son ministère, c'est-à-dire, pour m'avertir de penser à la pénitence, & de faire un usage chrétien de mon châtiment. Il sortit aussi-tôt. Mes compagnons ne reparurent point. Je demeurai seul un instant, & le geolier étant entré avec deux valets qui se saisirent de moi, je me vis en un instant

chargé de chaînes pesantes, & traité comme le plus criminel de tous les hommes.

J'avoue que le courage & la fermeté, dont je me croyois rempli, ne purent me soutenir contre les premières impressions d'un événement si terrible & si imprévu. Je conçus tout le systême de la vengeance du ministre. L'exemple tragique de Guiton se présenta d'abord à mon esprit. Je crus ma mort inévitable, & je passai plus d'une heure à me plaindre du ciel & à gémir de la rigueur de mon sort. Mais lorsqu'après ces premiers mouvemens de douleur qui n'avoient point d'autre objet que ma propre infortune, je vins à penser qu'Angélique seroit sans doute enveloppée dans ma ruine, & qu'elle subiroit le même supplice, j'achevai de perdre le peu de constance qui me restoit, & je tombai dans un état qui faillit à dérober à mes ennemis par ma mort le cruel plaisir de me faire souffrir plus long-tems. A peine avois-je la force de pousser en dehors quelques paroles qui se trouvoient comme étouffées par l'agitation tumultueuse de mes esprits. Mon désespoir néanmoins ne pouvoit se contenir au dedans de mon cœur : j'aurois voulu parler, crier à haute voix, & faire entendre mes plaintes à tout ce qui pouvoit y être sensible. Il m'en échappoit quelques-unes entrecoupées de mille soupirs; je les adref-

ſois à Angélique, à madame Eliot, à mes compagnons, & je prenois le ciel & la terre à témoin de mes malheurs & de mes peines.

Mon aimable épouſe, dont toute ma douleur ne pouvoit me faire prononcer le nom ſans tendreſſe, étoit pendant ce tems-là dans un état peu différent du mien. Je n'en appris les circonſtances que pluſieurs mois après. Quelque inſupportable que fût pour moi l'incertitude où l'on me laiſſa de ſon ſort, elle l'étoit beaucoup moins ſans doute que ne l'eût été la connoiſſance de ce qu'elle avoit à ſouffrir. Ce fut du généreux Gélin que j'en eus les premières nouvelles, en même tems que celles de la conduite qu'on avoit tenue à l'égard de mes compagnons, & de tout ce qui étoit arrivé à lui & à eux juſqu'au moment où il me fut permis de les revoir. Pour en régler le récit par le tems de mes connoiſſances, je devrois le remettre après celui de ma propre aventure, mais ma narration vous paroîtra plus claire en ſuivant l'ordre des événemens.

Après la manière dont je me ſuis expliqué ſur le caractère du miniſtre & ſur ſa malignité, lorſqu'il étoit queſtion de vengeance, vous pouvez concevoir d'où venoient mes chaînes & cette extrêmité de misère où je fus précipité tout d'un coup, Ecoutez l'horrible plan de ſa haine. Il n'eut pas plutôt appris de moi la groſſeſſe d'Angélique,

qu'il se rendit chez madame Eliot, comme je vous l'ai rapporté, pour se faire confirmer ce fait important par le propre témoignage de mon épouse. Il alla de même chez les femmes de mes compagnons, & par la manière adroite dont il leur parla de la mienne, il réussit à tirer d'elles assez d'éclaircissemens pour s'assurer qu'elles n'étoient point dans le même cas. Il se crut alors au comble de ses désirs, & le maître absolu de sa vengeance. Ses victimes s'étoient livrées à lui d'elles-mêmes. Il résolut de laisser désormais mes compagnons en repos, & de faire tomber tous ses traits sur Angélique & sur moi. Par la Sentence du consistoire la cérémonie du sort devoit être regardée comme un mariage saint & solemnel: or j'avois eu depuis un commerce avéré avec une autre femme que celle que le sort m'avoit donnée; j'étois donc dans le cas de Guiton, c'est-à-dire coupable d'adultère, & par conséquent digne de mort. Tel fut son raisonnement. Il prévit bien que mes compagnons, & sur-tout Gélin, pourroient lui causer quelque obstacle en se reconnoissant atteints du même crime; mais comme il avoit déjà su persuader aux anciens que cette confession étoit un artifice, il s'imagina bien qu'il lui seroit facile de les confirmer dans la même opinion, en leur faisant remarquer qu'il n'étoit pas vraisemblable que de six jeunes gens

qui eussent le même commerce avec de jeunes filles de leur âge, il n'y en eût qu'un qui fût devenu père. Effectivement il y avoit quelque chose de si extraordinaire dans cet événement, que j'étois embarrassé moi-même à l'expliquer. Je le regarde encore comme une preuve sans réplique de la réalité de quelque puissance maligne qui s'est comme emparée de mon sort, & qui change le cours même de la nature pour assurer ma perte.

Quelque infaillible que ce projet parût au ministre, il le tint caché dans son cœur jusqu'au sixième mois de notre prison. Le but de ce délai étoit de vérifier de plus en plus que nous étions Angélique & moi les seuls coupables. Il eut seulement la précaution de nous faire resserrer plus étroitement dans nos chambres, pour empêcher sans doute qu'il ne me revînt quelque chose qui pût me faire soupçonner son dessein, & me porter à prendre, de concert avec mes compagnons, des mesures pour le prévenir. Pendant près d'un mois qu'il nous tint dans cette contrainte, il affectoit en public de ne pas croire la grossesse d'Angélique réelle. A dieu ne plaise, disoit-il, que ces horreurs se renouvellent dans la colonie! L'exemple de Guiton & de ma belle-sœur est un frein qui retiendra éternellement nos filles dans les bornes de la modestie & de la vertu. Ces affectations hypocrites durèrent

pendant quelques ſemaines. Enfin la groſſeſſe de mon épouſe étant ſi viſible qu'elle n'étoit plus ignorée de perſonne, il leva le maſque tout d'un coup. Il fit aſſembler le conſiſtoire. Là, par une harangue artificieuſe, il anima tellement les anciens contre moi, qu'il n'y en eut preſque pas un qui ne fût prêt dans le premier moment à ſouſcrire à ma mort. Son éloquence empoiſonnée s'exerça principalement ſur deux articles : premièrement, à bien établir la ſolidité de notre prétendu mariage du ſort, & la juſtice du conſiſtoire à le confirmer par ſa ſentence : en ſecond lieu, à détruire le penchant que quelques anciens pourroient avoir à croire mes compagnons auſſi criminels que moi, ſuppoſé que je le fuſſe, & à leur perſuader que j'étois ſeul dans le cas de l'adultère. Mon crime & la néceſſité de ma punition ſuivoient néceſſairement le premier de ces deux articles. L'autre m'ôtoit tout eſpoir de pardon, car le grand nombre des coupables excite quelquefois l'indulgence, au lieu que c'eſt ordinairement du crime d'un particulier qu'on prend l'occaſion de donner un exemple de ſévérité pour le maintien des loix, & naturellement il ſembloit qu'après ce qui étoit arrivé à Guiton, un jeune homme tel que moi, ſans crédit & ſans protection, avoit peu de droit de prétendre à des graces. Le miniſtre fit donc remarquer

qu'outre la preuve claire & évidente qu'on pouvoit tirer en faveur de mes compagnons, de ce qu'Angélique se trouvoit seule enceinte, il y avoit d'autres témoignages qui ne déclaroient pas moins leur sagesse & leur innocence; que ceux qui étoient dans une prison différente de la mienne, avoient nié d'abord avec fermeté d'avoir commis la moindre indécence avec les filles qu'ils avoient prétendu épouser dans la prairie; qu'ils avoient fait cette première déposition volontairement & sans contrainte; qu'ayant changé ensuite de langage après m'avoir parlé à l'église, il étoit visible que c'étoit à ma sollicitation, qu'il paroissoit aussi certain que ceux qui étoient renfermés avec moi ne s'étoient conduits que par mes conseils; que prévoyant les suites du commerce criminel que j'avois eu avec Angélique, j'avois fort bien senti que je ne pouvois me sauver, qu'en tâchant de grossir le nombre des coupables, & que j'avois eu l'adresse de persuader à mes compagnons que leur intérêt demandoit d'eux ce que je ne les engageois à faire que pour le mien; que les filles avoient aussi varié dans leurs dépositions; qu'étant captives, elles avoient protesté que jamais elles ne s'étoient écartées de leur devoir; qu'au moment qu'elles avoient été libres, c'est-à-dire, aussi-tôt que j'avois pu former leur langage par les conseils que

je leur avois donnés dans mes lettres, elles en avoient tenu un tout opposé; qu'il avoit intercepté quelques-unes de ces lettres, soit de ma main, soit de celle de mes compagnons, & qu'il les avoit trouvées si malignes & si dangereuses, que c'étoit sur cette raison qu'il avoit sollicité le consistoire de nous donner un geolier dont la fidélité fût à l'épreuve de mes séductions. En un mot, tout ce qu'un ennemi violent & artificieux peut mettre en usage pour verser son poison dans le cœur des autres & y allumer la haine, le ministre l'employa dans cette occasion, & son discours eut en effet tout le succès qu'il s'étoit proposé. Les anciens me regardèrent dès ce moment, non-seulement comme atteint & convaincu d'adultère, mais encore comme l'unique auteur de ce que j'avois fait de concert avec mes compagnons, & rejetant sur moi la résistance qu'ils apportoient à leurs ordres, ils me jugèrent le seul coupable.

Il n'y avoit pas loin de ce jugement à la résolution de me faire mourir. Elle fut prise par un accord unanime, & quoiqu'il se trouvât plusieurs personnes dans l'assemblée, à qui la considération qu'elles avoient pour madame Eliot, faisoit souhaiter qu'on eût quelque indulgence pour sa fille, sa cause étoit liée trop nécessairement à la mienne pour la séparer de mon sort. On n'eut

osé d'ailleurs solliciter pour elle en présence du ministre, qui avoit été autrefois le plus ardent à demander la punition de sa sœur dans les mêmes circonstances. Sa perte & la mienne furent donc conclues. Cependant comme il n'appartenoit point au consistoire de prononcer définitivement des arrêts de mort, on se contenta, suivant la forme établie, de rédiger en articles tous les chefs d'accusation du ministre, pour les exposer à la colonie. L'usage étoit dans ces occasions, d'attacher à la porte de l'église une espèce de manifeste qui contenoit les crimes des personnes accusées. Chaque particulier les examinoit pour se mettre en état de porter son jugement avec connoissance. Tous les habitans de l'île s'assembloient ensuite après une proclamation publique, & l'on procédoit régulièrement à la sentence. Nous fûmes donc regardés, mon épouse & moi dès ce jour, sinon comme des criminels déja condamnés, du moins comme des accusés, dont le crime étoit si notoire & si certain, que notre condamnation paroissoit infaillible. Nous fûmes traités aussi-tôt comme nous devions l'être dans cette supposition. Angélique fut arrachée des bras de sa mère & renfermée dans une obscure prison. Je fus chargé de chaînes, & averti par le ministre de penser de bonne heure à me préparer à la mort. Pour mes compagnons, qui

étoient en quelque ſorte juſtifiés par mes crimes, ils furent mis en liberté. Le miniſtre prit ſur ſoi le ſoin de leur conduite, & raiſonnant toujours ſur les principes de ſa haine, il aſſura le conſiſtoire que n'étant plus corrompus déſormais par mes conſeils, on pouvoit ſe répondre de leur ſageſſe & de leur docilité. Tels furent les préludes de la ſcène funeſte qui ſe préparoit.

Gélin & Johnſton ſe voyant libres, eurent peine à concevoir pourquoi l'on me retenoit captif après eux. Ces deux chers amis, qui étoient accoutumés par une longue ſociété de misères à m'aimer & à me ſouhaiter du bien, ne purent cacher la douleur qu'ils reſſentoient de me voir excepté de la grace qu'on paroiſſoit leur accorder. Ils la témoignèrent hautement dès le même jour. Mais leur colère égala leur étonnement, lorſqu'ils apprirent par le bruit qui ne tarda point à ſe répandre, que mon épouſe avoit été arrêtée, & qu'elle & moi ayant déjà été déclarés dignes de mort par le conſiſtoire, on ne parloit plus que d'aſſembler les habitans de la colonie pour la confirmation de cette ſentence. Gélin ſe rendit chez le miniſtre ſans perdre un moment. Il lui parla de ce qu'il venoit d'entendre avec une vigueur qui le déconcerta, & lui ayant fait connoître que quelque reſpect qu'il eût pour le conſiſtoire & la colonie, il n'y

auroit jamais de considérations qui pussent le détacher de mes intérêts, il lui déclara nettement qu'avant que de rien entreprendre contre ma vie, il falloit le mettre en état de ne pouvoir sacrifier la sienne pour me défendre. Mon ennemi, qui s'étoit attendu que le plaisir de se revoir en liberté rendroit mes compagnons moins sensibles à mon malheur, eut besoin de toute son adresse pour calmer l'emportement de Gélin. Le parti auquel il s'arrêta fut de confesser que le consistoire avoit pris des résolutions qui ne m'étoient point favorables, mais il ajouta que c'étoit une affaire qui ne pouvoit manquer de traîner en longueur, & que de quelque façon qu'elle tournât, on ne devoit point appréhender qu'on en vînt aux extrémités avant qu'Angélique fût délivrée de ses couches; qu'il pouvoit arriver pendant cet intervalle mille changemens dans les dispositions du consistoire & de la colonie, & que ma cause enfin n'étoit point encore désespérée. Cette réponse étoit sincère en partie, car on ne pouvoit penser à la condamnation d'Angélique, ni par conséquent à la mienne, avant le tems de ses couches, mais le but du ministre, en faisant faire cette réflexion à Gélin, étoit de l'appaiser sur l'heure, dans la pensée qu'il lui seroit facile de le gagner par ses caresses, lui & ses compagnons, ou de les tromper par ses artifices.

S'étant même apperçu que son discours avoit produit quelqu'effet sur Gélin, il en prit occasion de lui faire entendre que sa bonne conduite & celle de nos compagnons, pourroit contribuer plus que tout le reste à mon salut & à ma liberté.

Gélin avoit le défaut de tous les cœurs droits & généreux, il ne se portoit point aisément à la défiance. On venoit de lui accorder la liberté, & le ministre n'avoit pas manqué de lui faire connoître que c'étoit à ses sollicitations qu'il en étoit redevable. Cette pensée, jointe à une apparence de bonté & de modération qu'il croyoit lui trouver en s'expliquant sur mon sujet, lui persuadèrent non-seulement qu'il n'étoit point notre ennemi, mais que le conseil qu'il venoit de lui donner étoit le plus avantageux pour moi; & qu'il ne pouvoit me servir mieux qu'en s'attachant à le suivre. Il fit entrer Johnston & nos autres compagnons dans ce sentiment. Tous s'accordèrent à se faire violence en ma faveur, jusqu'au point de souffrir sans murmurer qu'on continuât à leur interdire la vue de leurs épouses, & qu'on en revînt à les presser de prendre celles qu'on vouloit leur faire recevoir. Ils se contentoient de marquer avec douleur que leurs dispositions n'étoient point changées, & ils s'employoient incessamment à visiter le ministre & les

anciens pour obtenir d'eux ma liberté. Je ne sais s'il eût été à souhaiter pour mon intérêt qu'ils eussent tenu une autre conduite ; mais il est certain que leur douceur & leur honnêteté n'étoient point des vertus qui pussent faire impression sur le ministre, elles ne servirent qu'à lui donner occasion d'abuser de leur foiblesse, en lui procurant le moyen de les gagner peu à peu comme il se l'étoit proposé, & de les rendre enfin parjures à leurs épouses & infidelles à leurs amis. Je parle de trois d'entr'eux seulement, car Gélin & Johnston pouvoient bien être trompés, mais ils étoient aussi peu capables que moi de parjure & d'infidélité.

Ce fut avec les trois que je ne vous ai point encore nommés, que cet adroit ennemi trouva bientôt de quelle manière il falloit s'y prendre pour entrer en composition. L'un étoit françois, il s'appeloit *Roussel ;* les deux autres étoient anglois ; l'un se nommoit *Green* & l'autre *Blakmore*. Je n'ai point su précisément par quelles espérances ils s'étoient laissés séduire ; l'inconstance y eut sans doute plus de part que l'intérêt. On les obligeoit à voir sans cesse les filles dont on vouloit qu'ils fussent les époux, tandis qu'on leur interdisoit la vue de celles dont ils l'étoient véritablement ; on ne se lassoit point de leur remettre la crainte du ciel devant les yeux, & de

leur

ır faire valoir la solidité de leur premier en-
gement. Un nouvel amour, un scrupule d'es-
ıt foible, les insinuations continuelles du mi-
stre, eurent enfin la force de leur faire oublier
qu'ils devoient à leurs sermens & à leur hon-
ur. Ils consentirent à ce qu'on avoit en vain
igé d'eux depuis si long-tems, & s'attachant
leurs nouvelles épouses, ils perdirent toute
ıffection qu'ils avoient eue jusqu'alors pour leurs
ompagnons. C'étoit ce que le ministre se pro-
ɔsoit principalement. Il fut facile d'en juger
ır les mesures qu'il garda dans la conclusion de
ur mariage. Comme il appréhendoit Gélin &
ɔhnston, qu'il avoit toujours trouvés inflexibles,
voulut que cette cérémonie se fît secrètement,
e peur qu'ils ne s'y opposassent par leurs plaintes
u moins, & par les reproches qu'ils auroient
u faire à leurs foibles amis. Ils ne l'apprirent
ıonc que quelques jours après qu'elle fut ache-
ée, ou plutôt ils la devinèrent à l'air & aux
nanières embarrassées de nos trois infidelles.
Gélin, toujours vif & impatient, ne put s'em-
pêcher de leur donner des marques éclatantes
le mépris & d'indignation, mais elles ne ser-
virent qu'à les aigrir contre nous, & à les mettre
entièrement dans le parti de nos ennemis.

Quel triomphe pour le ministre ! Il ne fut pas
long-tems sans en recueillir le fruit. Ayant assez

reconnu que rien n'étoit capable d'ébranler la constance de Gélin & de Johnston, il crut qu'après avoir réussi à les mettre mal avec leurs compagnons, ils étoient trop foibles par le nombre pour mériter désormais d'être ménagés. Il changea les manières douces & obligeantes qu'il avoit affecté de prendre à leur égard. On lui rapporta quelques emportemens qui étoient échappés à Gélin en apprenant le mariage infame de nos compagnons : il en prit droit de le traiter avec une hauteur qui lui fit comprendre aisément à quoi il devoit s'attendre dans la suite, & qu'on n'avoit plus dessein de garder de mesures avec lui. Cependant l'affection qu'il me portoit eut le pouvoir de lui faire souffrir cette insulte avec modération. Il m'a dit dans la suite qu'il avoit peine lui-même à concevoir comment il s'étoit trouvé capable de tant de patience : jamais le ministre ne fut si proche de recevoir le traitement qu'il méritoit. Mais l'amitié de ce généreux françois eut bientôt une matière plus juste, & en même tems plus triste de s'exercer. Elle lui fit exposer sa vie en désespéré pour sauver la mienne. Plus touché de la générosité que du bienfait, je confesse qu'elle lui a acquis sur moi des obligations, auxquelles tout le sang qu'il m'a conservé ne sera jamais capable de satisfaire.

Le tems de la grossesse d'Angélique étant ar-

tivé, elle mit au monde le fruit de notre amour. Malheureux père! Hélas! j'étois alors languissant dans ma prison, & accablé sous le poids de mes chaînes; j'ignorois jusqu'à la captivité de mon épouse. A peine fut-elle hors de ses premières douleurs, que le ministre, qui croyoit n'avoir plus rien à ménager, fit assembler le consistoire pour presser l'exécution de leurs premières délibérations. J'ai déjà dit que la grossesse de mon épouse avoit servi de prétexte pour la retarder. Les sentimens des anciens se trouvèrent les mêmes, malgré tous les efforts que Gélin & Johnston avoient faits pour les fléchir. On résolut de faire attacher dès le lendemain à la porte de l'église la liste de mes crimes, avec le jugement du consistoire. Gélin n'apprit cette nouvelle qu'avec le public, c'est-à-dire, par la lecture de l'écrit fatal. Il ne tarda à l'arracher & à le mettre en pièces, qu'aussi long-tems qu'il en eut besoin pour le lire, & pour s'assurer qu'il y étoit question de moi & de mon épouse. Cette action hardie fut rapportée au ministre, & elle donna lieu à une nouvelle assemblée du consistoire; mais on jugea à propos, pour éviter de nouveaux troubles, de la laisser impunie, en faisant semblant de l'ignorer. On n'en convoqua pas moins l'assemblée générale de la colonie. Elle se tint dans l'église peu de jours après. Le ministre qui

redoutoit l'éloquence de Gélin, & qui s'attendoit bien qu'il ne manqueroit pas de tenter dans cette occasion ce qui lui avoit déjà si heureusement réussi, obtint sans affectation un ordre du consistoire, qui portoit défense à mes cinq compagnons de paroître à l'Eglise le jour marqué pour ma sentence, & il commanda particulièrement aux portiers de ne les pas recevoir. Gélin & Johnston employèrent toutes leurs forces & tout leur tems jusqu'à ce jour pour tourner l'esprit du peuple en ma faveur, & pour animer les parens & les amis de leurs épouses & de la mienne à entreprendre quelque chose pour ma défense. Leur zèle fut inutile; on leur répondit que la loi étoit claire & précise, que le crime étoit notoire & avéré, & que l'exemple de Guiton & de sa maîtresse ne permettoit ni interprétation ni adoucissement. A l'objection qu'on pouvoit leur faire naturellement en ma faveur, que je me croyois réellement marié avec Angélique, & qu'en supposant même la validité de mon mariage du sort, je n'étois coupable que d'une erreur, puisque je n'en avois jamais eu cette opinion, on répliquoit que c'étoit une excuse sans vraisemblance, puisque trois de mes compagnons venoient de faire connoître en se réunissant à leurs épouses, qu'ils n'avoient point ignoré leurs véritables engagemens, & qu'il n'y avoit point d'apparence que

je les eusse ignorés plus qu'eux. Ce fut ainsi que la lâcheté de ces trois perfides contribua plus que toute autre chose à ma perte. Gelin m'a dit néanmoins qu'il leur avoit été facile de reconnoître à la manière dont le peuple se défendoit contre ses instances, que cette prévention étoit l'ouvrage du ministre, qui s'étoit sans doute efforcé sourdement pendant trois mois de détruire tout le penchant que les habitans de l'île eussent pu avoir à la pitié.

Enfin le jour de l'assemblée générale étant venu, mon procès fut instruit régulièrement. On produisit mes aveux & ceux de mon épouse, on entendit la déposition des témoins; toute ma cause fut expliquée par un ancien, & lorsque le peuple eut témoigné qu'il étoit suffisamment informé, on en vint aux voix, qui se donnèrent suivant la méthode établie. Plus des deux tiers me furent contraires. Je dis à moi & à ma malheureuse épouse, car on ne mit point de différence entre nos causes. Nous fûmes déclarés coupables du même crime que Guiton, & condamnés au même supplice. Le jour de l'exécution fut marqué au lendemain, & pour finir cette affreuse cérémonie d'une manière digne de toute la procédure, le ministre fit un discours touchant, dans lequel il marqua une vive compassion pour mon sort, & il exhorta toute la colonie à profiter

de l'exemple de ma mauvaiſe conduite & de ma condamnation.

A quoi penſez-vous que je m'occupois dans ma priſon pendant qu'on décidoit ſi cruellement contre ma vie & contre celle de ma chère épouſe? Hélas! je commençois à me flatter d'un meilleur ſort. Ma crédule eſpérance ſe fondoit ſur la longueur de ma captivité, & ſur la bonté des habitans de l'île, que je ne prenois point encore pour des hommes barbares & ſans pitié. Je n'avois preſque vu perſonne depuis trois mois que je portois mes chaînes. Le miniſtre ſeul m'avoit viſité quelquefois. Ses premières viſites avoient toujours eu quelque choſe de rude & d'inſultant, mais j'avois remarqué depuis peu que ſes manières s'étoient adoucies. Sa joie cruelle venoit apparemment de la proximité de ma condamnation & de mon ſupplice, & moi dans ma folle ſimplicité, je l'expliquois comme un retour de bonté qui m'annonçoit ma délivrance. Cette opinion s'étoit ſi bien imprimée dans mon eſprit, que j'avois ceſſé depuis quelques jours de me livrer aux plaintes & aux gémiſſemens, qui avoient fait juſqu'alors ma ſeule occupation. L'image même de mon épouſe, dont la préſence continuelle m'avoit fait verſer tant de larmes, commençoit à ſe préſenter à mon eſprit ſous une forme moins lugubre. Je la re-

verrai, disois-je, il me sera permis de la revoir & de l'aimer. Chère Angélique! on ne s'opposera plus à l'amour le plus tendre & le plus innocent qui fut jamais. Je te posséderai tranquillement, & je passerai le reste de ma vie dans tes bras. Oui, dans le tems même qu'on portoit contre moi l'arrêt d'une mort injuste & cruelle, je me faisois ainsi des idées chimériques de bonheur, j'étois le jouet de cette même puissance maligne qui m'a rendu malheureux dès ma naissance, & qui n'a pris soin de conserver ma vie que pour en faire un exemple de misère & d'infortune.

L'ombre de satisfaction qu'elle m'accordoit fut payée bien cher avant la fin du jour. L'obscurité ne faisoit que commencer, lorsque j'entendis un bruit terrible à ma porte. Je m'avançai pour prêter l'oreille. Je crus démêler la voix de Gélin, qui crioit d'un ton furieux & menaçant: ouvre, ou je t'étrangle de mes propres mains. Le tumulte qui continuoit, me fit croire qu'il étoit accompagné de plusieurs personnes, & je ne pouvois comprendre à quoi devoit aboutir cette étrange scène. Ma porte s'ouvrit: je vis entrer Gélin, Johnston, mes fidelles compagnons, mes chers amis, & j'avois à peine eu le tems de les reconnoître, qu'ils me tenoient dans leurs bras, en me serrant de la manière la

plus tendre & la plus empressée. Ils étoient suivis de quinze hommes, qui remplirent ma chambre en un instant. Leur présence & les marques qu'ils me donnoient de leur amitié, s'accordoient si bien avec les agréables idées dont je m'étois entretenu tout le jour, que je fus persuadé pendant un moment qu'ils m'apportoient la nouvelle de ma liberté. Dites-moi, chers amis, m'écriai-je, en leur rendant leurs embrassemens, suis-je libre? L'êtes-vous? Ah! parlez-moi de ma chère épouse? Quelques soupirs qui échappèrent à Gélin avant que de me répondre, me firent trop connoître qu'il n'avoit rien que de triste à m'apprendre. Ô! Bridge, me dit-il d'un ton funeste, je viens te percer le cœur. Je te connois, je t'apporte le coup de la mort. Et sans me donner le tems de répliquer, il ajouta que dans l'état où étoient les choses, il n'y avoit point de ménagemens à garder en m'apprenant mon malheur. Vous êtes condamné à mourir demain, continua-t-il en versant quelques larmes, vous & votre chere Angélique. Tout ce que je puis faire, mon cher ami, c'est de vous défendre jusqu'à la dernière goutte de mon sang, avec Johnston, & ces quinze braves gens qui m'ont promis leur secours. Il n'y a pas un moment à perdre. Il faut du moins périr en gens d'honneur & de courage.

. . . .

Ce discours ne peut vous paroître aussi étrange,
s'il fut terrible & accablant pour moi. Gélin
ouloit délier ma chaîne, & me faire sortir sur
champ avec lui. Non, non, lui dis-je en le
poussant d'une main tremblante, mon cher
élin, je veux être informé promptement de
ous mes malheurs. Au nom de dieu, ne me
chez rien. Si Angélique doit mourir, ah!....
Iais ne me cachez rien, repris-je en m'inter-
ompant; si elle est déjà morte, il n'est pas besoin
ue j'aille plus loin pour mourir. Il m'apprit alors
n peu de mots une partie de ma misérable
venture, & le peu d'espérance qui me restoit
je n'entrois promptement dans les vues qu'il
voit pour ma défense. Je sus de lui que mon
pouse s'étoit délivrée heureusement d'un fils,
: que mes barbares ennemis avoient à peine
tendu pour la condamner à mourir avec moi,
u'elle fût remise de la douleur de ses couches.
Cette nouvelle idée, jointe à l'horreur de sa
ondamnation & de la mienne, me mirent dans
n état dont il est impossible qu'il y ait jamais
u d'exemple avant moi. Mon cœur étoit en proie
out à la fois à la tendresse & à la fureur, déchiré
ar l'une & touché par l'autre jusqu'à verser un
uisseau de larmes, en recommençant mille fois
'embrasser mes chers amis. Je ne trouvois point
e paroles qui pussent suffire à ces deux trans-

ports, la fureur empêchoit ma tendresse de s'exprimer, & ma tendresse sembloit arrêter toutes les expressions de ma fureur.

Johnston & Gélin étoient pénétrés de pitié en voyant l'excès de ma douleur & de mon désespoir. Ils me dégagèrent de mes chaînes, & ils m'expliquèrent leur dessein. C'étoit de nous armer avant que de sortir du magasin pour aller d'abord à la prison d'Angélique, & la tirer des mains de nos ennemis, & de là à la maison de leurs épouses, qu'ils vouloient avoir aussi avec nous. Ensuite nous devions retourner au magasin, nous y renfermer comme dans une forteresse, & ne mettre bas les armes qu'après avoir fait avec la colonie des conditions qui pussent établir notre bonheur & notre tranquillité. Mon premier projet, me dit Gélin à l'oreille, n'étoit pas de traiter nos ennemis avec tant de modération, mais je n'aurois point obtenu sans cette promesse le secours des gens que je vous amène. Allons, chers amis, leur dis-je en commençant un peu à respirer, allons nous mettre en possession de nos trésors. Pour ce qui regarde nos ennemis, ajoutai-je en parlant bas à Gélin, nous ne laisserons pas au ciel tout le soin de nous venger. Je formois effectivement un dessein qui eût servi à punir le ministre par l'endroit le plus sensible, en humiliant son humeur fière & orgueilleuse;

car toute mon indignation n'étoit point capable de me faire penſer à tirer une autre vengeance d'un homme d'égliſe. Je voulois le prendre dans ſa maiſon, l'amener avec nous au magaſin, & le contraindre pendant quelques jours à fléchir devant nous, & à être le témoin des careſſes que nous ferions à nos épouſes. Connoiſſant comme je faiſois ſon caractère, j'étois ſûr qu'il eût préféré la mort à cette eſpèce de châtiment.

Nous ne perdîmes point de tems à nous armer, & nous ne nous contentâmes point de prendre des piſtolets comme la première fois, nous prîmes chacun une épée & un fuſil. Nous ſortîmes du magaſin en bon ordre, en y laiſſant trois hommes pour nous en aſſurer l'entrée à notre retour. A peine eûmes-nous fait quatre pas que nous entendîmes le bruit confus d'une foule de peuple qui paroiſſoit aſſemblée au long des maiſons. Il n'y avoit point à douter que ce ne fût à notre occaſion. Mes compagnons ſe ſouvinrent qu'il leur étoit échappé une précaution dont le défaut nous pouvoit expoſer à de grands embarras ; ils avoient oublié de s'aſſurer du geolier après être entrés au magaſin. Nous jugeâmes que ce miſérable en étoit ſorti pour avertir le miniſtre & les anciens de la violence avec laquelle Gélin & ſa troupe s'y étoient faits

introduire, & que le bruit qui s'en étoit aussi-tôt répandu causoit de la crainte & de l'émotion parmi les habitans. Cependant comme ce n'étoit point une raison qui pût nous empêcher d'avancer, nous continuâmes notre marche. Cinquante pas plus loin, nous reconnûmes le ministre qui venoit vers nous un flambeau à la main, à la tête d'un gros d'environ cent hommes, & ce qui nous surprit le plus, fut de les voir armés la plupart de bâtons ou d'instrumens domestiques. J'avoue que dans le premier mouvement que me causa la vue de mon cruel ennemi, je me sentis porté à le mettre d'un coup de fusil hors d'état de renouveler jamais ses trahisons & ses injustices. Je doute que le ciel m'eût puni d'un crime qui eût empêché ce méchant homme d'en commettre peut-être une infinité d'autres. Je me fis néanmoins violence pour le laisser vivre, & pour redevenir bientôt l'objet de sa perfidie. Malgré la hardiesse avec laquelle il s'avançoit, il parut s'effrayer tout d'un coup lorsqu'il se vit abordé par quinze hommes armés d'épées & de fusils. Ses gens parurent aussi déconcertés que lui. Gélin prévint quelques paroles mortifiantes que j'avois dessein de lui dire, mais ce ne fut pas pour le traiter avec plus de douceur. Arrête, malheureux, s'écria-t-il en lui présentant le bout du fusil, & rends grace au ciel qui nous a fait

plus honnêtes gens que toi. Tu mériterois la mort que tu te préparois à donner à mon ami. Nous voulons te laiſſer vivre pour ta propre punition, car la vie doit être un fardeau pour un méchant qui a tant de crimes à ſe reprocher. Cependant ſi tu l'aimes, il faut commencer dès ce moment à réparer tes injuſtices. Ce diſcours, qui ſembloit devoir ou achever d'effrayer notre ennemi ou l'irriter davantage, ne produiſit ni l'un ni l'autre de ces deux effets. Il eut le tems de ſe remettre en l'écoutant, & ſe croyant certain par la manière dont Gélin s'étoit exprimé, que nous n'en voulions point à ſa vie, il eut aſſez d'adreſſe & de préſence d'eſprit pour ne marquer ni crainte ni colère. Il répondit tranquillement à Gélin, qu'il ne concevoit pas pourquoi il le traitoit ſi mal. J'ai ſollicité votre liberté, lui dit-il, & je l'ai obtenue. Si je n'ai pas rendu le même ſervice à votre ami, c'eſt que nos loix, la juſtice, & le jugement du conſiſtoire & de la colonie ne l'ont point permis. Mais il y a bien loin de la ſentence au ſupplice; & quoiqu'on en ait marqué le jour à demain, c'eſt une formalité qui n'entraîne pas néceſſairement ſon exécution. En un mot, ſi l'on n'a pu s'empêcher de condamner votre ami, on peut lui faire grâce après la condamnation. Je vous avoue même, continua-t-il, que je m'étonnois de ce que vous ne

pensiez point à la demander, & loin de vous savoir mauvais gré de ce que vous entreprenez pour sa délivrance, je vous promets de me joindre à vous pour l'obtenir. Votre action est hardie, mais elle marque un naturel excellent, & j'aurai soin de la représenter du côté le plus favorable. Pour vos compagnons, ajouta-t-il, (je parle de nos habitans que je vois armés avec vous) je confesse qu'il sera difficile de les excuser. C'est un attentat inoui qu'on ne leur pardonnera jamais, & pour moi je leur déclare dès ce moment que je les sépare de notre communion par le droit de mon ministère, à moins qu'ils ne mettent bas les armes à l'heure même. Je prévois ce qui arrivera, reprit-il en s'adressant à eux, nous allons faire grace à Bridge, & vous êtes en danger d'être punis à sa place. Quand vous pourriez éviter le supplice, vous voyez bien que vous allez vous rendre odieux & vous déshonorer à jamais dans la colonie. Le repentir est encore de saison; croyez-moi, reportez vos armes au magasin.

Ce discours adroit & trompeur causa notre ruine. Il est vrai qu'il attira au ministre le châtiment qu'il méritoit, mais de quelle utilité peut-être à des malheureux la punition d'un perfide? Nos foibles compagnons d'armes s'étant consultés un moment, reprirent le chemin du magasin

malgré nos instances & nos reproches. Gélin se désespéroit. Il n'est pas question, me dit-il, de nous laisser tromper par de nouveaux artifices. Il faut périr ou sortir avec succès de notre entreprise. J'approuvai son avis. Nous nous serrâmes, lui, Johnston & moi; & faisant connoître à notre air que nous ne nous laisserions approcher de personne, nous continuâmes notre route vers la prison de mon épouse. Le ministre nous pressa en vain de nous arrêter en renouvelant ses perfides promesses. Nous lui répondîmes en nous éloignant qu'il n'y avoit que la mort qui pût interrompre notre dessein, & qu'avant qu'on pût nous la donner il y auroit d'autre sang répandu que le nôtre.

C'étoit notre résolution, & nous ne faisions que nous y confirmer en avançant. Il y avoit environ cent pas jusqu'au lieu où mon épouse étoit renfermée. Nous rencontrâmes en chemin quantité d'habitans qui couroient avec toutes les marques de la surprise & de l'effroi, comme il arrive dans une alarme publique; mais ne s'en trouvant aucun qui s'opposât à notre passage, nos espérances alloient toujours en augmentant. Nous avions fait les trois quarts du chemin, lorsque nous entendîmes le bruit de plusieurs personnes qui accouroient derrière nous. Arrêtons, dis-je à Gélin, on nous poursuit. Quoiqu'il n'y eût

point d'autre lumière que celle de quelques lampes que des femmes effrayées tenoient à la porte de leurs maisons, nous découvrîmes quinze ou vingt hommes armés, qui nous joignirent en un moment. Il nous fut aisé de juger que leurs armes étoient celles de nos déserteurs que le ministre leur avoit fait prendre. Ils nous dirent d'arrêter & de mettre armes bas. Plutôt périr mille fois, répondit vivement Gélin. Avance le plus hardi, il est mort sans quartier! Nous tenions en effet nos fusils prêts à tirer. Ils n'osèrent s'approcher davantage, ils se contentèrent de nous exhorter à nous rendre, & à considérer que nous n'étions pas les plus forts. Leurs conseils nous touchoient aussi peu que leurs menaces. Nous demeurâmes dans la posture où nous étions jusqu'à l'arrivée du ministre, qui parut bientôt escorté de ses cent hommes. Il avoit toujours son flambeau à la main, & la plupart des personnes qui l'accompagnoient en ayant pris en chemin, nous nous trouvâmes tout d'un coup environnés d'une grande lumière. Fier du nombre & irrité de nous trouver en défense, le ministre traita ses gens armés de lâches, qui redoutoient trois jeunes gens de notre âge. Ce reproche les fit avancer brusquement. A toi donc, traître, puisque tu le veux, s'écria Gélin en ajustant le ministre, & il lui tira son coup qui le fit tomber mortellement

bl...

blessé. Nous déchargeâmes aussi nos fusils, Johnston & moi. Nos deux coups blessèrent quelques personnes. Notre diligence à tirer nos épées ne put égaler celle du peuple à fondre sur nous. Nous fûmes saisis & désarmés malgré notre furieuse résistance. Quelques anciens qui se trouvoient dans la foule nous firent conduire sur le champ au magasin. On nous enferma chacun dans une prison différente. Je ne pus faire entendre que deux mots à mes chers amis en me séparant d'eux. Adieu, brave Gélin, m'écriai-je, adieu cher Johnston : puissent votre générosité & votre amitié n'être funestes qu'à moi ! Ce me sera du moins une douce consolation en mourant d'avoir eu deux amis si généreux & si fidelles.

En effet, je ne pouvois m'attendre qu'à un prompt supplice, il ne me restoit pas la moindre espérance de le pouvoir éviter. Je me préparai à la mort en rappelant tout ce que de si cruels malheurs pouvoient me laisser de force & de constance. Que j'eus de peine à ramener mon esprit à la soumission aux ordres du ciel ! Jamais on ne ressentit de mouvemens si semblables au dernier désespoir. Mais le mien n'étoit-il pas excusable ? L'infortune a-t-elle des traits terribles que je n'eusse point essuyés ? Où prendre des motifs de patience contre les plus cruels de tous les maux, lorsqu'on a sujet d'en accuser également la rigueur

point d'autre lumière que celle de quelques lampes que des femmes effrayées tenoient à la porte de leurs maisons, nous découvrîmes quinze ou vingt hommes armés, qui nous joignirent en un moment. Il nous fut aisé de juger que leurs armes étoient celles de nos déserteurs que le ministre leur avoit fait prendre. Ils nous dirent d'arrêter & de mettre armes bas. Plutôt périr mille fois, répondit vivement Gélin. Avance le plus hardi, il est mort sans quartier! Nous tenions en effet nos fusils prêts à tirer. Ils n'osèrent s'approcher davantage, ils se contentèrent de nous exhorter à nous rendre, & à considérer que nous n'étions pas les plus forts. Leurs conseils nous touchoient aussi peu que leurs menaces. Nous demeurâmes dans la posture où nous étions jusqu'à l'arrivée du ministre, qui parut bientôt escorté de ses cent hommes. Il avoit toujours son flambeau à la main, & la plupart des personnes qui l'accompagnoient en ayant pris en chemin, nous nous trouvâmes tout d'un coup environnés d'une grande lumière. Fier du nombre & irrité de nous trouver en défense, le ministre traita ses gens armés de lâches, qui redoutoient trois jeunes gens de notre âge. Ce reproche les fit avancer brusquement. A toi donc, traître, puisque tu le veux, s'écria Gélin en ajustant le ministre, & il lui tira son coup qui le fit tomber mortellement

blessé. Nous déchargeâmes aussi nos fusils, Johnston & moi. Nos deux coups blessèrent quelques personnes. Notre diligence à tirer nos épées ne put égaler celle du peuple à fondre sur nous. Nous fûmes saisis & désarmés malgré notre furieuse résistance. Quelques anciens qui se trouvoient dans la foule nous firent conduire sur le champ au magasin. On nous enferma chacun dans une prison différente. Je ne pus faire entendre que deux mots à mes chers amis en me séparant d'eux. Adieu, brave Gélin, m'écriai-je, adieu cher Johnston : puissent votre générosité & votre amitié n'être funestes qu'à moi ! Ce me sera du moins une douce consolation en mourant d'avoir eu deux amis si généreux & si fidelles.

En effet, je ne pouvois m'attendre qu'à un prompt supplice, il ne me restoit pas la moindre espérance de le pouvoir éviter. Je me préparai à la mort en rappelant tout ce que de si cruels malheurs pouvoient me laisser de force & de constance. Que j'eus de peine à ramener mon esprit à la soumission aux ordres du ciel ! Jamais on ne ressentit de mouvemens si semblables au dernier désespoir. Mais le mien n'étoit-il pas excusable ? L'infortune a-t-elle des traits terribles que je n'eusse point essuyés ? Où prendre des motifs de patience contre les plus cruels de tous les maux, lorsqu'on a sujet d'en accuser également la rigueur

du ciel & la barbarie des hommes? Telle étoit ma situation. Tout ce qu'on appelle biens naturels, avantage de naissance, tendresse de parens, douceurs de fortune, ce que le ciel accorde presque à tous les hommes, je considérois qu'il me l'avoit refusé; & la vie, telle que je l'avois reçue, étoit moins une faveur de sa main qu'un don funeste & empoisonné. Les hommes m'avoient-ils traité avec moins de rigueur? Hélas! repassez toutes les circonstances de ma triste histoire. Arraché des bras de ma mère presqu'en naissant, privé d'elle par un accident que je ne puis rappeler sans honte, sans horreur, élevé ensuite dans l'obscurité d'une affreuse caverne, mes premiers regards ont été lugubres, & mes premières idées funestes. J'ai désiré de voir mon père, mon cœur s'en étoit fait une joie, je n'ai trouvé en lui qu'un ennemi cruel, qui s'est fait violence pour épargner mon sang & qui s'étoit proposé en m'accordant la vie comme une grace, de la rendre si misérable, qu'il me fût impossible de jouir long-tems du bienfait. J'échappe enfin à sa cruauté, il se présente quelque ouverture à mes espérances, mais à quoi aboutissent les promesses qu'on me fait d'une vie plus heureuse; à mettre le comble à mes misères, en multipliant les causes de mes douleurs, & en me faisant trouver les plus cruelles peines dans ce qui fait ordi-

nairement la félicité des autres. L'amour, l'amitié, tout se change pour moi en poison & en tourment. Un peuple entier qui faisoit profession de vertu devient barbare lorsqu'il est question de me rendre malheureux & de me perdre. Un amour tendre & innocent est regardé comme un crime, un saint mariage passe pour adultère, on me condamne au dernier supplice, & s'il me reste à l'extrémité deux amis fidelles qui s'intéressent à mon sort, mon infortune se répand sur eux, & je les entraîne dans ma ruine.

Quelle constance n'eût point succombé sous de si affligeantes considérations? Mais jusques-là mes plaintes ne supposoient que des maux de fortune. Foibles douleurs, quand je les comparois à celle de l'amour! Il falloit perdre Angélique. La perdre par ma mort eût déjà été un tourment plus cruel que tous ceux que mes ennemis me preparoient; mais penser en mourant qu'elle étoit destinée au même supplice, la voir peut-être expirer à mes yeux! Angélique, ma chère épouse, tout ce que mon cœur aimoit! Ah! peines inexprimables, que nul autre que moi n'a jamais éprouvées! Je me représentois cette chère personne, seule & languissante dans sa prison, chargée peut-être de chaînes aussi pesantes que les miennes, attendant la mort qu'elle croyoit inévitable, & connoissant comme je faisois, le fond de son cœur tendre,

je n'avois que trop de raisons de m'imaginer que son infortune n'étoit pas la plus forte cause de ses larmes. Elle s'afflige donc pour moi, disois-je; elle pleure ma mort, elle la craint peut-être plus que la sienne, & je ne pourrai pas même lui dire que je sens toutes ses douleurs, lui dire seulement que je l'adore, & que puisqu'elle est condamnée à mourir, je mépriserois la plus glorieuse fortune qui m'empêcheroit de mourir avec elle. Je me la représentois foible encore, & à peine relevée de la douleur de ses couches : c'étoient-là de ces idées contre lesquelles, ni force d'esprit, ni religion, ni approche de la mort, ne pouvoient soutenir un moment ma constance. Cruel ministre ! barbares habitans ! quoi ! m'écriois-je, une femme de seize ans, une tendre & innocente victime, qui n'a point d'autre crime que de m'aimer & d'être aimable, ne vous inspire point de compassion dans cet état ? Etes-vous des hommes ! Etes-vous des loups féroces, ou des tigres altérés de sang ? Protestans cruels ! est-ce là cet esprit de douceur & d'humanité que votre religion vous inspire ? Ah ! retournez dans vos patries, que le zèle de la vérité, dites-vous, vous a fait quitter. Soyez y turcs, idolâtres & ne violez pas les saintes loix de la nature, qui est la plus sacrée & la plus inviolable de toutes les religions.

Je paſſai la nuit dans ces agitations violentes. La triſte madame Eliot avoit part auſſi à mes plus tendres ſentimens. Elle avoit eu pour moi ceux d'une mère avant que j'euſſe droit au nom de ſon fils. J'étois sûr que la mort de ſa fille ne la toucheroit guères plus que la mienne. Si j'euſſe pu du moins la remercier de tant de bontés! s'il m'eût été permis de la voir encore une fois, & de lui demander pardon des mortels déſordres que je cauſois malheureuſement dans ſa famille! Hélas! bonne & ſenſible comme elle étoit, elle n'auroit pas réſiſté long-tems à une ſuite continuelle de douleurs! L'amertume & les larmes auroient accompagné ſa malheureuſe vieilleſſe juſqu'au tombeau. Tout a péri ſans doute, & la mère & la fille & le triſte fruit de mon mariage. Je ne me flatte plus de revoir jamais rien de ce qui m'a été cher; il faudroit pour cela des miracles du ciel & de la fortune, & ce n'eſt point à un miſérable comme moi qu'il eſt permis de les eſpérer.

Le jour qui ſuccéda à cette accablante nuit devoit donc être, ſuivant mon attente, le dernier jour de ma vie & de celle d'Angélique. Quelque inquiétude que j'euſſe pour Gélin & Johnſton, je ne pouvois me figurer qu'il fuſſent condamnés à mort pour avoir entrepris de me mettre en liberté. Il y avoit apparence du moins qu'on ne ſe porteroit à cette extrémité qu'en cas que le miniſ-

tre mourût de sa blessure. J'avois cru remarquer que le coup n'étoit pas mortel à la manière dont il s'étoit soutenu lorsqu'on l'avoit relevé de sa chûte. C'étoit un tourment de moins pour moi, que de pouvoir me flatter que la vie de mes chers amis n'étoient point aussi désespérée que la mienne. Je n'attendois que le moment de mon exécution. Le geolier m'ayant apporté quelque nourriture, je refusai de la prendre, comme un secours inutile dans le peu d'instans qui me restoient à vivre. J'invoquois le ciel autant que mon trouble me le pouvoit permettre, & les plus ardens de mes vœux regardoient ma chère épouse. Je tâchois de familiariser mon imagination avec son supplice pour diminuer, s'il étoit possible, quelque chose de l'horreur que j'allois ressentir à cette vue; supposant toujours que nous serions exécutés ensemble comme Guiton & sa maîtresse, je me mettois par avance dans toutes les situations où je croyois pouvoir me trouver lorsque je serois précipité dans la mer. J'examinois s'il n'y avoit point d'espérance que je pusse y être de quelque secours à mon épouse, la soutenir entre mes bras dans les flots, me dérober avec ce cher fardeau, aux yeux de nos exécuteurs, regagner le rivage avec elle, & sauver sa précieuse vie, ou du moins contribuer à lui rendre la mort plus douce, employer mes forces jusqu'au dernier soupir, & lui en dé-

guiser les horreurs par les plus tendres témoignages de l'amour. Le jour se passa tout entier sans qu'il se présentât personne à ma prison. Admirez un des plus étranges effets de l'amour : je sentois une espèce d'impatience de voir arriver mes gardes & mes exécuteurs, non que la mort commençât à me paroître moins terrible, mais l'ardeur pressante que j'avois de revoir Angélique, me faisoit oublier que ce plaisir ne me seroit accordé que pour m'être aussi-tôt ravi cruellement. Toute mon attention se réunissant sur elle & sur la douceur que j'allois trouver à lui parler & à l'entendre, je perdois de vue notre supplice, pour me livrer aux désirs d'une malheureuse & inutile tendresse.

Enfin l'obscurité ayant succédé au jour, je m'imaginai que notre exécution étoit différée au lendemain, & j'attribuai ce changement au trouble que nous avions causé la veille dans l'habitation. J'étois dans cette pensée, lorsque j'entendis ouvrir brusquement ma porte. C'étoit quatre gardes, qui s'approchèrent de moi sans parler. Ils m'ôtèrent mes chaînes, mais ils avoient apporté une corde, dont ils se servirent aussi-tôt pour me lier étroitement les mains. Je leur fis diverses questions, auxquelles ils refusèrent constamment de répondre. Apprenez moi du moins, leur dis-je, si c'est au supplice que vous me conduisez. Ven-

rai-je mon épouse? Ne me sera-t-il pas permis de lui dire le dernier adieu? Ils me marquèrent quelque regret de s'être obligés par serment à garder le silence. Consolez-vous, me dit l'un d'entre eux, vous ne serez pas seul. Hé bien, lui répondis-je, je vous pardonne ma mort s'il m'est accordé d'expirer en présence d'Angélique. Ils me firent sortir du magasin, & sans s'écarter de moi d'un seul pas, ils me firent prendre avec eux la route qui conduisoit à la mer. Je suis donc dans le chemin de la mort, leur disois-je en allant? Ma vie & mes malheurs touchent à leur fin? J'en loue le ciel. Mais où dois-je donc rencontrer Angélique? Ils s'obstinèrent à ne me pas répondre. J'admirois que la curiosité ou la compassion n'eussent amené personne sur mon passage pour être témoin de ma dernière heure. Cependant après nous être avancés environ l'espace d'un mille, je crus entendre le bruit de quelques personnes qui marchoient, les unes devant nous, les autres derrière. Je ne doutai point qu'Angélique ne fût dans l'une ou dans l'autre bande. Mon cœur s'émut jusqu'à m'ôter presqu'entièrement le pouvoir de marcher davantage. Malheureuse épouse, m'écriai-je avec le plus amer sentiment que la douleur ait jamais produit; voilà donc quel étoit le triste sort de nos promesses! C'est en périssant ensemble que nous exécuterons

le serment que nous avons fait de ne nous jamais séparer. Oh! si la pitié, dis-je à mes gardes, vous faisoit du moins consentir à me laisser les mains libres! si vous me permettiez de donner le dernier embrassement à ma chère épouse! que craignez-vous? n'oseriez-vous être un peu moins barbares que vos maîtres? n'osez-vous cesser d'être cruels pour un moment? Ils ne me répondirent rien. Nous arrivâmes à l'entrée du chemin tortueux qui donnoit passage au travers du rocher. Nous le pafsâmes dans l'obscurité. Mais en sortant du côté qui touchoit à la mer, j'apperçus à la lumière de quelques flambeaux dix ou douze hommes le long du rivage, & je reconnus aussi-tôt Gélin parmi eux.

Il avoit les mains liées comme moi. C'étoit lui que j'avois entendu marcher devant nous avec ses gardes, & Johnston qui suivoit par derrière, ne tarda aussi qu'un moment à paroître. Je crus leur perte aussi infaillible que la mienne. Deux ruisseaux de larmes qui coulèrent tout d'un coup de mes yeux, & le surcroît d'horreur imprévue dont je me sentis saisi, me firent connoître que je n'avois pas encore été si malheureux que je l'étois dans ce moment. Je m'approchai avec transport de ces chers amis, que mes liens ne me permirent pas même d'embrasser. Les mouvemens passionnés qui servirent d'abord

d'expreſſion à ma douleur, les perſuadèrent aſſez que ce n'étoit point l'approche du ſupplice qui me mettoit ainſi hors de moi-même; l'amitié agiſſoit ſur mon cœur auſſi impétueuſement qu'avoit fait l'amour. J'avois peine à trouver des paroles qui répondiſſent à mes ſentimens. Gélin me prévint. Sa voix me parut ferme, quoique ſes yeux n'euſſent point leur vivacité ordinaire. Voilà une ſcène bien tragique, me dit-il, mais il faut la ſoutenir en braves gens. Nous étions déterminés hier à mourir, il n'y aura que le genre de mort & l'heure de changés. J'ouvrois la bouche pour lui répondre, & j'euſſe été bien éloigné ſans doute d'affecter autant de fermeté que lui. Mes premières paroles furent interrompues par un ancien, qui étoit à donner quelques ordres ſur la chaloupe à mon arrivée, & qui s'approcha de nous lorſqu'il nous vit tous trois réunis.

Ecoutez, nous dit-il, les ordres que j'ai commiſſion de vous déclarer. Il eſt évident que vous méritez la mort. Bridge y avoit été condamné juſtement pour un crime qu'on n'a jamais pardonné dans cette colonie, & Gélin & Johnſton ſe rendirent hier ſi coupables, que le ſeul fait porte ſa condamnation. Nous vivions paiſiblement dans cette île avant que de vous y avoir reçus. Vous y avez mis le trouble en ſéduiſant

nos filles, en maſſacrant notre miniſtre, & en voulant nous impoſer des loix à force armée. Enfin, vous nous avez apporté toute la corruption de l'Europe, dont nous nous étions crus à couvert ici pour toujours. Voilà vos crimes, ils ſont notoires, & nous n'avons pas un habitant dans la colonie qui n'ait opiné ce matin à votre ſupplice. Rien ne ſembloit pouvoir vous ſauver. Cependant le miniſtre ſe voyant prêt d'expirer, a fait prier le conſiſtoire de s'aſſembler chez lui. Il a reconnu avec humilité qu'il avoit pu contribuer à vos fautes par une rigueur dont il ſe reprochoit les motifs, & le déſir de faire ſa paix avec le ciel, l'a fait intercéder ſi vivement pour votre vie, qu'on n'a pu rien refuſer à cet homme reſpectable, qui a ſervi pendant plus de vingt ans de père à la colonie. Il eſt mort, & vous êtes aſſurés de vivre. Cependant on a jugé qu'en vous faiſant grace, il n'étoit point à propos de vous conſerver plus long-tems parmi nous. Il n'arrive que trop ſouvent que les reſſentimens ſe raniment. Tout coupables que vous êtes, on doute que vous vous rendiez juſtice, & qui ſait ce qu'on peut craindre de trois jeunes gens auſſi hardis & auſſi entreprenans que vous? D'ailleurs les difficultés de vos mariages ſont d'une nature à ne ſe terminer jamais. Vous ne vous ſoumettrez point à la ſentence du conſiſtoire;

il n'est point disposé à la révoquer, ainsi le parti le plus avantageux, pour nous & pour vous-mêmes, est de vous exiler pour jamais de cette île, & de vous mettre en état de retourner dans votre patrie. Tel est l'arrêt du consistoire, que je vous annonce ici par commission. Il a ordonné que vous fussiez conduits sans bruit à la mer, pour vous dérober aux regards du peuple, que la curiosité auroit sans doute amené en foule sur vos pas. Et pour vous ôter toute raison de vous plaindre & de nous accuser peut-être de dureté, il m'a chargé de vous remettre une somme de dix mille écus que vous diviserez en trois parts égales. Elle est dans la chaloupe qui va vous porter à Sainte-Helène. Partez, ajouta-t-il, vous ne tarderez point à trouver dans le port un vaisseau qui fera voile en Europe.

Qui s'imaginera qu'après tant de transports & de douleurs dont j'ai fait le récit jusqu'à présent, il pût y avoir quelque chose de plus terrible pour moi que tout ce que j'avois éprouvé ? Non, la sentence de ma mort & de celle d'Angélique, n'avoit pas fait sur moi l'impression que fit le fatal arrêt de mon exil. Mes compagnons sentirent le coup aussi vivement que moi. La vie qu'on nous accordoit ne nous parut point une grâce, c'étoit un châtiment plus cruel que la mort même. La mort eût terminé nos peines, &

la vie qu'on nous condamnoit à passer loin de nos épouses, alloit être pour nous un supplice éternel. Non, non, m'écriai-je le premier, on ne me forcera ni à partir, ni à vivre. Je veux mourir, si je l'ai mérité : il n'y a que la mort qui puisse m'arracher de cette île, où tout le bonheur de ma vie est attaché. Généreux vieillard, continuai-je en voyant l'ancien qui s'éloignoit, & qui nous laissoit entre les mains de nos gardes, ah ! laissez-vous toucher à la pitié. Voyez trois infortunés qui vous demandent la mort. O dieu ! refuse-t-on le supplice à des criminels qui le demandent comme une faveur ? Arrêtez, écoutez-nous, ne nous forcez pas au dernier désespoir ! Il tourna la tête, pour nous dire qu'il étoit affligé de notre douleur, & la nécessité où il étoit d'obéir au consistoire. Nous prîmes ce moment pour nous jeter tous trois à genoux, & nos prières furent si touchantes, qu'il est impossible qu'il les ait entendues sans compassion, mais étant bientôt entré dans l'ouverture du rocher, nous comprîmes en le perdant de vue qu'il ne nous restoit plus d'espérance. Gélin & Johnston, qui n'étoient pas moins troublés que moi, me demandèrent quel parti nous avions à prendre. Vous êtes éloquent, dis-je à Gélin, faites un effort sur l'esprit de nos gardes. Il employa tout ce que peut la nature aidée de la dou-

leur, mais on avoit choisi exprès pour nous conduire des hommes inflexibles, ou plutôt des barbares, que rien ne fut capable d'amollir.

Cependant il nous pressoient de nous mettre en mer, & si nous eussions refusé plus long-tems de nous laisser mener à la chaloupe, ils paroissoient se disposer à nous y traîner violemment. Nos mains étoient toujours liées, ce qui nous rendoit incapables de la moindre résistance. Je dis secrètement à Gélin: notre malheur est maintenant sans remède, ne nous exposons point à des violences que nous sommes hors d'état de repousser. Mais si l'on nous conduit à Sainte-Hélène, qui nous empêchera de retourner ici, & d'y rentrer en état de nous faire craindre? Avec dix mille écus nous leverions une armée. Quoiqu'on ait pu nous dire de la situation inconnue de cette île, nous la découvrirons, fût-elle au sein de la mer. Je fis entendre la même chose à Johnston, ils applaudirent tous deux à ce projet. Nous nous embarquâmes. La chaloupe étoit grande. Il y entra six de nos gardes & deux rameurs. La nuit étoit si obscure qu'il falloit être aussi assuré qu'ils l'étoient de la route, pour oser s'exposer à cette heure sur une mer parsemée de rochers. Nous voguâmes heureusement pendant quelques heures. Quoique nos gardes n'eussent plus les mêmes raisons de garder le

ilence, ils s'obstinèrent encore à refuser de répondre à toutes nos questions. Les miennes ne regardoient qu'Angélique. L'ardeur de mon transport m'avoit empêché, après le discours de l'ancien, de lui demander du moins quelque éclaircissement sur le sort de cette chère épouse. Quelque apparence qu'il y eût qu'on ne l'avoit point exceptée du pardon, une simple vraisemblance ne suffisoit pas pour rassurer ma tendresse. Mes alarmes augmentèrent extrêmement, lorsque je vis mes gardes sourds à mes interrogations. Ces insensibles eurent la dureté d'y fermer l'oreille jusqu'à la fin. Hélas! c'est cette funeste incertitude, dont rien n'a pu me faire sortir jusqu'aujourd'hui, qui cause encore mon plus cruel tourment.

Nous abordâmes au rivage de Sainte-Hélène. L'obscurité de la nuit duroit encore. Nos gardes nous mirent brusquement à terre, & tirant de la chaloupe le sac qui contenoit les dix mille écus en or, ils en firent trois parts, dont le poids plutôt que la valeur, étoit à peu près égal. Vous êtes liés d'intérêt & d'amitié, nous dirent-ils, vous ferez ensemble un partage fort exact de cette somme. Nous ne vous la divisons que pour vous la rendre plus facile à porter. Ils en mirent notre part à chacun dans nos poches, & nous laissant sur le rivage, ils se hâterent de

rentrer dans la chaloupe ſans avoir délié nos mains. Quoi! leur dit Gélin, vous ne vous ôterez pas ces liens qui vont nous faire paſſer ici pour des criminels & des infâmes? Ils s'excusèrent ſur les ordres qu'ils avoient reçus du conſiſtoire, & ils ne nous en cachèrent point la raiſon; c'étoit la crainte que nous n'entrepriſſions de les retenir ou de retourner malgré eux dans la chaloupe pour regagner l'île avec eux. Nous leur promîmes en vain de ne pas mal uſer de notre liberté, s'ils vouloient nous l'accorder, il nous fut impoſſible de rien obtenir. Je pris la parole, en les voyant prêts à s'éloigner du rivage: vous avez été ſourds à nos queſtions, leur dis-je, & inſenſibles à nos prières, nous n'avons rien obtenu juſqu'à préſent de votre bonté & de votre compaſſion; mais ſi vous n'avez pas perdu tout ſentiment d'humanité, accordez-nous du moins en nous quittant la ſeule grace qui nous reſte à vous demander. Ainſi le ciel puiſſe-t-il écouter tous vos déſirs! Quand vous ſerez retournés dans votre île, dans cette île heureuſe! quand vous y ſerez retournés, allez voir nos chères épouſes, & dites leur que c'eſt de notre part que vous y venez. Apprenez-leur, ſi-non tout l'excès de notre déſeſpoir, qu'il vous eſt impoſſible de leur exprimer, du moins cette partie de nos douleurs dont vous avez été témoins. Repréſentez-leur ce que vous nous avez

u faire, racontez leur ce que vous avez entendu.)ites à ma chère Angélique qu'il n'y a point de entence barbare, ni de séparation cruelle qui uisse m'empêcher d'être à elle, & de porter le om de son époux; qu'elle me doit sa foi & sa onstance, qu'elle peut se reposer sur la mienne; ue je puis encore être trahi par des perfides & utragé par des cruels, manquer de succès dans nes desseins, périr dans mes entreprises, mais ue tout le pouvoir de la fortune & la malignité les hommes ne l'effaceront jamais de mon cœur.)ites à sa malheureuse mère que je me reproche toutes ses peines, quoique je n'en sois, hélas! ue la cause innocente; que je les ressens plus ivement qu'elle; que j'en suis puni par un morel désespoir. Dites-leur à toutes deux...... Ah! lites-leur...... Mais nos barbares conducteurs toient déjà si loin, qu'il leur étoit impossible de n'entendre. Peut-être même n'avoient-ils pas rêté l'oreille à mes supplications, lorsqu'ils étoient lus proches, & je n'ose me flatter que l'infortunée Angélique ait eu la consolation d'apprenre ces derniers soins de mon amour. Je m'étois ervi exprès des termes d'entreprises & de dessein. lle & sa mère n'auront pas manqué d'en comrendre le sens, si on leur en a fait un rapport idelle, & sans doute qu'elles accusent tous les

jours la rigueur du ciel qui en diffère si longtems l'exécution.

Je vous laisse à imaginer dans quelle étrange situation nous nous trouvâmes après le départ de la chaloupe. Le jour ne commençoit point encore à luire, & nos gardes ne nous avoient pas même accordé un flambeau pour nous éclairer. A peine la blancheur du sable pouvoit-elle servir à nous le faire appercevoir. Nous jugeâmes par le bruit des flots qui augmentoit incessamment que la marée remontoit, & nous fûmes obligés de marcher quelque tems dans l'obscurité, pour éviter les vagues qui commençoient à mouiller nos pieds. Nous nous assîmes lorsque nous crûmes le pouvoir avec sûreté, résolus d'attendre la fin de la nuit dans cette situation. Les efforts que nous fîmes pour rompre nos liens furent inutiles, il fallut en perdre l'espérance, & nous résoudre à demander le lendemain ce service au premier inconnu qui se présenteroit. Je ne vous fatiguerai point du récit de nos gémissemens & de nos plaintes. Le jour commença enfin à paroître. Nous découvrîmes l'habitation à cent pas de nous. Ce ne fut pas sans honte que nous en prîmes le chemin, ne prévoyant que trop à quoi nous allions nous trouver exposés. Quelques matelots qui étoient sur le rivage,

furent les premiers qui nous apperçurent, & la nouveauté du spectacle les ayant attirés, ils nous considérèrent avec étonnement sans avoir la hardiesse de s'approcher. Il faut remarquer que l'île de Sainte Hélène n'étant habitée que sur les bords par un petit nombre de Portugais, parmi lesquels il se trouve quelques françois & quelques anglois mêlés, tous les habitans se connoissent parfaitement de nom & de visage, de sorte que la vue de trois hommes dans l'état où nous paroissions, devoit causer beaucoup de surprise. Nous prévinmes les matelots, en les priant instamment de nous délier les mains. Après s'être consultés un moment, ils nous répondirent en mauvais anglois, que ceux qui nous les avoient liées ne l'avoient pas fait sans quelques raisons, & qu'il ne leur appartenoit point de les approfondir, mais qu'ils alloient nous conduire à leur gouverneur, avec lequel nous pourrions nous expliquer. Nos instances redoublées ne les firent point changer de sentiment. Ils nous forcèrent de les suivre. Étant obligés de traverser l'habitation, nous nous vîmes en un moment environnés de la plus grande partie du peuple. Notre douleur & notre confusion étoient extrêmes. Cependant le gouverneur s'étant rencontré sur notre chemin, la première chose que nous lui demandâmes, fut d'écarter la populace, & de nous

faire entrer dans quelque maison pour nous écouter. Il nous accorda cette faveur. Quoique Portugais, il parloit facilement les langues françoise & angloise. Nous lui racontâmes le fond de nôtre aventure. Il l'entendit avec admiration, & trouvant sans doute dans notre jeunesse & dans les expressions naturelles de notre douleur, de quoi s'exciter à la bonté & à la pitié, il nous donna tous les témoignages que nous pouvions souhaiter de l'une & de l'autre. Son nom est *don Pedro Columella*.

Ce ne fut pas le premier jour que nous lui découvrîmes nos véritables desseins. Nous le laissâmes long-tems dans la pensée que nous n'attendions que le passage de quelque vaisseau qui voulût nous porter en Europe. Gélin, qui est insinuant, s'employoit pendant ce tems-là à nous concilier son estime & son amitié, pour le rendre peu à peu favorable à nos entreprises. Il y réussit. Don Pedro conçut à la fin tant d'inclination pour nous, que nous ne fîmes plus difficulté de lui demander son secours & celui de ses gens pour nous faire retrouver nos épouses. Nous nous étions souvent entretenus avec lui de cette île inconnue, que nous avions quittée avec tant de regret, & à laquelle notre cœur étoit si attaché. Il avoit pris plaisir à nous faire raconter les circonstances de notre aventure, & à se faire expli-

quer l'origine & l'état de la colonie, mais il ne nous avoit jamais marqué que la curiosité le portât à tenter de la découvrir. Ce sont des gens, nous disoit-il, qui veulent être cachés, je n'ai pas d'intérêt à les connoître. Je les vois venir ici, mais plus rarement aujourd'hui qu'autrefois, pour acheter de nous certains secours dont ils paroissent manquer. Ils ont besoin de fer & d'outils pour le travail. Ils nous laissent le choix d'être payés en argent comptant ou en bestiaux & en fruits de leurs terres. Je sais qu'il y a dans cette mer quantité de petites îles, il faut qu'ils en habitent une. Don Pedro ajoutoit que son prédécesseur avoit fait quelques tentatives inutiles pour parvenir à la connoissance de leur retraite; qu'il les avoit fait observer, & qu'en ayant retenu un jour quelques-uns prisonniers, il avoit employé les prières & les menaces pour leur arracher leur secret, mais que n'ayant pu ébranler leur fidélité & leur discrétion, il avoit pris le parti de les laisser tranquilles; que depuis dix ans qu'il commandoit à Sainte-Hélène, il tenoit aussi la même conduite; que leurs visites étoient fort rares depuis un certain tems; qu'il y avoit environ un an qu'une de leurs femmes avoit fait le voyage d'Europe; qu'elle étoit venue s'embarquer à Sainte-Hélène, sur un vaisseau de passage, & qu'elle y étoit retournée après quel-

ques mois d'abſence ; mais qu'il n'avoit pas eu la ſatisfaction de la voir & de lui parler, parce que ſes gens, qui ſavoient à peu près le tems de ſon retour, ayant paſſé quelques ſemaines à l'attendre, avoient diſparu avec elle au moment de ſon arrivée.

Quoique les relations du gouverneur ne nous euſſent rien appris dont nous ne fuſſions informés, elles avoient bien ſoutenu notre eſpoir. Nous ne fûmes pas plutôt aſſurés qu'il nous vouloit aſſez de bien pour ſe prêter à nos deſſeins, que nous lui proposâmes de nous accorder une de ſes plus grandes barques, avec quelques ſoldats armés & quelques matelots expérimentés pour nous conduire. Il y conſentit. Nous quittâmes Saint-Hélène. Nous paſsâmes plus de ſix ſemaines à parcourir toutes les parties occidentales de la mer d'Ethiopie, au haſard de périr mille fois dans un ſi petit bâtiment, qui étoit preſque ſans défenſe contre les vents & les flots. Nous viſitâmes quantité d'îles connues, mais inhabitées, telles que Martin Vaz, Agoſta, Los Picos, & nous en découvrîmes pluſieurs qu'on n'avoit point encore apperçues. Le danger qui augmentoit tous les jours par le dépériſſement de notre barque, n'auroit pas rallenti l'ardeur de nos recherches, ſi nous n'euſſions eu, mes deux compagnons & moi, que notre miſérable vie à

ménager; mais nos soldats & nos matelots, qui sentoient le péril & qui en frémissoient continuellement, nous déclarèrent qu'ils étoient résolus de regagner Sainte-Hélène. Ils nous représentèrent qu'il y avoit peu d'apparence que l'île que nous cherchions fût si éloignée; qu'elle devoit être aux environs de Sainte-Hélène, puisque nous confessions nous-mêmes que nous n'avions été que trois heures en mer, lorsque nous en étions sortis; que c'étoit dans cette supposition que le gouverneur nous avoit prêté sa barque, & qu'il leur avoit donné ordre de nous accompagner. Il nous fut impossible de leur communiquer une étincelle de notre hardiesse & de notre résolution. Cependant comme nous les avions payés si libéralement qu'ils avoient quelque affection à notre service, ils s'engagèrent à seconder jusqu'à la fin notre entreprise, si nous pouvions nous procurer un bâtiment sur lequel il y eût plus de sureté pour eux & pour nous-mêmes. Nous revînmes ainsi de notre première course, avec le chagrin de voir nos espérances plus reculées que jamais.

Don Pedro fut affligé de l'inutilité de notre voyage. La longueur de notre absence lui en avoit fait prendre une meilleure opinion. Il étoit disposé à nous accorder tout ce qui dépendoit de lui pour nous en faire entreprendre un plus heu-

reux, mais il n'y avoit pas un seul vaisseau dans le port, & toutes les autres barques ne surpassoient point la nôtre en grandeur. L'île de Sainte-Hélène n'est point un lieu de commerce. Elle est située favorablement pour les vaisseaux qui ont fait le tour de l'Afrique en revenant des Indes orientales, & pour ceux qui retournent en Europe des parties les plus méridionales de l'Amérique; elle se trouve sur leur passage, & elle peut leur fournir toutes sortes de rafraîchissemens. C'est ce qui lui a fait donner le nom d'hôtelierie de la mer. Mais à la réserve des bâtimens qui y passent quelquefois de cette manière, il n'y a dans son port qu'un petit nombre de chaloupes & de mauvaises barques. Le gouverneur nous donna un conseil que nous eussions pu goûter, si nous eussions eu moins d'impatience, c'étoit d'attendre en repos que le besoin amenât quelques habitans de la colonie à Sainte-Hélène. J'ordonnerai, nous dit-il, qu'on leur cache avec soin que vous êtes encore parmi nous. Ils ne se défieront de rien; j'ai le secret d'un phosphore merveilleux, que je ferai attacher sans qu'ils s'en apperçoivent à la queue de leur chaloupe. Vous vous tiendrez prêt dans ma barque pour le moment de leur départ, & j'espère que malgré l'obscurité qu'ils choisissent toujours pour partir, vous pourrez les suivre à quelque distance sans

les perdre de vue. Cette espérance, toute puérile & toute incertaine qu'elle étoit, fut le seul fondement de notre patience pendant plus de six mois. Mais loin de pouvoir recueillir le fruit d'une si longue attente, nous eûmes le chagrin de ne voir même arriver personne de la colonie dans tout cet espace, comme si nos ennemis se fussent défiés que nous étions encore à Sainte-Hélène, & que leur haine eût cherché à nous éloigner d'eux, autant que l'amour nous portoit à nous en rapprocher.

Nous étions presque incessammant sur le rivage à tourner nos regards inquiets vers toutes les parties de la mer où ils pouvoient s'étendre. Quelqu'éloigné que pût être l'objet de nos désirs, nous n'eussions guères tardé à le découvrir, si la vivacité de nos yeux eût égalé celle de nos sentimens. Un jour que nous étions dans cette occupation, nous apperçûmes un vaisseau qui s'avançoit pesamment vers le port. Il nous fut aisé de remarquer qu'il avoit été battu de la tempête, & qu'il étoit menacé du naufrage. En effet, le capitaine qui le commandoit ayant fait descendre quelques uns de ses gens dans sa chaloupe, les envoya promptement à la ville pour supplier le gouverneur de lui faire donner du secours. Son bâtiment faisoit eau de toutes parts, à peine

espéroit-il qu'il pût résister jusqu'au port. On fit partir sur le champ toutes les barques pour recevoir l'équipage & une partie des marchandises. Cette diminution de poids ayant soulagé considérablement le vaisseau, il vint heureusement surgir au rivage. C'étoit un vaisseau hollandois. Cependant comme il n'étoit point en état de se remettre en mer pour achever un aussi long voyage que celui de Hollande, sur tout avec une charge de deux cens mille écus, le capitaine qui ne vouloit rien risquer, prit le parti d'en faire construire un autre à Sainte-Hélène. Il ne manquoit point d'ouvriers, & l'île fournit du bois excellent. Son dessein n'eut pas plutôt été publié, que je remerciai le ciel de le lui avoir inspiré. Rien ne pouvoit être plus favorable au succès du nôtre. Je formai celui d'acheter son vaisseau brisé, & d'employer une partie de notre argent à le faire réparer. Quelque délabré qu'il fût, je crus qu'il pourroit servir à des voyages moins longs & moins dangereux que celui du capitaine Hollandois, sans compter la différence du fardeau, qui le rendroit encore de meilleur usage. Je proposai cette idée à mes compagnons. Ils l'approuvèrent. Je ne perdis pas un moment à conclure le marché avec le capitaine, & par l'entremise du gouverneur nous composâmes fort raisonnablement.

J'employai auſſi-tôt les ouvriers au travail. On fut preſque auſſi long-tems à réparer le vieux navire qu'à conſtruire le nouveau, mais enfin notre ardeur ſurmonta toutes les difficultés. Le capitaine fit tranſporter ſa cargaiſon & ſon canon, & il nous mit en poſſeſſion de tout le reſte.

J'aurois peine à vous exprimer avec quelle joie nous nous mîmes en mer. Ce précieux vaiſſeau faiſoit non-ſeulement une partie de nos richeſſes, mais le fond de nos plus ſolides eſpérances. Nous obtînmes du gouverneur quinze ſoldats bien armés, avec huit matelots, & nous étant fournis de vivres pour long-tems, nous nous promîmes que ſi l'île de la colonie n'étoit point un fantôme, & toute notre aventure une illuſion, nous viendrions à bout de découvrir l'objet de tant de déſirs & de recherches. Cependant le ciel ne nous a point encore permis d'en approcher. Il y a près de trois mois que nous parcourons les mers. Nous avons fait cent fois le tour de Sainte-Hélène, à cinq ou ſix lieues de diſtance, rien ne s'eſt préſenté à nos yeux. O ciel! eſt-ce vous qui nous aveuglez par de rigoureux deſſeins que nous ne ſaurions comprendre, ou ſi vous laiſſez à la fortune la diſpoſition de notre miſérable deſtinée, qui nous tourmente ſans relâche & ſans pitié? Il y a donc trois mois que nous voguons

au gré de quelque puissance ennemie qui nous pousse sans cesse du côté opposé à ce que nous cherchons ; aujourd'hui proche de Sainte-Hélene, demain éloignés de cent lieues, selon qu'il plaît aux vents, aux flots, aux tempêtes & à la fortune. C'est par un orage extraordinaire que nous avons été poussés cette nuit sur votre route. Nous avons éprouvé pendant huit ou dix heures ce que l'élément où nous sommes a de plus affreux & de plus terrible. Précieuse faveur néanmoins, & la plus douce que j'aye reçue dans toute ma vie, puisque je dois à cet accident la satisfaction de trouver un cher frère, & le bonheur de l'avoir sauvé des mains de son ennemi.

Bridge m'embrassa de nouveau en finissant ce récit, & son cœur aussi attendri par ma présence que par le souvenir de son infortune, se soulagea par une abondance de larmes qui furent accompagnées des miennes. Il me raconta ensuite dans quel embarras il s'étoit trouvé en recevant la visite du capitaine Will. Il a commencé, me dit-il, par me demander si je retournois en Angleterre. Je me suis servi de cette question comme d'une ouverture pour lui répondre. Je lui ai dit que c'étoit mon dessein, si la fortune & les vents ne s'y opposoient pas. Il m'a proposé, sans rien approfondir davantage, de me charger

'un ennemi du protecteur, qu'il avoit découvert ans son vaisseau, & il m'a révélé en peu de nots une partie des secrets que vous lui avez onfiés. Sa perfidie m'a fait horreur. Mais plus 'étois porté à vous secourir, plus j'ai jugé qu'il toit besoin de dissimulation. C'est ce qui m'a orté à vous traiter jusqu'à son départ avec quelqu'apparence de dureté. Mon cœur saignoit de otre inquiétude, car quoique je n'eusse été instruit qu'à demi par ce traître, la nature m'avertissoit que c'étoit à mon frère que j'allois tre utile. Hélas! je n'apperçois que trop qu'il 'est pas plus heureux que moi. Nous sommes és du même père, nous portons le châtiment le ses crimes. Mais mon récit, ajouta Bridge, duré trop long-tems. Il me tarde de vous faire connoître Gélin & Johnston, qui sont surpris ans doute de me voir renfermé depuis deux heures avec vous. Je vous prie de commencer à es aimer un peu pour l'amour de moi, ces chers & fidelles amis! Vous allez convenir qu'ils méritent bien aussi votre affection pour l'amour l'eux-mêmes. Il les fit prier aussi-tôt de nous venir joindre.

J'ai donné à cette narration une étendue qu'elle n'auroit point si je l'eusse rapportée sur le seul secours de ma mémoire. J'avertis mes

lecteurs qu'elle n'est point de moi. Elle est de mon frère, qui a eu dans la suite assez de complaisance pour la mettre par écrit, à ma prière; & je n'ai fait que l'insérer dans mon histoire. Ainsi c'est lui-même effectivement qui a raconté ici sa propre aventure.

Fin du Tome premier.

